U d'/of OTTAWA
39003011054151

UCC

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/mascarondapresde00leha

626

MASCARON

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

CCC

MASCARON

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

THÈSE

POUR LE DOCTORAT

PAR

L. LEHANNEUR

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE DE LA ROCHELLE

LA ROCHELLE

IMPRIMERIE A. SIRET, PLACE DE LA MAIRIE

1878

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis
LIBRARY ANNEX

1.39 C 201
#40

BX
4705
.M3855
L427
1878

A MONSIEUR

CH. AUBERTIN,

RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE POITIERS,

ANCIEN MAITRE DE CONFÉRENCES A L'ÉCOLE NORMALE,

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT.

En témoignage de la reconnaissance et du profond respect de son ancien élève.

Nous nous faisons un devoir de témoigner publiquement notre gratitude aux personnes dont les conseils nous ont été utiles dans l'accomplissement de notre tâche. Ce sont M. A. Pozzi, *bibliothécaire de la ville d'Agen ;* M. L. Delayant, *bibliothécaire de la ville de la Rochelle ;* M. F. Lerenard, *proviseur du Lycée de la Rochelle. — Nous devons mentionner tout spécialement* M. *le baron* Feuillet de Conches, *ancien ministre de France, et* M. *l'abbé* Blampignon, *professeur à la Faculté de théologie de Paris, docteur ès-lettres, pour l'infatigable obligeance avec laquelle ils ont, à plusieurs reprises, résolu, et même prévenu nos questions.*

La mort de M. *l'abbé* Bayle, *professeur de théologie à la Faculté d'Aix, nous a privé du plaisir que nous eussions éprouvé à lui adresser nos remercîments.*

INTRODUCTION

UTILITÉ D'UNE ÉTUDE SUR MASCARON. — TRAVAUX DONT CET ORATEUR A ÉTÉ L'OBJET.

Les grands orateurs du XVIIe siècle sont connus de nous aussi bien qu'ils le furent de leurs contemporains; ils sont parfois mieux jugés : il faut faire une exception pour Mascaron, le panégyriste de Turenne. Son nom a triomphé du temps, il est vrai; mais ses œuvres ont presque entièrement disparu. On ne connaît de lui que cinq Oraisons funèbres, dont la première n'est guère qu'un essai informe. Les trois suivantes ont été moins étudiées que calomniées par les critiques; seule, la dernière, l'Oraison funèbre de Turenne, désarme leur sévérité et trouve quelque faveur près des esprits cultivés.

Quant aux autres écrits de Mascaron, ces sermons, qui, plus que les Oraisons funèbres elles-mêmes,

avaient contribué à la réputation de l'orateur, « on » ne sait ce qu'ils sont devenus », nous disent les *Mémoires domestiques* de l'Oratoire. Migne, l'auteur de la volumineuse compilation où trouvent place les plus obscurs des écrivains ascétiques, ne connaît aucun sermon de Mascaron, et il donne le nom d'*Œuvres complètes* aux cinq Oraisons funèbres renfermées dans le petit volume in-4° que publia en 1704 le P. Bordes, l'ami et l'éditeur de l'Evêque d'Agen. Des œuvres de l'orateur, les unes sont donc méconnues, les autres inconnues des lecteurs.

Seul, M. l'abbé Hurel, l'auteur des *Orateurs sacrés à la Cour de Louis XIV*, a signalé l'existence à la Bibliothèque nationale d'une série de sermons inédits de Mascaron. M. Hurel admet l'authenticité de ces documents, mais il n'en fait l'objet d'aucune étude spéciale : ce travail, il faut l'avouer, était rendu fort difficile par l'écriture presque indéchiffrable du manuscrit. Ces sermons, qui pouvaient mettre sur la voie de découvertes plus précieuses, furent prêchés pendant un Avent : ils forment d'ailleurs le moins intéressant des documents qui nous restent et qui composent les œuvres inédites de Mascaron.

Aucun critique n'a jamais parlé des sermons de Mascaron. Un érudit, qui publiait en 1863 trois lettres inédites de Mascaron, M. Tamisey de Larroque, put donc annoncer en ces termes ces documents nouveaux : « On ne connaît de Mascaron que ses Orai- » sons funèbres, et les notes pour servir à sa biogra- » phie que je publie aujourd'hui sont les premières » pages de lui qui aient été mises en lumière depuis » 1704, année dans laquelle parut le recueil de ses

» Oraisons funèbres. » — « Il faut regretter, nous dit » de son côté M. Feugère, dans sa belle étude sur Bourdaloue, que les sermons de Mascaron soient » perdus. » Richard, auteur d'un savant *Dictionnaire des Sciences ecclésiastiques*, nous apprend de son côté que les sermons de Mascaron ne furent jamais imprimés; enfin les bibliographies diverses que nous avons consultées ne nous fournissent aucun indice sur les sermons de Mascaron.

Nous avons eu le bonheur de retrouver un assez grand nombre de ces documents dans les manuscrits de la Bibliothèque nationale; la ville de Troyes possède également, en manuscrit, un sermon de l'évêque de Tulle sur la Passion; enfin le Dictionnaire du P. Hyacinthe de Montargon, à l'usage des prédicateurs, renferme un élégant discours sur le Scapulaire « *attribué à feu Monsieur Mascaron.* »

L'authenticité de ces documents, à l'exception du dernier, ne nous semble pas douteuse : nous ferons du reste nos lecteurs juges de la question. L'étendue en est assez considérable, puisque ces sermons ne formeraient pas moins d'un volume in-12 de quatre à cinq cents pages. Quelle en est l'importance?

Il s'en faut de beaucoup que ces discours soient irréprochables; cependant ils ne sont pas l'œuvre d'un esprit vulgaire, et quelques-uns sont d'une éloquence originale et vive à laquelle n'atteignent que les hommes nés véritablement orateurs. D'ailleurs, si nous l'osons dire, ces sermons nous intéressent par leurs défauts et par leurs qualités. Ces défauts nous montreront combien le goût de l'Orateur et le goût public étaient encore incertains au plus beau

moment du XVIIe siècle, de 1660 à 1675 ; les fausses beautés de cette éloquence nous étonneront plus d'une fois, et nous serons surpris de voir des juges aussi délicats que Mme de Sévigné louer sans réserve des beautés qui n'étaient pas sans mélange. Rien ne nous apprend mieux qu'une semblable étude à rendre justice aux écrivains presque parfaits qui, comme Bossuet dans sa maturité, ont évité ces fautes. Les qualités de ces sermons nous rendront raison de l'admiration qui s'attacha de bonne heure au nom de Mascaron : « Vous avez fait, lui dit un jour Louis XIV, » la chose du monde la plus difficile, qui était de » contenter une cour si délicate. » Le biographe et l'admirateur de Mascaron, le P. Bordes, rappelle avec complaisance l'estime de l'archevêque de Paris, Harlay de Champvallon, et de Lamoignon pour l'orateur : ce qui vaut mieux pour la gloire de Mascaron, ce sont les éloges presque enthousiastes de Mme de Sévigné, cette Oraison funèbre de Turenne appelée « une action pour l'immortalité », cette Passion « où » le P. Mascaron et le P. Bourdaloue se surpassent à » l'envi », éloge non moins glorieux que le premier.

Nous pouvons nous étonner de voir Mascaron égalé par ses contemporains à ses plus illustres rivaux : il serait injuste de lui refuser l'éloquence. Sans doute, Mascaron n'est pas un orateur de premier ordre, il est rare qu'on puisse l'admirer avec sécurité, sans avoir à craindre quelque retour du mauvais goût ; mais, pour avoir mêlé quelques fautes à de belles pensées, Mascaron ne doit pas être rejeté. Une éloquence naturelle et forte, un langage où la fermeté le dispute à l'éclat, un tour vraiment oratoire, une cer-

taine vigueur que n'ont pas connue des orateurs plus délicats peut-être; tels sont les titres de Mascaron sermonnaire à notre admiration, telles sont les raisons de l'intérêt que présentent ces discours si dignes d'être disputés à l'oubli.

Il ne nous a pas paru inutile d'appeler l'attention sur les Oraisons funèbres de Mascaron, qui nous semblent avoir été le plus souvent mal jugées. Les Oraisons funèbres de Madame, du duc de Beaufort et du chancelier Séguier ne sont guère moins inconnues que les sermons eux-mêmes. Nous devons nous efforcer de faire rendre à ces œuvres inégales, mais souvent très-éloquentes, la justice qui leur est due. Nous essaierons de faire voir que, Bossuet mis à part, Mascaron ne le cède à personne dans l'Oraison funèbre, et qu'il atteint à une grandeur dont Fléchier et Massillon eux-mêmes n'ont pas eu le secret.

La vie de Mascaron nous est mieux connue que ses œuvres, grâce surtout à un excellent travail biographique et littéraire de M. l'abbé Blampignon. Cependant, afin de mettre à profit un certain nombre de documents nouveaux (1) sur la vie de l'évêque d'Agen, et pour rendre ce travail moins incomplet, nous le commençons par une biographie de Mascaron.

Nous avons donc divisé cet essai en trois parties :

---

(1) Ces documents sont : 1° Quinze lettres ou billets autographes de Mascaron, retrouvées dans les manuscrits de Baluze, bibliothécaire de Colbert, déposés à la Bibliothèque nationale; 2° une lettre de Mascaron sur la Rhétorique, aussi inconnue que si elle était inédite; 3° une lettre très-curieuse de l'Evêque d'Agen à la Grande Mademoiselle; 4° un certain nombre de renseignements qui nous ont été adressés d'Agen sur la vie de Mascaron; 5° des témoignages concernant la vie et les œuvres de l'orateur, recueillis dans les ouvrages de ses contemporains.

Vie de Mascaron; Etude sur ses sermons inédits; Etude sur ses oraisons funèbres. L'éloquence du sermonnaire n'est pas celle du panégyriste; entre les discours de l'orateur, il fallait faire connaître les uns, nous n'avions au contraire qu'à mettre en lumière les beautés des autres. Une étude sur l'éloquence de Mascaron en général eût présenté une évidente confusion. Nous nous proposons donc de faire mieux connaître la vie de Mascaron; de montrer que ses Sermons n'étaient pas indignes de ses Oraisons funèbres; enfin de faire voir que ces dernières ont été injustement dédaignées et que le panégyriste de Turenne ne s'éleva pas tout d'un coup, par une sorte de miracle, à cette éloquence si justement admirée.

Citons rapidement les rares travaux dont Mascaron a été l'objet jusqu'ici. Nous ne parlerons ni des articles renfermés dans les dictionnaires biographiques (dont les auteurs se copient les uns les autres avec une grande indifférence pour l'exactitude historique), ni des jugements littéraires portés sur Mascaron, que nous discuterons ultérieurement. Les travaux à consulter sur l'évêque d'Agen sont les suivants :

1° La Notice biographique placée par le P. Bordes, ami et protégé de Mascaron, en tête de son édition des Oraisons funèbres, Paris, 1704. Le P. Bordes parle d'un ami, d'un collègue; c'est dire que son travail est moins une biographie qu'un panégyrique, et que Mascaron est moins l'objet de sa critique que de son admiration sincère et naïve.

2° Deux articles publiés en 1857, par M. l'abbé Bayle, professeur à la faculté de théologie d'Aix, dans la *Revue de Marseille*. M. Bayle a jugé Mascaron avec un vif sentiment des beautés de son éloquence.

3° Trois lettres de Mascaron sur sa biographie, retrouvées en 1863 par M. Tamizey de Larroque et publiées seus le titre de *Notes inédites pour servir à la biographie de Mascaron*.

4° Une Etude sur Mascaron, d'après des documents inédits, insérée dans le *Correspondant* du 8 mai 1870, par M. l'abbé Blampignon, professeur à la Faculté de théologie de Paris. Ce travail, neuf et intéressant, n'est pas moins considérable par le talent de son auteur que par l'importance des documents mis en œuvre.

5° Enfin M. l'abbé Hurel, dans ses *Orateurs sacrés à la cour de Louis XIV*, consacre à Mascaron un chapitre que l'on désirerait plus développé.

•

Nous osons espérer que cette étude présentera quelque intérêt aux lecteurs qui ont à cœur tout ce qui touche à nos grands écrivains. Rien de ce qui concerne le XVII^e^ siécle ne saurait nous être indifférent, et l'on aimera à mieux connaître un écrivain qui, admiré de son vivant, dédaigné par la critique au XVIII^e^ siècle, semble avoir reconquis aujourd'hui les suffrages de juges excellents. C'est en effet de lui que M. Feugère a pu dire : « M^me^ de Sévigné l'a loué plus » que de raison, mais non pas sans raison... On déta- » cherait de ses Oraisons funèbres des pages admira- » bles... C'est un orateur de second ordre, mais qui s'est

» élevé quelquefois à la hauteur des plus grands (1). » Ajoutons que Mascaron se fait aimer. Cette éloquence naïve et forte enlève les suffrages, en même temps qu'une vie bien remplie devant Dieu conquiert toutes nos sympathies. Mascaron ne fut pas assez jaloux de sa gloire pour faire imprimer ses ouvrages, et sa modestie a fait tort à sa réputation. Ce n'est donc pas s'imposer un soin inutile que de rendre hommage à sa mémoire, de prendre en main sa cause et de réparer la longue injustice commise envers ce grand orateur, qui pouvait d'ailleurs dédaigner le soin de sa réputation, lui préférant une récompense moins précaire et plus chrétienne.

---

(1) M. Jacquinet, qui fait autorité en ces matières, rend hommage à Mascaron qui fut, dit-il, « populaire en son temps par ses défauts autant » que par ses qualités; subtil, enflé, mais grave et fier, avec des éclairs » d'admirable éloquence ».

(*Les Prédicateurs au XVII^e siècle avant Bossuet, p. 197.*)

M. Aubert, professeur au lycée Louis-le-Grand, a rendu également justice à Mascaron, dans l'excellente Notice qui précède son édition classique des Oraisons funèbres de Bossuet.

VIE DE MASCARON

(1634-1703)

CHAPITRE PREMIER

LA JEUNESSE DE MASCARON

Antoine de Mascaron, père de l'orateur. — Jules de Mascaron. — Son entrée dans la congrégation de l'Oratoire. — Il professe la Rhétorique. — Ses premiers sermons en province. — Ses débuts à Paris. — Sa nomination à l'évêché de Tulle.

Pierre-Antoine de Mascaron, le père du panégyriste de Turenne, était, nous dit le P. Bordes, le plus fameux avocat du Parlement d'Aix, et « ses rares talents le faisaient choisir « ordinairement pour les pièces d'éclat. » Le compilateur Vaumorière vante encore en 1688 l'éloquence d'Antoine de Mascaron, qui revit, ajoute-t-il, dans la personne d'un prélat fameux dont il souhaiterait « avoir quelque chose à rap- » porter. » (1)

---

(1) Ce mot nous indique que les œuvres de Jules de Mascaron étaient, dès 1688, devenues assez rares. — Il se trouve dans le recueil de pièces d'éloquence intitulé : *Harangues sur toutes sortes de sujets, etc... Paris, 1688.*

Cet avocat (bien qu'il s'excuse lui-même d'être originaire d'un pays lointain, et, à l'entendre, presque barbare) avait pris rang parmi les beaux-esprits. Boisrobert se faisait honneur de lui demander une préface pour l'un de ses ouvrages (1), et Balzac ne dédaignait pas de lui rendre hommage, déclarant (dit Vaumorière) que « l'éloquence de M. Mas» caron était la cadette de la sienne, et qu'il ne savait si la » cadette ne surpasserait pas son aînée. »

Le mot est juste. On trouve dans les œuvres d'Antoine de Mascaron (2) les défauts et les qualités de l'*Isocrate chrétien*, l'effort souvent heureux pour s'élever à l'éloquence, le goût de la grandeur et surtout du beau langage. Malheureusement l'emphase gâte ces belles qualités, et les sujets manquent au talent de l'écrivain.

Néanmoins il n'est pas indigne d'être connu, et M. l'abbé Bayle, en terminant son étude sur Mascaron, promettait aux lecteurs, sur le père de l'orateur, un travail que l'absence de certains documents l'empêcha vraisemblablement de donner au public. Plus heureux que notre prédécesseur, nous avons pu faire connaître au lecteur Antoine de Mascaron, dans une étude que nous rejetons à la fin de ce volume, pour ne pas retarder plus longtemps la biographie du futur évêque d'Agen.

Jules de Mascaron naquit à Marseille, le 14 mars 1634, dans la paroisse de Notre-Dame des Accoules. Il était d'une bonne et ancienne famille, et il ne dédaigne pas d'apprendre lui-

---

(1) Nous possédons cette préface.

(2) Voici la liste des ouvrages d'Antoine de Mascaron : *Marseille aux pieds du roi, Avignon 1637. — Vie de Coriolan. — Relation d'un combat naval, Aix 1638. — Oraison funèbre de Richelieu, Marseille 1643.* — Ces ouvrages sont perdus. Il nous reste de l'auteur : *Deux harangues en l'honneur d'Anne d'Autriche,* et *La vie et la mort de Sénèque.*

même à Baluze que « la maison de Mascaron était originaire » du comté de Foix, et tenait un rang considérable dans le » diocèse de Conserans, dont le chef était un Mascaron, sei- » gneur de Nescus. » En 1331, un sire de Mascaron portait le titre de chevalier : « Je vous remercie, écrivait Mascaron à » Baluze, de tout ce que vous m'avez fait la grâce de m'écrire » sur ma famille. Je le savais déjà, et la petite vanité ne permet » pas d'ignorer toutes ces choses. » Un Mascaron, de la même famille, avait été évêque de Comminges ; un autre évêque de Toulouse. En 1204, un Raimond de Mascaron fait donation de biens considérables à l'abbaye de Boulbone. « Pour ce qui » regarde la guerre, il y a eu, ajoute Mascaron, des hommes » illustres de cette maison, depuis le temps des Albigeois. » *(Notes inédites.)*

Mascaron rend hommage aux vertus de sa mère : « Ma » mère, dit-il, s'appelait Catherine de Pansier, demoiselle fort » distinguée par sa beauté, par sa vertu, et par l'amour qu'elle » avait pour son époux, étant morte de douleur après l'avoir » perdu. » Antoine de Mascaron était mort en 1647, en allant présenter à la Régente les deux harangues qu'il avait compo- sées en son honneur. Mascaron connut donc à peine ses parents, et si l'éloquence de son père eut une grande influence sur la sienne, il ne faut pas l'attribuer à l'éducation, mais à l'étude assidue des œuvres paternelles. Ce fut dans toute l'in- dépendance de son goût personnel que Mascaron fut l'imitateur de son père.

Si considérable que fût la maison de Mascaron, la richesse y faisait défaut. L'héritage le plus précieux qu'Antoine de Mascaron laissa à son fils fut son éloquence *(Dictionnaire his- torique, Caen, 1783)* : les *Mémoires domestiques* de l'Ora- toire sont plus précis : « C'est l'époque où l'on voit Mascaron » remplir les fonctions d'enfant de chœur à la Collégiale de » Saint-Martin : se trouvant dans une extrême indigence à la » mort de son père, il dut se faire serviteur de messes. »

Mascaron fit ses études chez les Oratoriens de Marseille, et les ayant terminées à seize ans, il entra lui-même, en 1650, dans la savante congrégation et fit partie de la maison de Lyon. On peut, sans être revêtu du sacerdoce, entrer dans l'Oratoire : Mascaron ne sera ordonné que huit ans plus tard, par M. de Lavardin, évêque du Mans.

Il est plus facile d'être modeste pour son propre compte que pour l'Ordre auquel on appartient, et le biographe de Mascaron ne craint pas d'être ambitieux pour l'Oratoire : « Les Grecs, » dit-il, pour cultiver les Belles-Lettres et l'Eloquence, allaient » à Athènes. Mascaron fit quelque chose de semblable : il » entra fort jeune dans la Congrégation des Prêtres de l'Ora- » toire, qui s'étudièrent à perfectionner un homme qu'ils » avaient instruit ; ils admirèrent ses heureuses dispositions, et » la vertu, qui forme l'unique lien de cette savante et illustre » Société, fit que personne ne lui porta envie. »

On sait quel fut le rôle de l'Oratoire à cette époque. Le cardinal de Bérulle avait voulu réformer le mauvais goût qui régnait dans la Chaire et préparer des maîtres distingués à la jeunesse. Mascaron était donc à bonne école pour se former à la prédication. Avant M. de Bérulle, nous dit Tabaraud, « on ne prê- » chait guère que des traits tirés des naturalistes ou des vertus » morales des païens. Plutarque, Pline, étaient les sources » ordinaires où l'on puisait. On croyait avoir bien prêché quand » on avait fait en chaire un vain étalage d'érudition profane et » sacrifié la justesse du raisonnement au mauvais goût des » pointes. » (1) Cependant, il faut l'avouer, Tabaraud exagère, ou Mascaron profita médiocrement de son séjour à l'Oratoire : les pointes sont en effet, Brossette l'a dit, le défaut le plus grave de son style.

Mascaron fut un excellent prêtre : mérite d'autant plus

---

(1) *Histoire du cardinal de Bérulle,* tome Ier, p. 274.

remarquable qu'il n'était pas appelé au Sacerdoce par une vocation bien décidée. Au contraire, orphelin, sans direction, il chancela un instant dans sa détermination et sortit de l'Oratoire après sa philosophie pour aller étudier le droit à Aix. Mais, disent les *Mémoires domestiques*, il obtint de rentrer, après s'être repenti de cette démarche inconsidérée. « Il avait cru » faire plus vite fortune dans le barreau ; mais son bon esprit » lui fit penser bientôt que ces espérances étaient éloignées et » fort douteuses. » Ses supérieurs lui infligeront bientôt une légère punition. Comme gage de son retour sincère à la vie religieuse, après ses succès à Saumur, ils lui imposeront de retourner à Aix « *sans passer par Paris* », sans recueillir dans la capitale ces premiers applaudissements dont aucune gloire ne fait oublier la douceur ; ce fut son « *épreuve d'obéissance* ».

Mascaron fut d'abord destiné à l'Enseignement. En 1654, il fut chargé de professer la troisième au collége de Vendôme, un peu plus tard à Montbrison (dit M. l'abbé Blampignon). A vingt-trois ans, c'est-à-dire en 1657, il professait la rhétorique au Mans. C'était une façon excellente de se perfectionner dans la connaissance des belles-lettres ; de même, le cours de théologie, que Mascaron suivit à Saumur pendant trois années, de 1660 à 1663, était comme une autre classe de philosophie, refaite avec plus de maturité et de profit.

Au Mans, Mascaron attira déjà l'attention d'un homme de lettres alors célèbre, Costar, qui entendit avec plaisir le jeune orateur et devint son ami. Le nom d'Antoine de Mascaron était alors assez connu pour appeler sur le fils du célèbre avocat les regards d'un homme instruit comme Costar. D'ailleurs, Mascaron se recommandait déjà de lui-même. Il y avait à Saumur une grande école de théologie protestante, et les deux communions catholique et réformée s'y trouvaient en présence. Ce n'était donc pas un médiocre honneur que de se faire remarquer au milieu de tant de docteurs et de prédicateurs éminents. Mascaron l'obtint. Simple « étudiant en théologie » à Saumur,

il fut dès lors engagé à prêcher un Avent et un Carême, mais il ne put tenir sa promesse que deux ans plus tard. Bien plus, un voyage à Paris lui valut les « meilleures stations » de la capitale ; mais, ajoute le P. Bordes, il ne voulut pas manquer à la parole qu'il avait donnée.

Le P. Bordes nous donne un témoignage plus convaincant encore des succès obtenus à Saumur par le jeune orateur : « Il prêcha dans l'église paroissiale et collégiale de Saint-Pierre » de Saumur. Elle avait paru jusque-là d'une grande étendue : » on la trouva trop resserrée dès que le P. Mascaron y eut » prêché. On fut obligé de dresser des échafauds pour contenir » la noblesse et les peuples qui accouraient de toutes parts » pour entendre un prédicateur qui, dans un âge si peu » avancé, remplissait si dignement son ministère, dans l'un » des plus importants et des plus pénibles emplois de la » religion.

» Les catholiques ne furent pas les seuls qui l'admirèrent : » les hérétiques en foule augmentèrent le nombre de ses audi- » teurs, sans avoir égard aux défenses de leurs ministres. » Tanaquil Le Fèvre, professeur dans leur Académie, ne put » s'empêcher de l'entendre et de faire son éloge tel que nous le » rapportons dans ses propres termes... »

Voici en effet l'éloge que fait de Mascaron le père de M^me^ Dacier, car il faut reconnaître sous ce déguisement romain de Tanaquil Faber le nom tout français de Tanneguy Le Fèvre. Le latin du célèbre érudit est d'une élégance trop accomplie pour que nous en privions le lecteur :

» Nuper, uti me amici monuerunt, rumusculum quemdam » distulere semipagana capita, esse me hominem deperditi » pudoris et dubiæ fidei (defide religiosâ loquor, non de civili), » quia scilicet Mascaroni conciones ecclesiasticas per hosce » Esuriales dies frequentârim. Sed, si nescis, Mascaronus illè » non ex nundinalibus et compitaliis concionatoribus est : immo » illo homine nihil elegantius. Nullus horror in cultu, nulla

» tristitia ; decora facies, *quæsita et exculta verba* (1) *Proœ-*
» *miatur apte, narrat aperte, ornat excelse, postremo*
» *docet, delectat, afficit.* Itaque adèo nullum unquam audi-
» torium frequentius fuit : eo flos omnis juventutis nostræ
» conveniebat, eo et quidam tristiores obnupto capite veniebant.
» Eo et ipse, fateor, sed non inepte, ut quidam, demersis
» intrà pallium oculis; cur enim eloquentissimum hominem
» non audirem, cum nec συναγωγεύς, nec πρεσβύτερος nec Theo-
» logiæ magister sim ? Sed accurre, advola, dum adhùc
» memoria recens est, mi Boherelle... Denique, quod dixi
» sæpè sæpius , Væ iterum atque iterum illis prædicatoribus
» qui post hunc Mascaronum hùc venient, nam illum inter et
» illos (si quid judico) semper erunt :

» Οὔρεάτε σκιόεντα, θάλασσάτε ἠχέωσα. »

(T. Lefèvre, lettres. Liv. II, l. 72.)

Ce portrait doit avoir été plus ingénieux que vrai. Quiconque a étudié Mascaron aura peine à le reconnaître dans cet orateur élégant et habile vanté par Pline. Retenons seulement les traits les plus vraisemblables (l'éloquence fleurie, la recherche et le beau choix des mots), et surtout la vive admiration qui se trahit dans tout ce passage.

Une preuve meilleure encore du succès de Mascaron, c'est la petite mésaventure arrivée à l'évêque du Mans. Celui-ci voulut attacher Mascaron à son Eglise et l'en nomma théologal; mais le P. Senault ne voulut pas que le jeune orateur fût perdu pour la Congrégation et ensevelît ses talents dans une ville de province. « Il détourna adroitement le coup et fit trouver bon
» à l'évêque qu'on ne fît point tenir les provisions de théo-
» logal au P. Mascaron, qu'il jugeait que la Providence desti-
» nait à des emplois plus considérables. »

---

(1) Tanneguy Le Fèvre juge inutile de dire à Boherel qu'il a pris ces mots dans Pline le Jeune (II, 3, lettre sur l'improvisateur Isée.)

La réputation de Mascaron grandissait. « Pendant qu'on » le souhaitait au Mans et qu'on voulait le retenir à Sau- » mur avec de pareils empressements, on l'avait demandé » avec encore plus d'instances » à Marseille, à Aix, à Nantes, si bien que « sa réputation s'étendit bientôt, dit avec quelque » solennité le P. Bordes, depuis la Méditerranée jusqu'à » l'Océan ».

Mais un prédicateur n'avait encore rien fait pour sa gloire s'il n'avait prêché à Paris et surtout à la Cour. C'étaient là les épreuves décisives, les degrés qu'il fallait franchir pour arriver à un évêché. La chaire n'était en effet, pour certains orateurs, qu'un moyen de parvenir à la dignité épiscopale : cette ambition, nous dit La Bruyère, faisait toute la vocation de bon nombre d'entre eux (1).

Dans le métier de la parole, telle est l'expression de La Bruyère, « il y avait plus de risque qu'ailleurs, mais la fortune » y était plus rapide ».

Vingt abbés ont prêché,
Que la chaire a portés jusques à l'évêché,

nous dit l'auteur de l'*Art de Prêcher*, petit poème imprimé à Niort en 1686, et visiblement imité de l'*Art Poétique*, de Boileau. On imagine sans peine combien les sermonnaires devaient rechercher l'honneur de prêcher à Paris, et Mascaron avait dû donner de son talent une opinion singulièrement favorable pour obtenir avant trente ans l'une de ces « stations » si disputées.

C'est en 1663 qu'il vint à Paris. Il y prêcha son premier Avent dans l'église de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré. N'est-il pas permis de penser qu'en le chargeant de prendre la parole

---

(1) L'orateur cherche par ses discours un évêché... Un homme se dit en son cœur: Je prêcherai, et il prêche; le voilà en chaire sans autre talent ni vocation que le besoin d'un bénéfice. *(Les Caractères. — De la Chaire.)*
Voir aussi Fénelon, lettre à l'Acad., § IV.

dans cette enceinte, la congrégation de l'Oratoire voulait, pour ainsi dire, présenter elle-même le jeune orateur au suffrage de la ville et de la cour, et montrer en lui l'espoir de sa compagnie? Quoi qu'il en soit, Mascaron fut demandé à l'envi par toutes les paroisses pour le carême suivant. Ce fut Saint-André des Arcs qui l'emporta, et qui « enleva » le jeune prédicateur, mais en se contentant d'un sermon par semaine : il continuait en effet d'en prêcher trois à l'Oratoire, qui n'avait pas voulu sans doute le perdre tout à fait.

Le P. Bordes ajoute que les principaux de l'Académie Française, avec lesquels Antoine de Mascaron était lié d'une étroite amitié, « furent autant de trompettes qui publièrent la gloire » d'un fils dont ils avaient honoré le père. » Cela peut être : si l'on veut bien néanmoins réfléchir que dix-huit ans s'étaient écoulés depuis la mort de ce dernier, on conviendra que son fils dut à lui seul toute sa renommée. Ce qui doit nous faire douter encore de la protection accordée à Mascaron par MM. de l'Académie, c'est que jamais l'orateur ne fit partie de l'illustre compagnie.

Mascaron demeura à Paris jusqu'en mai 1672. Pendant ce séjour de sept à huit ans, il ne cessa de prêcher dans les différentes paroisses de la capitale. Le Roi voulut enfin l'entendre, et Mascaron prêcha trois avents et trois carêmes à la Cour. Il se souvient, non sans fierté, d'avoir parlé « dans les chaires les plus considérables de Paris. » (1)

Nous empruntons à la *Liste véritable et générale de tous les Prédicateurs*, déposée à la Bibliothèque nationale, les indications suivantes sur les stations prêchées par Mascaron à la ville et à la cour :

1663, l'Avent aux PP. de l'Oratoire ;

1664, le Carême à Saint-André des Arcs, le 6e samedi aux Nouveaux Convertis ;

---

(1) *Notes inédites.*

1666, le Carême à Saint-Sulpice ;
l'Avent au château royal du Louvre devant leurs Majestés ;
1667, le Carême au Louvre ;
l'Avent à Saint-Nicolas du Chardonnet ;
1668, le Carême à Saint-Séverin, le 6e samedi aux Nouveaux Convertis ;
l'Avent au Louvre, devant leurs Majestés ;
1669, le Carême au Louvre ;
l'Avent aux Religieuses Carmélites ;
1670, le Carême au Louvre, devant leurs Majestés ;
1671, le Carême à Saint-Gervais ;
l'Avent au Louvre, devant leurs Majestés ;
1672, le Carême aux Religieuses chanoinesses anglaises, rue des Fossés-Saint-Victor ;
1673, le Carême aux Religieuses augustines de la Mère de Dieu ;
l'Avent à N. D. de la Pitié ;
1675, l'Avent au Louvre, devant leurs Majestés ;
1677, le Carême au Louvre ;
1679, l'Avent au Louvre ;
1683, l'Avent au Louvre ;
1684, le Carême au Louvre ;
1694, l'Avent à Versailles et au Louvre, devant leurs Majestés.

Ces nombreuses stations témoignent du goût que prit la Cour aux prédications de Mascaron, surtout de l'année 1666 à 1671. M. l'abbé Hurel (te. 1er p. LVI) nous apprend que Bossuet lui-même n'eut que quatre fois l'honneur de prêcher l'Avent ou le carême à la Cour, et que son succès fut moins éclatant que celui du P. Mascaron, du P. de La Rue, du P. Gaillard et de Bourdaloue.

Excepté quelques détails donnés par le P. Bordes, c'est là tout ce que nous savons sur les prédications de Mascaron de-

vant la Cour : (1) le Dictionnaire historique (édition d'Avignon 1759), nous apprend seulement que « la Cour demanda Mascaron pour l'Avent de 1666. » L'honneur que Mascaron partagea, il est vrai, avec vingt-deux autres orateurs (et Bossuet était du nombre) de prononcer l'Oraison funèbre de la reine-mère, nous montre également que Mascaron avait reçu à Paris un accueil singulièrement favorable. Vaumorière nous apprend combien les orateurs briguaient l'honneur de composer ces discours ; et La Bruyère confirme son témoignage.

Mascaron avait un puissant protecteur, c'était l'archevêque de Rouen, Messire François de Harlay-Champvallon. Le prélat, orateur distingué lui-même, avait assisté à l'Oraison funèbre d'Anne d'Autriche : il fut enchanté de ce discours cependant si médiocre, et il en parla avec tant d'éloges qu'il contribua beaucoup à la réputation de l'orateur. Mascaron n'oublia jamais les bons offices de M. de Harlay, qu'il regarda dans la suite comme son protecteur. « Aperuisti januam famæ », lui répétait-il dans leur dernière entrevue. (2) Mascaron fut-il plus oublieux après la mort de M. de Harlay, ou fit-il taire sa reconnaissance pour écouter des scrupules trop justifiés ? Nous l'ignorons : ce qu'il faut dire, c'est qu'il refusa de prononcer l'Oraison funèbre de son bienfaiteur, de celui qui l'avait fait connaître, qui l'avait sacré évêque. M. de Harlay était cet archevêque de Paris qui instruisait son diocèse plus qu'il ne l'édifiait, et à qui La Bruyère accorde tant de mérites, avec un seul défaut, celui de tous qui convient le moins à l'état ecclésiastique. Il mourut en 1695, et il fallut bien prononcer son Oraison funèbre : « On prétend, dit M^me^ de Coulanges, qu'il n'y a que deux petites bagatelles qui la rendent

---

(1) Nous possédons deux des sermons prêchés par Mascaron devant le Roi.

(2) C'est le mot de Pline se louant de son premier plaidoyer. « Illa (actio) januam famœ patefecit » (I, l. 18). Mais le P. Bordes, et Mascaron lui-même, n'indiquent jamais l'endroit où ils prennent leurs citations.

difficile, sa vie et sa mort· » *(Lettre du 12 août 1695)*. Un certain père Gaillard l'entreprit, et se jeta sur des lieux-communs. Mascaron avait refusé de faire cette Oraison funèbre en alléguant qu'il était incommodé : « Monsieur, lui dit l'évêque de Noyon, vous ne dites pas tout : c'est que la matière est incommode » *(Dict. histor. de 1783, art. Harlay)*.

Après nous avoir donné, sur la prédication de Mascaron devant la Cour, quelques indications intéressantes, le P. Bordes félicite Mascaron d'avoir su réunir la sincérité et la discrétion, et d'avoir dit avec les ménagements convenables les vérités nécessaires. Ce qui est certain, c'est qu'il parvint à plaire au roi, bien qu'il ait senti parfois lui-même le besoin de se faire pardonner du prince quelques remontrances, quelques allusions peut-être trop directes. Rien ne nous semble plus vraisemblable que cette fermeté respectueuse chez un homme vertueux lui-même, mais qui avait pu apprendre de bonne heure dans la bonne compagnie à dire sagement et habilement les choses, et à laisser deviner ce qu'on est forcé de taire : « Sa Majesté, dit le P. Bordes, témoigna sa satis-» faction : la cour suivit les sentiments du prince. Dès le » second carême, il prit ce tour si particulier, si ingénieux et » si nécessaire pour la morale de la cour, dont personne » n'avait encore donné l'exemple et que les plus habiles ont » fait gloire d'imiter. Il ne dissimulait point les vérités, mais » ils les annonçait avec toutes les mesures de respect et de « circonspection que doivent garder ceux qui parlent devant » des têtes couronnées. Il avait appris des pères de l'Eglise » que les oreilles des grands sont délicates, et qu'elles en-» tendent à demi-mot ce que l'on n'ose ouvertement leur dire. » Il suivit cette maxime un premier dimanche de Carême où, » après avoir rapporté de l'Écriture-Sainte les exemples les » plus pathétiques, avec autant de force que d'adresse, il osa » ajouter ces paroles du Sauveur : « Si malè locutus sum, » testimonium perhibe de malo. » Si j'ai mal parlé, rendez-en

» témoignage..... L'orateur continua depuis avec la même » sagesse et avec la même liberté : ce qui lui fit appliquer ces » paroles du Prophète « Loquebar de testimoniis tuis in cons- » pectu regum et non confundebar », honneur qu'il partagea » avec Bourdaloue.

Le P. Bordes, qui ne craint pas les rapprochements ambitieux, raconte ensuite que Mascaron, comme un autre Démosthène, cherchait la retraite, non pas au bord de la mer dans une solitude affreuse, mais au Séminaire de Saint-Magloire : « Le père Thomassin, que l'on regarde aujourd'hui avec justice » comme une des plus grandes lumières de son siècle, expli- » quait les Saints Pères et les Conciles. Le Père de Mouchy y » demeurait depuis longtemps ; et ce saint homme par sa piété » et par son humilité s'était attiré le respect des plus petits » comme des plus grands. Le Père Mascaron fut la troisième » personne qui composa ce savant et pieux Triumvirat...

» Cette retraite ne le délivra pas des importunités de ceux » qui lui demandaient des sermons. Il fut obligé de chercher » le désert. Il alla passer les étés à Vendôme où, sans se » dispenser de prêcher quelquefois à la ville et aux champs (nous retrouverons cette ardeur évangélique dans Mascaron évêque d'Agen), il ramassa de nouveaux trésors qu'il vint » distribuer à la Cour avec tant de profusion que l'on s'aperçut » que son absence ne lui avait pas été inutile. »

Mascaron ne fut pas ingrat envers l'Oratoire, et nous devons le louer de s'être toujours intéressé à ses anciens collègues. En 1695, il prit en main la cause de l'un d'eux, de ce même P. Bordes qui a écrit sa biographie. En 1690, le P. Thomassin avait prié MM. de l'Assemblée générale du clergé de donner au P. Bordes la moitié de la pension de mille livres qu'il recevait lui-même. Le P. Bordes « travaillait avec zèle à la conversion » des hérétiques dans Paris, et s'appliquait avec assiduité à » l'édition des ouvrages du père Thomassin. » Ce fut Mascaron qui se chargea de présenter à l'Assemblée générale du Clergé

la requête du P. Bordes. Il gagna sa cause, et obtint de plus pour son futur biographe la jouissance de cette pension de 500 livres même après la mort du P. Thomassin. (1)

Les *Mémoires domestiques* nous permettent de nous faire l'idée la plus exacte de l'affection de Mascaron pour l'Oratoire. « Il était heureux, nous dit cet écrivain, de parler de l'Oratoire » et des années tranquilles où il y vécut, et de reprendre » quand il le pouvait, la vie commune avec ses anciens con- » frères. » Voici une lettre de lui au P. Bahier, secrétaire de l'Assemblée générale de l'Ordre. (2).

A Tulle, le 8 décembre 1678.

« En devenant évêque, je n'ai point cessé d'être prêtre de » l'Oratoire; je me glorifierai toute ma vie de cette qualité, et » quand je n'aurais pas des vues de religion là-dessus, il » suffirait, mon très-cher Père, de la reconnaissance que je » dois à la Congrégation pour m'engager à me regarder comme » un de ses membres. Je prends tout l'intérêt que je dois à cet » illustre corps, et je remercie très-humblement les révérends » pères du conseil du reproche qu'ils vous ont fait de ne pas » m'avoir fait connaître ce que personne de la Congrégation ne » doit ignorer, » etc.

Plus tard, en 1696, déjà âgé de soixante-deux ans, il parlait encore avec émotion de la sainte Congrégation, et il adressait à l'Assemblée générale de l'Oratoire une lettre où il semble vouloir déclarer solennellement l'estime singulière qu'il faisait de la Compagnie. C'est encore aux *Mémoires domestiques* que nous sommes redevables de ce document intéressant.

Au château de Montbran, le 26 d'août 1696.

Mes révérends Pères,

« Je ne doute point que le R. P. Morel ne s'acquitte très-

---

(1) Procès-verbaux de l'Assemblée générale du clergé, 11 août 1695.

(2) Cette lettre a été publiée par M. Blampignon, ainsi que la suivante.

» fidèlement de la promesse qu'il m'a faite de vous rapporter
» avec quelle sensibilité et quelle reconnaissance je lui ai
» parlé de la congrégation pendant les deux jours que j'ai eu
» le plaisir de le voir ici. Cependant cela ne me suffit pas, et
» les sentiments de vénération et d'amour que j'ai pour l'illustre
» corps où j'ai eu le bonheur de passer les plus belles et les
» plus douces années de ma vie, pressent trop vivement mon
» cœur pour ne pas vous dire par moi-même que je n'ai jamais
» été plus véritablement prêtre de l'Oratoire par mon état que
» je le suis encore par la disposition de mon cœur. L'épiscopat
» m'a éloigné de vous par la résidence, mes Révérends Pères,
» mais il ne m'en a point séparé. Bien loin de cela, les fonctions
» de mon ministère me ramènent sans cesse, par les réflexions
» et le souvenir, à cette source si sainte et si pure de l'esprit
» du sacerdoce (1), où j'ai puisé tout ce qui peut m'aider à
» soutenir le poids de l'auguste et terrible caractère dont j'ai
» l'honneur d'être revêtu. Il ne tiendra pas à moi, mes Révé-
» rends Pères, que je ne meure entre les bras de ma mère,
» et que je ne répare dans son sein tout ce qui n'a pas répondu
» dans ma conduite à la sainteté des maximes qu'elle m'a
» inspirées et des exemples qu'elle m'a donnés. *Hæc recorda-*
» *tus sum, et effudi in animam meam, quoniam transibo in*
» *locum tabernaculi admirabilis usque ad domum Dei.* Je
» ne lis jamais ces paroles dans l'Ecriture, je ne les récite
» jamais dans l'office que je n'en fasse devant Dieu l'appli-
» cation que j'en fais dans cette lettre. Approuvez ces désirs,
» mes Révérends et très-chers Pères, secondez-les par les
» vôtres, donnez-moi le secours de vos prières et soyez per-
» suadés que l'on ne peut être..., etc. »

---

(1) Peut-être Mascaron songeait-il à ces conférences du P. Thomassin à Saint-Magloire dont le P. Cloyseaut nous dit : « Le P. Mascaron, devenu » depuis évêque de Tulle, ne faisait pas difficulté de publier que s'il avait » jamais rendu quelque service à l'Eglise par ses prédications, il en avait, » après Dieu, toute l'obligation au P. Thomassin. »

(A. Perraud, *Histoire de l'Oratoire*, p. 319.).

Il y a dans cette lettre plus qu'un simple témoignage de l'affection que Mascaron portait à l'Oratoire. Si l'on doit placer les sentiments sincères et délicats bien au-dessus des traits d'esprit les plus ingénieux, cette lettre est d'un grand prix. Mascaron y revient avec une émotion dont il ne se défend pas vers les jours heureux de sa jeunesse. Bien qu'il n'ait jamais connu les orages, il n'en fait pas moins avec bonheur un retour passager à ces jours d'innocence et de paix profonde, comme doivent en retrouver dans leur passé les prêtres qui se reportent par l'imagination à la vie du séminaire. La jeunesse ne laisse des souvenirs aussi aimables que dans les âmes purifiées de bonne heure par les hautes et sévères pensées qu'inspire la religion ou la science.

Mascaron avait eu sans doute d'assez bonne heure une certaine influence dans l'Oratoire. Cette Congrégation avait en effet, comme le Clergé de France lui-même, des assemblées générales dont les députés étaient élus par des délégués. Ces derniers étaient désignés eux-mêmes par l'élection. Mascaron obtint plusieurs fois cette marque de la confiance de ses collègues, preuve que le nom du « confrère Mascaron » fut connu de bonne heure dans la savante compagnie de l'Oratoire. Il figure en 1658 parmi les délégués du Mans, en 1661 parmi ceux de Saumur, en 1666 dans la maison de Paris. On ne le trouve plus dans les listes suivantes. (1) « Il fut toujours inva- » riablement attaché à l'Oratoire, et avouait qu'il lui devait » une réputation qu'un homme moins modeste aurait attribuée » à la supériorité de ses talents, » nous dit le *Dictionnaire historique.* (2)

---

(1) Tiré des *Papiers de l'Oratoire de la Rochelle.*

(2) Rien n'est plus curieux que de voir les rédacteurs des *Mémoires de Trévoux* essayer de faire à leur Société sa part dans les affections de Mascaron : « Il montra toujours une estime et une bonté particulières pour la » Compagnie de Jésus, dans laquelle il eut d'intimes amis, ayant voulu » même être le fondateur de la Philosophie dans leur collége d'Agen. C'est

Mascaron prêcha au Louvre l'Avent et le Carême pendant plusieurs années. Il fut enfin récompensé : en 1671 il fut nommé à l'évêché de Tulle. Ce choix du Roi fut bien accueilli par l'opinion, et, bien que Mascaron n'eût que trente-sept ans, le prix parut égaler à peine les services rendus. On prévoyait dès lors que Mascaron serait un jour pourvu d'un évêché plus considérable. Voici du moins ce que l'on chantait (car Mascaron obtint le singulier honneur de figurer dans une chanson, reproduite dans les *Variétés historiques et littéraires)* :

Bien que tout évêché soit bon,
Tulle est trop peu pour Mascaron.
Il n'en demeurera pas là.
Alleluia !

Mascaron avait été nommé le 5 janvier 1671. Il fut sacré dans l'église de Saint-Magloire, le 8 mai 1672, ses bulles n'étant arrivées qu'à la fin du Carême. Le Saint-Siège lui avait remis « avec distinction » une partie des droits d'usage: nous savons que Mascaron n'était pas riche. « Le consacrant » fut l'archevêque de Paris, Mgr de Harlay, les « assistants » furent Toussaint de Fourbin, évêque de Marseille, que Louis XIV envoya plus tard à la diète de Pologne, et Cosme Roger, évêque de Lombès, général des Feuillants, nommé évêque le même jour que Mascaron. *(Notes inédites.)*

Nous ne suivrons pas Mascaron dans son évêché avant d'avoir cherché quelle était alors sa situation dans le monde et à la Cour. Elle était des plus brillantes, ainsi qu'on en jugera par la longue liste de ses admirateurs : quelques-

---

» de quoi les Pères de la Compagnie ne peuvent se faire trop d'honneur. » En 1679, le Père Oliva, général des Jésuites, témoigna au Père Leblanc, prêtre de l'Oratoire, tout le cas qu'il faisait du talent du Père Mascaron. « Ces sages et modérés esprits, dit M. Blampignon, les Mascaron, les » Massillon, n'avaient rien d'exclusif ni d'étroit. »

uns, et des plus illustres, s'honoraient même de se dire ses amis. (1)

---

(1) On lira peut-être avec intérêt le document suivant, emprunté aux Manuscrits de Baluze, déposés à la Bibliothèque nationale ; cette pièce est conçue dans les termes les plus flatteurs pour Mascaron.

DON DE L'ÉVESCHÉ DE TULLES EN FAVEUR DE M. JULES DE MASCARON.

Aujourd'hui, cinquième jour de janvier mil six cent soixante onze, le Roy, estant à Paris, ayant esgard aux bonne vie, mœurs, piété, suffisance et capacité de M. Mascaron, prestre de l'Oratoire, son prédicateur ordinaire, considérant aussi le zèle qu'il a fait paraître en tous rencontres pour les avantages de l'Eglise, lequel estant joint au talent particulier que Dieu lui a donné pour la prédication, et aux autres louables qualités qui se rencontrent en sa personne, donnent lieu à Sa Majesté de s'en promettre de grands services dans l'Evesché de Tulles, et voulant par ces considérations le gratifier et traiter favorablement, Sa Majesté lui a accordé et fait don de l'Evesché de Tulles..... m'ayant sa dite Majesté à cet effet commandé d'expédier toutes lettres et dépêches nécessaires en Cour de Rome pour l'obtention des Bulles et provisions apostoliques dudit Evesché en vertu du présent brevet, lequel pour asseurance de sa volonté elle a voulu signer de sa main, et être contresigné par moi, son Cons.er Sécret.re d'Etat et de ses commandements et finances.

Signé, LOUIS.
Signé, COLBERT.

CHAPITRE SECOND

DES AMIS ET DES ADMIRATEURS DE MASCARON

Mascaron objet de l'admiration générale. — Mots flatteurs de Louis XIV. — Le P. Bouhours. — Lamoignon. — Mme de Sévigné. — Bussy-Rabutin. — Correspondance inédite avec Baluze. — Témoignages divers. — Amitié de Mascaron et de Mlle de Scudéri. — Relations avec Mme Deshoullières.

Dans le dernier sermon que Mascaron prêcha à la Cour en 1671, le prélat, faisant ses adieux au Roi, le jour de l'Epiphanie, se compara à l'étoile qui conduisit les Mages à la crèche, et qui disparut ensuite. Ne pouvant plus parler de Dieu à Sa Majesté, il promit du moins au Roi qu'il ne cesserait de parler de Sa Majesté à Dieu dans ses prières. Sur quoi Louis XIV lui répondit en le menaçant obligeamment de le faire revenir à la Cour.

Louis XIV en effet goûtait fort le talent de Mascaron, et il témoigna toujours à l'orateur une estime particulière. Ce qui vaut mieux encore, il le défendit plus d'une fois contre les attaques des courtisans, auxquels Mascaron faisait entendre de cruelles vérités. On essayait un jour d'insinuer au Roi que ces attaques du prédicateur n'épargnaient pas même la majesté royale. « Le prédicateur a fait son devoir, répliqua le prince, » c'est à nous de faire le nôtre. » En 1695, Louis XIV disait

ingénieusement à Mascaron : « Il n'y a que votre éloquence » qui ne vieillit point. » Des mots pareils étaient alors des faveurs sans prix : et ce serait les mal comprendre que d'y voir seulement des louanges banales et sans conséquence. Nous devons juger mieux de l'esprit et du cœur du prince, et nous voyons dans ces éloges la preuve d'une solide estime et d'un attachement sincère pour l'orateur qui avait vieilli en même temps que le Roi.

Mascaron, honoré de la bienveillance royale, vit naturellement la Cour se déclarer pour lui. Nul ne mérita mieux que lui le titre de prédicateur ordinaire de Sa Majesté, dit le P. Bordes. L'auteur de l'*Art de prêcher* nous représente également Mascaron comme un des prédicateurs les plus chers à la Cour, Là, dit-il, (c'est-à-dire à la Cour),

> Là Bossuet, Grignan, Mascaron, Fromentière,
> Le Boux, Faure, don Cosme, ont porté la lumière.
> . . . . . Déjà de l'Oratoire
> Hubert dans Orléans va soutenir la gloire.
> Et va faire trouver à la Cour Mascaron. (1)

Un des beaux-esprits du temps, le père Bouhours, a rendu justice à Mascaron, qu'il appelle « un de nos plus célèbres orateurs. » Après avoir cité un assez long passage de l'oraison funèbre de Turenne, il ajoute qu' « il ne se peut rien penser de plus fin. » (2)

Lamoignon était un des partisans de Mascaron. « Le fruit » que l'orateur tira de son oraison funèbre du duc de Beaufort » eut quelque chose de singulier, dit le P. Bordes. L'archevêque de Sens avait donné aux prêtres de l'Oratoire le collége » de Provins. On leur disputait cet établissement : l'instance » fut jugée le lendemain que l'évêque de Tulle eut prononcé

---

(1) *L'art de prêcher*. Le dernier vers est peu intelligible.

(2) Pensées ingénieuses des anciens et des modernes, page 208.

» l'oraison funèbre du duc de Beaufort. Le premier président » de Lamoignon y avait assisté à la tête du parlement. Les » avocats plaidèrent, et celui de la partie des pères de l'Oratoire » avança que leurs régents passaient trop rapidement par les » classes pour former d'habiles rhétoriciens. On alla aux » opinions et les voix se trouvèrent également partagées : le » premier président devint par là le maître absolu du jugement. » Il n'était pas moins capable de juger des pièces d'éloquence » que des affaires civiles. Il prononça en faveur des pères de » l'Oratoire, après avoir dit aux Conseillers : « Je vous laisse » à penser, Messieurs, si le P. Mascaron, que nous enten- » dîmes hier, n'est pas capable d'enseigner la rhétorique. »

Mascaron était admiré en effet par les personnages les plus graves et les plus considérables de la Cour. Il semble avoir été distingué par le chancelier Séguier : du moins laisse-t-il voir dans l'Oraison funèbre de cet illustre magistrat, qu'il avait éprouvé personnellement les effets de sa bienveillance. Ce fut lui qui assistait le chancelier à ses derniers moments : « *Le* Mascaron » l'assistait, et se trouvait confondu par ses réponses et ses » citations. » C'est Madame de Sévigné qui parle sur ce ton dégagé du futur évêque d'Agen.

Trois mois plus tard, Madame de Sévigné se trouvait au service célébré en l'honneur de Séguier. On se rappelle la belle description qu'elle en a laissée, les « quatre arts libéraux qui » en avaient fait la dépense, le mausolée touchant à la voûte, » les quatre squelettes en bas chargés des marques de la » dignité du chancelier, » les peintures de Lebrun, (1) la funèbre harmonie des instruments... etc. Ce n'était pas Masca-

---

(1) Ces tableaux de Lebrun étaient au nombre de quinze, et représentaient les circonstances les plus mémorables de la vie de Séguier. Ce seul trait donne l'idée de la singulière magnificence de la cérémonie. M. Kerviler en emprunte la description à Duchesne — Histoire des chanceliers et gardes des sceaux, p. 812-813.

(R. Kerviler. — Le chancelier Séguier, p. 656.

ron qui prononçait le discours, il était assis près de Madame de Sévigné : « J'étais auprès de M. de Tulle, dit-elle... J'ai dit » à M. de Tulle de faire descendre l'orateur et de monter à sa » place, et que rien ne pouvait soutenir la beauté du spectacle » et la perfection de la musique que la force de son éloquence. » (Lettre du 6 mai 1672).

Mme de Sévigné revient souvent à Mascaron, et elle lui donne toujours de nouveaux éloges : Mascaron et Bourdaloue lui donnent tour à tour des plaisirs et des satisfactions « qui doivent » pour le moins la rendre sainte » (L. du 27 fév. 1671). Cette comparaison, si honorable pour Mascaron, revient souvent dans sa correspondance : « Je veux demain aller à la Passion du » P. Bourdaloue ou du P. Mascaron ; j'ai toujours honoré les » belles Passions » (26 mars 1671). « J'ai entendu la Passion » *du* Mascaron, qui en vérité était très-belle et très-tou- » chante ». Cependant elle avait grande envie de se jeter dans le Bourdaloue. (27 mars 1671.)

Mascaron nous apparaît dans Mme de Sévigné comme le rival de Bourdaloue : rival toutefois un peu au-dessous de son éloquent adversaire. Nous pouvons en croire le goût de Mme de Sévigné. Plus tard, nous ferons des réserves à propos de la supériorité qu'elle donne à Fléchier sur Mascaron, comme panégyriste de Turenne. Citons seulement dès à présent, et pour savoir ce que l'on pensait alors de Mascaron, les jugements de Mme de Sévigné sur l'Oraison funèbre de Turenne :

« M. de Tulle a surpassé tout ce qu'on espérait de lui dans » l'Oraison funèbre de Turenne » (6 novembre 1675).

« On ne parle que de cette admirable Oraison funèbre de » M. de Turenne; il n'y a qu'un cri d'admiration sur cette » action. Son texte était : *Domine, probavisti me et cogno-* » *visti me,* et cela fut traité divinement » (10 nov.).

« J'en suis charmée (de Nicole) ; mais je le suis fort aussi de » l'Oraison funèbre de M. de Turenne. Il y a des endroits qui

» doivent avoir fait pleurer tous les assistants : mandez-moi si » vous ne la trouvez pas très belle » (29 déc.).

« Ne vous a-t-on pas envoyé l'Oraison funèbre de M. de » Turenne? J'aime bien cette dépense, il me semble n'avoir » jamais rien vu de si beau que cette pièce d'éloquence. On » dit que l'abbé Fléchier veut la surpasser, mais je l'en défie : » il pourra parler d'un héros, mais ce ne sera pas de M. de » Turenne, et voilà ce que M. de Tulle a fait divinement à mon » gré. La peinture de son cœur est un chef-d'œuvre, et cette » droiture, cette naïveté, cette vérité dont il était pétri, cette » solide modestie, enfin tout. Je vous avoue que j'en suis » charmée, et si les critiques ne l'estiment plus depuis qu'elle » est imprimée,

» Je rends grâces aux dieux de n'être pas romain.

(1er Janvier 1676.)

Mme de Sévigné revient avec insistance sur l'Oraison funèbre de Turenne. Près de vingt jours après, elle écrit encore : « Nous trouvons l'Oraison funèbre de M. de Tulle fort belle » (19 janvier). « Je n'ai point eu l'Oraison funèbre de M. Flé- » chier; est-il possible qu'il puisse contester contre M. de » Tulle? » (19 mars 1676).

Ne nous y trompons pas : ce sont là des éloges sans doute magnifiques, mais Mme de Sévigné se laisse aller tout entière à l'admiration qui la transporte, et cette exagération même nous fait prévoir avec inquiétude un retour qui ne se fait guère attendre : « En arrivant ici, Mme de Lavardin me parla de » l'Oraison funèbre *du* Fléchier; nous la fîmes lire, et je » demande mille et mille pardons à M. de Tulle, mais il me » paraît que celle-ci est au-dessus. Je la trouve plus également » belle partout; je l'écoutai avec étonnement, ne croyant pas » qu'il fût possible de trouver encore de nouvelles manières de » dire les mêmes choses. En un mot, j'en fus charmée.

Nous n'avons pas à discuter en détail ces jugements, sur

lesquels nous reviendrons : il fallait seulement remarquer l'estime qu'avaient pour Mascaron les esprits les plus délicats, vers cette époque où son talent était dans toute sa force. Mis par les meilleurs juges au nombre des premiers orateurs du siècle, venant de se surpasser lui-même dans l'Oraison funèbre de Turenne, Mascaron semblait promettre un digne rival aux plus célèbres de nos orateurs. C'est alors au contraire que, dans la force de l'âge, il renonça à ce genre de l'Oraison funèbre qui avait fait sa gloire, pour se consacrer tout entier à ses devoirs épiscopaux. Il s'astreignit à la plus exacte *résidence* et ne revint plus à la cour que sur l'ordre du roi ou pour les affaires du Clergé. Plein de la modestie la plus sincère, il ne rechercha jamais l'occasion de parler de nouveau devant la cour, et il semble n'avoir été éloquent que pour remplir un des offices de son ministère. Il n'en eut pas moins de nombreux et fidèles admirateurs.

Mme de Sévigné fut toujours attachée à Mascaron, car elle le relisait encore en 1690 : « Nous relisons aussi à travers nos » grandes lectures des *rogatons* que nous trouvons sous notre » main, par exemple toutes les belles Oraisons funèbres de » M. de Meaux, de l'abbé Fléchier. de M. Mascaron, de » Bourdaloue. » On le voit, peu à peu Mascaron prend sa place parmi les grands sermonnaires du siècle.

Mascaron connaissait la veuve de Scudéri, car elle écrivait en 1672 à Bussy-Rabutin : « M. le chancelier Séguier est mort » fort chrétiennement avec toute sa raison. M. de Tulle, mon bon » ami, l'a assisté à la mort, et m'a conté tout cela. Il le chargea » de ses compliments au Roi. » (1) Il faut noter ceci ; par ses relations avec Mme de Scudéri, Mascaron se rattache à un monde déjà vieilli. La cour se « dégasconne » tous les jours, le gouverneur de Notre-Dame de la Garde est mort en 1667, sa veuve elle-même écrit à Bussy dans un style plein de naturel, et

(1) Cette lettre se trouve parmi celles de Bussy-Rabutin. Ed. de 1720.

n'est peut-être pas la dernière à juger sévèrement le talent de son mari. Néanmoins l'éloquence de Mascaron nous fera plus d'une fois songer aux orateurs du temps de Louis XIII.

Nous avons nommé Bussy-Rabutin : c'était encore un des amis de Mascaron, c'est du moins lui-même qui se sert de ce mot, qu'il ne faut pas sans doute prendre à la lettre. Mme de Sévigné venait d'apprendre à Bussy la nomination de Mascaron à Agen : Bussy lui répond : « La distribution des bénéfices m'est » assez indifférente, hors de ceux qui regardent le duc de » Noailles et M. de Tulles, qui sont fort de mes amis. Je vais » leur en faire compliment. » (6 mars 1679).

M. Blampignon nous donne le texte de sa lettre : « Je viens » d'apprendre avec beaucoup de joie, Monsieur, la grâce que » le Roi vous a faite ; non-seulement par l'intérêt de mon ami, » mais encore pour celui de mon maître. Je trouve qu'il est » aussi beau au roi de vous faire du bien qu'à vous de le » mériter. Je fus plusieurs fois à votre logis, Monsieur, à mon » dernier voyage de Paris, pour avoir l'honneur de vous voir. » Vous étiez malade, et ne voyiez personne, et la dernière fois » que j'y retournai, vous étiez parti. J'en fus bien fâché, car » il me semblait que je ne vous avais pas dit assez combien je » vous aimais et je vous estimais. » Ce sont là assurément des sentiments qui n'ont rien de banal et qui font honneur à celui qui les avait inspirés autant qu'à celui qui les éprouvait. La lettre de Bussy montre que cet esprit sévère et chagrin, souvent exigeant, avait pour la personne de Mascaron autant d'affection qu'il montrait d'estime pour son talent. L'éloquence que Bussy admirait en Mascaron n'était pas sans doute celle de l'Oraison funèbre, genre que Bussy goûtait peu, et qu'il trouvait dépourvu de simplicité et de vérité. Il écrivait au Père Bouhours avec assurance : « Je ne doute pas de ce que vous » dites de mes *Mémoires*, que, s'ils paraissent au jour, ce » que j'ai dit de M. de Turenne sera cru davantage et lui fera » plus d'honneur que les Oraisons funèbres qu'on a faites de

» lui, parce qu'on sait que ceux qui en font ne parlent que » pour louer, et que je n'ai écrit que pour dire la vérité. Les » auteurs des Oraisons funèbres ne les font que sur des mé- » moires qu'on leur donne et moi sur ce que j'ai vu; ils ne » disent que du bien, et nul n'est parfait en ce monde. » — Or, Bussy écrivait cela le 3 décembre 1675, c'est-à-dire un mois après le discours de Mascaron, prononcé le 30 octobre. (1)

Bussy n'aimait ni l'Oraison funèbre ni Turenne : il n'est donc pas étonnant qu'il ait peu goûté le discours de Mascaron : « J'ai ouï dire, écrit-il, que l'Oraison funèbre qu'a faite M. de » Tulle est admirable. Le faste de l'orgueil et le faste de la » modestie est un bel endroit, mais je l'admirerais davantage » s'il était véritable ». (Ed. Lalane, III, p. 118.)

Mascaron semble avoir eu pour l'un de ses plus grands amis le bibliothécaire de Colbert, le célèbre érudit Baluze, dans les manuscrits duquel se trouvent plusieurs lettres inédites (2) fort intéressantes de l'évêque d'Agen. Non-seulement ces lettres sont écrites avec beaucoup de politesse et d'agrément, mais encore elles nous font connaître Mascaron plus intimement peut-être qu'aucun autre document : « J'ai reçu le livre que » monsieur votre père m'a présenté de votre part, écrit » Mascaron, le 5 janvier 1673, et comme une nouvelle » marque de votre érudition, et comme un nouveau témoi- » gnage de la bonté que vous avez pour moi. Auquel de ces » deux cours (?) que je le mette, il ne peut que m'être infini- » ment cher. Il est si beau et si utile par lui-même que ceux » qui n'y prendront pas le même intérêt que je fais seront » obligés de vous donner mille louanges. Les évêques y sont » encore plus obligés que les autres, et ils doivent par leur

---

(1) Cette date exacte nous est donnée par le Catalogue de la Bibliothèque de Limoges.

(2) Ces lettres sont au nombre de dix-huit. M. Tamizey de Larroque a publié les trois premières et ne semble pas avoir connu les autres.

» reconnaissance vous indemniser de la perte que vous ferez » de celle de Rome, qui ne vous saura pas grand gré d'éclairer » si nettement et d'appuyer avec tant de force la preuve des » anciens examens ecclésiastiques. Pour moi, en particulier, » je vous en sais le meilleur gré du monde. J'en ai déjà lu la » préface avec avidité et admiration. » Ce langage ne laisse pas de nous causer quelque surprise, et l'honnête liberté que prend Mascaron de louer un livre capable de déplaire à Rome n'est pas le trait le moins intéressant de cette lettre.

Les lettres de Mascaron à Baluze nous font assez bien connaître le caractère et le tour d'esprit du prélat. Il aime la science, mais il craint une érudition lourde et pédantesque. Il loue Baluze de l'élégance de son style : ces éloges, qui sont peut-être des conseils, sont fort ingénieux : « Je vous rends » mille grâces, monsieur, de la préface que vous m'avez » envoyée. Vous avez trouvé par cette publication l'art de » mettre le monde en appétit, et cet avant-goût de ce que vous » nous préparez fait désirer avec passion l'ouvrage entier. Vous » ne vous lassez point, monsieur, d'enrichir la France de vos » curieuses recherches, et nous allons devoir à vos veilles » toute la lumière qui éclaircira les ténèbres du temps moyen » (le moyen-âge). Je voudrais de tout mon cœur pouvoir con- » tribuer quelque chose *(sic)* à votre dessein; mais si je voulais » faire des recherches dans les archives du Chapitre, je doute » s'il ne convient pas plutôt que je cherche de quoi leur faire » un procès que de quoi vous faire un présent de votre goût, » et, pour mes titres, je vous proteste qu'il n'y a pas une ligne » qui sente l'érudition, tout y est titre de rente ou seigneurie. » Je suis fâché que la négligence de mes prédécesseurs me » mette hors d'état de vous satisfaire. Soyez-le du moins de » l'estime parfaite avec laquelle je suis, Monsieur, votre très- » humble et très-obéissant serviteur. — Jules, E. de Tulles. »

(Du 4 janvier 1674.)

Cette lettre est curieuse, et le ton décidé avec lequel Mascaron

parle de ce procès qu'il pourrait intenter à un adversaire inconnu de nous n'est pas ce qu'il y a de moins piquant dans cette correspondance avec Baluze, si intéressante pour qui veut connaître l'orateur dans sa vie de tous les jours. Plus loin, nous parlerons du commerce de bel-esprit qui unissait Mascaron à Mlle de Scudéri : nous trouvons dans cette correspondance avec le savant bibliothécaire de Colbert la preuve que Mascaron ne faisait de ces jeux d'esprit qu'un délassement, et qu'il donnait tous ses soins à des études sévères et variées. Le correspondant de Mlle de Scudéri parlera dans ses sermons un langage orné parfois à l'excès : le correspondant de Baluze abusera des divisions scolastiques et du langage de la controverse. On saisit ici la raison de deux défauts dont Mascaron ne se défera que bien tard et qui semblent contradictoires : le bel-esprit et l'abus de la discussion théologique. Les amitiés de l'homme nous rendent raison des défauts de l'écrivain.

Mascaron aime en effet l'étude pour elle-même, et, chose à remarquer, la variété de ses travaux fait le plus grand honneur à l'étendue de son esprit. Ses lettres à Baluze sont d'un homme qui s'intéresse à tout. Ce n'est pas seulement l'hébreu qu'il étudie avec ardeur, il ne se confine pas dans les études religieuses, il lit avec intérêt l'histoire et (chose peut-être rare et méritoire au XVIIe siècle) il ne craint pas d'aborder Grégoire de Tours lui-même. Ce bel esprit, nourri de l'antiquité, se plaît à notre histoire nationale, si négligée alors. Enfin il ne veut pas perdre un mot des nouveautés littéraires, et il suit avec attention les débats qui s'engagent sur les écrits de Voiture. Nous sommes heureux de pouvoir citer une lettre où respire un vif amour des choses de l'intelligence, et qui nous fait bien connaître l'esprit si distingué de l'évêque de Tulle :

« Le 10 de Juin.

» Je vous remercie très-humblement, monsieur, des soins » que vous vous donnez pour recouvrer les livres que je vous » ai demandés. Je serai ravi d'avoir le *Grégoire de Tours*,

» avec les autres historiens de la compilation de Laurent de la » Baire... L'*Histoire de Louis douzième* que vous m'avez » envoyée ne contient que ce qui s'est passé ès deux années » 1506 et 1507... Il me faut encore, s'il vous plaît, la *Défense* » *de Voiture*, par Costar; j'ai la *suite de la Défense*, mais » il me faut, s'il vous plaît, la *Défense* même, où est la dis- » sertation latine de feu M. de Girac sur les œuvres de Voiture, » qui donna lieu à la querelle.

» Au reste, Monsieur. il m'a pris une si forte envie d'ap- » prendre l'hébreu et de profiter du séjour d'un Père jésuite » qui est ici et qui l'entend très-bien, que je ne veux point » perdre de temps. J'ai besoin pour cela de quelques livres. »

Un curieux *post-scriptum* termine cette lettre : « Je vous » prie, dit Mascaron, de ne point parler du dessein que j'ai » d'apprendre l'hébreu. Le monde est si extravagant qu'il » trouve à redire à toutes choses. »

Ces lettres de Mascaron à Baluze sont remplies de recommandations détaillées au sujet des livres dont a besoin l'Evêque de Tulle. Il demande à Baluze de lui envoyer une grammaire hébraïque « de la meilleure impression qu'il se pourra ». Il est impatient : « Surtout les trois premiers de ces livres me sont » indispensablement nécessaires, et je ne puis attendre qu'ils » viennent avec les ballots que Des Alliers m'enverra par les » rouliers; je vous demande très-instamment de la diligence ». Mascaron est d'ailleurs de ceux qui veulent trouver dans leurs livres des compagnons inséparables; il craint ces in-folio dont le poids le contraindrait à ne pas quitter sa chambre d'étude : « La grande *Bible hébraïque* d'Arrias Montanus que vous » m'envoyez me suffira pour la chambre, et celle de Robert » Estienne est trop grosse in-4° pour être portée à la prome- » nade ou dans la poche. J'aime mieux Strada in-12 encore » qu'in-8, bien loin de le souhaiter in-folio, non plus que » Diogène Laërce. » Les vrais amis des livres les veulent ainsi ; ceux d'un petit format sont les plus intimes. Dans une autre

lettre, Mascaron se félicite des livres qui lui ont été expédiés : « Ils ne pouvaient être mieux choisis pour l'édition, ni mieux » conditionnés. » Il parle même parfois en véritable bibliophile : « Je vous dirai que de Paul Jove je souhaite d'avoir et » les éloges et l'histoire. Je serais bien aise aussi d'avoir les » œuvres de Sainte-Marthe in-4°, et pour l'histoire de M. de » Thou, je trouve qu'elle est à fort bon marché à dix écus. S'il » vous tombe quelquefois de bonnes fortunes sous la main pour » des livres bons et bien reliés, je vous prie, Monsieur, de » m'en donner avis; ce sera un petit commerce dont je vous » aurai la plus grande obligation du monde. » (1)

Toute cette correspondance fait le plus grand honneur à Mascaron. Elle témoigne d'un goût vif pour l'étude ; ajoutons que plusieurs de ces lettres sont fort intéressantes en elles-mêmes, par l'élégance naturelle du style, et même par l'élévation des idées, entre autres la suivante, qui est en quelques lignes une *Consolation* comme Fléchier en a tant écrit, maïs avec moins de naturel : « Je ne doute point » que vous n'ayez été très-sensiblement touché de la mort de » monsieur votre Père. C'était un homme que tout vous ren- » dait cher et considérable, son mérite, la nature, et les obli- » gations que vous lui aviez. La première de ces raisons me le » fait regretter très-sincèrement, et je vous aurais plus tôt » témoigné la douleur que sa perte me cause et la part que je » prends à votre affliction, si ce malheur ne fût arrivé pendant » que j'étais en visite (2), ce qui me l'a fait ignorer longtemps. » Vous trouverez votre consolation, Monsieur, dans votre » sagesse et dans l'application avec laquelle vous travaillerez à » l'ouvrage qui va enrichir l'Eglise. Je voudrais pouvoir y con-

(1) En 1675, un lexicographe, le P. Gaudin, publiant à Tulle son *Trésor de la langue française et de la latine,* témoignait publiquement sa reconnaissance à Mascaron, dont les conseils bienveillants et précieux l'avaient aidé dans son travail.

(2) C'est-à-dire en tournée épiscopale.

» tribuer de quelque autre chose que de mes vœux et de mon » approbation... »

Mascaron caresse l'orgueil de l'érudit pour calmer la douleur du fils. Nous ne saurions quitter cette correspondance sans citer une dernière lettre, curieuse par le badinage qui la termine (et qui semblerait aujourd'hui d'une gaîté peu épiscopale) et par le jugement que porte Mascaron sur un de ses prédécesseurs, auteur d'Oraisons funèbres : « J'ai enfin reçu, » Monsieur, la *Vie de Petrus Castellanus*. C'est un présent » qui m'est très-cher parce qu'il vient de vous et qu'il a quelque » relation à moi. Ça été un de mes prédécesseurs et un faiseur » d'Oraisons funèbres. La première de ces qualités nous est » commune; je croirais lui pouvoir disputer la seconde avec » succès, et, s'il n'avait pas été *plus savant et plus propre* » *à la cour qu'éloquent,* je ne crois pas qu'il fût arrivé aux » honneurs où son mérite l'a porté... Au reste, j'ai lu quelque » part que la faculté de théologie, qui n'aimait pas Mgr l'évêque » de Mâcon, fit beaucoup de bruit de ce que, dans sa seconde » harangue, il semble assurer que le feu roi François n'avait » plus besoin de prières et qu'il n'était plus en purgatoire. Un » des suppôts de la Faculté en parla à un maître d'hôtel du » roi, homme d'esprit, qui répondit au docteur : M. de Mâcon » a raison; le feu roi était d'une humeur si inquiète, et il » restait si peu en une place, que je crois qu'il n'aura fait que » boire un coup en purgatoire et aura passé outre. Toute la » chose se tourna en risée :

» Ridiculum acri
» Fortius ac melius magnas plerumque secat res. »

On le voit, la conversation n'est pas toujours fort sérieuse entre ces graves personnages. Bientôt, les lettres de Mascaron à Mlle de Scudéri nous montreront en lui l'homme du monde ; recueillons encore auparavant à son sujet les témoignages de quelques-uns de ses contemporains.

L'abbé Arnaud goûtait fort le talent de Mascaron. Après avoir déclaré qu'il préfère Mascaron à Fléchier, il ajoute : « Ce » n'est pas la première fois que ces sortes de comparaisons ont » été avantageuses à M. de Tulle. Je me souviens d'une » Passion qu'il prêcha lorsqu'il n'était encore que le P. Mas- » caron, elle donna tant de jalousie à M. l'Evêque de Péri- » gueux, qu'il entreprit de faire voir que ce n'était qu'un » larcin qu'il lui avait été fait d'une qu'il avait prêchée quelques » années auparavant. Elles coururent toutes deux, de manière » qu'on put en voir la différence, et le jugement qu'on en fit » ne fut point désavantageux à M. de Tulle. On trouva même » assez étrange que M. de Périgueux, qui avait aussi fleuri » dans l'Oratoire sous le nom du P. Le Boux, dont la répu- » tation était établie et qui était déjà évêque, eût pris à tâche » de décrier un jeune prédicateur, son confrère, et de faire » tort à sa fortune (1). »

Olivier d'Ormesson fait mention dans son journal des succès oratoires de Mascaron. Il nous apprend que le lundi 13 février 1668, il alla entendre à Saint-Nicolas du Chardonnet le P. Mascaron, « qui prêcha fort bien ». En septembre 1670, il ajoute que, peu de jours auparavant, « on avait fait à » Notre-Dame un service pour M. le duc de Beaufort, tué en » Candie. Toutes les Compagnies souveraines s'y trouvèrent. » M. de Mascaron, prêtre de l'Oratoire, fit l'Oraison funèbre » fort bien et avec beaucoup d'estime. Il avait fait peu de jours » auparavant celle de la *Reine d'Angleterre*... » Olivier d'Ormesson a commis ici une légère méprise, mais ce passage nous prouve que les contemporains de Mascaron l'admiraient avant qu'il eût prononcé l'Oraison funèbre de Turenne. (2)

Dangeau nous dit un mot des Sermons de Mascaron. En 1684, le 2 avril, il nous apprend que « M. d'Agen, qui avait

---

(1) Mémoires de l'abbé Arnaud, 1675.

(2) Journal d'Olivier d'Ormesson, tome II, p. 601.

» prêché tout le Carême, acheva ses prédications par un des » plus beaux sermons et un des plus beaux compliments au » roi qu'on puisse faire ». Dix ans plus tard, l'orateur finit le jour de Noël sa dernière station à la cour. « Le roi, nous » apprend Dangeau, alla l'après-dînée au sermon de M. d'Agen, » dont il fut très-content. »

De Dangeau à Loret, ou à son continuateur, il n'y a pas loin. Voici quelques vers, où Mascaron est assez bien jugé :

17 mars 1669.

Notre Cour, trêve de momons,
Est à présent cour à sermons;
Et changeant de gamme et de note,
Dès dimanche toute dévote,
Entendit de bonne façon
Celui du Père Mascaron,
Tout rempli de belles pensées
Dans la période agencées,
Et de chrétiens raisonnements,
Qui dedans leurs enchaînements,
Avaient une délicatesse,
Une finesse, une justesse,
Qui fit dire à tout auditeur
Qu'il était grand prédicateur.

Ce jugement s'applique fort bien aux Sermons que nous possédons de Mascaron. D'autres vers de Loret nous apprennent que l'Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre fut très-applaudie :

16 août 1670.

. . . . . Le Père Mascaron,
Disert comme feu Cicéron,
Prononça le panégyrique
D'une façon tout héroïque
Et pleine de traits délicats
Dont chacun fit un si grand cas,
Que partout sa louange en sonne,
Jusqu'à ces vers que je lui donne,

Pour témoigner en bonne foi
Ce que j'en dis et que je croy.

Quelques jours plus tard, Mascaron rend les mêmes honneurs au duc de Beaufort :

. . . . . L'illustre Mascaron,
Sans nommer Parque ni Caron,
Qui ne sont pas termes de chaire,
Fit encor tout ce qu'on peut faire,
En déduisant bien chaque chef,
Pour faire l'éloge en relief,
De ce héros, de ce grand homme,
A qui, dans Venise et dans Rome,
On avait rendu, comme ici,
Les honneurs funèbres aussi.

Mme de Sévigné ne fut pas la seule des femmes illustres du temps qui goûtât l'éloquence de Mascaron. Au contraire, il obtint de ces juges délicats les suffrages les plus flatteurs. Mlle de Scudéri, Mme Deshoullières, Mme de Longueville lui témoignèrent plus d'une fois leur admiration.

Mais c'est surtout avec Mlle de Scudéri que Mascaron échangea le plus souvent de ces lettres fleuries, enjouées, où, badinant avec une honnête liberté, le panégyriste de Turenne se montrait homme de bonne compagnie et bel-esprit au meilleur sens de ce mot. Rien n'est plus aimable que ces lettres : le sermonnaire, le grand orateur s'y fait homme du monde, ami d'une joie aimable, cherchant à plaire, y réussissant toujours sans effort, et, chose singulière, donnant à sa correspondance l'élégance et le tour qui manquent parfois à ses œuvres plus sérieuses.

Une amitié de quarante ans, nous disent MM. Rathery et Boutron, unissait Sapho la précieuse, la mondaine, la romancière, à l'illustre et pieux Mascaron. Dès l'année 1646, elle se joignait à son frère pour recommander le père de Mascaron à leurs amis de Paris, et dans une de ses dernières lettres, elle

faisait du fils les plus grands éloges. Elle l'appelait le plus éloquent prélat du royaume (1).

Mascaron et Mlle de Scudéri étaient faits pour s'admirer l'un l'autre. La romancière et le prédicateur se plaisaient également aux études morales, et il est aussi curieux de voir le roman toucher par là au sermon que de retrouver dans le sermon les habitudes du roman. Le billet suivant nous montre quel cas faisait Mascaron du talent de Mlle de Scudéri, et de sa connaissance du cœur.

Ce billet est daté d'Agen, le 6 janvier 1681 : « Il n'y a point, » dit le prélat à Mlle de Scudéri, de si belle morale que celle » que vous prêchez, et étant détachée comme elle est des » aventureuses amoureuses qui pourraient éveiller les pas- » sions, elle doit être entre les mains de tous les jeunes gens. » La cour ne serait remplie que d'honnêtes gens si on la pre- » nait pour règle, et je vous assure, Mademoiselle, que ce » devrait être le bréviaire de tous ceux qui doivent vivre dans » le grand monde. »

On aura remarqué le mot de *prêcher,* appliqué à Mlle de Scudéri, et qui est à la fois l'éloge et la critique de son talent; ce goût pour la bonne compagnie et l'honnêteté des manières et des mœurs, car ce sont surtout les vertus de société que peut donner la lecture de Mlle de Scudéri. N'oublions pas enfin ce regret que la cour n'ait pas lu ce livre, qui « l'eût remplie » d'honnêtes gens ».

Une autre lettre achèvera de nous faire connaître le prélat homme du monde, jaloux de cultiver une illustre amitié, oubliant un instant les soucis de l'épiscopat, pour donner quelques heures aux lettres, mais profitant de ces heures mêmes pour orner son esprit de quelques fines et aimables pensées. Mais, si épris que soit Mascaron des beautés du style

---

(1) Tiré, ainsi que la lettre suivante, de l'étude intitulée *Mlle de Scudéri,* par MM. Rathery et Boutron, p. 117.

de Mlle de Scudéri, il leur préfère encore les beaux et bons sentiments qu'elles peuvent inspirer :

« Montbran, 15 octobre 1688.

» Persuadé comme je le suis, Mademoiselle, que vous m'ho-
» norez de votre amitié, je crois vous faire plaisir de vous
» apprendre que mon voyage a été très-heureux et que j'ai
» trouvé aux eaux et aux bains de Bagnères tout ce que j'y
» avais été chercher. Le Seigneur a envoyé un ange qui a
» remué les eaux et leur a donné la force de guérir. J'avais
» choisi pour mon divertissement la lecture de vos huit tomes de
» *Conversations de morale* : l'histoire des bains des Thermo-
» pyles m'y détermina. (1) Quoique cette lecture ne soit pas
» nouvelle pour moi, j'y retrouve partout, Mademoiselle, tous
» les charmes et tous les agréments de la nouveauté. Bon
» Dieu ! la belle manière d'inspirer la vertu et l'amour des
» beaux sentiments ! Saint Augustin a dit quelque part : *Faci-*
» *lius flectitur animus cum delectatur*. Peut-on se faire un
» chemin plus beau à la persuasion et à la victoire ?

» J'ai vu auprès de Tarbes, par où j'ai passé, une char-
» mante maison qui mériterait autant d'être célébrée qu'aucune
» autre que je connaisse pour la beauté des canaux, des cas-
» cades, des jets d'eau, des jardins, des bois, et par la pro-
» preté des jardins et des meubles... Voilà les trois choses
» dont j'étais plein : ma santé, vos admirables *Conversations*
» et cette charmante maison. Je vous souhaite, Mademoiselle,
» assez de santé et de loisir pour instruire toujours si agréa-
» blement et si efficacement le public, et je suis avec tout le
» respect et tout l'attachement possible, Mademoiselle, votre
» très-humble et très-obéissant serviteur. — Jules, E. C.
» d'Agen (2). »

---

(1) Cet épisode est cité par M. Cousin : *La Société française au XVIIe siècle*, tome II, p. 313.

(2) Nous devons à M. Feuillet de Conches cette lettre, déjà publiée du reste par MM. Rathery et Boutron.

M. l'abbé Bayle nous donne quelques détails agréables sur l'amitié qui unissait Mascaron et Mme Deshoullières, et il cite une épître poétique adressée à Mascaron par cette femme aimable (1), en ajoutant avec beaucoup de raison que Mascaron n'eût permis à personne de lui écrire *des bords du fameux Lignon*, s'il avait pu voir dans ce commerce aimable autre chose qu'un spirituel badinage : « La haute piété de Mascaron » était aussi universellement reconnue que son éloquence ».

En 1675, Mascaron reçut d'une autre femme célèbre, la duchesse de Longueville, un hommage délicat et bien chrétien. Elle avait assisté à l'Oraison funèbre de Turenne : le lendemain, encore transportée d'admiration, elle alla visiter l'orateur (2) en ajoutant « que la veille, elle avait beaucoup tremblé » pour son humilité dans un si grand péril ».

Dès 1670, Guy-Patin nous apprend qu'on parlait de Mascaron comme futur précepteur du Dauphin en même temps que

---

(1) Cette pièce est celle qui commence ainsi :

Des bords du fameux Lignon,
Le moyen de vous écrire ?
L'air de ce pays inspire
Je ne sais quoi de fripon
Qui n'est pas propre à vous dire.

La fin surtout est curieuse :

Vous dont l'âme indifférente
Ne connaît aucun souci,
Pour l'avoir toujours contente,
Profitez de tout ceci ;
Et, quelque espoir qui vous tente,
Ne venez jamais ici.

Mme Deshoullières écrivait d'ailleurs à Fléchier une épître beaucoup plus mondaine encore, et *Damon*, qui a tant montré d'esprit en racontant les horreurs des Grands Jours d'Auvergne, lui répond en traçant, dans la pièce intitulée *Nouvelles de l'autre Monde*, la plus galante peinture des plaisirs de l'enfer. Mascaron ne s'oubliera pas à ce point.

(*Les grands Jours d'Auvergne*, édition de MM. Chéruel et Sainte-Beuve, 1856, p. XXXIV.)

(2) *Vie de Mme de Longueville*, par J. Bourgoing, 1738, p. 168.

de Bossuet, témoignage doublement précieux par la grandeur de l'éloge et l'esprit peu bienveillant de celui qui le rapporte.

Enfin une lettre de Mascaron au P. Lamy, que nous citons plus loin, nous indique que Mascaron et Malebranche entretenaient entre eux de ces relations qui s'établissent naturellement entre des écrivains distingués, membres de la même Société. Le P. Lamy avait été d'ailleurs l'élève de Mascaron au Mans en 1657.

CHAPITRE TROISIÈME

MASCARON ÉVÊQUE

Mascaron évêque de Tulle. — Sa bonne administration. — Il prend soin des moindres détails. — Son ami le P. Laisné. — Part de Mascaron à la conversion de Turenne. — Mascaron évêque d'Agen. — Il dirige aussitôt des missions contre le protestantisme. — Conversions multipliées. — Douceur et activité du Prélat. — Mascaron et la comtesse de Lauzun. — Mascaron réforme son Clergé. — Ses dernières années. — Sa mort.

On voit la situation brillante qu'occupait Mascaron vers 1675. Bien vu du roi, qui ne lui fit pas attendre longtemps l'épiscopat, admiré à la cour, honoré de la bienveillance d'hommes considérables comme Séguier et Lamoignon, il tenait dans l'estime publique un rang fort honorable, et Louis XIV fut certainement approuvé de tous lorsqu'en 1671 il nomma Mascaron évêque de Tulle (1).

Il ne reste rien à Tulle concernant Mascaron. Le peu que

---

(1) Ce qu'il faut noter cependant, c'est que Mascaron se tint beaucoup plus éloigné du monde que Fléchier (quoique, dit M. Blampignon, le monde du bel-esprit lui fût beaucoup plus familier qu'à Bourdaloue et à Massillon). Il ne convia personne à son sacre, nous dit-il lui-même dans les *Notes inédites*. Le P. Sénault et quelques évêques y assistaient, « mais il » n'y avait presque point de séculiers ».

nous sachions sur le séjour du panégyriste de Turenne dans cette ville est dû aux *Notes inédites*.

Mascaron avait pris possession de son évêché le 25 mai 1672 « par procureur ». Ce fut le 18 juin qu'il fit son entrée solennelle dans sa ville épiscopale. Il prononça son premier sermon à Tulle le 24, jour de la fête de saint Jean.

Mascaron fut un excellent évêque et se distingua, non-seulement par son zèle pour son troupeau, mais encore par la sagesse de son administration. Il y avait, à Tulle, un petit monastère de religieuses bénédictines qui n'avaient pas de quoi subsister; il « l'éteignit », c'est l'expression originale dont il se sert, et remplaça ce couvent par un hospice dont la première pierre fut posée avec pompe, après une procession solennelle : « J'ai acquis, dit-il encore, de MM. le doyen et le » chantre deux masures qu'ils avaient joignant la maison épis- » copale, où j'ai fait le jardin. Ça été par mes soins et pour » remédier aux indécences que les commerces publics causent » devant les lieux saints, que les halles où l'on tenait les mar- » chés deux fois la semaine devant l'une des grandes portes de » l'église Cathédrale, la grande porte de l'église de Saint-Julien » et proche du cimetière, ont été transférées en deux quartiers » différents de la ville, où les marchés se tiennent alternative- » ment par année. »

Ce sont là de bien humbles détails sans doute : c'est en raison de leur simplicité même que nous les donnons. Ils nous font juger de la honne administration de Mascaron et de l'exactitude du prélat à remplir ses devoirs.

Ce couvent misérable, remplacé par un magnifique hospice, ces soins éclairés font honneur à l'orateur jadis applaudi de toute la cour. Elle ne l'oubliait pas; lui au contraire ne songeait plus à elle. Il semblait s'être confiné pour toujours dans sa résidence et dans ses devoirs épiscopaux. Il faisait à deux reprises la visite générale de son diocèse, et quand l'historien Baluze lui demandait quelques détails sur sa vie, sans dire un

mot de ses succès oratoires, il se faisait gloire de quelques mesures prises à propos dans l'intérêt général. L'évêque avait remplacé l'orateur.

« L'épiscopat, toutefois, ne le rendit point muet », nous dit le *Dictionnaire historique*. Mascaron n'était pas homme à mettre son talent oratoire au service de son ambition et à se reposer quand il aurait atteint l'objet de ses vœux. Rien ne lui fait plus d'honneur que le zèle qu'il déploya pendant son épiscopat pour l'instruction spirituelle de ses diocésains : « Aus- » sitôt sacré pour Tulle, il partit. Après avoir donné à ses » ouailles la pâture nécessaire, il partit pour aller rompre le » pain de la parole chez ses voisins, à Toulouse, Bordeaux... »

Moréri, qui nous donne ces détails, vante également la douceur, la politessse, l'éloquence de ses discours aux réformés, aux *chers frères séparés*, comme disaient alors les plus dignes des prédicateurs catholiques.

La résidence ne dut pas être pénible à Mascaron. Non-seulement les devoirs de son ministère l'occupaient tout entier, et le sentiment du bien qu'il faisait était une précieuse compensation à ces triomphes oratoires qui n'étaient plus qu'un souvenir, mais encore Mascaron avait emmené avec lui à Tulle un compagnon de ses travaux ou plutôt un de ses élèves, le P. Laîné ou Laisnez, dont nous a parlé déjà M^me^ de Sévigné. Mascaron avait écrit au cardinal d'Estrées, pour lui demander l'autorisation d'emmener avec lui à Tulle le P. Laisné, une lettre citée par M. l'abbé Blampignon et tirée des mémoires manuscrits du P. Bougerel (1).

Cette lettre nous fait connaître Mascaron plus particulière-

(1) Voici cette lettre :

» Monseigneur,

» Le P. Laisné est un homme d'un si grand mérite que je ne suis pas » surpris que Votre Eminence, qui a tant d'amour pour la vertu et tant de » pénétration pour la connaître l'ait arrêté dans son diocèse et l'ait empê- » ché de satisfaire au désir que j'avais depuis si longtemps qu'il fût com- » pagnon de mes travaux, s'il plaisait à la Providence de me charger du

ment. Le prélat ne fait pas même allusion à l'amitié qui l'unissait au P. Laisné; il ne songe pas à emmener à Tulle un confident et un ami, il demande seulement au cardinal un collaborateur dont il a éprouvé le zèle et le talent; il fait en un mot abnégation de cet intérêt qu'il porte au P. Laisné pour ne voir que celui du ciel. Cette lettre nous montre aussi de quelle façon Mascaron comprenait ses devoirs d'évêque. Il allait à Tulle, comme il ira plus tard, à Agen, pour combattre le protestantisme, il sentait que le roi lui avait donné un poste de confiance, et qu'il aurait à lutter contre l'hérésie, non sans gloire ni sans difficultés. Le ton de cette lette et la familiarité

» faix de l'épiscopat. Mais ce même mérite, Monseigneur, doit vous porter » à excuser les instances très-humbles et très-pressantes que je fais à Votre » Eminence de ne plus (s)'opposer à un engagement dont mon Eglise doit » (tant) tirer de secours et moi tant de consolation. Dieu, qui proportionne le mérite aux emplois des personnes qu'il y élève, a donné à Votre » Eminence un grand diocèse (celui de Laon), qui répond par son importance à l'étendue de vos vertus, de vos lumières et de votre zèle; mais » il vous y a fait trouver en même temps un grand nombre de personnes » de mérite et propres à seconder l'ardeur avec laquelle Votre Eminence » travaille à la sanctification de son troupeau. Pour moi, Monseigneur, je » vais dans un pays où la moisson est grande et où l'on trouve fort peu » d'ouvriers. Cependant, quelque droit que j'eusse de l'avoir, je ne le veux » tenir que de Votre Eminence; je le regarderai toute ma vie comme un » présent qu'elle me fait, et tout le soulagement que le P. Laisné me » donnera dans mes fonctions sera la matière de la reconnaissance éternelle que j'aurai pour Votre Eminence.

» M. le duc d'Estrées (frère du cardinal) vous a écrit lui-même, et si sa » recommandation et mes prières ne peuvent rien obtenir de vous, je suis » résolu, Monseigneur, de poursuivre cette pointe jusqu'au bout et d'employer des princes (Turenne et le cardinal de Bouillon?) auxquels Votre » Eminence ne voudrait pas refuser une demande aussi juste que celle que » j'ai l'honneur de lui faire.

» J'espère, Monseigneur, que mes lettres suffiront pour obtenir le congé » du P. Laisné, qui m'est plus nécessaire dans ce commencement que dans » un autre temps; que dans votre abondance vous aurez pitié de ma pauvreté, et qu'ayant déjà tant de respect et de vénération pour vos vertus » et votre mérite, vous m'obligerez d'être par reconnaissance,

» Monseigneur,

» De Votre Eminence, le très-humble et très-obéissant serviteur,

» Mascaron,

» *Nommé à l'évêché de Tulles.* »

respectueuse qui y règne nous font une fois de plus connaître en Mascaron l'homme du monde, et nous montrent qu'il eût pu disputer à Fléchier la première place parmi les prélats les plus en faveur dans cette société délicate.

Revenons à Laisné lui-même, que l'Evêque de Laon accorda à Mascaron. — Vincent Laisné, ou plutôt Léna, était italien. Il était né à Lucques, en 1633, et avait été élevé à Marseille, chez les Oratoriens. Il mourut âgé de 44 ans seulement. Mascaron s'était plu à le former au talent de la parole; malheureusement de précoces infirmités ne lui permirent pas de continuer le pénible ministère de la chaire; il dut se borner à faire des conférences sur l'Ecriture-Sainte, qui ne laissèrent pas de le rendre célèbre dans tous les lieux où il alla. Cet excellent homme prononça avec applaudissements les oraisons funèbres de Séguier et du maréchal de Plessis-Praslin (1).

Mme de Sévigné nous parle avec sa vivacité habituelle de l'Oraison funèbre de Séguier par Laisné, et nous sommes heureux d'entendre juger si bien et avec tant d'agrément l'élève et l'ami de Mascaron. Le disciple d'ailleurs ne nous fait-il pas mieux connaître le maître?

« Ce jeune homme a commencé en tremblant : tout le » monde tremblait aussi. Il a débuté par un accent provençal, » il est de Marseille, il s'appelle Laîné. Mais en sortant de son » trouble, il est entré dans un chemin si lumineux, il a si bien » établi son discours, il a donné au défunt des louanges si » mesurées, il a passé dans tous les endroits délicats avec tant » d'adresse; il a si bien mis dans tout son jour tout ce qui » pouvait être admiré; il a fait des traits d'éloquence et des » coups de maître si à propos et de si bonne grâce que tout le » monde, je dis tout le monde sans exception, s'en est écrié, » et chacun était charmé d'une action si parfaite et si achevée. » C'est un homme de vingt-huit ans, intime ami de M. de

(1) Mme de Sévigné, édition de 1738, t. II, p. 137.

» Tulle, et qui s'en va avec lui. Nous le voulions nommer le » *Chevalier Mascaron*, mais je crois qu'il surpassera son » aîné. » (6 mai 1672.)

Sur ce dernier point, M^me^ de Sévigné s'est trompée. Le P. Laisné n'était plus un jeune homme : ce n'était plus un élève, c'était un ami que Mascaron avait emmené avec lui à Tulle, et dont la société le soulagea sans doute des fatigues du ministère épiscopal, ou plutôt apostolique, car, dans la ferveur de son zèle, Mascaron avait fait de l'épiscopat un apostolat véritable. Laisné n'était pas moins dévoué que l'évêque de Tulle, et l'on imagine sans peine ce que devait avoir d'aimable pour l'un et l'autre cette amitié dont la religion et de communs travaux resserraient chaque jour les liens. Mascaron trouvait sans doute un plaisir délicat à retenir près de lui cet orateur, dont les succès lui rappelaient peut-être ceux qu'il avait jadis obtenus lui-même.

Le P. Bordes a parlé de cette amitié en termes excellents, avec une naïveté émue qui lui fait honneur. La simplicité de son récit est l'image fidèle de cette vie si bien remplie et si parfaitement chrétienne : « Ils partirent pour Tulle, où ils » furent reçus avec des démonstrations de joie, qui leur don- » nèrent à connaître l'estime que les peuples faisaient de leurs » personnes. Elle fut bientôt augmentée par les éloquentes » prédications de l'évêque, par ses fréquentes visites et par la » sagesse de ses Statuts synodaux. Les Parlements de Tou- » louse et de Bordeaux sentirent l'avantage que pouvait aussi » leur procurer un Prélat que la nécessité de ses affaires obli- » geait quelquefois de s'éloigner de son diocèse. » (Ce passage un peu obscur signifie peut-être que l'on se promettait de grands avantages de la faveur dont Mascaron jouissait près du roi.) « Il n'en fut pas quitte pour quelques sermons : on l'en- » gagea pour des carêmes entiers que sa charité et l'envie » qu'il avait de contenter tout le monde l'empêchèrent de re- » fuser. Le P. Laisné cependant faisait à Tulle des Confé-

» rences sur l'Ecriture. Il semblait que le Prélat et lui ne » pourraient jamais se séparer. Les besoins de l'Eglise les y » contraignirent, et à l'exemple des apôtres, ils obéirent aux » ordres de la Providence. L'Evêque demeura dans son dio- » cèse. Le P. Laisné vint à Paris continuer au séminaire de » Saint-Magloire les Conférences qu'il avait commencées sur » la Sainte-Ecriture : il passa ensuite à Aix en Provence où il » se consuma pour satisfaire aux empressements du public qui » ne pouvait se lasser de l'entendre. Ainsi ces deux amis que » la piété et l'amour des Belles-Lettres avaient unis si étroite- » ment furent obligés de se séparer : l'un alla recueillir le » fruit de ses travaux, et l'autre ne trouva plus de consolation » que dans l'espérance de le rejoindre. »

Mascaron avait encore formé deux autres élèves : le P. Hubert et le P. Lami. Le P. Hubert avait été son élève de prédilection : « Son éloquence n'était pas l'éloquence académique, » nous dit la *Biographie Michaud*. Sans doute le P. Hubert, formé par Mascaron, avait conservé dans son langage le style de l'âge précédent, et peut-être paraissait-il avoir pris un tour déjà suranné, qui ne s'accordait plus avec le bel-esprit des dernières années du XVII^e^ siècle.

C'est avant son séjour à Tulle que Mascaron éprouva sans doute une des joies les plus vives qu'il ait goûtées. On sait que la conversion de Turenne fut un événement véritable aux yeux de toute la Cour : or il paraît que Mascaron contribua pour sa part à cette conversion dont jusqu'ici Bossuet avait eu tout l'honneur. Bossuet sans doute reste le véritable auteur de cette conversion célèbre : on nous permettra de revendiquer pour Mascaron la gloire d'avoir secondé dans cette occasion les efforts de Bossuet.

C'est le P. Thomassin qui nous apprend ces détails. (1) Le

(1) Dans un ouvrage intitulé : *Supplément au traité des édits et des autres moyens spirituels et temporels employés pour maintenir l'unité de l'Eglise catholique.* »

P. Thomassin, après nous avoir raconté que la duchesse de La Trémoille avait voulu faire de son neveu, le comte de Duras, un ministre protestant, pour que la Religion Réformée eût, comme le catholicisme « des Evêques de qualité, » ajoute qu'il tenait ces détails du « célèbre prédicateur du roi, » Mascaron. « Il me dit aussi, ajoute Thomassin, quelques cir- » constances suivantes au sujet de la conversion de M. de » Turenne. » — Un jour, quelques ministres allèrent trouver Turenne après sa conversion. Le maréchal leur montra sur la table les livres de Grenade, écrivain ascétique, en ajoutant que rien n'avait plus contribué à sa conversion que ces livres de morale, « desquels les Protestants n'avaient rien d'appro- » chant. »

Mascaron assistait à cette entrevue, et ce fut lui qui en rapporta les détails au P. Thomassin. Il se trouvait chez Turenne, « à l'occasion de ces admirables sermons qu'il prêchait alors » devant le roi, *dont M. de Turenne lui demandait souvent* » *des copies.* Il vient, ajoute enfin le P. Thomassin, de me » confirmer toutes ces circonstances par réponse à ma de- » mande que je garde en original » (1).

On le voit, la conversion de Turenne fut précédée de longues et sérieuses réflexions. Le maréchal tint à s'instruire par lui-même, et à juger par ses propres yeux dans cette affaire si capitale de son abjuration.

Ces détails nous permettent de conclure que ce ne fut pas Bossuet seul qui eut la gloire de ramener à l'Eglise l'illustre converti. Mascaron tenait à coup sûr à grand honneur d'avoir contribué à convaincre celui qu'il devait célébrer un jour. Le nom de Turenne était destiné à lui porter bonheur.

Un mot du P. Bordes nous permet d'ailleurs d'affirmer la part considérable que Mascaron prit à la conversion de Turenne :

(1) C'était Mascaron qui avait fait rentrer dans la foi romaine le grand Turenne, dit une notice anonyme qui nous est transmise par M. le baron Feuillet de Conches.

« La famille de Turenne lui fit faire un autre service solen-
» nel aux Carmélites du grand couvent de Paris, où repose
» son cœur. (1) L'évêque de Tulle fut prié de prononcer
» l'Oraison funèbre. L'orateur pouvait y faire entrer des par-
» ticularités qui le regardaient personnellement, sa modestie
» l'en empêcha, la justice ne permet pas ici de les taire. *Il*
» *avait eu plus de part que personne à la conversion de*
» *celui dont il faisait l'éloge.* Ce prince lui faisait souvent
» demander des copies de ses sermons, et il a avoué plusieurs
» fois en présence de ses anciens ministres que rien n'avait plus
» contribué à son changement que la morale de l'Eglise dont
» l'évêque de Tulle a exprimé la pureté dans ses sermons» (2).

---

(1) Le premier de ces services est celui qui avait été célébré à Saint-Denis, par l'ordre de Louis XIV. Nous ne savons qui eut l'honneur de prononcer le discours d'usage. Notons seulement que si Mascaron composa l'Oraison funèbre de Turenne, ce fut à la prière de la famille. Même chose était arrivée lors de la mort de Séguier : il faut noter ceci, parce que nous voyons Mascaron éviter les glorieuses « actions » que d'autres orateurs eussent recherchées. Mascaron nous dit lui-même qu'il fut *prié par le cardinal de Bouillon* de faire l'oraison funèbre de Turenne.

(Notes inédites.)

(2) S'il coopéra, dit M. Blampignon, sous la direction et avec l'assentiment de Bossuet, à toucher le cœur de Turenne, sa modestie ne lui permit pas de dire un seul mot de ses relations avec un tel personnage. Cependant, lorsqu'on est averti, on sent quelque chose de l'homme qui a vu et entendu

« Enfants du siècle, hommes nourris dans le mensonge et dans la va-
» nité...., m'entendrez-vous et me croirez-vous lorsque je vous parlerai des
» sentiments que la religion et la piété lui inspiraient ? *Vous ne les avez*
» *pas entendus de sa bouche.* M. de Turenne, content d'exposer aux yeux
» du siècle les dehors d'une vie sage et réglée, gardait *pour les conversa-*
» *tions qu'il avait avec les serviteurs de J.-C. des sentiments* dont le monde
» n'était pas digne ; il n'avait garde d'exposer ces perles évangéliques à des
» profanes qui les eussent foulées aux pieds par leurs railleries sacrileges. »

— Maury traite longuement cette question, et donne à Bossuet seul la gloire d'avoir converti Turenne. Il ajoute seulement que le cardinal de Bouillon se laissait volontiers décerner le même éloge, dans la petite cour qui l'entourait. Dans cette cour se trouvait Mascaron « qui eut assez d'esprit
» et de pudeur pour conserver beaucoup de mesure, et faire avec réserve
» au cardinal de Bouillon sa part de gloire..... L'orateur regretta sensible-

Il faut tenir compte de l'exagération naturelle au disciple parlant du maître, et de l'une des gloires de son ordre ; cependant la part de Mascaron dans la conversion de Turenne ne peut être mise en doute. Mascaron parla-t-il plutôt à l'esprit de Turenne ou à son cœur : nous l'ignorons. A en juger par le témoignage du P. Bordes, pris dans la rigueur de l'expression, Turenne aurait été touché par la beauté de la religion catholique; toutefois le maréchal par le caractère de son esprit, devait plutôt se rendre à un raisonnement sévère et précis. Son esprit ne dut céder qu'après un siège et des *approches* en règle.

Il ne nous a pas paru inutile pour la gloire de Mascaron et la vérité historique d'insister sur la conversion de Turenne : nous revenons maintenant au prélat que nous avons laissé à Tulle.

Mascaron, nous l'avons vu, n'était pas pour demeurer longtemps dans cet évêché. Sa gloire, son application à ses devoirs, la protection de M. de Harlay alors archevêque de Paris, tout lui présageait de nouvelles marques de la faveur royale. Elles ne se firent pas attendre. Déjà en 1676, le roi lui avait donné sur l'archevêché d'Albi une pension de trois mille livres. Le 24 février 1679, Mascaron était nommé évêque d'Agen, et quelques mois plus tard le roi faisait de lui son « Prédicateur Ordinaire », en supprimant tous les autres. Si l'on veut bien se souvenir que Fléchier plus âgé que Mascaron de deux ans, n'obtint un évêché qu'en 1685, on aura l'idée de la faveur

---

» ment de ne pouvoir dire que le neveu avait été fait cardinal pour avoir » ramené l'oncle dans le sein de l'Eglise ; il le loua modestement d'y avoir » contribué pour quelque chose. Mascaron n'osa pas aller plus loin, mais » s'il ne flatta pas davantage la vanité du cardinal, il la consola du moins » en ne prononçant pas le grand nom de Bossuet, qu'une époque si solen- » nelle dut rappeler à tous les esprits, précisément parce que l'orateur » l'oubliait. C'était retrancher saint Ambroise de la conversion de saint » Augustin. »

Mascaron a-t-il été flatteur ? — On doit en tout cas ne pas perdre de vue qu'il s'est oublié lui-même dans ce récit.

dont jouissait Mascaron près du roi, qui la même année nomma encore l'évêque d'Agen Vicaire général de l'abbaye de Clairac, pour la nomination des Bénéfices dépendant de cette abbaye.

Mascaron succédait sur le siège épiscopal d'Agen à un homme fort connu à cette époque, Joli, orateur célèbre, qui avait composé des prônes très-vantés alors, et dont il nous reste des fragments fort étendus. Joli avait fait école. M^me^ de Sévigné nous dit d'un certain abbé de Montmort, plus tard évêque de Bayonne, qu'il avait fait « un bon jeune sermon, » et qu'il imitait Monsieur d'Agen sans le copier. Le 14 juin 1675, elle disait, avec un peu trop de vivacité, que M. Joli avait prêché, mais qu'il s'était « servi d'un vieil Evangile, qu'il avait dit de » vieilles vérités, et que son sermon avait paru vieux. » — Entre autres détails (on pourrait en donner de fort complets sur Joli), nous savons qu'il était assez grossier en chaire, et cependant fort couru : « Cette rusticité (dit l'auteur de l'*Art de prêcher*) ;

> En Joli, dites-vous, de tout Paris connue,
> De carrosses souvent embarrasse la rue... »

Tel était l'homme auquel Mascaron succédait à Agen. Joli n'y était pas très-populaire : son austérité avait éloigné de lui une partie de ses diocésains, et la présence de Protestants assez nombreux exigeait d'un évêque autant de prudence que de zèle (il y en avait plus de quarante mille dans le diocèse), et ce pays remuant avait donné de nombreux adhérents à la Réforme, se souvenant peut-être des haines qui avaient soulevé autrefois le Nord contre les Albigeois.

Un contemporain, Bernard de Labenaizie, chanoine et prieur de l'église collégiale de Saint-Caprais d'Agen, nous apprend avec quelle faveur le nouvel évêque fut reçu dans son diocèse : « A peine parut-il chez nous, dit-il, qu'il devint comme l'idole » du diocèse. Sa grande réputation l'y avait déjà précédé. Sa » figure, son affabilité, son éloquence, le son de sa voix lui

» concilièrent tous les cœurs. Moins austère que son prédé-
» cesseur, Mgr Joli, mais non moins zélé pour le bien, il
» éteignit l'esprit de parti qui s'était formé contre ce dernier
» évêque. » (Manuscrit de la bibliothèque d'Agen.)

Mascaron se mit résolûment à l'œuvre. Placé à Agen, au milieu de nombreux adversaires du catholicisme, chargé sans doute par le Roi de diriger contre eux une guerre pacifique, en attendant l'heure des vexations et de la persécution religieuse, il ne perdit pas un moment. Arrivé à Agen le 1er mai 1680, six mois après, en digne ministre de l'Eglise militante, il entrait en campagne, escorté de deux de ses chanoines, de son aumônier « et de ses autres *officiers.* »

Il alla droit à l'ennemi. La Réforme avait son fort dans l'archiprêtré de Sainte-Foy : ce fut par là qu'il commença ses tournées pastorales. Ce fut là que l'on put le mieux juger de l'éloquence du nouvel évêque. Il semble y avoir obtenu par la force persuasive de sa parole de réels succès, et lui-même écrivait plus tard à Baluze : « Je vous serai obligé, Monsieur,
» si vous voulez ajouter que dans le temps que vous écriviez
» votre histoire, j'ai travaillé heureusement à la conversion
» générale des huguenots dans mon diocèse, qui étaient au
» nombre de plus de quarante mille quand j'y arrivai, et qui
» avaient été réduits par mes soins et mon application environ
» à trente mille dans le temps qu'il a plu au Roi de faire
» rentrer dans le sein de l'Eglise ses sujets de la religion
» prétendue réformée. » *(Notes inédites,* p. 13.)

Dix mille conversions en cinq ans ! Ce serait sans doute se méprendre grossièrement que de voir dans ces conversions en masse autant d'abjurations désintéressées et sincères. Toutefois rappelons-nous que, si par l'intimidation et la mise à prix des conversions, le pouvoir séculier vint puissamment en aide aux prédicateurs catholiques, ces dix mille conversions s'accomplirent avant la révocation formelle de l'Edit de Nantes, et le retour au catholicisme de tant de réformés qui pouvaient

encore demeurer impunément fidèles à leur religion, fait honneur à l'éloquence et aux vertus de celui qui les avait gagnés à l'Eglise catholique.

On a élevé à propos du nombre de ces conversions une discussion que rend inutile la lecture attentive des quelques lignes de Mascaron citées plus haut. Le P. Bordes, et avec lui (d'après lui sans doute) M. de Bellecombe, auteur de l'article *Mascaron* dans la Nouvelle biographie générale, déclarent que Mascaron convertit vingt-huit mille réformés sur trente mille. M. Tamizey de Larroque rappelle que ce ne sont pas là les chiffres donnés par Mascaron ; or, dit-il, « il faut toujours » croire qu'un général en chef connaît mieux le nombre des » vaincus que ne le connaîtront plus tard ceux qui racontent » ses victoires. » Il est vrai, mais rappelons-nous que Mascaron parle seulement des conversions opérées en 1685, et que le P. Bordes au contraire dit : « On comptait trente mille » hérétiques dans le diocèse : il s'en convertit vingt-huit mille » *après la révocation* de l'Edit de Nantes » : les chiffres donnés par le P. Bordes et par Mascaron s'accordent parfaitement. (1) L'évêque trouve dans son diocèse, en 1680, quarante mille réformés, dix mille font retour à l'Eglise catholique en cinq ans ; vient l'époque des rigueurs à jamais condamnables de 1685 : vingt-huit mille conversions en sont le fruit ; et l'exil ou les galères ont raison des derniers opposants, de ceux qui avaient « *la sotte gloire* » de vouloir résister jusqu'au bout : le mot est de Louvois.

Ce qui semble avéré, c'est que Mascaron ne se fit jamais le ministre de rigueurs anti-chrétiennes : et si nous l'en croyons, il y avait quelque sincérité dans la conversion de ceux qu'il avait ramenés : « Si vous jugez à propos, écrit-il à Baluze, de » faire une petite digression sur ce qui se passait à Agen dans » le temps que vous m'avez demandé ce mémoire, vous aurez

(1) M. l'abbé Barrère partage cette opinion.

» la bonté d'y ajouter le succès des conversions. Il a été si » grand et si *sincère* dans mon diocèse que, sans faire le gas- » con, je doute qu'il y ait partout ailleurs de meilleurs con- » vertis qu'ici. »

Nous sommes heureux en effet de citer un trait de cette lamentable époque : il fait honneur à la fois aux protestants qui ne voulurent pas céder à la force, et à Mascaron, qui sut la rendre inutile. En 1685, le prélat avait repris ses prédications. Il était dans la petite ville de Sainte-Foy, l'un des boulevards du protestantisme dans l'Agénois. De son côté l'intendant, M. de Riz, s'y était transporté, pour déclarer aux habitants que le roi ne souffrirait plus en France d'autre religion que la sienne. Sa parole ne fut pas écoutée ; il partit donc pour Bergerac, laissant à l'évêque le soin de ramener les Réformés. La parole de Mascaron fut mieux entendue.

De Sainte-Foy, Mascaron dirigea sa course vers les contrées voisines : et c'est alors que s'offre à nous ce triste spectacle de conversions se multipliant par milliers, et de malheureux Réformés allant d'eux-mêmes au-devant du vainqueur. Aucune époque peut-être n'a été plus féconde en beaux et nobles exemples : mais les multitudes ne sont pas faites pour résister à la persécution : les hommes d'un grand cœur peuvent seuls lui tenir tête ; ils sont bientôt brisés eux-mêmes, et, les pasteurs dispersés, la force vient bien vite à bout du troupeau.

Les petites villes du diocèse, Soumensac, Loubès, Gontaud, Miramont, se soumirent d'abord. « Tonneins n'attendit pas la » *mission* du prélat, qui trouva la ville convertie. Clairvac fut » la ville qui offrit le plus de résistance. Mais après quelques » conférences secrètes avec les plus forts et les plus beaux » esprits, la ville se convertit enfin. Il ne resta que quelques » huguenots « obstinés dans leur erreur, » dit l'abbé Barrère à qui nous empruntons presque tous ces détails. « De retour à » Agen, Mascaron reçut l'abjuration de tous ceux qui avaient » résisté jusqu'alors. Bientôt il recommença ses courses, et

» l'entraînement était si grand, si général, que partout on » accourait en foule pour demander à rentrer dans le sein de » l'Eglise. En moins de quinze jours, il fit recevoir les protes- » tants de Montflanquin et de la juridiction, au nombre de » 5,000, et ceux de Villeneuve, de Pujols, de Gavaudun, de » Tournon et de Puymirol. » — Nous n'insistons pas sur de pareils faits. Ces chiffres nous apprendraient, hélas! bien autre chose que ce que nous voulons savoir de l'éloquence et de la charité de Mascaron, et ils prouvent bien moins le zèle du pasteur que la terreur du troupeau. Remarquons simplement ce détail curieux, ces entrevues de l'évêque, ces conférences secrètes avec les plus beaux esprits du parti protestant. Assurément Mascaron les gagnait par son talent, par sa parole brillante et la chaleur de son éloquence. Plût au ciel que le catholicisme n'eût vaincu alors que par de pareilles armes !

Ce qui précède nous suffit cependant pour la gloire de Mascaron : il avait le droit d'appliquer à ses propres travaux l'éloge malheureusement si immérité qu'il donnait au Roi, dans une inscription composée par lui, et destinée à l'hospice qu'il fit construire à Agen. (1)

Nous nous rappelons quelle estime Mascaron faisait de l'Oratoire ; il en donna une preuve à propos de ces Missions et fut singulièrement heureux qu'on lui eût désigné pour coopérateurs des Oratoriens. Il écrivit au P. de Sainte-Marthe une lettre retrouvée par M. Blampignon, ainsi que d'autres détails précieux sur les missions dirigées par l'évêque d'Agen. Voici ces documents :

« Dans l'obligation générale que nous avons tous à Sa Ma- » jesté, je m'en fais une particulière de m'avoir destiné des » ouvriers formés dans une école et nourris du lait d'une mère

---

(1) « Regnante in Galliâ Ludovico Magno, quo tempore religiosissimus et » invictissimus Princeps nomen Calviniorum intrà sex menses fortiter *et* » *suaviter* totius Imperii finibus penitus delevit. »

» à qui je dois tout ce que je sais et tout ce que je suis. Je les » recevrai, mon très-révérend Père, *tanquam viscera mea ;* » je serai le conducteur de leurs travaux, et je remercierai » M. l'archevêque de Paris d'avoir regardé dans cette ren- » contre non-seulement mes besoins, mais ma tendre et plus » sensible consolation. »

Mais revenons aux missions de l'Agénois, au sujet desquelles nous connaissons quelques détails intéressants, grâce à un récit des missions faites par les Oratoriens aux Nouveaux Convertis, tiré des archives de l'Oratoire. Ce sont les missionnaires eux-mêmes qui parlent : « Il nous destina la ville de Tonneins sur » la Garonne, un des plus forts boulevards qu'eût l'hérésie en » ces cantons-là. En attendant que tous les ouvriers destinés » fussent réunis, il employa les premiers venus à la Sauvetat, » et à deux autres petites villes du diocèse à l'égard desquelles » le P. Vitalis observe que, quoiqu'ils eussent trouvé ces esprits » gascons moins dociles et moins traitables qu'en Languedoc, » presque tout à la Sauvetat s'était rendu d'assez bonne grâce » *sans le secours des dragons*, n'en ayant même plus sur les » lieux, et continuant d'aller à la messe et aux autres exer- » cices de religion avec assez d'édification, même depuis qu'ils » les avaient quittés ; et il avoue avec assez de bonne foi qu'à » la petite ville de Saint-Barthélemy, ils ne furent pas à beau- » coup près aussi favorablement écoutés, attribuant (non sans » fondement) ce peu de succès en partie au peu de séjour » qu'ils y avaient fait ; remarquant qu'il aurait fallu plus des » trois semaines qu'ils y passèrent pour faire revenir de pré- » ventions aussi invétérées que celles-là des gens irrités autant » qu'effrayés des voies de fait, qui avaient, comme on sait, » été employées auparavant dans tout le royaume pour leur » faire abjurer bon gré mal gré *le huguenotisme*.

» Quant à la mission de Tonneins qui ne dura guère davan- » tage, M d'Agen, s'il faut s'en rapporter à ses compliments » au P. de Sainte-Marthe, lui manda que *le succès avait été*

» *au delà de ses espérances, que de 15 ou 1600 convertis* » *qu'il y avait, 1400 s'étaient approchés des Sacrements de* » *manière à lui persuader que c'était avec une sincérité* » *religieuse qu'ils les avaient reçus.* Puis il finissait en lui » disant : *La gloire à Dieu qui peut seul remuer les cœurs,* » *et la reconnaissance à vous, mon révérend Père, ainsi* » *qu'à vos chers et dignes enfants.* »

Voici enfin un passage, où Mascaron nous est peint au naturel avec une simplicité de détails qui doit nous rendre plus cher l'évêque d'Agen, tout en nous donnant une idée plus favorable de ces Missions, qui, dans l'Agénois du moins, eurent encore quelque chose d'évangélique.

« Le P. Pelault, qui était à la tête de cette mission, raconte » qu'après avoir fait un temps leurs exercices ordinaires, voyant » l'assiduité et le goût du peuple pour la parole de Dieu, et » l'ébranlement universel des esprits, ils se partagèrent, de l'avis » de M. d'Agen, la ville en quatre quartiers...; pour visiter tous » les habitants, allant de maison en maison, entrant dans leurs » peines, tâchant d'éclaircir leurs doutes qui roulaient presque » toujours sur la réalité et le retranchement de la coupe (la » transsubstantiation ?) (1) ; ce qui se fit avec tant de cordia- » lité de notre part et tant de bonne foi de la leur, qu'ils se » présentèrent, peu de temps après, en foule, à confesse, » désirant qu'on les mît en état d'approcher de la Sainte » Table. » (2)

---

(1) Peut-être faut-il lire de la « coulpe, » mot employé par Mascaron lui-même dans ses sermons, et qui signifie le mal moral.

(2) « M. d'Agen fut avec eux (les Oratoriens missionnaires) trois se- » maines, vivant comme un de leurs confrères, disant avec eux l'office en » commun, mangeant avec eux, et trouvant bon qu'on lût à table matin » et soir. Il prêcha aussi trois fois durant trois semaines avec son feu et » son éloquence ordinaires. » (*Mémoires domestiques.*) Bossuet, dans une mission à Metz ne fera pas moins que Mascaron pour l'édification des fidèles. (Gandar, *Bossuet Orateur*, p. 219). Nous voilà loin, avec ces hommes

Mais toutes les conversions n'étaient pas aussi faciles. Certaines âmes ne se laissaient pas conquérir, quelque habile, quelque persévérante que fût l'attaque. Mascaron avait entrepris, sous les auspices de la Grande Mademoiselle, de ramener à la foi catholique la comtesse de Lauzun : et il y a quelque chose de touchant encore dans ces soins bizarres de Mademoiselle pour tout ce qui touchait à l'objet d'une ancienne et chère passion. Mais Mme de Lauzun se défendait, et, chose plus grave, elle se défendait sans doute avec beaucoup de mesure et de politesse, mais avec une fermeté qui déconcertait Mascaron. Celui-ci écrivait à Melle de Montpensier : (1)

« A Agen, le 22 d'octobre 1682.

» Mademoiselle,

» Je rends de très-humbles actions de grâces à Votre Altesse » Royale de l'honneur qu'elle me fait de m'écrire, et de la » bonté qu'elle a de me mettre au nombre de ses serviteurs. » Cette qualité m'est si glorieuse que je n'oublierai rien pour » m'en rendre digne. Il y a longtemps, Mademoiselle, que je » gémis de voir Madame la comtesse de Lausun (2) engagée

---

éminents, de l'interprétation judaïque donnée au fameux *Compelle intrare* de l'Evangile. Le ministre du Bourdieu rend à Bossuet le même hommage. (Cité par M. Aubert, *Oraison funèbre de Letellier*, p. 256.)

(1) M. le baron Feuillet de Conches a bien voulu copier pour nous cette lettre sur l'autographe de Mascaron. Elle est inédite.

(2) Il s'agit de la mère du comte de Lauzun. Lauzun, et Puy-Guilhem, (nom de famille du marquis de Lauzun) sont dans l'Agénois. La comtesse de Lauzun était fille elle-même de la comtesse de Guiche, *la belle Corisande*.

M. le baron Feuillet de Conches nous transmet les détails suivants sur cette conversion (il les tire d'une notice qui accompagne cet autographe) : « De longues et laborieuses conférences eurent lieu entre Mme la comtesse » de Lauzun et Mascaron... Tant d'habileté et d'éloquence furent longtemps » impuissantes devant une simple femme. Le P. de La Chaise, esprit » modéré et insinuant, s'adjoignit à Mascaron, ainsi que le chanoine de » Saint-Cloud Nicolas Feuillet, le même qui avait précédé Bossuet au lit de » mort de Madame.... Il ne fallut rien moins que tant de talents et de » courage réunis pour ébranler Mme de Lauzun, protestante de l'ancien

» dans l'erreur où elle est, et où elle se faisait, il n'y pas long-
» temps, un honneur de mourir. Il est bien cruel de voir tant
» de vertus et tant d'honnêteté devenir inutiles pour le ciel. Si
» j'eusse trouvé le moindre jour à faire une tentative pour sa
» conversion, je n'aurais pas attendu les ordres de Votre Altesse
» Royale pour cela, mais par malheur j'ai toujours trouvé les
» avenues fermées. Je dirai même avec douleur à Votre Altesse
» Royale, Mademoiselle, que la civilité et le sang-froid avec
» lequel elle reçoit tous les discours qu'on lui fait là-dessus
» me font plus de peur que ne ferait la dureté et l'emporte-
» ment. Cependant, Mademoiselle, je promets à Votre Altesse
» Royale de faire redoubler les prières pour cette bonne
» œuvre, d'observer avec plus de soin tous les bons moments.
» Je prendrai (1) un peu de vrai mérite devant Dieu par
» l'amour-propre que j'aurai à vous obéir et à vous témoigner
» avec quelle fidélité et avec quel respect je suis,

» Mademoiselle,

» De Votre Altesse Royale,

» Très-humble et très-obéissant serviteur,

» Jules, E. C. d'Agen. »

Mascaron n'était pas préoccupé de sa lutte contre les Protestants au point de négliger les devoirs plus humbles que lui imposait l'épiscopat. La présence dans le diocèse de dissidents très-nombreux avait du reste cet excellent effet d'imposer aux Catholiques une discipline plus sévère : Mascaron eut la gloire

---

» temps, de fer pour elle-même.... L'âge n'avait affaibli chez elle ni les
» sens, ni les qualités intérieures. Grave sans faste, forte de sa bonne foi,
» elle écoutait avec sérénité d'âme non moins que sérénité d'esprit. Toute
» la vigueur de Feuillet, tout l'esprit de Mascaron, échouèrent longtemps
» devant sa froide raison et son inflexible doctrine.... Tous trois, sans prise
» sur l'aménité simple et tranquille de son langage, la quittaient étonnés,
» et avec cet attendrissement qui est plus que du respect. Elle se rendit
» enfin.... »

(1) Ou *perdrai ?*

de le comprendre, et un mandement qui reste de lui à Agen nous donne les détails les plus curieux sur les mœurs du clergé, et témoigne du zèle épiscopal de Mascaron. Les ecclésiastiques du diocèse avaient oublié la rigueur des saints Canons; Mascaron ne craignit pas, dans un document public, de signaler toute l'étendue du mal, et de donner à son clergé les avertissements les plus sévères : « Il nous a paru, dit-il dans une Lettre pastorale adressée à son clergé, il nous a paru dans les visites » fréquentes que nous avons *fait* dans notre diocèse, et l'on » nous apprend tous les jours, par les plaintes que l'on nous » fait, que les statuts du diocèse, quelque modérés qu'ils » soient, ne sont point observés, qu'on se relâche particulièrement sur la résidence, que plusieurs curés abandonnent » leurs paroisses par de longues et fréquentes absences sans » nous en donner avis et sans notre permission, sous de vains » prétextes d'affaires ou de santé, que d'autres se servent de » servantes d'un âge au-dessous de celui qui est marqué dans » les statuts synodaux, et même qu'on ne rougit point d'en » recevoir dans sa maison d'une réputation suspecte et qui ont » mené une vie scandaleuse, qu'on ne porte point l'habit clérical, c'est-à-dire la soutane, *demissam usque ad talos,* dans » le lieu de sa résidence ; et que, se conformant au luxe du » siècle qui doit nous être en abomination, plusieurs portent » des justaucorps semblables à ceux des laïques ; qu'il y en a » qui mettent des galons d'or et d'argent aux manteaux de » campagne et aux vestes, que l'on affecte puérilement de » faire paraître, qu'il s'en trouve quelques-uns qui mangent et » qui boivent dans les cabarets des lieux de leur demeure, » qu'on s'abandonne à la passion du jeu, passion malheureuse » et dominante dans ce pays. »

Et Mascaron termine en rappelant ses subordonnés à l'exécution des statuts synodaux du diocèse, « réglements si doux » en eux-mêmes, si convenables à notre état et si nécessaires » en ce temps. »

Non content d'instructions générales, il poursuit en indiquant d'une façon précise et détaillée les réformes nécessaires. S'agit-il de la soutane, il veut qu'elle soit « fermée par devant par une » couture ou par des boutons » ; il autorise la soutanelle en voyage, mais il ne veut pas que par soutanelle on entende « ces » justaucorps qui ne descendent que jusqu'aux genoux, » et dont il défend expressément l'usage. Il adresse aux curés les injonctions les plus formelles sur la résidence, en déclarant que ceux qui s'absentent de leurs paroisses pour n'y paraître que le dimanche, seront traités de non-résidents, et « *mulctés* » *de peines arbitraires, selon la qualité de leur négligence* ». Il leur ordonne de faire le catéchisme tous les dimanches, par eux-mêmes ou par leurs vicaires, sous peine de suspension : pensée à laquelle nous ne saurions trop applaudir. Il défend à tout ecclésiastique d'assister aux bals, comédies, brelans et marchés, pour y parier et faire un commerce indigne de la sainteté de leur état : l'article le plus curieux de ces statuts concerne la chasse : « Les larmes, la prière et la douceur étant » les armes des ecclésiastiques, nous défendons le port des » armes, soit à feu, soit autres, à ceux de notre diocèse ; et » outre les chasses qui sont défendues par les Canons, nous » les exhortons de n'en point faire d'autres que celles où il ne » faut point d'armes à feu. »

On nous excusera d'être entrés dans tous ces détails, (1) qui n'ont pas rebuté un évêque aussi illustre que Mascaron. D'autres actes de son administration nous montrent que si le clergé du diocèse avait en lui un chef vigilant et sévère, les fidèles trouvaient dans leur premier pasteur un père attentif à leurs besoins.

A Tulle, Mascaron avait signalé son épiscopat par des créations utiles, il avait fondé un hospice et un grand séminaire, (2)

---

(1) Nous devons ces renseignements à la rare obligeance de M. Pozzi, bibliothécaire de la ville d'Agen.

(2) Conditum est Xenodochium, ut vulgò loquimur Hospitale generale, et Seminarium ad instituendos clericos, dit Baluze.

il rendit les mêmes services à sa seconde ville épiscopale. En 1684, il posait la première pierre du grand séminaire d'Agen, vers 1695, celle de l'hôpital général ; c'est ainsi que, se donnant tout entier à ses devoirs épiscopaux, il méritait que l'on bénît plus tard sa mémoire. Lui aussi, il élevait son monument, plus durable que nul autre ; il se disait sans doute de ces beaux édifices, comme autrefois du Val-de-Grâce, que « dans ces » œuvres de l'architecture rien n'était solide que la piété qui » en avait inspiré le dessein. » (1) Lui aussi, il bâtissait pour l'éternité, il amassait de ces trésors qui ne craignent ni la rouille ni les voleurs, et il pouvait dire de ses vertus et de la réputation qu'elles lui avaient acquise, ce qu'il avait écrit sur la première pierre de son grand séminaire d'Agen :

« Surgat sanctissima domus usque ad consummationem, etc.

Si Mascaron eut la charité et la douceur d'un évêque digne de son ministère, il sut montrer plus d'une fois la fermeté nécessaire pour faire respecter les droits de l'évêché, et il tint à honneur de ne pas transmettre à son successeur une dignité amoindrie. A Tulle déjà, il n'avait pas reculé devant un procès, qu'il « avait commencé d'intenter pour établir la juridiction » épiscopale sur la personne des chanoines. » Sa translation à l'évêché d'Agen l'empêcha de poursuivre ce procès, qui fut du reste gagné par son successeur Ancelin. Mascaron connaissait fort exactement ses droits épiscopaux, car il n'avait pas craint d'évoquer l'affaire devant le conseil du Roi (notre conseil d'Etat). Evêque d'Agen, il dut saisir d'une autre affaire l'Assemblée du clergé et il gagna encore sa cause.

Voici ce que nous trouvons dans le procès-verbal de l'Assemblée générale du clergé de 1695, dont Mascaron était membre.

« Mgr l'évêque d'Agen a fait part à l'assemblée de ce qui » s'était passé dans son diocèse au sujet d'une entreprise des

(1) Oraison funèbre d'Henriette.

» Augustins contre l'autorité des évêques.... » — Voici quelle était l'affaire. Un certain frère Corneille, prieur d'un couvent d'Agen, avait fait prêcher dans son église un de ses religieux, le frère Trech, malgré la défense d'un vicaire-général de Mascaron, M. Collier. Mascaron fit commencer aussitôt « des procédures » devant l'official d'Agen. Le provincial des Augustins, « averti de la mauvaise conduite de ces deux religieux », avait fait déjà sortir du couvent le frère Trech, qui dut demander pardon au vicaire-général : le prieur, frère Corneille, ne voulut pas encore se soumettre. Il fallait agir avec vigueur, et cette « mauvaise conduite » des deux Augustins (il ne s'agit pas ici de leurs mœurs, et on doit l'entendre seulement de leur opposition à l'évêché), justifie la mesure de rigueur dont Mascaron frappa le frère Corneille. Le prieur fut interdit avec tous ses religieux, et, dans un chapitre de l'Ordre tenu à Bordeaux, il fut condamné à demander solennellement pardon à l'évêque d'Agen.

Mascaron n'avait fait qu'user de son droit : il donna lecture à l'Assemblée générale du clergé d'un acte qui relatait cette espèce d'amende honorable : la Compagnie trouva à propos que l'acte fût inséré dans le procès-verbal, et « Mgr le président » loua Mgr l'évêque d'Agen de la fermeté avec laquelle il avait » soutenu dans ce rencontre les droits de l'épiscopat et les » règles de la discipline. »

Ce fut dans cette assemblée du clergé de 1695, que Mascaron remporta ses derniers succès oratoires. Il fut chargé de faire le discours d'ouverture, qu'il prononça devant « leurs Majestés » Britanniques ». Il était depuis environ six mois à Paris : le Roi avait désigné pour prêcher l'Avent de 1694 son prédicateur ordinaire. Mascaron, dit le P. Bordes, « y parut encore plus » grand qu'il ne l'avait fait jusque-là. »

Mascaron n'a pas joué un rôle important dans les affaires qui agitèrent de son temps le clergé de France : nous savons seulement, d'après les *Mémoires du clergé*, que dans une

sorte de concile provincial réuni à Bordeaux pour se prononcer dans la querelle du Quiétisme, il se rangea avec tous ses collègues, du parti de Bossuet, mais sans exercer sur l'assemblée aucune influence digne d'être particulièrement remarquée. (1) Il se tint au contraire éloigné de ces illustres querelles où les vaincus eux-mêmes trouvèrent quelque gloire ; il ne rechercha point ces grandes « occasions », mérite singulier, chez un homme qui n'était pas insensible aux douceurs de la réputation, et qui, jeune encore, s'était déjà fait un nom. La faveur publique l'avait accueilli à ses premiers essais, elle l'avait constamment soutenu, et son oraison funèbre de Turenne, la dernière de ses « actions » oratoires avait été pour lui un véritable triomphe : un ambitieux eût redoublé d'efforts

---

(1) Mascaron ne paraît avoir été élu député à l'Assemblée générale du clergé de France qu'une fois, en 1695. Nous copions le procès-verbal :

Monseigneur l'illustrissime et révérendissime Jules de Mascaron, évêque, comte d'Agen, conseiller du Roi en ses conseils et son prédicateur ordinaire, est député du clergé de la paroisse de Bordeaux.

L'archevêque de Paris (de Harlay Champvallon, mort trois mois plus tard) dit qu'y ayant dans la compagnie grand nombre de prédicateurs illustres, après les excellents sermons que Monseigneur l'évêque d'Agen a faits depuis peu devant le Roi, qui ont été admirés de tout le monde, il avait déjà tâché de l'engager à faire le sermon... La Compagnie a suivi les sentiments de Monseigneur le Président.

Monseigneur l'évêque d'Agen a fait après l'Évangile un sermon rempli de toute la piété et de toute l'éloquence qu'on pouvait attendre d'un génie aussi grand et aussi sublime que le sien. La Compagnie l'a écouté avec l'admiration et les applaudissements qui lui étaient dus. — Monseigneur le Président a dit, qu'encore que les compliments soient défendus par les assemblées précédentes, on ne pouvait néanmoins s'empêcher d'en faire à Monseigneur d'Agen du sermon qu'il fit samedi dernier, où il a parlé du sacerdoce et de la royauté d'une manière si chrétienne, si édifiante et si solide que la Compagnie le prie de le donner au public, et qu'il soit inséré dans le procès-verbal. — Monseigneur l'évêque d'Agen a répondu à ces honnêtetés en des termes pleins de modestie et de reconnaissance.

— Nous voyons là Mascaron dans sa vieillesse. Son talent reçoit encore les hommages les plus flatteurs. A la veille du XVIIIe siècle il est, comme dans ses plus belles années, l'objet de la faveur générale, et tient la place d'honneur dans ces assemblées du clergé. Comme Louis XIV, ses collègues trouvaient que son éloquence n'avait point vieilli.

pour conquérir le premier rang, auquel il eût cru pouvoir prétendre. Ce fut le moment où Mascaron se confina dans une province éloigné de la capitale, pour se donner tout entier aux soins de son ministère, et au salut des âmes, en un mot pour se faire oublier.

Aussi connaissons-nous fort mal sa vie privée. Nous sommes réduits à quelques rares documents retrouvés à grand peine dans les écrivains du temps. Après l'avoir montré à Agen dans toute la ferveur de son zèle, se multipliant pour suffire à sa tâche et se donnant en un mot tout entier aux soins de son ministère, arrêtons-nous un instant à la vieillesse paisible et honorée qui couronne une vie si chrétiennement remplie.

Jeune homme, Mascaron n'avait pas fui le monde : devenu vieux, il aimait encore la bonne compagnie. Nous pouvons nous le représenter sous les mêmes traits dont on a peint un autre sage, « ami d'une joie naïve et ingénieux à la faire » naître ». Sa vertu n'avait rien de triste ni de sévère. Il aimait fort sa résidence épiscopale de Montbran, château situé non loin d'Agen. Ce château est placé sur une éminence qui domine la Garonne et les plaines de la Gascogne : c'est, nous dit-on, une des vues les plus belles de l'Agénois. Près de cette résidence d'été des évêques d'Agen avait habité jadis Scaliger.

Mascaron avait pour voisine à Montbran une vieille femme, célèbre dans toute la contrée par l'originalité de son esprit et la solidité de son jugement. On l'appelait la *Madone del Papet*. Mascaron l'avait rencontrée dans quelques promenades, il alla la voir, et revint étonné de la fermeté d'esprit et de la finesse de sa voisine. Lorsqu'il habitait Montbran, il se dérobait souvent à la société de ses hôtes, pour aller se délasser de ses travaux dans des entretiens qui lui étaient chers. Emerveillé de la simplicité spirituelle de la *Madone del Papet*, et de sa rare justesse de raisonnement, il disait à ses amis ce mot que lui suggéraient peut-être les querelles des théologiens : « Soyez » certains qu'avec son catéchisme et son almanach cette femme

» mènerait bien loin et battrait toutes vos universités et vos » académies. » Mascaron était trop ami de l'éloquence qui persuade, qui entraine les cœurs, pour goûter les subtilités de l'école, dont il ne sut pas cependant se préserver toujours lui-même dans sa jeunesse, et la *Madone del Papet* n'était pas Mme Guyon.

Telle fut la vie de Mascaron dans son évêché. Après s'être employé tout entier au salut des âmes, il se délassait dans la société de quelques amis de ses fatigues apostoliques, et cette estime singulière qu'il faisait de l'esprit de sa voisine, ce goût pour la simplicité, n'est pas un des traits qui font le moins d'honneur à l'orateur jadis applaudi de toute la cour.

Est-ce cette amitié de deux vieillards qui a donné à l'auteur d'un misérable factum, dont le titre même ne peut honnêtement se transcrire, l'idée indigne de calomnier la mémoire de l'évêque d'Agen ? Cet odieux pamphlet est un dialogue entre Furetière et Scarron : c'est une attaque contre les mœurs de quelques prélats, entre autres contre la vie du cardinal d'Estrées, auquel Mascaron avait adressé la lettre que nous avons citée, et contre celle de Mascaron lui-même. Le style en est d'une grossièreté sans égale : citons une ligne de ce libelle, la seule peut-être que l'on puisse décemment rappeler :

« Furetière. — Vous me dispenserez de vous parler de » tous... Ils n'en valent pas la peine pour la plupart. Je ne » vous dirai qu'un mot de ceux que vous avec ouï prêcher » dans Paris avec l'applaudissement de la cour, et qui vivaient » en quelque odeur de sainteté tandis qu'ils étaient dans l'ora- » toire, c'est le Père Le Bouc (il s'appelait Le Boux), et le Père » Mascaron, évêque d'Agen.

» Scarron. — Quoi ! ces deux fameux prédicateurs ! » etc...

Nous ne ferons pas à Mascaron l'injure de le défendre contre des imputations grossières. Ainsi, il ne suffit pas d'une réputation de vertu et d'une vie toute chrétienne, pour défendre de ces vilenies l'un des hommes les plus éloquents de son siècle !

Nous renvoyons au texte original les lecteurs qui auraient le triste courage de demander la vérité historique à une bouche impure. Le style du pamphlétaire suffira, aux yeux des juges éclairés, à faire justice de ces indignes calomnies. (1)

C'est à son château de Montbran que l'évêque d'Agen prit la maladie qui le conduisit au tombeau. Avant de quitter cette demeure, il ne put se défendre d'un moment de tristesse : « Adieu, Montbran ! » s'écria-t-il en regagnant sa ville épiscopale où il mourut le 16 novembre 1703, d'une hydropisie de poitrine, non sans avoir donné dans cette dernière maladie le spectacle édifiant d'une fermeté invincible aux souffrances les plus aiguës.

---

(1) Ce pamphlet a été reproduit, nous ne savons pourquoi, dans les *Variétés historiques et littéraires*, VIe volume, p. 222, dont les éditeurs l'ont emprunté au recueil de Maurepas.

CHAPITRE QUATRIÈME.

CARACTÈRE DE MASCARON

La personne de Mascaron — Il réunissait tous les dons extérieurs de l'orateur. — Portraits de Mascaron. — Une attaque contre son caractère. — Sa franchise et la hardiesse évangélique de ses sermons à la cour. — Sa faiblesse pour la gloire. — Il rapporte les éloges que lui a adressés le Roi.— Mouvement de vanité. — Mascaron est mondain parfois. — Il profite de la lecture du Grand Cyrus. — Prudence de Mascaron dans son épiscopat. — Son amour pour ses diocésains. — Sa charité. — Son testament. — Conclusion, tirée de son Oraison funèbre, prononcée par un de ses grands-vicaires.

Telle fut la vie si féconde et si bien remplie pour le ciel de l'évêque d'Agen, autant que permettent d'en juger les documents qui se rapportent à lui. Essayons de rassembler ces quelques traits épars, de donner de lui une image véritable, de nous faire en un mot l'idée de son caractère et de sa personne. Nous terminerons ainsi naturellement la biographie de l'évêque d'Agen.

Le P. Bordes nous apprend que Mascaron était né « avec les » plus belles qualités de l'esprit et du corps ». Moréri nous confirme ce témoignage : « Peu d'hommes, dit-il, ont eu de » pareilles dispositions pour l'éloquence. Son extérieur préve- » venait, et il était difficile, dès qu'il paraissait, de lui refuser » son attention. Prestance majestueuse, son de voix agréable,

» geste naturel et réglé, beaux dehors ; un fonds d'éloquence » naturelle cultivée par beaucoup d'étude, soutenue d'un esprit » solide et d'un bon goût », tels sont les éloges vraisemblablement assez justes (le dernier excepté) que Moréri accorde à Mascaron.

Un certain Le Fèvre avait peint Mascaron en 1697, nous ne connaissons pas ce portrait. On conserve à la Bibliothèque nationale plusieurs portraits de Mascaron, probablement fort ressemblants, car ils diffèrent peu entre eux. Ils nous représentent Mascaron à diverses époques de sa vie. D'abord l'orateur s'offre à nous encore jeune. Son regard est plein de feu, ses traits respirent une noble assurance, il semble que l'orateur est déjà en possession de la faveur publique. Plus tard, le feu de la jeunesse s'est apaisé. Mascaron n'a plus rien à souhaiter, il jouit doublement du bien qu'il a fait et du haut rang auquel il s'est élevé par son talent. Le visage est plein, sans avoir rien perdu de sa distinction, un sang généreux l'anime, mais la force de la jeunesse a fait place à la dignité de l'âge mûr. Par la fierté du regard, Mascaron rappelle surtout Bossuet. Il n'a pas la distinction aristocratique de Fénelon, la grâce un peu vulgaire de Fléchier, la sévérité ascétique de Bourdaloue : c'est un Bossuet sans le regard d'aigle, encore imposant, sans l'expression d'autorité souveraine et sacerdotale.

Nous avons trouvé dans le *Journal des Savants* des vers composés par un certain abbé Bosquillon, archéologue érudit qui collaborait au journal. Voici ces vers :

Inscriptions pour le portrait de messire Jules de Mascaron, évêque d'Agen, fait par Le Fèvre.

I

Si Le Fèvre toujours fit parler ses portraits,
Pourquoi donc Mascaron garde-t-il le silence?
C'est que de sa vive éloquence
On ne peut attraper les traits.

II

La Grâce, l'Art et la Nature
Versèrent à la fois leurs plus riches trésors,
Onction, grands talents, avantageux dehors,
Sur l'illustre prélat dont tu vois la peinture.
Si son air noble et doux charme d'abord les yeux,
De ses mâles discours les solides merveilles
N'enchantent pas moins les oreilles :
Mais convertir les cœurs est ce qu'il fait le mieux.

III

Sur les traces d'un roi sincèrement pieux,
Faire prendre à la cour l'âpre chemin des cieux,
En foudres, en éclairs transformer les paroles,
Renverser les autels des brillantes idoles
Qu'encensait follement l'injuste ambitieux;
A ces traits, comme à ceux que t'offre cette image,
Reconnais Mascaron, l'Ambroise de notre âge.

(Journal des Savants, 19e journal, année 1697.) (1).

Ces vers sont médiocres sans doute : ils semblent du moins avoir la qualité d'un portrait; ils doivent être ressemblants. Ils nous donnent probablement une idée juste de l'orateur. Quelques-uns de ces vers doivent être particulièrement retenus : « La grâce, l'art et la nature », « l'onction, les dehors avanta- » geux, l'air noble et doux », tous ces dons se trouvaient rassemblés chez cet orateur que nous avons vu depuis ses essais à Saumur jusqu'à ce chef-d'œuvre de toute sa vie, les conver-

---

(1) Voici encore quelques vers de l'abbé Bosquillon :

Quels éclairs redoublés! quelle vive éloquence!
Mascaron fait briller dans ses premiers discours!
De ce torrent dans son rapide cours,
Rien n'arrête la véhémence!
Des trompeuses vertus le fard tombe à sa voix.
Au faux chrétien il inspire un vrai zèle.
Et traçant en Louis le modèle des rois,
Des orateurs sacrés se montre le modèle.

(Mémoires domestiques.)

sions de l'Agénois, toujours aussi prompt pour conquérir la faveur publique, et, par sa seule présence, commandant l'attention, éveillant la sympathie de ses auditeurs (1).

Mascaron se révélera lui-même à nous par ses œuvres. C'est donc seulement après les avoir étudiées que nous pourrons le connaître. Essayons toutefois dès maintenant de nous le représenter.

Nous avons vu Mascaron attaqué dans la pureté de ses mœurs. Un passage de l'*Histoire de Port-Royal* par M. Sainte-Beuve, renferme, sinon une imputation directe, du moins un soupçon, sur la dignité de caractère de Mascaron. M. Sainte-Beuve y fait jouer à Mascaron un rôle odieux, celui d'un homme qui fait sa cour en calomniant des malheureux. Voici ce passage : (il s'agit de MM. de Sacy et de Saint-Cyran, alors emprisonnés.)

« Qu'importaient, après cela, aux deux amis rentrés les » bruits du dehors, l'écho de l'injure qui leur en arrivait sourdement, et que même le P. Mascaron, prêchant à deux pas » de là, aux Filles de Sainte-Marie, devant l'archevêque, se » fût étendu sur les diverses espèces de solitude, et particulièrement sur celle des prisonniers qu'il appelait avec intention une *solitude d'ignominie* ? J'en suis fâché pour le » panégyriste de Turenne, mais M. de Sacy, humilié, n'en » savourait que mieux ce qu'il appelait sa chère solitude. »

(*Port-Royal*, tome II, p. 349.)

Mascaron, s'il tint ce langage, obéit assurément moins à son

---

(1) Loret traçait ainsi, en 1664, le portrait de Mascaron, jeune sermonnaire :

Il est de prestance modeste,
Ses discours ont de l'ornement.
Il débite agréablement.
Il est savant, il est solide,
Succinct, agréable et fluide,
Bref tel qu'il faut pour à son tour
Etre prédicateur de cour.

(*19 avril 1664.*)

intérêt qu'à sa conviction. Il n'en joua pas moins un rôle regrettable et manqua gravement à son devoir de prêtre et de chrétien. Il n'avait pas encore cet esprit que donne le commerce du monde, qui est comme une seconde conscience, qui gagne en délicatesse ce qui lui manque d'autorité morale, et qui vous préserve, sinon du mal lui-même, au moins des maladresses et des faux pas.

Aller plus loin, mettre en doute la sincérité de Mascaron et la dignité de son caractère, ce serait mal juger l'homme, à qui les courtisans reprochèrent souvent la liberté de sa parole. Ce fut la gloire de Mascaron d'avoir éveillé plus d'une fois les inquiétudes d'une cour peu habituée à entendre la vérité. Il nous reste de lui un mot bien éloquent adressé à ceux qui ne voulaient pas se soumettre à la parole de Dieu : A l'époque (1669) où Louis XIV, esclave de ses passions, donnait les plus grands scandales, Mascaron prêchant devant lui sur la parole de Dieu, le premier dimanche du Carême, ne craignit pas de rappeler la mission du prophète Nathan, chargé de la part du Seigneur d'aller annoncer à David la punition de son adultère, et il accompagna ce trait de ces paroles que saint Bernard adressait aux princes : « Si le respect que j'ai pour vous ne me » permet de vous dire la vérité que sous des enveloppes, il » faut que vous ayez plus de pénétration que je n'ai de har- » diesse et que vous entendiez plus que je ne vous dis, et qu'en » ne vous parlant pas plus clairement, je ne laisse pas de vous » dire ce que vous ne voudriez pas qu'on vous dît. Si avec » toutes ces précautions et tous ces ménagements la vérité ne » peut vous plaire, craignez qu'elle ne vous soit ôtée et que » Jésus-Christ ne venge sa parole méprisée. » *(Encyclopédie catholique.)*

Voilà une liberté dans la pensée et une véhémence dans la parole, bien dignes d'un orateur chrétien, et si Mascaron faisait entendre à la cour d'aussi généreux accents, nous pouvons nous étonner des applaudissements qu'il y soulevait.

Le roi, nous l'avons dit, goûtait cette liberté de son prédicateur ordinaire. Loin de lui témoigner quelque ressentiment, il remercia Mascaron de l'intérêt qu'il prenait à son salut, lui recommanda d'avoir toujours le même zèle à prêcher la vérité et de l'aider par ses prières à obtenir de Dieu la victoire sur ses passions. *(Ibid.)*

Mascaron, dans ses sermons, ne flattait en effet personne, ni le roi lui-même (car des compliments imposés par le cérémonial ne sont pas des flatteries), ni les hommes en général. Louis XIV, un jour, trouva son prédicateur trop sévère. Mascaron avait, dans un sermon sur la médisance, retracé les habiletés et les perfidies familières à la malignité humaine : le prince se plaignait de voir l'humanité calomniée : « Sire, » répondit un prélat dont le mérite est connu, il y en a encore » plus qu'il n'en a dit. » (1).

Nous lisons aussi dans l'*Encyclopédie catholique* qu'on appelait les sermons de Mascaron des « Recueils d'épigrammes ». Pour avoir le sens exact de cette expression, rappelons-nous le mot de M^me^ de Sévigné sur Bourdaloue « qui s'était mis à » dépeindre les gens ». Ces épigrammes de Mascaron n'étaient sans doute autre chose que ces portraits, fort goûtés alors, et que les orateurs traçaient en moralistes consommés.

Un critique de notre siècle, M. Charpentier de Saint-Prest (2), a rendu justice au caractère de Mascaron : « Avec le défaut de » ses devanciers, dit-il, Mascaron en a la charité et le cou- » rage. Il continue cette tradition chrétienne de hardiesse » envers les puissants, qui devint la seule liberté sous le règne » de Louis XIV, la seule tribune où le peuple pût paraître et » faire entendre sa voix, etc... » Cette dernière assertion est

---

(1) S'il faut en croire un recueil anonyme d'Anecdotes littéraires (Paris, 1750, tome II), ce prélat était Bossuet lui-même.

(2) Tableau de la Littérature française, p. 365.

contestable; mais le critique nous semble avoir bien saisi le caractère de l'orateur.

Mascaron ne semble avoir eu qu'une faiblesse : il ne fut pas auteur impunément. Il aima la gloire, et rien n'est plus curieux qu'une lettre écrite par lui en 1667 à un certain Père Mignot, et citée par M. Blampignon, d'après les *Mémoires domestiques :*

« 28 mai 1667.

» On ne peut pas avoir reçu plus d'honneur et de marques » d'estime que j'en ai reçu du roi, de la reine et de toute la » cour. Le bien que S. M. a si souvent dit de moi a donné » lieu à tous ces bruits de bénéfices, mais je ne sache pas » qu'on ait jamais rien proposé d'effectif. Le roi pourra passer » des belles paroles aux bons effets : mais je doute si les effets » seront d'un aussi grand prix que les paroles. Si la récom- » pense suit, elle me sera commune avec beaucoup d'autres, » et les éloges ne sont que pour moi. »

Mascaron est désintéressé, les revenus d'un riche évêché ne sont pas pour le séduire ; mais, on le voit, la gloire le trouve moins insensible. Sans être aussi mondain que Fléchier, il n'a rien de l'indifférence de Bourdaloue pour la gloire du siècle, il n'a pas fait comme ce dernier abnégation complète : sa piété et ses vertus, très-sincères et très-solides du reste, ne sortent pas de l'humanité. En y réfléchissant, il eût senti que cette complaisante énumération des bontés du roi était bien éloignée de la rigueur et de la sévérité de la foi. Ecoutons-le nous raconter dans le détail son entrevue avec Louis XIV, laissant aux choses elles-mêmes le soin de faire son éloge, évitant avec soin d'oublier une seule des paroles si précieuses du roi. La naïveté de l'aveu nous fait presque oublier la vanité qui l'a dicté :

« Voici en propres termes, et sans y changer une syllabe ce » que le roi me dit lorsque j'eus l'honneur de prendre congé » de lui : « C'est moi, mon Père, qui vous dois des compli- » ments et des remerciements réciproques. Si mon contente-

» ment fait le vôtre, vous devez être infiniment content, car je » ne le fus jamais tant. Tous vos sermons m'ont charmé, et » particulièrement ces derniers auxquels j'ai été plus appliqué » qu'aux autres ; et vous êtes le seul homme de qui j'aie ouï » des discours d'une égale force depuis le commencement jus- » qu'à la fin. » — Ensuite, après avoir prié Dieu (car c'était à » son lever), il me prit le bras et ajouta : « Nous parlerons à » jamais de ce que vous avez fait, et on en dit plus quand vous » n'y êtes pas que quand vous y êtes. »

« Après ces paroles, M. de La Feuillade, à cette heure duc » de Roannez, qui est de mes bons amis, me dit fort haut : » Parbleu ! mon Père, avouez que le roi parle mieux que » vous. » Et en effet, s'il était permis de chercher la gloire du » monde, je serais fort satisfait, ayant eu pour panégyriste le » plus grand prince de la terre. — Les ministres me font » l'honneur de m'aimer. M. Le Tellier me dit encore l'autre » jour quand je pris congé de lui : « Mon Père, je suis votre » serviteur, et du fond du cœur, je suis heureux de vous » servir. » M. Colbert m'a fait l'honneur de me donner à » dîner ce carême avec mille marques de bonté et d'estime. » Lisez cela à ma sœur (?) à qui je ne l'écris point. » *(Mémoires domestiques.)*

Mascaron écrit cela en 1667, il a trente-trois ans : on sent chez lui l'homme à qui ses premiers succès répondent de l'avenir, et qui est désormais assuré d'avantages plus solides. Sans doute il ne calcule pas avec l'âpreté de l'ambitieux jusqu'où pourront aller les faveurs royales : mais malgré lui il s'enivre des éloges que lui a prodigués le roi, il se possède à peine, il nous rappelle M^me^ de Sévigné dans cette fameuse soirée où « elle était en fortune. » Pour être justes envers Mascaron, rappelons-nous que nous sommes en présence d'un prince, dont les moindres louanges sont sans prix. Ajoutons que les éloges adressés à Mascaron par le Roi avaient de quoi triompher de la modestie la plus parfaite : comment nous étonner que Masca-

ron, orateur applaudi, fils d'un écrivain vivement épris de la renommée, n'ait pas opposé à la tentation une fermeté plus rigoureusement chrétienne ?

Il en est vite puni, et se laisse aussitôt aller à des vivacités de langage condamnables envers un prêtre, un évêque, aussi jaloux qu'il l'était lui-même, de sa réputation d'orateur :

« L'évêque de Périgueux en a pensé crever d'envie, et » parce que le hasard a fait que j'ai pris le même texte qu'il » prit en 1651, il a eu l'imprudence d'avancer sans m'avoir » entendu, que c'était son sermon; mais à mon retour, » l'ayant appris, j'ai fait chercher sa *Passion* que je n'avais » jamais vue, et la confrontation de ces deux pièces a con- » vaincu tous ceux qui savaient lire que dans un discours de » six quarts d'heure il y avait six mots semblables. Cela le » couvre de confusion. Il est parti pour son diocèse : Dieu l'y » conserve ! »

Mascaron en ce moment oublie singulièrement la charité chrétienne : tant il y a dans la vie morale de dangers à craindre, même pour les plus saints et les plus purs des hommes ! Il était sans force pour résister à cette passion si peu chrétienne de la gloire. Un critique l'a remarqué avec beaucoup de justesse, Mascaron vivait dans un monde où l'on parlait beaucoup de gloire, ce mot revient souvent dans ses lettres, et l'orateur ne l'a pas assez sévèrement proscrit de ses éloges funèbres. Les personnages de cette époque jugent volontiers des actions par la réputation qu'elles procurent plutôt que par ce qu'elles sont en elles-mêmes. Braver l'opinion ou se résigner à rester obscur, c'est là peut-être le genre de courage qui nous coûte le plus. Dans les lettres de Mascaron à M^lle^ de Scudéri, citées par M. Blampignon, il n'est pas d'idée à laquelle l'écrivain revienne plus complaisamment. On souffre de voir Mascaron s'intéresser si vivement à des succès si mondains ; après avoir fortement montré la vanité des choses humaines, ne semble-t-il pas oublier lui-même ces graves pensées ? Quand Bossuet adressait

deux de ses oraisons funèbres à l'abbé de Rancé, il les lui recommandait « comme deux têtes de mort assez touchantes » propres à figurer parmi les livres d'un solitaire: avec Mascaron nous sommes loin de cette austérité chrétienne. Ainsi il écrit à Mlle de Scudéri : « Vous avez de la joie du succès qu'a » eu l'Oraison funèbre que j'ai prononcée, et je vous en dois » de la reconnaissance, car enfin la bonté que vous avez eue » de me dire vos avis et de me procurer ceux de M. Pellisson » m'ont attiré tout ce que j'ai pu y acquérir de gloire. » Ainsi Sappho et Pellisson pouvaient revendiquer leur part dans les succès de Mascaron ! Qu'eût pensé Bossuet, si les beaux esprits du temps eussent voulu concourir à la composition de ses chefs-d'œuvre ? En 1673, l'évêque de Tulle écrit encore à Mlle de Scudéri : « Je vous souhaite, mademoiselle, la plus » glorieuse et la plus fortunée année que vous ayez passée de » votre vie. Ce n'est pas un petit souhait pour une personne » dont toute la vie n'a été qu'une suite de gloire. Aussi n'en » puis-je point faire d'autre, ayant pour vous tout le respect et » tout l'attachement dont je suis capable. Je me pare de cela » comme de mon plus bel ornement, et je m'en pare encore » avec plus d'amour-propre dans mon cœur qu'à la vue de » tout le monde »..... etc. (1)

Nous sommes bien loin de Bourdaloue et de Bossuet, tous deux si éloignés du monde : le premier parce qu'il s'en isolait, le second parce qu'il le dominait de toute la hauteur de son génie. (2)

---

(1) Tiré des lettres de Mlle de Scudéry (édition Rathery et Boutron).

(2) Mme de Sévigné nous donnera un détail agréable sur la vie mondaine de Mascaron : « M. de Grignan m'a trouvée avec le père Mascaron, à qui » je donnais un très-beau dîner. Comme il prêche à ma paroisse et qu'il » me vint voir l'autre jour, j'ai pensé que cela était d'une vraie petite dé- » vote de lui donner un repas. Il est de Marseille et a trouvé fort bon » d'entendre parler de Provence. » (11 mars 1671).

Une lettre intéressante de Mascaron à M^lle^ de Scudéri nous fait assister au travail même de l'orateur; Mascaron rapproche, sans se douter du scandale d'une pareille comparaison, M^lle^ de Scudéri de Saint-Augustin et de Saint-Bernard : « Tulle, 12 » octobre 1672..... Quoique vous n'ayez pas eu le public en » vue dans tout ce que vous avez fait, je sais très-bon gré au » public de vous avoir toujours en vue, et de s'informer soi- » gneusement de l'emploi d'un loisir *dont il semble que vous* » *deviez quelque compte à toute la terre.* L'occupation de » mon automne est la lecture de *Cyrus*, de *Clélie* et d'*Ibrahim*. » Ces ouvrages ont toujours pour moi le charme de la nou- » veauté, et j'y trouve tant de choses propres pour réformer » le monde, que je ne fais point de difficulté de vous avouer » que dans les sermons que je prépare pour la cour, vous » serez très-souvent à côté de Saint-Augustin et de Saint- » Bernard. » (1)

Voilà bien le style de Mascaron, voilà bien la même pompe de langage que nous retrouverons dans l'Oraison funèbre d'Anne d'Autriche. Pour lui, M^lle^ de Scudéri est une de ces illustres héroïnes dont la vie est l'objet de l'attention universelle. Singulier effet du goût espagnol qui semble avoir subsisté dans les mœurs longtemps après que des génies de premier

---

(1) Cette curieuse lettre est empruntée à M. de Monmerqué (art. Scudéri, dans la Biographie universelle) — M. de Monmerqué ajoute : « En » 1675, le cardinal de Bouillon venait de prier Mascaron de prononcer » l'Oraison funèbre de Turenne; l'orateur avait peu de temps pour se pré- » parer à cette grande action, et dans l'espèce d'embarras où il se trouvait, » il écrivait à M^lle^ de Scudéri : « Vous pouvez m'aider à éviter ces incon- » vénients si vous avez la bonté de penser un peu à ce que vous diriez si » vous étiez chargée du même emploi ». (*Note sur M^lle^ de Scudéri dans l'édition de Tallemant des Réaux.)*

Ainsi l'Oraison funèbre de Turenne, qui fut le chef-d'œuvre de Mascaron, lui coûta tant de peine ! Ce n'est pas ainsi assurément que Bossuet dut parler de celle de Condé : ami du prince, il le loua avec l'abondance du cœur, et Mascaron n'est qu'un panégyriste.

ordre l'avaient banni des lettres ! Ainsi Mascaron trace en 1666 un portrait du *Magnanime*, qui ne s'abaisse à former des desseins que s'ils doivent lui attirer l'admiration de toute la terre : et Mascaron en disait autant à M^lle^ de Scudéri, sans croire exagérer le prix de la gloire. Comment s'étonner qu'il la recherchât avec ardeur ?

Quant à cette imitation des romans de M^lle^ de Scudéri par un orateur sacré, voilà un trait qui peint l'époque et l'écrivain. Sans doute on peut objecter que ces romans étaient avant tout des études morales, des analyses délicates des passions ; que l'orateur pouvait y étudier de près les mouvements de l'âme sans les ressentir ; que ces romans ne sont trop souvent que des sermons de morale : tout cela est vrai, mais combien Mascaron a fait tort à son génie pour avoir adoré ces idoles du faux goût et du bel-esprit! Est-ce ainsi que Bossuet, méditant à genoux devant l'autel quelque beau texte de l'Ecriture, préparait ces admirables sermons dont son siècle ne comprit pas toute la beauté ?

Sermonnaire, Mascaron montrait autant de fermeté que d'adresse à ménager ses puissants auditeurs ; évêque, il réunit les mêmes qualités dans la conduite de son troupeau. Le violent et fanatique Jurieu (1) lui reprochait cette douceur bien louable cependant chez un pasteur ; mais le sectaire n'était pas fait pour admirer cette mansuétude qui serait encore la véritable qualité d'un habile administrateur quand elle ne serait pas la plus chrétienne des vertus. Mascaron écrivait à un religieux, dont le zèle imprudent ne pouvait qu'éloigner de la foi ces *Frères séparés* qu'il voulait y ramener : « J'eusse » souhaité que tout bon et tout catholique que peut être votre » sermon, comme je n'en doute pas, vous ne l'eussiez » point encore prêché. Il faut pour le présent s'en tenir aux

(1) *Mémoires domestiques.* — Cité par M. Blampignon.

» barrières étroites que le Concile nous a marquées sur l'invo-
» cation des Saints, qu'il est bon et utile de les invoquer;
» qu'ils entendent nos prières, que nous recevons plusieurs
» grâces par leur intercession. Mais il faut s'en tenir là. Quand
» les nouveaux convertis seront bien affermis dans cette foi de
» l'Eglise, ils ne s'effaroucheront point de certaines expres-
» sions qui leur font peur à présent. Finissez-les, mon Père,
» et sans aucune affectation, tâchez de radoucir tout cela... Je
» viens d'apprendre que vous avez dit qu'il fallait donner tout
» son cœur à Marie pour lui faire un temple, que le Père
» Éternel avait conféré avec elle pour le sacrifice de Jésus-
» Christ; que vous avez donné à entendre à votre auditoire
» que Marie était une quatrième personne dans la Trinité. Je
» sais qu'on peut donner un bon sens à tout cela; mais vous ne
» sauriez vous laver d'une grande imprudence d'avoir remué
» toutes ces questions parmi de nouveaux convertis qu'il faut
» traiter délicatement *comme infirmes dans la foi*... Je vous
» prie de vous rendre à la vérité et de demander pardon à Dieu
» de votre imprudence, car elle est inexcusable. Parce que
» vous aviez ce sermon, il a fallu mettre toute une église en
» combustion. »

Mascaron aimait tendrement ses amis, ses diocésains eux-mêmes avaient une grande part dans ses affections. Nous empruntons à M. de Monmerqué (1) la lettre suivante, écrite par Mascaron à M^lle^ de Scudéri, au moment où il venait d'arriver dans son diocèse, après son entrée triomphale :

« L'amitié des peuples, toute grossière qu'elle est, a par sa
» sincérité un charme qui se fait sentir, et qui console de la
» perte des choses qui ont plus d'éclat à la vérité, mais moins

(1) Dans une notice sur la correspondance de M^lle^ de Scudéri et de Godeau, placée dans l'édition des œuvres de Tallemant des Réaux (Paris, 1835.)

» de solidité. Je ne mets point dans ce rang, Mademoiselle, » cette bonne et généreuse amitié dont vous m'honorez depuis » si longtemps ; rien ne peut consoler d'être éloigné de vous » que la persuasion d'être toujours dans votre souvenir, et » d'avoir une petite place dans le cœur du monde le plus » grand et le plus généreux. Je ne manquerai pas de faire » copier les sermons que vous désirez. Je souhaite qu'ils » puissent vous plaire ; votre approbation me donnera une joie » moins tumultueuse à la vérité, mais plus solide que celle » de toute la cour, et votre sentiment réglera celui que j'en » dois avoir. » Ne reconnaît-on pas dans cette lettre le prélat bel esprit, exilé loin de la cour, perdu peut-être pour la brillante société qui l'a jadis admiré, mais capable de trouver dans l'amour de ses diocésains les consolations qui le soutiendront ? Toutefois comment oublierait-il les applaudissements de l'auditoire le plus délicat du monde, et que mettre au-dessus des suffrages d'une Madeleine de Scudéri quand on est né pour goûter les douceurs de la gloire ?

Du moins Mascaron rachetait-il cette faiblesse par une ardente charité. Sans doute la compassion pour les pauvres est une vertu commune, ou du moins facile, à l'heure de la mort : cependant la charité qui se trahit dans le testament de Mascaron (1) n'a rien de banal. On sent que le Prélat s'en est fait de bonne heure une sainte habitude, et que la seule bonté de son cœur lui dicte ce noble langage, qui fait le plus bel éloge de ses vertus chrétiennes. Nous devons aussi à sa mémoire de montrer qu'il avait su acquérir cette vertu plus difficile pour lui peut-être de l'humilité.

» Je, Jules, évêque très-indigne d'Agen, fais mon testament » en la meilleure manière que je puis.... J'accepte avec une » soumission sincère et un esprit de pénitence la mort que

---

(1) Pièce conservée à la Bibliothèque Nationale.

» j'ai si bien méritée par mes péchés quand elle ne serait pas » d'ailleurs une loi générale pour tous les hommes... La moins » honorable place sera celle qui conviendra le mieux à un aussi » grand pécheur que moi.... Je veux que mes obsèques soient » simples et sans faste, et je défends expressément de faire au- » cune Oraison funèbre : on ne doit parler de moi dans l'église » que pour demander à Dieu qu'il me fasse miséricorde. »

Après avoir légué à chacun de ses laquais 250 livres, *pour apprendre un métier,* il poursuit avec une juste fierté en déclarant « qu'il n'a pas fait de grandes réserves d'argent, et que » l'on ne doit pas être surpris s'il ne s'en trouve pas beaucoup » dans ses cassettes. Par la grâce de mon Dieu, ajoute-t-il, je » n'ai jamais eu l'inclination de thésauriser.

» Je déclare que j'ai donné et délaissé depuis longtemps à » mes parents le peu de biens que j'ai pu avoir de ma famille, » et qu'ils ne doivent rien prétendre à ceux qui me restent, et » proviennent tous des revenus de mon évêché. Je reconnais » que ces revenus sont le patrimoine des pauvres, et je me » crois si bien obligé en conscience de les leur donner que je » regarde la disposition que j'en fais en leur faveur plutôt » comme une restitution d'un bien qui leur est destiné par les » lois divines et ecclésiastiques que comme une véritable libé- » ralité. C'est pourquoi j'institue les pauvres mes héritiers » universels. Je supplie MM. mes exécuteurs testamentaires » par les entrailles de Jésus-Christ, d'agir de concert pour le » plus grand bien des pauvres. »

Ce testament, daté du 30 octobre 1703, est la dernière pièce composée par Mascaron : ce ne fut pas la moins éloquente. Au plus fort de la jeunesse et du talent, il n'a rien écrit de plus touchant que ces lignes tracées d'une main mourante, à ces derniers moments dont il oubliait la tristesse en s'entretenant de belles et nobles idées. L'homme qui avait tant aimé la gloire était bien mort à toute pensée de vanité, lorsqu'il refusait les honneurs de l'Oraison funèbre.

Par bonheur, on n'eut pas égard à son dernier vœu. L'un de ses chanoines (1) prononça en son honneur un discours médiocre, mais qui du moins nous donne une idée juste des mérites de l'évêque d'Agen. Laissons un témoin oculaire nous parler de Mascaron et nous dire ses succès dans la prédication, ses vertus chrétiennes, son zèle tout épiscopal, et l'exemple édifiant qu'il donna dans sa dernière maladie : plus ce récit est simple, plus il fait honneur à Mascaron.

M. Mascaron, nous dit son panégyriste, eut toutes les qualités d'un orateur chrétien et consommé. Il avait une érudition profonde pour instruire, un style doux et poli pour plaire, un zèle apostolique pour toucher, son éloquence était naturelle et cultivée, sans affectation. Il a prêché dans les meilleures chaires du royaume, et partout avec un applaudissement général..... Cette bonne grâce qui le rendait agréable à son auditoire, ce dégagement du corps qui rendait ses gestes et son action justes et naturels sans affectation, ce son de voix argentin qui plaisait à l'oreille et qui pénétrait dans les cœurs, ce génie facile et aisé, cette imagination élevée qui concevait si heureusement des idées nobles, ces expressions heureuses, ce style naturel et éloquent qui relevait les choses les plus basses et qui prêtait le brillant de son esprit à ce qui n'avait aucun éclat de lui-même, furent les talents dont il sut profiter. (C'est ainsi qu'en publiant dès 1670 une lettre de Mascaron, l'éditeur déclarait « que tout *fleurissait* sous la plume de ce grand orateur »).

Je suis accablé par la multitude des vertus qu'il a pratiquées, elles se présentent en foule : la libéralité dans les occasions, la frugalité dans son ordinaire, la modération dans son train et dans ses meubles, la piété dans les exercices de dévotion, son zèle pour la gloire de Dieu, sa ferveur pour procurer la sancti-

---

(1) Il s'appelait Bernard de Labénazie. Son discours se trouve en abrégé dans les *Mémoires domestiques de l'Oratoire.*

fication de ses sujets, sa charité pour les pauvres, sa douceur pour gagner les esprits, le bon ordre dans sa famille, la pureté de sa foi, la fermeté de son espérance, les ardeurs de sa charité.... Son naturel était tout de feu : mais les violences qu'il s'est faites à lui-même pétrifièrent sa bile dans le fiel (sic).

L'orateur s'étend ensuite sur les charités publiques et secrètes de Mascaron, qui avait, dit-il, donné les deux tiers de ses biens pour nourrir les pauvres et l'autre tiers à l'hôpital des malades, et dont la libéralité soutenait seule « cette Société de dames » pieuses qui prennent soin des pauvres honteux et souffrants. » Les fréquentes et pénibles visites de son diocèse, les instruc- » tions solides qu'il a prêchées dans toutes les villes de ce dio- » cèse si vaste ne nous disent-elles pas qu'il préférait la gloire » de son maître à sa propre santé?

» Voyons le soin qu'il s'est donné pour la conversion des » hérétiques. Il ne s'est pas contenté de les instruire par lui- » même. Combien de missions n'a-t-il pas fait faire pour les » rappeler! Il n'y eut jamais de prélat si propre à les faire » renoncer au schisme, parce que nul autre que lui ne les » pouvait si bien convaincre, nul autre ne les pouvait recher- » cher avec autant de patience, les prévenir avec autant de » bonté, ni les gagner par une aussi éloquente et aussi puis- » sante douceur. »

Arrêtons-nous et que ce soient là les dernières images qui nous restent de Mascaron. Détournons les yeux des cruels détails de sa dernière maladie et de cette complication d'infirmités aiguës, qui n'altérèrent pas sa constance chrétienne. Nous connaissons maintenant la belle et noble vie du panégyriste de Turenne, et ces travaux du sacerdoce et de l'épiscopat, auxquels Mascaron déroba parfois quelques heures pour les donner à la gloire et au monde. Sans doute, il est dans ce siècle privilégié des génies plus grands que Mascaron : il est peu d'hommes de talent plus aimables. On ne peut vivre avec

lui sans s'y plaire. On aime à se représenter l'ami de M^lle^ de Scudéri prolongeant jusqu'au XVIII^e^ siècle sa paisible et glorieuse vieillesse, prodiguant à son troupeau le meilleur de lui-même, venant parfois rappeler à la cour l'éloquence des Senault et des Lingendes dont Massillon l'a déshabituée déjà, et attendant sans trouble l'heure des récompenses éternelles, sans se refuser à jouir de celles qu'il avait gagnées ici-bas par ses talents et ses vertus.

LES SERMONS INÉDITS

DE MASCARON

CHAPITRE PREMIER

Authenticité des sermons de Mascaron. — Ordre chronologique de ces documents.

Les sermons qui nous restent de Mascaron sont renfermés presque tous dans les manuscrits du fonds français de la Bibliothèque Nationale. Voici la liste de ces documents, rangés dans l'ordre chronologique que l'on peut vraisemblablement leur assigner. (1)

---

(1) Nous ne rangeons pas au nombre de ces documents un sermon sur le Scapulaire que nous trouvons dans le *Dictionnaire apostolique à l'usage de MM. les Curés*, par le P. Hyacinthe de Montargon. (Paris, 1756), avec cette indication : *attribué à feu Monsieur Mascaron* — tome IX, page 609.

Ce sermon est écrit avec un rare talent. Le style en est vif, élégant et précis, mais cette élégance n'est pas celle de Mascaron. Ce discours rappelle la manière de Fléchier, ou de quelque orateur plus moderne encore. Ainsi l'emploi tout oratoire du parfait défini (comme dans cette phrase : « *Jamais l'erreur ne peut honorer Dieu, toujours l'abus le déshonora* ») ; le tour ingénieux du style, l'exacte division du discours, le soin que prend

1° (Manuscrit 13,321.) Quatre sermons, sur l'*Eucharistie*, sur l'*Exaltation de la Croix*, pour la *Toussaint*, pour le 2e dimanche de la *Pentecôte*.

2° (Manuscrit 24,719.) Dix sermons, pour l'*Avent*.

3° (Manuscrit 22,945.) Dix sermons, savoir un *Panégyrique de Saint-Jean-Baptiste*, une *Octave du Saint-Sacrement*, et un sermon sur les *Afflictions*.

4° (Manuscrit 22,948.) Un *Panégyrique de Sainte-Thérèse*.

5° (Manuscrit 22,947.) Trois sermons sur le *Nom de Jésus*, sur la *Nativité*, sur la *Purification*.

6° (Manuscrit 17,126.) Autre copie de ce dernier sermon. — Un sermon sur la *Présentation de la Vierge*.

7° (Manuscrit 1,282 de la Bibliothèque de Troyes.) Un sermon sur la *Passion*.

8° Quelques pages, citées par le P. Houdry, dans sa *Bibliothèque des Prédicateurs*, tome Ier, p. 520 et 713.

Nous ne sommes pas toujours assez heureux pour posséder les sermons de Mascaron tels qu'ils ont été prononcés. Les discours renfermés dans ces manuscrits sont en partie des ébauches, des plans, que l'orateur se réservait assurément de développer. Il faut donc faire la différence des discours achevés par Mascaron, et de ceux auxquels il n'a pas mis la dernière main : ajoutons toutefois que ces derniers, par leur étendue, par le tour oratoire que Mascaron donne à sa pensée, ne diffèrent guère de sermons terminés. Par exemple, le plan du sermon sur l'*Eucharistie* n'a pas moins de vingt-quatre pages et il présente des passages évidemment achevés. Mais le sermon

---

l'orateur de combattre l'incrédulité devenue redoutable, tout en se défendant d'une superstition puérile, tous ces caractères nous obligent à attribuer ce discours à quelque prédicateur du XVIIIe siècle. Cet écrivain est d'ailleurs fort distingué. Le P. de Montargon a sagement fait en doutant de l'authenticité de ce discours.

qui le suit immédiatement porte, au lieu d'exorde, cette indication : « Je veux prêcher l'esprit commun de tous les Saints. » Il faut faire voir, à l'exorde, que ce qui fait tous les Saints, » c'est de vivre en esprit de pélerin sur la terre. » Cette note nous prouve que nous avons entre les mains, non pas le discours même de l'orateur, mais une copie de la minute de son sermon.

Les sermons complets sont les suivants : sur les *Afflictions,* sur la *Purification,* sur le *Nom de Jésus,* sur la *Présentation,* le *Panégyrique de Sainte-Thérèse,* sur la *Nativité*, sur la *Passion*. Ce n'est pas que les copistes qui ont transcrit ces sermons n'aient plus d'une fois sans doute retranché quelques développements, mais la longueur de ces discours indique que ces altérations ont dû être partielles. Nous pouvons en dire presque autant de l'*Octave du Saint-Sacrement* et du *Panégyrique de Saint-Jean-Baptiste.*

Les sermons de l'*Avent* ont été au contraire fort abrégés, ils sont en général plus courts des deux tiers ou de la moitié que les précédents.

Ces sermons ne sont point autographes. Ce ne sont pas non plus des copies faites de souvenir par quelque auditeur de Mascaron. Aucune plume n'eût été assez rapide, aucune mémoire assez fidèle pour nous transmettre (comme le font évidemment ces manuscrits) les propres paroles de l'orateur. Ces documents nous auront été vraisemblablement transmis par des copistes (1) qui avaient sous les yeux les discours de Mascaron. On sait combien de prédicateurs prononçaient, à cette époque, les sermons d'autrui : ces copies nous semblent avoir été destinées à quelques émules de l'abbé Roquette, qui aimaient

(1) Ces copistes n'étaient pas intelligents : l'un d'eux croit devoir transcrire des phrases comme celle-ci : « Je voudrais bien finir mon discours de peur de vous ennuyer par sa longueur. » C'est sans doute une précaution oratoire, que Mascaron avait indiquée sur son brouillon.

mieux donner à Mascaron des interprètes que des rivaux. C'est sans doute à des lecteurs de ce genre que nous devons des annotations marginales comme celle-ci : *Id aliter dici potest.* (1)

Nous devons établir l'authenticité de ces documents. L'attribution de quelques discours à un orateur ne suffit pas ; l'inadvertance ou l'ignorance des copistes nous exposeraient en effet à de singulières méprises. Par exemple, l'auteur du manuscrit 22,947 attribue « à M. de Tulle » un discours prononcé à la prise de voile de M^lle^ de la Vallière, qui n'est autre que l'admirable sermon de Bossuet. Le nom d'un orateur placé en tête d'un sermon n'est qu'une sérieuse présomption d'authenticité : mais cette indication doit être confirmée par les discours eux-mêmes.

Nous examinerons deux choses. D'abord nous nous efforcerons de rapprocher quelques passages tirés de sermons différents : en effet, si un copiste peut nous donner une indication fausse, il n'est pas admissible que les auteurs de manuscrits différents se soient rencontrés dans une commune erreur. Ensuite, nous essaierons de faire voir que ces sermons, par le détail du style, la nature des développements, offrent de réelles analogies avec les oraisons funèbres. Nous rapprocherons donc ces sermons entre eux, et nous les comparerons ensuite aux œuvres connues de l'auteur. Cet examen nous permettra d'affirmer que ces sermons sont bien l'œuvre de Mascaron.

— Le manuscrit 13,321 porte le nom de Mascaron, et nous

---

(1) Un fait contredit néanmoins cette supposition : c'est la présence dans ces manuscrits des Oraisons funèbres de Mascaron, qui ne pouvaient guère être utilisées par les prédicateurs. Cependant les copistes qui ont transcrit ces discours ne songeaient pas à donner une édition complète de Mascaron, puisqu'ils ont reproduit les discours de beaucoup d'autres orateurs en même temps que les siens. Peut-être avons-nous affaire à quelques collectionneurs de pièces d'éloquence religieuse.

pouvons rapprocher quelques passages de ces discours (1) de morceaux empruntés aux autres manuscrits. De plus, il commence par deux oraisons funèbres de Mascaron et porte ce titre : *Oraisons funèbres et Sermons du Père Mascaron.* Nous pouvons donc en admettre l'authenticité.

— Le manuscrit 24,719 (l'*Avent*) est également l'œuvre de Mascaron ; tel est le sentiment d'un juge fort instruit en ces matières, (2) qui, sur la foi du titre *Mascaron : Advent*, inscrit en grandes lettres sur le manuscrit, et « en l'absence de toute indication contraire », n'hésite pas à l'attribuer à Mascaron. On nous permettra de chercher les raisons qui peuvent confirmer ce premier argument.

Voici deux passages tirés, le premier du Sermon pour le premier dimanche de l'Avent ; le second, du Sermon sur la Justice. « La loi ancienne ayant été gravée sur des tables de » pierre, ne trouva que des cœurs de pierre. Mais la loi nou- » velle, ayant été gravée sur des tables de chair, c'est-à-dire » sur Jésus-Christ, qui est notre loi, elle a trouvé des cœurs » de chair, parce qu'il semble que Dieu ayant voulu donner » une loi nous a voulu signifier par la manière de la donner les » dispositions qu'il voulait mettre dans notre cœur. » Mascaron exprime une seconde fois cette bizarre idée : « Dieu donna autre-

---

(1) Ces passages sont entre autres : un développement sur l'état de mort de Jésus-Christ dans la communion, qui se retrouve dans le sermon sur l'*Eucharistie*, et dans le sermon sur la *Justice ;* la peinture de Moïse descendant du Sinaï, que l'on voit dans le deuxième sermon pour la *Pentecôte* et dans plusieurs passages des sermons renfermés dans d'autres manuscrits ; et principalement cette comparaison entre la docilité d'un fils et l'obéissance craintive d'un esclave (deuxième sermon pour la *Pentecôte* et pour *le vendredi de la troisième semaine de l'Avent*). Mascaron appelle l'Eucharistie un *Mémorial* de la mort du Sauveur ; c'est le titre même du premier sermon du manuscrit 13,321. — Nous n'avons qu'une raison de douter de l'authenticité de ce manuscrit ; c'est l'indication suivante, placée en tête du second sermon : *In monte Valeriano*, 1647 ; elle ne nous semble pas concluante.

(2) M. l'abbé Hurel : *les Orateurs sacrés à la cour de Louis XIV.*

» fois la loi à son peuple sur des tables de marbre, mais il arriva » que la dureté de ces pierres fut contagieuse à ceux qui la » reçurent (ici l'expression devient précieuse); la dureté de ces » pierres passa jusque dans leurs cœurs. Et pour lors, il fut » vrai de dire de ces tables ce qu'on a dit autrefois de cette » Méduse fabuleuse. Mais quand Dieu voulut concevoir (créer) » l'homme, il lui donna une chair sensible et un cœur capable » de l'aimer. Il a donc changé les tables de pierre en des tables » de chair... Il a pris une table de chair afin d'y écrire notre » loi. »

Mascaron distingue, dans le troisième Sermon de l'Avent, la Sagesse de la Prudence : « Vous entendez ordinairement » par Sagesse la conduite prudente et réglée d'une personne » qui sait garder le secret et faire bien ses affaires ; cela en est » une partie, mais la plus vile. La vraie sagesse est nommée » par les théologiens la connaissance la plus haute dont l'homme » est capable ; c'est connaître un effet par sa première cause, » et saint Augustin la définit ainsi : *Sapientia intendit rebus* » *divinis contemplandis et consulendis.* » Il dira de même dans son Sermon sur la Prudence : « La sagesse et la pru- » dence, dans la philosophie de Platon, sont une même » vertu, mais nous lui donnons des noms différents selon ses » divers emplois. Quand la sagesse élève l'homme au-dessus » de lui-même pour lui faire contempler les choses divines, » pour lui faire régler ses sentiments sur ses règles immor- » telles et sur ses idées éternelles, c'est sagesse ; quand au » contraire elle lui fait produire des actions au dehors avec » une juste et exacte conformité à ces règles, c'est prudence. »

Ces rapprochements pourraient à la rigueur s'expliquer par l'imitation ou par quelques réminiscences. Nous trouvons une preuve plus frappante dans l'emploi d'un mot particulier à Mascaron, le mot *cajols* ou *cajolleries* (pris, à ce qu'il semble, dans le sens de *médisance,* d'*outrage*). Mascaron rappelle, dans son troisième Sermon de l'Avent, ces « compagnies où

» l'on ne parle jamais de Dieu, où l'on entend des cajolleries, » des blasphèmes, qui nous empêchent de le reconnaître ». Il dit, dans le Sermon sur la Force : « Ta langue ne se plaisait » qu'à la médisance, aux cajols et aux paroles dissolues. »

Mascaron a développé la même idée dans le troisième Sermon de l'Avent, et dans son panégyrique de saint Jean-Baptiste : « Dieu nous donne, dit-il, le principe de la vie » végétative par lequel nous convenons avec les plantes; il » nous donne le principe de la vie sensitive, comme aux animaux; celui de la raison, celui de l'âme intellectuelle par » lequel nous sommes semblables aux anges... S'il se rencontre » donc un homme qui applique tous ses soins à faire profiter » cette vie végétative, qu'arrivera-t-il? *Planta fiet.* S'il fait » seulement profiter la vie sensitive, *animal fiet...; si intel-* » *lectualem, fiet angelus.* » Cette idée (imitée d'ailleurs de Pic de la Mirandole) se retrouve dans le panégyrique de saint Jean-Baptiste : « Dieu a donné à l'homme les semences différentes de toutes sortes de vies. Il lui a donné les semences » d'une vie sensitive, qui lui est commune avec les brutes, » d'une vie raisonnable qui lui est propre, d'une vie intellectuelle qui le rend semblable aux anges, et d'une vie divine » qui le fait approcher de la nature de Dieu. » Dans l'Avent, Mascaron distinguait ainsi cette quatrième espèce de vie : « Si » l'homme néglige toutes les autres sortes de vies et s'applique à ne vivre que de la vie de Dieu, il sera au-dessus de » la nature. » Voici comment Mascaron achève ce développement dans le panégyrique de saint Jean-Baptiste : « Si l'homme » s'applique à faire bonne chère, *planta fiet;* s'il veut satisfaire ses sens, s'il veut charmer ses yeux par de beaux » objets, ses oreilles par des concerts mélodieux, son odorat » par des mets exquis, ce sera un animal muet, *mutum fiet* » *animal.* Mais si, s'éloignant des choses de la terre, il s'applique aux choses raisonnables, s'il a sa raison pour guide, » *rationale fiet animal.* Que si, ne se contentant ni de la vie

Universitas
BIBLIOTHECA

» de la nature, ni de la vie de la raison, il tient à connaître » ces hautes vérités que ses sens ne découvrent pas, que la » raison même a peine à comprendre, il deviendra un ange. » Enfin s'il s'élève jusque dans le sein de Dieu et que, par une » saillie généreuse, il aille jusqu'au trône de la Divinité, » oserai-je le dire? Il sera un Dieu. »

Nous citons à dessein ces deux passages, parce que l'un a servi de modèle à l'autre, et que le second, par l'ampleur du développement, semble remonter à une date moins éloignée que le premier (1).

L'Avent renfermé dans le manuscrit 24,719 est donc du même auteur que les sermons du manuscrit 22,945 ; et il paraît antérieur à cette seconde série.

L'Avent et le Sermon sur la Passion renferment en outre deux mouvements oratoires tout à fait semblables : « Y a-t-il » quelqu'un, s'écrie l'orateur, qui, cherchant l'occasion de » contenter sa mauvaise inclination, ne soit tombé dans le » péché? Je suis prêt à quitter mon sermon pour faire son » panégyrique. Mais que veut dire ce silence? » (Sermon pour le jeudi de la première semaine de l'Avent). Dans le sermon sur la Passion, Mascaron dira : « Où est le chrétien sur la terre » qui puisse dire avec une sainte confiance : J'aime Dieu? Qu'il » paraisse, cet homme rare, cet homme heureux, et je suis » prêt d'interrompre le discours des souffrances de Jésus pour » faire le panégyrique de son amour. Mais quoi! Personne ne » répond? »

Le sermon sur la Passion commence par une réminiscence des œuvres d'Antoine de Mascaron, père de l'orateur. Voici comment Antoine de Mascaron s'exprimait dans une épître qu'il

---

(1) Notons encore une comparaison entre Dieu et la lumière, qui pénètre partout, dans les airs et sous les eaux. Cette image se retrouve dans le Sermon pour le troisième dimanche de l'Avent et dans le panégyrique de saint Jean-Baptiste.

adressait au cardinal de Richelieu pour lui dédier son discours de la *Vie et de la Mort de Sénèque* (Paris, chez Antoine Coulon, rue d'Ecosse, MDCXLVIII) : « C'est ce grand homme (Sénèque) » qui m'a lui-même inspiré l'adresse que j'ose faire à Votre » Eminence de ce discours, lorsqu'il dit que le combat d'un » grand cœur contre la mauvaise fortune est un spectacle digne » de divertir un Dieu et qui doit lui faire quitter ses ouvrages » pour regarder sur la terre. » (1) Voici l'exorde du sermon sur la Passion : « Sire, le combat d'un homme de bien contre la » mauvaise fortune qui l'attaque est un spectacle si grand et si » beau, disait le philosophe Sénèque, qu'il mérite que Dieu » même se détourne pendant quelques moments de son grand » ouvrage, qui est la conduite de l'univers, pour voir le sage » combattre généreusement contre les disgrâces. »

Dans ce sermon sur la Passion se présente un développement que nous retrouvons dans l'oraison funèbre d'Anne d'Autriche : « Dieu se plaît quelquefois à ménager la pudeur des hommes, » et de peur de nous faire rougir, il veut se faire en quelque » façon notre débiteur. Il avait dessein d'immoler son fils, et il » voulut deux mille ans auparavant qu'Abraham immolât le » sien. » Dans le sermon nous lisons : « Dieu cherchant à se » faire notre débiteur, voulut qu'un homme lui immolât son » fils, afin d'être obligé en quelque façon de donner son fils » pour les hommes ».

Il n'y a donc pas de doute sur l'authenticité de ce sermon, qui porte du reste cette indication : *J. Mascaron, évesque de Tulles.*

— Le sermon sur la Purification suffit à établir celle du manuscrit 17,126. Ce discours nous est donné par deux ma-

---

(4) Spectaculum ad quod divertat intentus operi suo Deus. Ecce par » Deo dignum, vir fortis cum malâ fortunâ compositus. » (Senec. lib. de » Provid, c. 2.)

nuscrits différents, preuve qui confirme l'authenticité de chacun d'eux. (Manuscrits 17,126 et 22,947.)

D'ailleurs le développement suivant est commun à ce sermon et au panégyrique de sainte Thérèse : « C'est une chose in- » compréhensible, le sage a vu qu'il ne peut la suivre : *Penitus* » *ignoro viam viri in adolescentia.* C'est un aigle qui porte la » foudre, *viam aquilæ;* c'est un serpent par l'infamie de ses » plaisirs ; c'est un vaisseau sans pilote et sans gouvernail. » C'est là le texte même du panégyrique de sainte Thérèse : » Tria sunt mihi difficilia cognitu et quartam penitus ignoro : » viam aquilæ in cælo, viam colubri super petram, viam navis » in medio maris et viam viri in adolescentiâ. » Dans le même sermon, Mascaron appelle les vices de la vieillesse « ces vices » pour lesquels il ne faut qu'un esprit sans corps », et dans l'Oraison funèbre de Séguier, il reprochait à la jeunesse « ces » vices pour lesquels il ne faut que des richesses et un » corps ». (1)

— Le sermon sur le nom de Jésus nous offre le développement suivant, reproduit dans le sermon sur la Justice : « Donnez » audience à saint Bernard qui triomphe en cette matière. Une » première fois, Dieu a donné l'homme à lui-même (par la » création) ; une seconde fois (par la rédemption), il dit que » Dieu s'est donné lui-même à l'homme... Quand Dieu créa les » bêtes, on ne peut pas dire qu'il donna les bêtes aux bêtes » mêmes, parce qu'elles ne sont pas libres ni raisonnables, au » contraire elles sont déterminées pour une chose par leur » auteur... Mais remarquez, dit saint Bernard, que quand » Dieu s'est donné à moi, il m'a rendu à moi-même en répa-

(1) Comparer encore dans ce sermon et dans l'oraison funèbre d'Anne d'Autriche les passages où Mascaron parle des grands : « Dans les grands, » cette aversion générale que nous avons de la supériorité ne trouvant pas » à s'exercer contre les hommes, qui sont à leurs pieds, ils cherchent ce » qui est sur leurs têtes et n'y trouvent que Dieu. » — « Le visage des » grands dit qu'ils ont tout sous leurs pieds et qu'ils n'ont que Dieu sur » leurs têtes. »

» rant ma nature corrompue et perdue par le péché... Voilà » des bienfaits bien signalés : eh bien ! que s'en suit-il ?... » Puisque le fils de Dieu m'a donné moi-même à moi-même » en me créant, et m'a rendu à moi-même en me rachetant, » je ne puis pas nier que je me doive à lui... » etc. Nous ne citons pas le développement identique qui se trouve dans le sermon sur la Justice.

Mascaron a exprimé la même idée dans le sermon pour Noël et dans le sermon sur le nom de Jésus : « Les hommes, dit-il » dans le premier de ces discours, étaient dans la servitude et » dans l'esclavage et ils demandaient un libérateur... ; ils » étaient dans l'infirmité, ils étaient malades, et demandaient » un médecin pour guérir leurs maladies ; ils étaient dans la » disgrâce et dans l'inimitié de Dieu et demandaient un mé- » diateur qui fît leur réconciliation. » C'est le développement que nous retrouvons dans le sermon sur le nom de Jésus : « Premièrement Jésus ne doit point avoir de maladie pour » guérir les autres ; il ne doit pas porter de chaînes pour » rompre celles des autres ; il doit être innocent et raisonnable » pour être capable de traiter avec Dieu la négociation de la » paix des hommes ». On peut comparer encore dans les deux sermons ce développement singulier sur la victime qui pouvait seule racheter les hommes : « Il fallait une victime raison- » nable : les animaux n'étaient pas raisonnables et par consé- » quent ils ne pouvaient être des victimes suffisantes... » etc. (Sermon pour Noël. — Sermon sur le nom de Jésus.)

Le premier de ces discours nous offre en outre un passage que nous retrouvons dans l'oraison funèbre d'Anne d'Autriche : « Un profane a dit autrefois qu'en quelque état que le soleil » paraisse, il mérite les adorations des hommes ». Dans l'oraison funèbre, Mascaron dit : « Quand le soleil ne serait » pas bienfaisant, disait un ancien..., il n'aurait qu'à se mon- » trer et à faire le tour de l'univers pour mériter l'adoration » des hommes. »

Le panégyrique de sainte Thérèse renferme un développement que nous avons rencontré à la fois dans l'Avent et dans le sermon sur la Prudence : « Je vous eusse fait voir que dans » les principes de Platon la sagesse et la prudence étaient la » même chose, et que selon les emplois divers elle prenait des » noms divers; que quand elle élevait les choses humaines » aux divines, elle s'appelait sagesse, et que lorsqu'elle abais- » sait les divines aux humaines, on l'appelait prudence ». Dans ce panégyrique de sainte Thérèse et dans celui de saint Jean-Baptiste, se retrouve en outre la même peinture de Moïse descendant du Sinaï (1).

L'authenticité de l'octave du Saint-Sacrement ne saurait être mise en doute. Il faut d'abord prouver que tous les sermons qui la composent sont du même auteur. Outre qu'ils roulent tous sur des sujets qui se suivent naturellement (les trois vertus théologales et les quatre vertus cardinales), Mascaron lui-même dit dans l'exorde de son premier discours : « Si Jésus est sur le » trône, les vertus en sont les degrés; s'il a placé son taber- » nacle dans le soleil, les vertus en sont les rayons. En un » mot, la foi, l'espérance et la charité, et toutes les vertus » morales et chrétiennes, théologales et cardinales, sont les » sujets ou plutôt les princes qui composent sa cour. Toutes » ces vertus viendront paraître à leur tour durant cette octave. » Cette preuve, qu'il serait facile de confirmer par plusieurs citations semblables, n'est pas inutile, parce que les trois premiers de ces sermons portent seuls le nom de Mascaron.

---

(1) Nous avons déjà rapproché le panégyrique de sainte Thérèse du sermon sur la Passion; notons encore cette comparaison, qui se trouve dans les deux discours : « Si l'âme a de la crainte, le visage en pâlit. Si » elle a de la colère, le visage est en feu; si elle a de la honte, il se forme » sur le visage ce beau voile d'écarlate derrière lequel on dit que la pudeur » se cache. » (Pan. de Sainte-Thérèse.) — « Lorsque l'âme ressent de la » honte, elle se contente d'apporter tout le sang au visage, comme pour » le cacher, et former le beau voile d'écarlate derrière lequel on a si bien » dit que la vertu se cachait. » (S. sur la Passion.)

L'auteur de ce manuscrit semblait s'être proposé de réunir les œuvres dispersées de l'orateur, du moins le premier tome de sa compilation commence-t-il par les trois oraisons funèbres d'Henriette d'Angleterre, du duc de Beaufort et de Séguier. Il omet donc l'oraison funèbre de Turenne, sans doute trop connue, et celle d'Anne d'Autriche, peut-être devenue trop rare: mais il parvient plus tard à la découvrir et la transcrit au début de son tome quatrième. Nous trouvons dans cette reproduction des oraisons funèbres une preuve de plus de l'authenticité des sermons. Si ces derniers ont été copiés d'ailleurs avec la même exactitude que les oraisons funèbres, nous avons un texte excellent entre les mains, car celui des oraisons funèbres est plus exact dans les manuscrits que dans les recueils imprimés.

Outre un développement commun au sermon sur la Passion et au sermon sur la charité (celui où Mascaron montre que la charité est la reine des vertus), l'Octave du Saint-Sacrement offre encore plusieurs passages que nous retrouverons dans les oraisons funèbres. Mascaron dit par exemple dans son sermon sur la Force : « Ce n'est pas la mort qui fait « le martyre, mais la cause pour laquelle on souffre : *Martyrium non pœna facit, sed causa* ». Cette idée est développée dans l'oraison funèbre du duc de Beaufort. Dans le sermon sur la Foi, Mascaron s'inspire éloquemment du Cantique des cantiques; il nous montre l'épouse cherchant pendant la nuit le bien-aimé de son cœur. Elle trouve des gardes et leur demande s'ils n'ont point vu son époux; mais les gardes la rebutent. Cette épouse, c'est l'âme qui cherche Dieu, cette nuit, c'est l'Eucharistie, mystère plein d'obscurités, ces gardes infidèles, ce sont nos sens : « Je les trouve, je leur demande : » Ah! n'avez-vous pas vu le bien-aimé de mon cœur?... Mais » mes sens me disent brusquement : Nous ne l'avons point » vu... Ah! pauvre réponse, que tu es misérable! *Vulnerave-* » *runt me vigiles.* Vous demandez trop à ces sens meur-

» triers... » L'oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre nous offrira un développement presque identique.

Nous trouvons une preuve de plus de l'authenticité des sermons dans un développement singulier du sermon sur la Foi : « Il y a deux sortes de connaissances : une connaissance » du matin, qui est celle que nous avons des choses lorsque » nous les regardons dans Dieu (Mascaron se souvient sans » doute de Malebranche); au contraire, la connaissance du » soir est celle que nous avons des choses que nous regardons » en elles-même. Ainsi la connaissance du matin est bien plus » saine que celle du soir. » Dans une lettre au P. Lamy que nous avons retrouvée, Mascaron dit, en opposant la science à l'expérience : « Vous êtes à l'égard des éloquents de pratique » ce que sont ceux qui, étant éveillés, voient marcher des » hommes endormis : ils leur voient faire avec une raison dis- » tincte ce que les autres ne font que par le seul mouvement » des esprits qui les font mouvoir... Enfin votre connaissance » est celle du matin, et nous n'avons en partage que celle du » soir. »

Nous croyons pouvoir conclure de ces rapprochements que tous les sermons attribués par les manuscrits à Mascaron sont bien en effet son œuvre. Nous avons reconnu la même main dans plusieurs passages empruntés à des discours différents. Si nous poursuivons cette recherche, notre conclusion sera confirmée.

Si nous considérons en effet, non plus chaque sermon pris en particulier, mais l'ensembre de ces discours, nous serons frappés des analogies de style qu'ils présentent avec les oraisons funèbres. Ce sont d'abord des expressions comme celles-ci :

Se terminer, dans le sens *d'aboutir à...* « L'effet de ce vin » admirable (celui de l'Eucharistie) ne se termine pas seu- » lement à produire la gaîté des martyrs. » (Sur la Force.) « Toute la philosophie conclut que le principal objet de la Force

» regarde et se termine à la crainte de la mort. » (Oraison funèbre d'Anne d'Autriche.)

Etre donné: « Etre donné à la Synagogue, n'est-ce pas là le » caractère du Messie ? » (Panégyrique de saint Jean. « Louis » immolé au ciel vaudra Louis donné à la terre. » (Oraison funèbre d'Anne d'Autriche.)

En état de: « Jésus-Christ est aux pieds de saint Jean-Baptiste » dans un état de pénitent. » (Saint Jean-Baptiste.) Elle se « jeta aux pieds du crucifix dans un état de pécheresse. » » (Oraison funèbre d'Anne d'Autriche.)

« Cette obéissance que vous témoignerez vous mettra la » couronne sur la tête. » (Dernier sermon de l'octave du Saint-Sacrement.) « Mais croirez-vous que l'humilité lui mit la plus » belle couronne sur la tête? » (Oraison funèbre d'Anne » d'Autriche.)

« Les uns veulent attirer la vérité comme maîtres, les autres » se disposent à la recevoir en disciples. » (Sainte Thérèse.) « Ce ne serait pas être le disciple de la vérité, c'en serait être « le maître. » (Oraison funèbre d'Henriette.)

« Voyons, messieurs, si nous n'avons pas quelques linéa- » ments de cette première mère. » (Avent.) « Ce grand prince, » entreprenant de faire le portrait d'une femme forte et gé- » néreuse, il étudie tous ses linéaments. » (Oraison funèbre d'Anne d'Autriche.)

Outre ces expressions, nous sommes frappés de rencontrer dans les oraisons funèbres et dans les sermons des images du même genre. Ainsi Mascaron nous dit dans le sermon sur le nom de Jésus : « Comme la terre envoie au ciel des exhalai- » sons et des vapeurs qui retombent en pluie pour la rendre » féconde, de même le cœur de l'homme envoie des soupirs » et des désirs au ciel qui tombent sur ceux qui les forment » comme une pluie et une rosée de bénédictions. » Nous retrouverons cette image dans l'oraison funèbre d'Anne d'Autriche : « Les désirs de notre reine se sont élevés de la

» sorte, ces vapeurs ont monté jusque dans l'empirée, » etc. Les critiques ont reproché à Mascaron ces aigles qu'il nous représente dans ses oraisons funèbres « fixant un œil intré- » pide sur le bel astre dont les hiboux ne peuvent soutenir la » lumière » ; ces aiglons que leur mère instruit et voit triom- pher avec joie : cette image se retrouve dans le sermon sur la Foi. L'oraison funèbre d'Anne d'Autriche s'ouvre par un long développement sur le déshonneur qu'apporte aux épouses la stérilité ; c'est là une idée chère à Mascaron, qui la déve- loppe plusieurs fois. (Panégyrique de saint Jean-Baptiste. — Panégyrique de sainte Thérèse. — Sermon sur la présentation de la Vierge.)

Il n'est pas jusqu'à deux défauts bizarres de l'orateur qu'on ne retrouve dans les sermons et dans certaines oraisons funèbres. Le premier est de ne pas calculer avec exactitude la durée du discours. Mascaron est pressé par le temps et il ne peut développer sa troisième partie ni dans l'éloge d'Anne d'Autriche, ni dans celui de Séguier. Or ce défaut nous frap- pera dans un bon nombre des sermons, notamment dans les panégyriques de saint Jean-Baptiste et de sainte Thérèse.

La seconde de ces singularités, c'est d'imaginer des déve- loppements parfois étranges, de se créer d'apparentes diffi- cultés, de feindre l'étonnement et l'embarras en présence de contradictions imaginaires de l'Ecriture. Ainsi, dans le sermon sur le nom de Jésus, Mascaron, rappelant un mot de saint Bernard, que « le fils de Dieu est tout consacré à nos usages », feint de ne pas comprendre : « Ne savez-vous pas, grand » saint, que la perfection de la morale chrétienne, c'est de » jouir de Dieu comme étant notre dernière fin ?... » Mascaron s'applaudit d'avoir piqué la curiosité de l'auditeur, il reprend : « Tout beau, messieurs, saint Bernard a raison ; mais voici le » secret... » etc.

Les sermons, en un mot, ressemblent aux oraisons funèbres, non-seulement par quelques expressions ou quelques passages

isolés, mais encore par la nature des développements et le tour de l'imagination. Nous admettons en conséquence l'authenticité de tous les documents que nous avons énumérés.

De quelle époque sont tous ces sermons? Deux seulement ont été prononcés devant le Roi, et nous pourrons fixer à peu près l'époque à laquelle ils ont été composés. La seule série dont nous connaissions très-exactement la date est l'*Avent*. Dans son *sermon de controverse*, Mascaron dit : « Il faut conclure de » cela que nos frères (les protestants) n'ont pas la vraie Eglise, » puisqu'elle compte 1660 ans, au lieu que la leur n'en a que » 150. » Il ajoute dans le même sermon que l'Eglise est gouvernée par Alexandre VII, qui règna de 1655 à 1667. La date exacte de cette première série est donc 1660.

Les sermons du manuscrit 13,321 semblent antérieurs à l'Avent. Nous en trouvons la preuve dans le style, surchargé de latinismes, de ces discours. A chaque instant le latin perce sous ce français encore incertain; et ce fait curieux prouve à quel point cette langue de l'Eglise et de la scolastique était familière à la foule. Il est surprenant qu'un écrivain pût se faire comprendre de ses auditeurs en leur disant que Jésus-Christ a été un « *pur* homme »; qu'il ne fut pas condamné pour « de *propres* crimes », que ses ennemis avaient entrepris « *d'élever* » (rabaisser) sa gloire. Mascaron nous montre encore Dieu faisant « *réserver* » la baguette d'Aaron dans le tabernacle et les bienfaits de Dieu « *représentés* » aux Hébreux par l'agneau pascal. Il s'étonne de voir que, pour une faible injure, des hommes « *renversent le ciel et la terre* » ; il veut que l'amour divin consume en nous toutes les « *reliques* » des mauvaises affections. Il s'attendrit en parlant de la « *mac-* » *tation* » de Jésus sur la Croix. Il emprunte au latin ses tours oratoires : « Le fils de Dieu donc, désirant graver en nous un » souvenir de sa cruelle mort, que pouvait-il faire de plus » convenable... etc. » (Eucharistie.) Il construit *quoique* avec

l'indicatif, comme *quanquam* : « Quoique Jésus-Christ a des » yeux » (Eucharistie). Ces latinismes sont d'un jeune prêtre qui vient de terminer ses études théologiques et qui entretient encore un commerce suivi avec les auteurs classiques, comme fit certainement Mascaron pendant les années de son professorat. Ces sermons pourraient donc fort bien avoir été composés par lui un peu avant 1660 (1).

A l'époque où fut composé l'Avent, ces archaïsmes et ces latinismes sont loin d'avoir disparu. Mascaron dira encore : « Il *espie* partout. » (Avent.) Il déclarera qu'il ne veut pas abuser « *des patiences* » de ses auditeurs. (Ib.) C'est l'expression singulière de Benserade parlant de Job :

> On voit aller des patiences
> Plus loin que la sienne n'alla.

Ces archaïsmes sont nombreux encore dans l'octave du Saint-Sacrement et dans la plupart des sermons ; aussi croyons-nous ne pouvoir leur attribuer une date de beaucoup postérieure à celle de l'Avent. En l'absence de toute indication précise (2), il est légitime de tenir compte des détails du style dans la recherche que nous faisons sur la chronologie de ces documents. Voici quelques exemples de ces archaïsmes : « Ne lui faisons » pas (à Dieu) ce tort de ne l'aimer pas de la même manière » *comme* il nous a aimés. » (Sur la charité.) « Ne croyez pas de » pouvoir élever *davantage* vos cœurs *que* par la conformité » de l'amour que ce père a pour son fils. » (Ib.) « Quand

---

(1) Cependant le sermon pour la Toussaint renferme les mots suivants : « Toutes les convoitises mondaines... dont la fin de l'une est le » commencement de l'autre », qui rappellent une des maximes les plus connues de La Rochefoucauld. Le sermon serait ainsi postérieur à l'année 1665. Mais il n'y a là sans doute qu'une rencontre fortuite.

(2) Dans le sermon sur la charité, Mascaron parle du *Bienheureux* François de Sales. Or, ce saint fut canonisé en 1665, et il n'est pas probable que Mascaron eût oublié une décision aussi solennelle et aussi récente du Souverain Pontife.

» Moïse baisse les bras, Israël *a du pire*, il est vaincu. » (Sur le nom de Jésus.) « *N'y ayant* point de sujet qui pût satisfaire » la justice de Dieu. » (Ib.) « Il *n'en va* pas ainsi du fils de » Dieu. » (Ib.) « Jésus doit avoir des mérites infinis pour » acquitter l'homme dont il s'est fait le *pleige*. » Nous nous rappelons Villon, parlant du pécheur au jugement de Dieu :

> Et n'a de ses maux qui l'allége,
> Et n'a parent, frère, ni sœur,
> Qui lors voulût être son plége.

Jésus-Christ est une « chaîne sacrée qui *conjoint* l'homme » avec Dieu. (Même sermon.) Jésus, dit l'orateur, a voulu nous « guérir de nos *détractions* et de nos médisances. » (Sur Noël.)

De même la construction est encore, soit archaïque, soit latine : « Le père aime son fils, et, *parce que* leur amour ne » craint point de séparation, ils sont aussi unis par leur amour » que par leur substance. » (Sur la charité.) Parlant de saint Jean, Mascaron dit : « Son père, lorsqu'il veut parler, *il* de- » vient muet : le ciel lui empêche la fonction de sa langue. » (Saint Jean.) « Il faut que l'Esprit-Saint descende, *tout ainsi* » qu'il s'est comporté à l'égard de Marie. » (Sur le nom de Jésus.) « Disons *le même* de la Rédemption que saint Augustin » a dit de l'adoration. » (Ib.) Dans le panégyrique de saint Jean-Baptiste, Mascaron s'écrie : « *Que restait-il, sinon que* » le Messie parût? Saint Jean venant au monde en ce temps, » il *ne pouvait n'être* pas pris pour le Messie. » (Ib.) « Quelle » apparence que Zacharie ait *borné* les avantages publics dans » sa famille? » Zacharie est en prière dans le temple; une voix lui dit : « Ta prière regarde le *public*. »

La familiarité du style de ces sermons semble encore indiquer que Mascaron les prononça dans sa jeunesse et devant des auditeurs peu exigeants. Un auditoire délicat n'eût pas souffert, et un orateur plus expérimenté ne se fût pas permis les libertés singulières que prend Mascaron, abrégeant fort sou-

vent le développement de son dernier point, parce que le temps lui manque, et l'avouant à ses auditeurs : « Ah ! c'est ici que » je me plains du peu de temps que j'ai pour vous dire quelque » chose de beau ! Mais abrégeons le plus que nous pourrons. » (Sur la Force.) Nous citerons plus loin des hardiesses d'expression beaucoup plus singulières encore.

Toutefois, remarquons-le, nous trouvons plutôt dans les sermons de cette série des expressions surannées que de véritables archaïsmes, et c'est en quoi ils se distinguent des sermons qui nous semblent évidemment les plus anciens de l'orateur, et où se trouvent des expressions comme celles-ci : « Nos voluptés sont *provignées* de la désobéissance d'Adam ; » Jésus-Christ est *navré* pour nos crimes. » (Sur l'Eucharistie.) « Nous sommes *bourgeois* du ciel et pèlerins en la terre. » (Sur la Toussaint.)

Les sermons qui composent l'octave du Saint-Sacrement, ainsi que presque tous les autres, nous semblent donc postérieurs à l'Avent de 1660. Nous ne devons pas non plus l'oublier, presque tous les passages de ces sermons qui offrent des analogies avec les oraisons funèbres, rappellent l'oraison funèbre d'Anne d'Autriche. En conséquence, s'il était permis d'accorder une grande valeur à une induction semblable, nous placerions entre 1660 et 1665 la composition des sermons du manuscrit 22,945.

Le sermon sur la Purification est de 1675, très-probablement. L'orateur parle d'une grande guerre, qui dure depuis trois ans (1), et où l'on a passé les fleuves les plus profonds ; ces mots s'appliquent bien à la guerre de Hollande.

Le sermon sur la Passion est vraisemblablement de la même année. Le manuscrit l'indique comme l'œuvre de l'évêque de Tulle ; c'est donc entre 1671 et 1678 qu'il fut prononcé.

---

(1) Cette date, donnée par le manuscrit 22,947, manque dans le manuscrit 17,126.

D'ailleurs Mascaron nous y montre Louis XIV « délibérant du » sort de toute l'Europe »; ces mots s'appliquent assez bien au vainqueur de la Hollande. De 1671 à 1678, Mascaron ne prêcha au Louvre qu'un Carême, celui de 1677; mais ce sermon est d'une autre année, car il est adressé au roi, et, en 1677, le prince passa le Carême à Valenciennes. Le sermon sur la Purification semble témoigner, malgré le silence de la *Liste des Prédicateurs*, que Mascaron prêchait à la cour en 1675; c'est à la même année que se rapporte assez vraisemblablement le sermon sur la Passion.

Les sermons que nous possédons sont donc, pour une bonne partie, de la jeunesse de Mascaron. Nous avons essayé d'en établir l'authenticité; moins heureux quant à la chronologie de ces documents, nous n'avons pu toujours arriver à la certitude.

Nous allons maintenant étudier les sermons eux-mêmes, et cette recherche doublement intéressante nous montrera d'abord combien le goût de l'écrivain était au-dessous de son talent; elle nous permettra aussi de reconnaître que ce fut à bon droit que le XVII^e^ siècle compta Mascaron parmi ses plus éloquents sermonnaires.

CHAPITRE SECOND

LA MORALE DANS LES SERMONS DE MASCARON

Mascaron se fait une haute idée des devoirs d'un sermonnaire. — Son désintéressement. — Cependant il flatte Louis XIV à l'excès. — Mais il est sévère à l'égard des Grands. — Mascaron ne peint pas ordinairement la société contemporaine. — Rigueurs justifiées contre les femmes, les magistrats, etc. — De l'incrédulité. — Mascaron n'est pas un moraliste, mais il montre souvent de la finesse et de la pénétration dans les choses du cœur.

Nous l'avons vu dans le récit de sa vie, Mascaron eut l'honneur d'inquiéter plus d'une fois les courtisans par la liberté de sa parole, et de s'attirer des critiques aussi surprenantes que flatteuses, puisqu'elles s'adressaient à un orateur dont les œuvres les plus connues étaient au contraire des panégyriques. Ces éloges, il est vrai, présentent cette particularité que si Mascaron y vante son héros, il n'épargne pas aux grands les critiques et les accusations. Toujours, à l'en croire, les personnages qu'il célèbre dans les Oraisons funèbres semblent avoir été en dehors de la loi commune : mais Mascaron fait payer à tous les autres les louanges qu'il leur prodigue.

Dans deux de ses sermons, Mascaron a fait l'éloge du Roi, et cet éloge est parfois d'une exagération insupportable. Mascaron a-t-il donc été un flatteur, et ces hardiesses dont s'ef-

frayaient les courtisans n'étaient-elles qu'une habileté de plus, destinée à rendre l'adulation plus piquante, plus sincère en apparence ? Il n'en est rien : et c'est le premier point que nous examinerons : Mascaron sermonnaire a-t-il eu conscience de la grandeur de ses devoirs ? Fut-il un orateur digne de la chaire chrétienne, eut-il cette abnégation, ce désintéressement qui sont les premières qualités du prêtre et du sermonnaire ? Ou faudrait-il voir en lui l'un de ces prélats de Cour dont toute l'ambition était de pousser leur fortune, et qui ne se proposaient en annonçant la vérité divine, que d'obtenir des récompenses toutes terrestres ? Mascaron devint évêque de très-bonne heure : ce succès rapide aurait-il été acheté par trop d'habileté ?

Cette dernière supposition ne supporte pas l'examen quand on a lu ses sermons. Plus d'une fois Mascaron y parle avec noblesse de la grandeur et de la sainteté de son ministère. Il a tracé de l'éloquence religieuse une peinture imposante : « Puisque les prédicateurs font, dit-il, le même office dans » la nouvelle loi que faisaient les prophètes dans l'ancienne, » ils doivent aussi se conformer à eux, et tâcher d'avoir les » qualités que Dieu demandait des prophètes. Une de celles » que nous remarquons était que leur voix fût semblable à » une trompette qui imprime la crainte : *Vox tua sicut tuba* : » et c'est elle que les prédicateurs doivent imiter.

» Quand Dieu donna sa Loi, l'on entendit sur la montagne » de Sinaï des trompettes (qu'y a-t-il de plus terrible ?)..... Je » ne demande pas maintenant que ma voix soit semblable à » celle de ces trompettes, non plus qu'à celles de Jéricho, mais » bien plutôt à celles dont les anges se serviront pour appeler » les hommes au jugement, lorsqu'ils feront retentir dans l'air » ces paroles qui rempliront le ciel et la terre de terreur : » *Surgite, mortui, venite ad judicium.* » (Avent, 1er sermon.)

Les sermons que nous avons de Mascaron ne répondent pas toujours, il faut l'avouer, à ces grandes images : du moins ces

paroles nous montrent quelle haute idée l'orateur se faisait de la prédication. Il n'y avait pas à craindre qu'après avoir tenu un pareil langage, il oubliât ce qu'il devait aux intérêts du ciel et des fidèles qui l'écoutaient, et que, par une coupable condescendance, il trahît jamais les devoirs que lui imposait son auguste ministère.

A la fin du panégyrique de saint Jean-Baptiste, il trace, avec moins de pompe, mais avec une modestie parfaite et un détachement tout chrétien, les obligations imposées au prédicateur. Après avoir annoncé aux hommes les vérités de la foi sans jamais les affaiblir, le sermonnaire doit se faire oublier lui-même et disparaître à tous les yeux. Saint-Jean a courageusement annoncé à tous la vérité, « il a été à la cour » d'Hérode pour lui dire : *Non tibi licet habere uxorem fratris tui.* Il a été dans l'armée pour dire aux soldats de ne » point faire de concussions ni de rapines. Il est dans la bou- » tique des marchands pour les obliger à bien vivre, il est » parmi les Juifs pour leur reprocher leur dureté et leur dire : » *Genimina viperarum !* » Mais saint Jean n'est qu'une voix. Il a beau avoir « éclairé toute la synagogue », il a beau être « le soleil qui a éclairé les deux hémisphères, la boucle de » l'Ancien et du Nouveau Testament, *fibula utriusque tes-* » *tamenti* », (telles sont les images bizarres empruntées par Mascaron à l'Ecriture), « il doit s'abaisser en présence de son » Dieu : *Oportet eum crescere, me autem minui.* Mes dis- » ciples, je vous ai élevés dans mon école, mais maintenant je » vous envoie à Jésus-Christ. » Mascaron applique cette leçon aux prédicateurs : « Voilà la leçon qu'il nous fait. Et après » que nous aurons parlé en public, après que nous aurons » conduit les consciences, qu'on ne se souvienne plus du direc- » teur, ni du prédicateur. Souhaitez que cette lumière s'efface, » pour n'être attachées (1) qu'à la grandeur de Dieu. » Cet

(1) Il s'adresse sans doute à des religieuses.

éloignement de toute pensée intéressée, cette abnégation délicate et toute sainte : voilà le devoir imposé au prêtre, à l'imitation de saint Jean-Baptiste : *Exinanivit semet ipsum.*

Aussi Mascaron semble-t-il de bonne heure avoir été accusé d'une sévérité outrée. Du moins, en 1660, s'élevant contre l'injustice des fidèles envers les prédicateurs, il prononçait sa propre apologie. Lui avait-on fait craindre que la chaleur de son zèle évangélique fût plutôt un emportement indiscret qu'un mouvement de sa charité ? Nous l'ignorons, mais nous croyons voir une réponse toute personnelle dans le début du troisième sermon de l'Avent : « On accuse ordinairement les prédica-» teurs, qui sont les censeurs des vices et des déréglements » qui se commettent dans le monde, de suivre le tempérament » de leur esprit, au lieu de suivre celui que Dieu leur impose. » S'ils sont scrupuleux, ils exagèrent les moindres choses, » et font, comme l'on dit, d'une mouche un éléphant ; ceux » qui sont chauds s'emportent à l'excès pour reprendre les » vices. » Aussi Mascaron tient-il à le faire bien savoir à ses auditeurs, c'est l'Ecriture, et non pas lui, qu'il faut accuser : « Vous auriez sujet, dit-il, de m'accuser de ces défauts si » j'apportais les raisons que je prends pour vous convaincre » des verités que je vous annonce, de moi-même. Ce sera dans » l'Ecriture que j'apprendrai mes desseins, ce sera saint Paul » qui me les apprendra. »

A cette apologie de Mascaron, nous devinons les attaques qui durent appeler cette réponse. Il eut, sans doute l'honneur de les mériter : il y a du moins dans le talent de Mascaron quelque chose de naïf et de hardi qui pouvait à chaque instant faire craindre une saillie imprévue. On devait entendre Fléchier avec sécurité : la prudence et la souplesse de cet aimable esprit rassuraient sans doute les auditeurs : Mascaron était fait pour éveiller chez les siens quelques appréhensions.

Il faut se rappeler ces détails pour n'être pas trop choqué des louanges données au roi par l'orateur. Elles sont exces-

sives, et si on les jugeait avec rigueur, on y verrait moins une flatterie outrée qu'une idolâtrie sacrilége : ce serait mal connaître Mascaron. Comme Boileau, il loue Louis XIV à outrance, mais il rachète cet excès par les plus sages conseils : il sait faire entendre au conquérant un bel éloge de la paix, et peut-être même une leçon détournée, lorsque, s'autorisant habilement d'un manifeste du Roi aux puissances étrangères, il forme, devant le prince, ces vœux touchants pour le retour de la paix : « Depuis trois ans, dit-il, avec autant d'agrément » que d'éloquence, nos Eglises n'ont retenti que d'actions de » grâces. Les chants de grâces et de triomphe ont été la con- » solation de ceux que leur ministère empêchait de partager » les dangers que courait Votre Majesté..... Qu'il nous soit » permis d'espérer que, sans changer de cœur, nous pourrons » changer de langage, et qu'après avoir chanté comme les » anges : Gloire à Dieu pour tant de victoires, nous annonce- » rons comme eux la paix sur la terre aux hommes de bonne » volonté. Celle de Votre Majesté ne peut être douteuse, après » la déclaration qu'elle a faite à toute l'Europe. » (Sur la Purification.) En effet Mascaron aima toujours la paix : « Quand la » Piété, dit-il, regarde l'Etat, elle a une tendresse de voir » régner la paix. » (Sermon pour le jeudi de la 3e semaine de l'Avent.)

Ces belles paroles peuvent faire pardonner à Mascaron quelques flatteries imprudentes. On ne doit pas lui savoir mauvais gré de quelques exagérations, reprochées durement à de plus illustres écrivains : Mascaron a plus de grandeur que de finesse. Nous ne jugeons pas sur les *Dédicaces à la Montauron* l'âme héroïque de Corneille : or, nous allons le voir, pas plus que le grand poète, Mascaron ne sait s'arrêter à ce point où l'éloge rebute un esprit délicat, et court risque de révolter celui-là même qui en est l'objet.

C'est déjà trop qu'il nous fasse une fois songer à ce mot de Saint-Simon sur ce « poison abominable de la flatterie la plus

» insigne, qui déifia le roi jusque dans le sein même du Chris-
» tianisme. » Dans le même sermon sur la Purification, Mascaron décerne presque l'apothéose à Louis : « Si Dieu était
» encore jaloux du souvenir des miracles qu'il fait en faveur
» de ceux qui l'adorent, et qu'il fallût célébrer les glorieux
» anniversaires des victoires miraculeuses dont le bras de
» Dieu a couronné Votre Majesté, l'année, toute longue qu'elle
» est, Sire, à peine aurait-elle assez de jours pour fournir
» une fête particulière à la mémoire de tous vos triomphes, et
» la religion ne se trouverait-elle pas pressée dans des bornes
» trop étroites en voulant renfermer dans le cours de douze
» mois les fêtes immortelles des actions de grâces que Votre
» Majesté doit à Dieu pour des succès si inouïs, et dont toute
» l'étendue de la postérité peut seule dignement faire la fête. »
C'est encore trop peu. Dieu n'a mis de terme aux succès de Louis XIV que pour établir quelque différence entre sa propre grandeur et celle du monarque : « Les miracles qui ont fait la
» gloire des héros d'Israël étaient *si fort de Dieu* que les
» héros n'y avaient presque point de part. Les eaux de la mer
» Rouge et du Jourdain entr'ouvertes, les murailles de Jéricho
» renversées par la simple présence de l'Arche d'Alliance ; la
» ligue des ennemis des Juifs dissipée par l'élévation mysté-
» rieuse des bras de Moïse priant, étaient des actions d'une
» nature à ne pas laisser l'esprit balancer dans la recherche de
» Celui qui était l'auteur de ces merveilles..... Mais les pro-
» diges qui font votre gloire, Sire, et l'admiration de tout
» l'Univers laissent, ce semble, un temps l'esprit en balance
» entre Dieu et Votre Majesté. Passer les fleuves les plus pro-
» fonds, non pas à la faveur d'un chemin formé par les eaux
» suspendues, mais à travers la rapidité des eaux ; conquérir
» des villes sans nombre, non pas par la chûte des murailles,
» mais par la seule approche de Votre Majesté..... ; *ce sont*
» *des prodiges dont Dieu a voulu partager l'honneur avec*
» *vous.* »

On le voit, il s'en faut bien que Mascaron fût un autre P. André ou un Bridaine par la liberté de sa parole : toutefois l'excès même de ces flatteries en détruisait en partie l'effet pernicieux, et sauve à nos yeux la réputation de l'orateur : on ne flatte si grossièrement que quand on n'a pas l'habitude de la flatterie ; un sermonnaire bon courtisan eût dit plus ingénieusement les choses.

Mais l'orateur tenait aux Grands un tout autre langage. Ses compliments au roi lui donnaient le droit de tout oser et de tout dire. Plus d'une fois Mascaron, dans ses oraisons funèbres, se montrera dur pour eux. « Il parlera avec éloquence de ces » longues observations et de ces terribles découvertes qu'il faut » faire pour connaître le cœur des Grands. (Or. fun. d'Henriette » d'Angleterre.) Il nous montrera ce monde de la Cour où l'âme » jeune encore trouve partout le mensonge établi et triomphant. » Dans l'oraison funèbre de Turenne, il s'élèvera contre ces généraux d'armée qui craignent « les avantages de la cause » commune lorsque leur gloire particulière ne s'y trouve pas, » et qui « prolongent la guerre pour se ménager de belles occasions. » Dans les sermons, les accusations sont différentes, la sévérité reste la même. Dans son *Avent*, l'orateur reproche aux Grands leur vanité et leurs orgueilleuses maximes ; il se plaint de les voir « porter le point d'honneur si haut qu'un regard » jeté mal à propos sera capable de les porter à des excès » insupportables. Que je dise aux gentilshommes qu'ils par- » donnent à leurs ennemis et qu'ils immolent leurs intérêts au » pied des autels, ils se moqueront et diront que ce n'est pas » pour eux que ces lois ont été établies par Jésus-Christ. » Mais ce n'est rien encore. Mascaron ne reculait pas devant des accusations bien plus graves : et nous pouvons juger de sa sévérité à l'égard des Grands, puisque toutes les attaques que nous allons citer sont renfermées dans une même sermon (celui de la Purification). Mascaron y rappelle d'abord l'histoire d'Absalon, donnant à ses officiers des ordres fratricides : « Il

» leur commande de tuer, de poignarder son frère Ammon.... » Tuez, dit le prince, massacrez. Versez le sang de mon frère, » ne craignez rien, c'est moi qui vous l'ordonne. » Absalon représente ici les puissants de la terre, et Mascaron prend soin de dissiper toute incertitude à ce sujet. Il s'adresse ainsi à la Cour : « Reconnaissez ici votre ton. *Ego sum qui præcipio* » *vobis*. Ne dites-vous pas que cette parole a le pouvoir d'ôter » la noirceur aux crimes, l'horreur à la perfidie, la cruauté et » le supplice au criminel ? » Accusation sanglante, quand on songe qu'elle fut entendue par les personnages les plus illustres du royaume, et se terminait par une restriction plus accablante encore, puisque Mascaron avouait « que toutes les personnes » de qualité n'allaient pas à ce point d'irréligion. »

C'est par l'excès d'un orgueil abominable que les Grands croyaient tout permis pour leur service : c'est cet orgueil qui remplit Mascaron d'une sainte colère. Cette passion, cette fureur de s'estimer au-dessus de tous les autres causait plus de crimes, ou du moins plus de désordres, que les vices les plus pernicieux. Les Grands, portant jusque dans la religion leur superbe accoutumée, se faisaient « un Evangile revu et corrigé, » dit Mascaron avec sa familiarité énergique. Le pardon des injures, l'amour de l'humilité, le détachement des richesses, en un mot toutes les vertus qui exigent de nous un effort contre notre orgueil (car c'est là l'idée qui domine tout ce développement,) ils avaient fait disparaître tout cela de cet Evangile nouveau qui contredisait les maximes chrétiennes « article par article. »

Cet Evangile avait son nom à la Cour : « Cependant les altérations bizarres de la loi de Dieu s'appellent l'Evangile de » la Cour, *la Religion des Honnêtes Gens*. » L'orateur s'indigne éloquemment contre ce coupable oubli de l'humilité chrétienne : « Vous pesez, dit-il, les choses avec des balances » trompeuses qui sont abominables devant Dieu : *Statera dolosa* » *abominatio est apud Deum*.... Vous appesantissez le joug

» du Seigneur sur tous les autres et le rendez léger pour vous-
» mêmes. Vous pratiquez sans peine ce que l'antiquité n'a pu
» voir sans horreur dans les rois païens, qui, pour se distinguer
» de leurs sujets, adoraient d'autres dieux que ceux de leurs
» peuples et avaient leur religion à part. Il semble que les
» Grands adorent un autre Dieu que le reste des hommes,
» qu'ils relèvent moins de lui que le reste du peuple, et vous
» diriez qu'après avoir rayé les plus importants articles de sa
» loi, ils lui font encore trop de grâce d'accepter les autres. »

C'est là une forte et généreuse éloquence : elle honore à la fois l'orateur et le prince qui lui permettait de faire entendre aux plus puissants du royaume ces leçons sévères, satisfactions données à la conscience indignée. Il est beau de voir cette humiliation publique infligée à ces hommes orgueilleux, devant lesquels il fallait partout ailleurs se taire : et cette chaire chrétienne, profanée parfois par l'adulation, eut du moins la gloire d'être le seul refuge de la vérité.

Ces sévérités de Mascaron doivent nous rendre indulgents pour les éloges qu'il prodigue au roi. Dans le même sermon sur la Purification, il emprunte à l'Ecriture (prov. 30) le texte suivant, pour l'appliquer à la vie des hommes de cour : « Tria
» sunt difficilia mihi, et quartam penitus ignoro : viam aquilæ
» in cœlo, viam colubri super petram, viam navis in medio
» maris, et viam viri in adolescentiâ. » Il nous montre d'abord le jeune homme sortant de l'enfance, fréquentant les académies : « Un jeune homme qui entre à la cour et qui échappe
» au pouvoir des gouverneurs et à la sagesse des maximes de
» son éducation, commence à s'enivrer de ce vin nouveau du
» plaisir ; c'est un aigle par la folie de sa vanité, mais un aigle
» qui porte la foudre et qui la lance pour le moindre sujet ;
» c'est un serpent par l'infamie de ses plaisirs » (mot sévère et bien mérité quand on se rappelle les excès sans nom rapportés par Bussy-Rabutin). Vient l'âge de l'ambition : « Lorsque le
» progrès de l'âge et l'expérience ont éteint une partie de ce

» feu et calmé quelque chose de ces mouvements, l'ambition » succède et ajoute aux tempêtes intérieures qui agitent l'es- » prit et le cœur tout ce qu'elle retranche à cette inquiétude » extérieure des jeunes gens. » Du moins y a-t-il encore quelque semblant de noblesse dans ces fougueuses passions, mais cette grandeur disparaît dans les vices du dernier âge : « Lorsque la vieillesse est arrivée, l'avarice, la haine, la four- » berie et tous les autres vices *pour lesquels il ne faut qu'un* » *esprit sans corps*, prennent la place des autres péchés. » Rien ne manque à toutes ces accusations pour être acca- blantes que d'être plus modérées : nous les rapportons pour faire juger de la sévérité de Mascaron envers les Grands, plutôt que nous n'en admettons la rigoureuse exactitude.

On le sent : en lisant ces sermons, on entend un orateur plein de courage et qui se mettait peu en peine de briguer la faveur de son auditoire. Assurément Mascaron devait déplaire aux courtisans, s'il les attaquait souvent avec autant de vigueur. Il semble presque qu'il voulût moins leur inspirer l'humilité que les humilier. Enhardi, soit par la protection royale (Louis XIV ne pouvait savoir mauvais gré à un prédica- teur de quelques duretés pour la noblesse), soit par un entier dédain de ses propres intérêts, Mascaron rappelle avec une sorte d'âpreté aux grands la vanité de leurs titres les plus fas- tueux : « Je n'ai pas cette opinion de la grandeur qui vous dis- » tingue devant les hommes pour croire qu'elle arrive jusqu'à » Dieu... Il y a si loin de Dieu aux hommes que toutes les dif- » férences des rois et des sujets, des grands et des petits, qui » sont si sensibles parmi nous, ne paraissent point à ses yeux : » tout y est égal et tout s'y mesure de même. Car enfin, sur » quoi fonder cette distinction prétendue ? Et lequel des deux » termes de votre vie spirituelle peut vous servir de juste » titre ? Est-ce par le baptême, qui en est l'entrée ? Par » l'Evangile qui en est le caractère (?); ou le jugement qui en » est le terme, que vous êtes distingués ? L'Eglise a-t-elle

» employé pour vous au baptême de moindres exorcismes ? » A-t-elle moins exigé de vous que des petits ? A-t-elle cru que » l'éclat de votre naissance diminuât la corruption de cette » masse empoisonnée des enfants d'Adam ?... Montrez-nous le » privilége qu'elle vous a accordé de descendre de cette croix » qui doit mortifier vos passions et de sortir de ce tombeau? » (L'orateur parle de ce tombeau où nous sommes ensevelis avec Jésus-Christ.) « La cérémonie vous distingue (des petits) par la » magnificence ; mais pour l'essentiel des obligations, elle vous » a confondus avec le dernier des hommes. » Ici la voix de l'orateur s'élève : « Pour ce qui regarde l'Evangile..., lisez-le » d'un bout à l'autre, faites-y toutes les réflexions qu'il vous » plaira, vous n'y trouverez que deux voies marquées : la voie » large qui conduit à l'enfer, la voie étroite qui conduit à la » vie ; la voie large, par laquelle passe à son aise tout ce » grand attirail de la pompe et de la vanité, la voie étroite par » où la grandeur a bien de la peine à passer avec le faste qui » l'entoure. Mais pour cette voie moyenne (celle que suivent » les grands), je ne l'y ai pas vue..., et toutes les spéculations » de l'amour-propre ne l'y rencontreront jamais... »

Assurément Mascaron lui-même savait bien que ses plus éloquentes paroles seraient impuissantes contre l'orgueil de la naissance, et que ses auditeurs ne seraient pas moins entêtés de leur qualité, après avoir entendu ces leçons qu'ils oubliaient aussitôt sortis de la chapelle royale. Lui-même le premier était moins hardi sans doute dans le monde que dans la chaire, et après avoir parlé avec une liberté toute chrétienne, il n'ignorait pas que ses auditeurs, humiliés un instant devant Dieu, reprendraient bien vite devant les hommes leur arrogance et leur vanité. Il ne prétendait pas lui-même autre chose : et il faut se garder de voir l'expression d'une opinion toute personnelle dans ces leçons adressées aux Grands, moins par l'orateur que par la Religion elle-même.

Du moins nous pouvons juger maintenant de la sincérité de

Mascaron, et nous convaincre que la gaucherie a plus de part que l'adulation dans les éloges qu'il adressait à Louis XIV.

Les sermons de Mascaron ne nous offrent pas comme ceux de Bourdaloue une peinture de la société contemporaine. Quelques rares passages nous permettent seulement de juger que l'orateur n'ignorait pas les défauts et les vices de ses contemporains. Bien d'autres que les Grands avaient part à ses rigueurs. Dans le 3e sermon de l'Avent, c'est aux Magistrats qu'il s'adresse : « Le Magistrat, dit-il, voudra que Jésus-Christ » soit son sauveur, et il n'a pas voulu qu'il ait été sa règle. » Sachez, Messieurs, que vous n'êtes pas assis sur les fleurs » de lys pour favoriser vos amis, mais pour rendre la justice » à tout le monde. » Toutefois il avoue qu'il faut bien « donner » quelque chose à la coutume », mais il est un point où les concessions deviennent criminelles, et « quand la loi humaine » viole celle de Dieu, il faut la retrancher. » Cependant l'orateur ne peut se le dissimuler : la loi du Prince est mieux observée que la loi divine. Il montre avec tristesse, (dans le sermon pour le vendredi de la 3e semaine de l'Avent) que la crainte des hommes a plus d'empire sur nous que la crainte de Dieu : « Un gentilhomme est appelé en duel. Les foudres du » Vatican, (qui sont les excommunications), et ceux du Louvre, » grondent à ses oreilles. Ceux du Louvre punissent le corps, » ceux du Vatican punissent l'âme : il craindra plutôt de » désobéir au roi qu'à l'Eglise. » Et l'orateur rappelle ingénieusement ces Romains de Lucain, qui n'osaient porter une main sacrilége sur la forêt sacrée de Marseille, et qui l'abattirent néanmoins sur l'ordre de César : « ils trouvèrent qu'il » valait mieux craindre César que les dieux. »

Mascaron ne ménageait pas les femmes. Il les accuse de tous les désordres qui profanaient le lieu saint : « Combien de fois, s'écrie-t-il avec éloquence dans le sermon sur la Justice, vient-on dans nos temples pour « opposer à ce Dieu véritable

» de fausses divinités ! Combien y venez-vous de fois, Mesdames, » pour voir et y être vues, pour voir qui aura plus d'adorateurs » ou de vous, ou de Lui ! Combien de fois y vient-on pour » rendre à des beautés terrestres un culte qui n'appartient qu'à » Dieu ! » Dans le sermon sur la Passion, il craint que le cœur des dames qui l'écoutent, « si tendre et si sensible pour » toutes les misères humaines, » n'ait pas de pitié pour les douleurs d'un Dieu souffrant. Une dame, dit-il encore (dans le 3e sermon de l'Avent), « n'a pour règle que de se faire des » esclaves et des adorateurs. » Mais il comprend bien vite que le plus sage est de faire des femmes des auxiliaires zélées de la Religion, il s'efforce de les attirer à Dieu, et le dit avec un tour agréable et ingénieux. Les dames devront-elles renoncer à leur empire ? Il n'en est rien. Elles sanctifieront au contraire leur puissance par l'usage tout édifiant qu'elles en feront, pour ramener au bien ces courtisans empressés de leur beauté, elles combattront le malin esprit par ses propres armes, et feront tourner ses efforts eux-mêmes à la gloire de la Foi. Nouvelles Blanches de Castille, dit l'orateur, elles multiplieront leurs innocents stratagèmes pour conserver à Jésus notre roi sa souveraineté dans tous les cœurs.

Les prêtres eux-mêmes n'étaient pas à l'abri des attaques de Mascaron : on peut s'en convaincre, malgré quelques inexactitudes du même manuscrit, qui rendent le passage un peu incohérent : « Ah ! prêtres du Dieu vivant ! Ah ! sacrificateurs » de la loi nouvelle, n'entrez jamais dans les sentiments *de ces* » *prêtres profanes. Tulerunt Deos novos* : on nous ôte notre » Dieu pour mettre en sa place des dieux de fange et de boue, » on nous ôte notre sacrement pour nous donner de fausses » divinités. Mais, mon Dieu ! puisque nous ne pouvons pas » empêcher ces désordres, sortez de ce tabernacle pour chasser » de votre temple les profanateurs de ce sacrement. Vous avez » autrefois pris le fouet en main pour chasser ceux qui faisaient » les marchands dans la maison de votre père. Mais, mon Dieu,

» vous êtes dans le temple, et on n'y voit faire que des actions » pleines d'horreur : il n'est pas besoin de les dire... Mais si » maintenant il n'en fait pas le châtiment, croyez qu'un jour » il lèvera la main pour frapper ces misérables.... »

Des altérations, volontaires peut-être, rendent obscure cette invective de l'orateur : il ne semble pas moins évident que Mascaron reproche au clergé de se rendre en quelque façon complice de ces désordres dont le saint lieu était le théâtre. Après avoir montré, dans le sermon sur la Justice, le caractère auguste du sacrifice de la messe, Mascaron s'écrie : « Chrétiens, voilà les pensées dont vous devez vous entretenir » pendant la messe ; ce sont les réflexions que vous devez » faire pendant que vous êtes aux pieds des autels. Mais si » vous le voulez avouer, n'est-il pas vrai que jamais vous n'y » pensez moins ? — Mais l'état où vous êtes en ce temps-là, » est-ce la posture d'un homme qui adore son Dieu ? Est-ce la » posture d'un sujet qui honore son Roi ? D'un criminel qui » demande grâce à son juge ? Et vous, chrétiens, bien loin de » le reconnaître, vous êtes des ingrats ; bien loin de lui rendre » vos respects, vous l'offensez par vos insolences ; bien loin de » vous en approcher à dessein de faire mieux, vous vous en » approchez pour redoubler votre fureur et l'outrager en sa » présence.... »

Mascaron adresse à ses auditeurs des reproches tout autrement graves lorsqu'il prend à partie ces hommes qui n'étaient plus chrétiens que de nom, parce qu'ils craignaient les railleries et les propos piquants. L'Incrédulité, en 1660, est déjà moqueuse, et peut faire craindre aux dévôts trop zélés ses plaisanteries grossières. Dans le 3e sermon de l'Avent, Mascaron signale aux fidèles « ces faux dégoûts » qui les empêchent de voir la vérité, ces « compagnies où l'on ne parle » jamais de Dieu, où l'on entend des cajoleries, des blasphèmes » qui nous empêchent de le connaître. » En un mot, les chrétiens timides rougissent de la croix du Sauveur : nouveaux

Gentils, ils se scandalisent de la folie de la croix *(gentibus scandalum, Judæis autem stultitiam)* : et l'orateur poursuit en des termes d'une trivialité singulière : « Vous appréhendez » qu'on ne se moque de vous si vous parlez de Jésus-Christ. » Vous craignez que l'on ne vous prenne pour *des bigots, pour* » *des mangeurs de crucifix.* »

Il faut donc savoir résister à la coutume, braver les idées reçues généralement : genre de courage qui n'est pas le moins rare de tous. Aussi l'orateur se plaindra-t-il encore, dans son sermon sur la Purification, que partout « la coutume exerce » sa tyrannie, et qu'elle entraîne par la multitude et la vio- » lence, ceux qu'elle ne peut persuader par la raison. » Tout, dit-il, cède à son ascendant, la conscience, les passions elles-mêmes ne sauraient lui tenir tête : ce n'est plus une soumission des hommes à la coutume, c'est une « prostitution. »

C'était l'irréligion qui profitait le plus de cette faiblesse. L'incrédulité gagnait du terrain tous les jours, et Mascaron, sans pousser, comme Nicole ou le P. Mersenne, un cri d'alarme à ses progrès menaçants, ne s'y trompait pas. Ce courage, qui faisait défaut à tant d'hommes pour sauvegarder leur propre liberté et tenir tête aux railleries, ils le trouvaient pour se révolter contre la loi de Dieu. Adversaires déclarés de la foi, esprits faibles qui les imitaient lâchement, indifférents qui méprisaient moins les préceptes de l'Evangile qu'ils ne les oubliaient, esprits charnels qui faisaient à peine à Dieu une part, et une part restreinte, dans les soucis de chaque jour, Mascaron connaissait tous ces ennemis si divers de la religion, depuis ceux qui la méprisent avec insolence jusqu'à ceux qui traitent Dieu « comme un débiteur infidèle traite son créancier » réglant sa dette sur le plus petit pied, » et la payant le plus tard possible. (Sur la Purification.)

Mascaron toutefois ne s'adresse pas à des auditeurs incrédules, ni même à des chrétiens chancelants déjà dans leur foi : nous en avons la preuve dans les longues discussions qu'il con-

sacre à des points secondaires de théologie, sans jamais entreprendre une apologie en forme des principales vérités de la foi. Cependant on sent, pour ainsi dire, que l'ennemi est au-dehors, qu'il n'est pas loin, et qu'il faut déjà protéger le troupeau contre ses attaques. Les esprits-forts sont tout prêts à tenter la constance des fidèles : rebelles peu redoutables encore, qui ressemblent aux libertins dont nous parle La Bruyère, devenus incrédules plutôt par une vanité puérile que par une conviction sincère : et Mascaron remporte sur ces faibles ennemis un facile triomphe. Dans le sermon sur la Prudence, il raille ces hommes qui s'arrogent la qualité de conseillers de Dieu, il s'indigne contre leur présomption sacrilége : « Nous » voyons tous les jours que les mystères les plus grands et les » plus relevés de la religion sont sujets à l'examen et à la cen» sure de ces conseillers imaginaires qui demandent raison de » tout, qui ne trouvent rien à propos s'il n'est conforme à leur » caprice. Et, s'ils avaient autant d'autorité comme ils ont de » présomption, ils feraient comme ce prince orgueilleux qui » avait l'insolence de dire que, si on l'eût appelé lorsque Dieu » forma le monde, il aurait été plus beau et plus parfait qu'il » ne l'est. »

Mais ce n'est pas à ces esprits rebelles que parle l'orateur. Dans son sermon sur la Prudence, il déclare qu'il ne s'adresse ni aux païens, ni aux hérétiques, qui nient la présence réelle, mais aux croyants qui trouveraient quelques difficultés dans ce dogme. Et quelles faibles et puériles objections ne leur prête-t-il pas ! Si Dieu voulait demeurer parmi nous, il devait rester visible, ou bien, s'il voulait se cacher, il devait se couvrir d'espèces plus nobles que le pain et le vin... Les auditeurs à qui on tient un pareil langage sont des croyants soumis, ce ne sont pas des ennemis qu'il faut réduire. Mascaron ne combat pas les incrédules, il les écarte brusquement : « Ames critiques ; » esprits insolents, emportez vos raisonnements ailleurs ! »

Mascaron, dans ces discours qui sont en général l'œuvre

de sa jeunesse, ne nous fait guère connaître ses contemporains. Son sermon sur la Purification est le seul où il nous dépeigne avec suite la société du XVII^e^ siècle ; un dernier emprunt fait à ce discours nous prouvera que Mascaron, si sévère envers les Grands, n'ignorait pas non plus les défauts du peuple. Après avoir montré que la religion ne fait point de différence entre les plus illustres et les plus obscurs des hommes, et l'amère consolation que donne aux plus malheureux cette triste égalité de tous devant la mort, il ajoute : « Les hommes d'une humble » condition insultent dès à cette heure dans leur âme à une » grandeur qu'ils verront un jour devant Dieu réduite au rang » commun de tous les hommes. » Triste et mauvaise pensée qui témoigne de haines mal contenues contre les puissants de ce monde et qui ne laisse pas de surprendre à cette époque de calme profond.

On chercherait vainement dans les sermons de Mascaron des détails plus complets sur le XVII^e^ siècle ; les passages que nous en avons cités sont du moins la preuve que l'orateur n'ignorait pas ses contemporains et savait leur dire hardiment la vérité, sans flatter personne, sans atténuer la force de ses accusations.

Si Mascaron n'est pas un peintre de mœurs, il n'a pas été étranger à la science du cœur. Un ami de M^lle^ de Scudéri, un prédicateur du XVII^e^ siècle, avait nécessairement le secret de ces délicatesses, de ces mouvements insensibles qui sont toute notre vie morale. C'est en effet par la connaissance du cœur que nos orateurs sacrés tiennent une place si distinguée parmi les écrivains de cette époque. Ils se rattachent, par la nature de leur enseignement, aux moralistes proprement dits, et ils sont par là, pour ainsi dire, au cœur de cette littérature toute morale, tout intérieure du XVII^e^ siècle. Maîtres accomplis dans la science des choses de l'âme, les prédicateurs ont même sur les moralistes de profession plus d'un avantage. Sans rappeler les lumières que leur offre la confession sur ces matières, considérons quelle supériorité doit donner aux sermonnaires cette

méditation quotidienne des secrets du cœur, cette étude assidue de nos vices et de nos vertus, cette lutte perpétuelle pour le triomphe du bien, qui exige une connaissance approfondie du mal, et l'on sentira que, s'il est facile de prêcher médiocrement, un sermonnaire de talent est un homme de premier ordre (1). On étudie toujours de près un adversaire : aussi l'étude plus froide, plus désintéressée que le moraliste fait de nous et de lui-même, ne soutient-elle pas toujours la comparaison avec ces recherches patientes et prolongées que dirigent les prédicateurs dans les replis les plus ignorés du cœur : La Bruyère, La Rochefoucauld s'étudient par goût, Bossuet ou Bourdaloue par devoir.

Mascaron ne mérite pas d'être rapproché de ces hommes illustres; ce n'est pas un prédicateur moraliste. Il n'a pas de système, comme celui de La Rochefoucauld, il n'a même pas une méthode toujours suivie, comme celle de Bourdaloue. Bourdaloue, qui doit être lu, comme Joubert le dit de Nicole, avec un « désir de pratique », n'oublie jamais de couronner par une conclusion morale les discussions théologiques, il est plus moraliste que théologien. Il pénètre dans le détail de nos passions, il n'est pas de mystère qu'il ne dévoile, de mouvement si secret qu'il échappe à sa vue exercée; la morale tient beaucoup moins de place dans les sermons de Mascaron : soit que les copistes aient volontairement omis de transcrire les développements qui appartenaient plus à la morale qu'à la théologie (en effet les morceaux de cette nature sont interrompus quelquefois par un *etc.*), soit que l'orateur lui-même se proposât de terminer en chaire par un développement improvisé.

Cependant, lorsque Mascaron consent à laisser de côté les discussions scolastiques pour mettre en lumière quelque vérité morale, il nous fait regretter qu'il se soit inspiré si souvent des

---

(1) On se rappelle la comparaison que fait La Bruyère entre le prédicateur et l'avocat, et quelle conclusion il en tire.

théologiens et des controversistes, au lieu de parler le langage qui convenait à des auditeurs contemporains de nos plus grands moralistes. Mascaron, sans atteindre à l'originalité des idées, n'est pas banal. Son véritable mérite est de rendre avec éloquence les idées générales, de renouveler par le détail du style les vérités les plus connues. Il exprime, par exemple, avec autant d'agrément que de force, la vanité des espérances mondaines (sermon sur l'Espérance, exorde) : « Il n'est que » trop vrai que les rois de la terre font rigoureusement pra- » tiquer l'espérance à leurs courtisans. On peut dire qu'elle » est le fond et l'appointement le plus universel qui retient à » l'entour de leurs personnes augustes cette foule de gens de » qualité qui forment la cour, et qu'on cesserait de les suivre » si l'on cessait d'espérer. Mais, hélas ! que cette espérance » est trompeuse, hélas ! qu'elle est stérile ! Elle est trom- » peuse, vous le savez : le monde est plein de courtisans » désabusés qui, las de se plaindre, ont renoncé aux pro- » messes de cette infidèle maîtresse. Mais, hélas ! qu'elle » est stérile ! Car, outre qu'elle ne donne ses fruits que « sur l'arrière-saison de la vie, c'est que tout au plus elle ne » donne qu'une grandeur qui passe avec la légèreté de l'ombre » et l'instabilité du vent (1). » Mais quoi ! l'homme ne peut vivre sans espérer : « Si le juste vit par la foi, selon la doctrine » de saint Paul, on peut dire que le malheureux ne vit que par » l'espérance, qui est à la vie morale ce que le cœur est à la » vie naturelle ; et, s'il est vrai que cette noble partie de nous- » mêmes reçoit la première le mouvement et la vie et qu'elle » les perd la dernière, il est également vrai que la première » chose qui vit en nous, c'est l'espérance. Nous ne commen- » çons pas plutôt de vivre que nous commençons à espérer, et » nous ne cessons d'espérer que lorsque nous cessons de

(1) Bossuet a développé la même idée au commencement du premier point du panégyrique de sainte Thérèse.

» vivre. Un malheureux que tout le monde abandonne n'est » jamais abandonné de son espérance, et, comme un vaisseau » qui craint les foudres du ciel et les écueils de la terre est » arrêté par une ancre *(anchora fundabat naves)*, un mal- » heureux contre qui tout le monde est déchaîné n'est jamais » délaissé de l'espérance. Cette vertu charitable lui prête la » main pour le soutenir sur le bord du précipice, en lui faisant » entrevoir quelque petit rayon d'une meilleure fortune. »

C'est l'espérance qui soutient le chrétien dans les épreuves les plus redoutables, mais c'est une espérance auguste et magnifique, comme les promesses de la religion. Elle l'encourage et le console en lui faisant par avance goûter les biens célestes. Au milieu des tristesses de la vie, le chrétien conserve une joie intérieure toujours égale : « Les divertissements » qui semblent les plus innocents lui sont interdits, les » richesses lui sont funestes. A juger suivant le sentiment des » hommes, le chrétien est la plus malheureuse créature qui » soit au monde. Il n'y a point de plaisir dont sa condition ne » l'oblige de se priver..., et s'il veut vivre selon son état, il n'a » que la croix et la pénitence pour partage. » Et c'est au milieu d'une vie de privations, de luttes journalières contre ses passions, que le chrétien trouve le secret du bonheur : c'est que l'espérance le ranime et le défend contre toutes les défaillances. De telle sorte que la foi, considérée humainement, serait encore le gage le plus assuré d'une vie heureuse et tranquille. Mascaron développe fort bien cette vérité de la morale chrétienne : « Le partage des chrétiens n'est pas si petit que » vous pensez. Abandonner tout le reste et se réserver l'espé- » rance, c'est se réserver le plus vaste, le plus doux et le plus » entier de tous les biens. Je dis que c'est se réserver le plus » vaste de tous les biens, parce que c'est abandonner un bien » infini pour prétendre à un bien qui soit sans limites. C'est le » plus doux de tous les biens : la jouissance des biens est tou- » jours traversée par une quantité d'amertumes qui s'y mêlent,

» au lieu que l'espérance est épurée de toutes sortes de mal-
» heurs. Enfin c'est le plus entier de tous les biens. La jouissance
» ne nous les donne que par succession, que goutte à goutte, au
» lieu que l'espérance les représente tout entiers dans la durée
» et l'étendue, de sorte que cet homme dont il est parlé dans
» les fables (1) n'est pas si malheureux que l'on pense en se
» réservant l'espérance. »

Cette opposition entre un bien fini et un bonheur sans limites a inspiré à Pascal plusieurs de ses pensées les plus éloquentes : une autre fois encore Mascaron moraliste a l'honneur de nous faire songer à Pascal ; c'est lorsqu'il nous montre que Dieu et l'animal sont également incapables d'ennui (ces rapprochements étranges ne choquent pas Mascaron), mais que l'homme a besoin de divertissement. Pourquoi cela ? c'est que l'homme n'est pas occupé tout entier par les besoins grossiers du corps, comme l'animal, et qu'il ne sent pas en lui-même les perfections infinies de Dieu. De là le besoin du divertissement et l'horreur de la solitude. La solitude est « contre l'ordre naturel », et pour aimer la solitude il faut que l'homme soit « abondant en beau-
» coup de choses et qu'il se suffise à lui-même. » Pourquoi faut-il que ces idées profondes soient gâtées par le style bizarre et scolastique de l'orateur ? Il ne suffit pas à un écrivain de découvrir, comme par hasard, une belle pensée ; s'il ne la met habilement en œuvre, s'il l'étouffe pour ainsi dire, sous une foule de détails oiseux, il n'a rien fait, et il laisse toute la gloire aux véritables écrivains qui sauront penser fortement et rendre leur pensée avec éclat. Mascaron n'a pas le discernement de ses propres beautés, les idées originales et les lieux-communs semblent égaux à ses yeux.

C'est ainsi que dans le même discours (le panégyrique de saint Jean-Baptiste) Mascaron trace du précurseur de Jésus-Christ un portrait qui fait songer au saint Paul de Bossuet,

(1) Alexandre.

mais en nous rappelant la prodigieuse distance que Bossuet met entre ses rivaux et lui : « Je vois, dit Mascaron, dans la » Judée un homme bien extraordinaire qui, sans maître, » sans études, sans lecture, parle hardiment aux rois, devient » le censeur de la cour et éclaire tout le monde. D'où est-ce » que cet homme a de si belles connaissances, lui qui n'a » jamais appris de personne ? D'où vient qu'il attire toutes les » villes, qu'il fait trembler Hérode et toute la cour de ce prince, » lui qui n'a ni lettres ni étude ? *Quomodo hic litteras scit ?* On » ne l'a pas vu dans l'*université* de Jérusalem, on ne l'a » jamais vu sous les docteurs ; d'où vient donc cet éminent » savoir? Ne faut-il pas dire qu'il est la véritable lumière ? » Où est l'admirable passage de Bossuet ? Où sont ces triomphes de saint Paul, ces églises établies en Grèce par l'apôtre, cette science que la Grèce n'enseigne pas et que Rome n'a pas apprise ? Il en est souvent ainsi dans les sermons de Mascaron. Soit infidélité des copistes, soit négligence de l'orateur, il arrive parfois que le style ne répond pas à la beauté des idées : dans ces passages, les manuscrits nous donnent plutôt la substance des sermons de Mascaron que le texte même de ces discours. Dans d'autres morceaux au contraire, son style et ses idées sont d'un moraliste véritable.

Nous avons déjà dit avec quelle vivacité Mascaron s'élève contre les Grands ; ajoutons que ces attaques sont d'un prédicateur qui connaît bien la cour et qui a peut-être appris de La Rochefoucauld à soupçonner le mal caché sous les dehors les plus spécieux. Ne reconnaît-on pas le tour d'esprit chagrin du grand moraliste, dans ces doutes qu'inspirent au prédicateur certaines conversions? « Tout-à-l'heure, dit-il aux courtisans » dans son sermon pour la Purification, vous quitterez le » plaisir criminel, parce que vous serez chagrins, inconstants » par tempérament, non pas parce que vous serez chastes par » devoir... Ainsi, d'ordinaire, vous ne triomphez d'un péché » que par un autre... Vous donnez à la gloire qui accompagne

» la modération et la générosité le pardon d'une injure que » vous avez refusé à la loi de Dieu. » Tout le monde se rappelle les maximes de La Rochefoucauld, les doutes élevés sur la chasteté des femmes par le moraliste (1re maxime) : sa profonde remarque sur ces vices qui nous quittent, alors que nous nous flattons de cette créance que nous les quittons les premiers (maxime 192e), ou sur cette clémence, dont nous nous faisons honneur, et qui n'est qu'un effet de notre vanité ou de notre paresse (maxime 15e). Ce sont chez Mascaron moins des imitations de La Rochefoucauld que des réminiscences. Le prédicateur ne le cède guère au moraliste en défiance contre l'espèce humaine : « Imprudents que nous sommes, dit-il » encore dans le même sermon pour la Purification, nous ne » voyons pas que ce vice sera chassé par un autre, nous ne » faisons que changer de maladie sans nous guérir jamais. » Ce sont là des idées chères à La Rochefoucauld : « Il y a des » rechutes dans les maladies de l'âme comme dans celles du » corps. Ce que nous prenons pour notre guérison n'est le » plus souvent qu'un relâche ou un changement de mal » (maxime 193e). » On se rappelle cette « génération conti- » nuelle » des passions dans notre âme, qui fait que la ruine de l'une est presque toujours l'établissement d'une autre. Dans l'oraison funèbre de Madame, Mascaron se souviendra encore de l'une des maximes : « Le trop grand empressement qu'on a » de s'acquitter d'une obligation est une espèce d'ingratitude », avait dit La Rochefoucauld (maxime 226e) ; Mascaron, faisant le portrait du Magnanime, assure que « n'aimer pas à devoir » longtemps un bienfait est une espèce d'ingratitude. » (1)

Comme La Rochefoucauld, Mascaron n'aime pas à être dupe

(1) Fénelon, critiquant un médiocre prédicateur, le félicite malignement d'avoir « fait une anatomie des passions du cœur qui égale les Maximes » de M. de La Rochefoucauld. » (1er dialogue sur l'Eloquence.) — Fénelon condamne évidemment l'abus de cette méthode, car l'usage en est légitime et nécessaire.

des apparences les plus belles. Dans le même sermon pour la Purification, il explique finement l'indulgence avec laquelle nous jugeons des bonnes dispositions d'un mourant. Il y a là un mouvement naturel de pitié, qu'il ne méconnaît pas, mais ce n'est pas tout : cette compassion même est intéressée. Notre amour-propre aime à se flatter de la pensée que Dieu sera aussi clément envers nous qu'envers nos semblables, et nous espérons désarmer notre propre juge en jugeant les autres sans rigueur.

Dans le sermon sur la Passion, Mascaron ne se montre pas moins pénétrant. Il signale avec éloquence les funestes effets de l'envie, cette passion qui nous rend impitoyables pour les autres, comme elle-même est impitoyable pour nous. Rien, dit l'orateur, n'est plus terrible que l'envie, et les haines les plus dangereuses sont celles que l'envie a envenimées. Les autres inimitiés, ajoute-t-il, disparaissent avec la cause qui les a fait naître : l'envie, au contraire, s'attaque à la personne même de notre ennemi. Deux rivaux peuvent s'aimer quand leur ambition est satisfaite ; un bon office peut faire oublier une grave offense ; l'envie ne pardonne jamais : « Elle ne peut finir » qu'avec l'honneur et la vie de celui qu'on hait... Tant qu'il » aura les belles qualités qui le font éclater dans le monde », il sera haï de nous. Tous ceux qui ont fait la triste expérience de cette honteuse passion reconnaîtront la justesse de ces idées, et Mlle de Scudéri avait peut-être emprunté à Mascaron cette peinture qu'elle trace de l'envie, dans ses *Conversations sur la Morale du Monde* (tome 1er, p. 48) : « L'envieux, dit-elle, » ne peut cesser d'avoir de l'envie qu'en voyant périr tous ceux » qui sont l'objet de cette lâche passion dans son cœur. »

Le sermon sur la *Tempérance* s'ouvre par le développement de cette idée qu'il est plus difficile de se vaincre soi-même dans la prospérité que dans la mauvaise fortune : « Celui qui » n'a encore eu prise qu'avec la mauvaise fortune n'a combattu » que le moindre de ses ennemis et n'a éprouvé que la moindre

» partie de sa force. La prospérité et les plaisirs ont des » aiguillons plus puissants... pour sonder les âmes et pour » éprouver la constance : *Secundæ res acrioribus stimulis* » *explorant animos.* Après tout, en supportant les misères, » il semble qu'on s'y accoutume à la fin et que le temps les » rend familières. Mais dans la prospérité, il est étrangement » difficile de conserver le milieu qui fait toute l'essence de la » vertu. » Cet exorde n'est encore qu'un lieu-commun ; mais le même sermon renferme un excellent passage, où Mascaron commente avec pénétration le mot de l'Evangile : *Beati pauperes spiritu* ; il nous montre que le désintéressement ne suit pas toujours la pauvreté, que la richesse n'entraîne pas toujours avec elle un attachement coupable aux biens de fortune. Mascaron développe cette idée juste et neuve avec une certaine sévérité envers ces pauvres toujours prêts à se révolter contre la volonté de Dieu, qui croient que la pauvreté, sans la résignation, suffit pour plaire au ciel. Après avoir montré que pour goûter les douceurs de l'Eucharistie, le cœur doit être dégagé de toutes les choses du monde, il ajoute : « Que ceux qui ne » sont pas assez de condition et de naissance pour goûter les » plaisirs du monde ne se flattent pas ici. Il y a une gourmandise de désir aussi bien qu'une gourmandise d'effet... Il faut » avoir une grande tempérance pour goûter le fruit de l'Eucharistie. Ah ! que les âmes saintes en ressentent bien les douceurs ! Ah ! qu'elles en goûtent paisiblement les consolations » au milieu quelquefois des plaisirs où leur condition les engage. » Cette condition n'est qu'un obstacle au salut, elle rend la vertu plus difficile : « Car, dit saint Augustin, il y a » des plaisirs attachés à la vie, qu'on peut prendre licitement: » cela est bien chatouilleux. Il faut une tempérance de cœur, » une sobriété d'âme ; il faut dire comme Esther au milieu des » festins et des plaisirs : *Tu scis, Domine, quoniam ista* » *abominor.* Vous savez, mon Dieu, que je déteste toutes ces » choses et que je ne les accepte qu'à cause de ma condition

» qui m'y engage... Ainsi ces âmes saintes, nonobstant les » plaisirs où leur condition les engage ne laissent pas de goûter » les douceurs de l'Eucharistie, parce qu'elles gardent une » tempérance et une sobriété de cœur : *leur âme* est dans la » fuite des plaisirs pendant que les plaisirs courent après elles. » Les altérations partielles de ce texte n'enlèvent rien à la justesse et à la finesse de la pensée; mais combien l'Esther de Racine n'est-elle pas plus éloquente!

Après avoir montré, dans le panégyrique de saint Jean, combien l'orgueil est déplacé dans une créature qui doit à Dieu le meilleur d'elle-même, après avoir éloquemment humilié ces hommes qui ne rapportent qu'à eux l'honneur de leurs succès, Mascaron nous fait voir avec beaucoup de pénétration les détours que prend l'orgueil pour nous séduire. Il est en effet un orgueil raffiné, d'autant plus dangereux qu'il se couvre des apparences les plus innocentes. Nous ne sommes plus assez hardis pour nous dire les auteurs de toutes nos perfections; mais nous croyons avoir assez fait pour la modestie quand nous les avons rapportées à Dieu, sans renoncer pour cela à nous en glorifier aux yeux du monde : « L'oraison est un don du » Ciel, mais je suis bien aise qu'on sache que je prie Dieu » volontiers. La science est un don de Dieu, mais je suis bien » aise qu'on sache que je suis une savante. » (Mascaron s'adresse à des religieuses : il faut donc espérer qu'il aura touché ce point de morale avec plus de délicatesse que d'à-propos, bien qu'il ajoute, en parlant de saint Jean qui s'anéantissait lui-même : « C'est, mes chères sœurs, ce que je vous recom- » mande »). C'est pourquoi nous devons nous estimer trop heureux quand Dieu nous frappe, pour nous donner le moyen d'éviter le péché, et que nous pouvons dire avec saint Paul : « J'ai un ange de Satan qui m'a été donné pour me souffleter : » *Datus est mihi angelus Satanæ qui me colaphizet.* » Et pourquoi cela? *Ne magnitudo revelationum extollat me.* C'est « de peur que la grandeur des révélations et des grâces que

» Dieu m'accorde ne vienne à m'enfler le cœur et à me soule-
» ver contre mon Dieu. » (Sermon sur les afflictions.)

Dans le sermon pour le jeudi de la première semaine de l'Avent, Mascaron décrit avec finesse les ruses du mauvais esprit pour triompher de notre vertu. Le serpent fait d'abord à Eve une demande captieuse. « Connaissant qu'Eve n'avait » qu'une crainte servile, il comprit qu'il n'aurait pas beaucoup » de peine à la vaincre : il en est ainsi de nous. L'Avarice se » présente et nous demande : pourquoi Dieu vous défend-il de » souhaiter du bien, lorsqu'il en a donné à d'autres en abon- » dance ? L'Ambition nous interroge : pourquoi, étant de con- » dition, ne cherchez-vous pas à paraître et à vous élever » comme les autres ? Pourquoi, ayant l'esprit et le jugement » excellents, ne feriez-vous pas tous vos efforts pour acquérir » les charges au préjudice des autres ? Messieurs, si vous » voulez dire franchement la vérité, vous m'avouerez que vous » répondez comme Eve : *Ne forte moriamini.* Il ne tiendrait » pas à moi, dites-vous, mais Dieu l'a défendu sous peine » d'être damné. Il y a déjà un commencement de corruption » en vous lorsque vous faites cette réponse... C'est déjà avoir » l'esprit gâté de souhaiter que ce qui est criminel ne soit pas » défendu... Et ce n'est pas encore tout. Le démon poursuit » sa pointe et dit à Eve : Pour le moins, si on vous a dé- » fendu de manger du fruit, on ne vous a pas défendu de le » regarder. Eve l'écoute et le regarde. » Nous allons, poursuit l'orateur, du même train qu'elle. Nous n'osons faire une injustice manifeste, mais nous recourons à quelque expédient, à « quelque finesse » que nous ne croyons pas défendue. Nous oublions que nos passions sont « des chevaux fougueux », faciles à retenir d'abord, indomptables si nous leur lâchons un moment la bride. S'exposer au danger, c'est déjà une faute. Y a-t-il quelqu'un qui ait une mauvaise inclination et qui cherchant à la contenter ne soit pas tombé dans le péché ? « Vous » sentez que vous aimez avec passion une personne. Que vous

» dit le monde? Il faut changer cet amour désordonné en une » amitié. Il en faut conclure autre chose : cela est encore trop » dangereux : il ne la faut jamais voir. » Il faut, en un mot, nous roidir contre nos passions, nous « mettre dans un état » violent », pour nous défendre de ce sommeil de l'âme, qui commence par une langueur délicieuse et qui finit par la mort.

C'est ainsi qu'en 1670, Mascaron tracera une admirable peinture de l'âme égarée, qui craint d'apercevoir trop clairement la laideur du péché, et qui « tremble de découvrir les » crimes moins doux. »

A en juger par un passage du sermon sur la Justice, Mascaron ne partage pas l'optimisme étroit de ceux qui regardent les biens et les maux comme équitablement répartis sur cette terre, il ne fait pas difficulté d'avouer que le soleil mûrit également les moissons des bons et celles des méchants, et, parlant au figuré, il ajoute que ces dernières sont d'habitude les plus favorisées. La justice divine en effet ne s'exerce pas et ne saurait en aucune façon s'exercer en ce monde, et l'expérience de tous les jours donne ici raison au moraliste.

C'est là une idée élevée : il en est de même de celle que développe Mascaron dans un des fragments cités par le P. Houdry. Il montre que la première punition du crime est l'aveuglement qu'il produit, l'obscurcisssement de la loi morale dans l'âme du coupable. Bourdaloue a fait voir, dans son sermon sur l'Impureté, que la vertu perd son éclat aux yeux du coupable, au point qu'il devient incapable de connaître toute l'étendue de son malheur : « David, dit Mascaron, nous peut servir » d'exemple de l'aveuglement où un pécheur est réduit après » son crime. Ce pauvre prince fut un an entier sans se recon- » naître après avoir commis un adultère et un homicide, et » lorsqu'il revint à soi, il se dit à lui-même : Mes yeux, où » vous êtes-vous arrêtés? Lumière de mes yeux, êtes-vous » éclipsée? » Combien y a-t-il de personnes, dit encore l'ora- » teur dans le panégyrique de saint Jean-Baptiste, qui par

» leurs péchés ont tellement offusqué ce flambeau (de la Raison),
» qu'ils se sont réduits à la nature des bêtes ! » (1)

Mais Mascaron n'est pas un moraliste. Les passages que nous avons cités prouvent seulement ce qu'il aurait pu faire en suivant une méthode plus simple et surtout plus moderne. Avant que les prédicateurs du XVIIIe siècle abandonnent tout à fait le dogme pour la morale, les sermonnaires du XVIIe feront à celle-ci une large place dans leur enseignement, seulement l'étude du dogme donnera à leur parole une autorité qui manquera à la prédication de leurs successeurs (2). Or, Mascaron semble au contraire un de leurs devanciers. Ses sermons sont avant tout théologiques. Dans ceux-là mêmes que nous possédons en entier, et qu'il prononça devant le roi, comme son sermon sur la Passion, Mascaron reste encore docteur et controversiste : il n'est moraliste que par accident : nous avons dû recueillir les morceaux assez rares qui témoignent qu'il eût pu l'être avec originalité, parfois avec profondeur, si sa méthode eût été plus judicieuse.

---

(1) Ainsi Bossuet nous montre que la félicité des enfants du siècle, leur impunité dans les plaisirs illicites, sont « une vengeance que Dieu com-» mence d'exercer sur eux. » (1er sermon sur la Providence.)

(2) On sait avec quelle autorité M. Nisard a porté ce jugement dans son *Histoire de la Littérature française.*

CHAPITRE TROISIÈME

LA DOCTRINE DE MASCARON

Mascaron, tout en faisant une large part à la théologie, évite de discuter les dogmes fondamentaux de la Religion. — Il se plaît aux subtilités de la dialectique, il s'inspire des docteurs et des commentateurs. — Il y a donc de la recherche dans sa doctrine. — Ses idées sur quelques points particuliers. — Sermon de controverse contre les Protestants. — Comment nous parvenons à la vérité religieuse. — Mascaron ne rejette pas absolument l'autorité de la raison, nécessaire pour s'élever à la Foi, mais ce premier degré franchi, il repousse la raison elle-même, ou du moins la subordonne, la sacrifie parfois même à la Foi. Il se plaît alors à l'humilier, presque à l'outrager. — Il dédaigne les vertus morales elles-mêmes. — Tendances au mysticisme. — Mascaron admet à la fois le libre-arbitre et la prédestination. — Colère de Dieu envers les méchants. — Le Dieu du sermonnaire est dur et passionné.

Enseignement moral de Mascaron. — Nécessité de la résignation, mais d'une résignation joyeuse. — De l'aumône. — Mascaron, plus sage dans la pratique que dans les discussions théologiques, nous défend de prétendre à la perfection. — Mascaron ressent toute la tristesse du christianisme, en même temps que les joies et les triomphes du chrétien sauvé. — Toute sa doctrine morale se résume en un point : le christianisme est une loi de crainte, mais c'est encore plus une Loi d'Amour.

Mascaron ne semble pas avoir pris part aux grandes querelles religieuses de son siècle. Il fait, il est vrai, dans son

enseignement, la place la plus large à l'amour divin, mais il n'en eût pas moins désavoué les quiétistes ; et malgré certaines rigueurs de sa morale, malgré sa croyance à la prédestination, il reste certainement bien loin des idées jansénistes. Il n'est pas inutile toutefois d'étudier sa doctrine. Sans doute son enseignement n'est autre que celui de l'Eglise elle-même ; mais le dogme catholique n'est pas toujours si expressément défini que toute liberté soit ravie aux esprits les plus orthodoxes. On peut, par exemple, rester sévèrement catholique, et regarder d'un œil favorable ou contraire les mystiques déclarés, dénier à la raison toute autorité ou lui donner une place à côté de la foi, incliner vers une morale plus facile ou plus rigoureuse. La doctrine d'un orateur catholique, c'est le choix qu'il fait dans les choses douteuses en se soumettant aux dogmes nécessaires. Il est inutile de montrer toute l'importance de cette étude : il n'est pas aisé d'en faire comprendre la difficulté lorsqu'il s'agit d'un orateur dont presque toutes les œuvres ont disparu, dont il faut quelquefois juger les idées sur quelques mots, et chez lequel il n'est pas toujours facile de faire la part de l'expression et celle de la pensée.

Nous essaierons de déterminer quels sont les points principaux de la doctrine de Mascaron, quelles conclusions pratiques l'orateur en tire, quel est son enseignement théologique et quelle est sa morale. Controversiste, Mascaron se distingue surtout par le mépris qu'il montre pour la sagesse humaine et pour les vertus morales ; directeur, il enseigne presque uniquement un précepte qui résume, il est vrai, tous les autres, *l'amour de Dieu*.

Le propre des théologiens comme Mascaron, c'est d'éviter les grandes questions, ou du moins les discussions approfondies sur les points principaux du dogme. Mascaron ne consacre pas

son éloquence à l'expression des vérités capitales de la foi : il aime mieux obéir à tous les caprices d'une imagination trop ingénieuse, et le goût des subtilités scolastiques lui fait perdre celui des pensées simples et grandes. Les explications bizarres et subtiles ne lui font jamais défaut : témoin cette idée que Dieu, dans le mystère de l'Eucharistie, se plaît à tromper tous nos sens, pour les punir d'avoir causé jadis la perte du premier homme (Sermon sur la Foi). Il entre dans les plus grands détails sur cette « vengeance que Dieu veut tirer des sens de » l'homme. » On croirait entendre un docteur exposer l'une des vérités les plus importantes de la religion, plutôt qu'un bel esprit se faisant l'écho de la théologie scolastique.

C'est ainsi qu'après avoir blâmé, dans son sermon sur la Prudence, ceux qui se prétendent les conseillers de Dieu, il les imite lui-même, et nous énumère les preuves que Dieu nous a données de sa sagesse en établissant l'Eucharistie : il semblerait qu'il ait assisté lui-même aux conseils éternels. Jésus-Christ, dit-il, en instituant l'Eucharistie, a embrassé d'un coup d'œil le passé, le présent et l'avenir : et il explique longuement ce que le divin maître a vu dans chacun de ces temps. Par exemple, dans le passé, Jésus-Christ trouve trois figures qui le représentaient à l'avance, savoir le sacrifice d'Isaac, la manne, l'agneau pascal, et l'orateur s'oublie à comparer l'Eucharistie à ces figures qui l'annonçaient.

Aux yeux de Mascaron en effet, aucun détail, si minime qu'il soit, n'est indifférent dans la religion : croyance assurément respectable, si elle n'engageait l'orateur dans des subtilités infinies. Chaque détail devient à ses yeux un argument nouveau.

On sent le danger d'une pareille méthode, et pour la religion, et pour le bon goût. Dans le panégyrique de saint Jean, Mascaron compare la science des anges à celle du précurseur de Jésus-Christ : « En ceci, dit-il, je ne sais si saint Jean ne » s'est pas élevé au-dessus des anges. Les anges ont connu les

» êtres créés, il est vrai, mais ils les ont connus avec dépen-
» dance; leur connaissance leur est arrivée avec subordination.
» Les anges d'une hiérarchie dépendent d'une autre. Les intel-
» ligences supérieures éclairent et illuminent les inférieures :
» mais quel a été l'ange supérieur de saint Jean-Baptiste ? Qui
» l'a éclairé et purifié ? Ah ! ne croyez pas que ç'ait été une
» intelligence. Dès le sein de sa mère, il a connu toutes
» choses, et il en a connu les espèces sans le ministère d'aucun
» ange : il est donc indépendant... » Dans le sermon sur la Justice, il nous montre Jésus mourant « baissant la tête, pour
» dire que, quoiqu'il soit Dieu, il est aussi créature dans son
» humanité sacrée ». Il n'y a pas, dit-il dans son sermon sur la Tempérance, de science où Jésus-Christ ne nous « ait donné
» de nouvelles routes et découvert de nouvelles lumières. » Il ajoute que l'on avait cru jusqu'à Jésus-Christ que « l'existence
» était la dernière perfection des créatures, » mais que l'incarnation a montré aux philosophes leur erreur, puisque « la sub-
» stance et la personnalité de Jésus-Christ ont été dépouillées »
pour subsister par celles du Verbe. Ainsi les « accidents peuvent
» demeurer sans la substance. » Mascaron nous explique de même avec détail la nécessité de l'Incarnation. Dieu, dit-il, était infiniment adorable : il n'était pas infiniment adoré. Dieu se fait d'abord autant d'adorateurs en produisant les êtres spirituels et les créatures corporelles : mais c'étaient des adorateurs indignes de Dieu. L'ange (créature spirituelle) ne pouvait offrir de l'encens à Dieu ; les substances corporelles étaient incapables d'honorer Dieu. Que fait le Tout-Puissant ? Il unit le corps et l'esprit, et crée l'homme « que saint Grégoire de
« Nazianze appelle doctement un adorateur mixte, qui joint
» l'adoration intérieure de l'esprit à l'adoration extérieure du
» corps. » Mais Dieu n'était pas encore adoré infiniment : il fallait donc qu'un Dieu-Homme offrît à Dieu une adoration infinie : Jésus était donc le seul qui pût « satisfaire dignement et infiniment » (Sur le nom de Jésus). On le voit, la théologie de

Mascaron est loin d'être simple. Il raffine pieusement, il croit approfondir les desseins de Dieu, et les expose avec une subtilité naïve. Prenant la religion pour démontrée, ou plutôt n'imaginant pas qu'on en puisse souhaiter une démonstration, il ne cherche pas de raisons de croire, mais il en invente pour admirer, et fait honneur à la sagesse divine de desseins mystérieux, qui n'existent que dans son imagination. En un mot, il y a du bel-esprit dans sa foi ; elle est sincère et profonde, elle n'est jamais simple.

Aussi Mascaron cite-t-il fort rarement l'Evangile, et très-souvent l'Ancien-Testament, dont les poétiques images se transforment entre les mains de la Scolastique en allégories et en arguments parfois étranges. Il demande à l'Ecriture non des inspirations, mais des preuves. (1) Mais il a lu beaucoup moins l'Ancien et le Nouveau-Testament que les Pères, et il préfère parmi eux ceux dont le génie est le plus subtil et le plus aventureux en deçà de l'orthodoxie. Tertullien lui inspire la même admiration qu'à Bossuet. Saint Cyprien, saint Chrysostôme, surtout saint Augustin, telles sont ses autorités habituelles. Il n'est pas jusqu'aux plus infimes théologiens, comme Pic de la Mirandole et l'abbé Rupert, auxquels il n'emprunte les idées les plus subtiles et les plus cherchées. Sainte Thérèse, nous le verrons plus loin, a exercé sur Mascaron une grande influence. Il aime à vanter « ces routes extraordinaires, ces » chemins si particuliers et si peu frayés », qu'il est impossible au commun des hommes de découvrir, et que fit suivre l'Esprit-Saint à sainte Thérèse. Il ose à peine, dit-il, suivre cette grande sainte dans la sublimité de ses oraisons, dans son amour, dans sa générosité héroïque : il vante avec complaisance

---

(1) C'est le défaut que reproche aux prédicateurs du Moyen-Age M. Lecoy de La Marche, dans l'excellent ouvrage intitulé : *La Chaire française au Moyen-Age.* « Ils envisagent presque uniquement l'Ecriture » comme nne mine inépuisable d'allégories. » (Page 432.)

cet exemple séduisant et dangereux. Il appelle la grâce d'un nom singulier, « l'*Art d'aimer* », et il compare à un labyrinthe ces détours merveilleux que parcourt l'âme qui en est touchée. (1)

Il serait aisé de citer un grand nombre de passages où Mascaron se perd comme à plaisir dans les subtilités de la scolastique. On le sent, l'orateur s'adresse à un auditoire dont la foi est inébranlable, et devant lequel il peut tout oser, jusque là que, dans son sermon sur la Justice, il ne craint pas d'affirmer que Dieu punit les mauvaises communions par un redoublement de mortalité à l'époque de Pâques : « Et pourquoi » pensez-vous que dans le temps de Pâques on voit tant de » morts, tant d'infirmes, tant de malades?... J'apprends de » saint Jean Chrysostôme que l'indigne communion cause la » mort à plusieurs. »

Mascaron s'est donc trop souvent oublié à des subtilités singulières et moins faites pour inspirer un prédicateur qu'un docteur disputant dans une école. Théologien et controversiste, il ne s'est pas rendu compte de cette loi de son art, que l'éloquence languit dans ces discussions oiseuses, et ne saurait parler la langue barbare de la scolastique.

Essayons de déterminer quel était l'enseignement de l'orateur sur quelques-uns des principaux dogmes de la religion.

L'un des sermons de l'Avent nous semble présenter un intérêt particulier. Il nous permet en effet de juger des sentiments de Mascaron envers les protestants. Ce sermon est inspiré par le zèle évangélique le plus pur, et si l'orateur ne ménage pas les idées des réformés, du moins s'abstient-il à l'égard de leurs personnes de toute dureté de langage. Dans une discussion de dix pages, nous n'avons pas un excès de parole à

---

(1) « C'est l'ordre de la Providence divine de mener ses créatures par » des routes inconnues. » (Sermon sur la présentation.)

regretter à l'égard de « Messieurs de la religion prétendue » réformée », mérite remarquable chez un orateur de vingt-six ans. Mascaron ne témoigne point à ses coreligionnaires une partialité blâmable : il commence en effet son sermon en leur déclarant qu'ils sont en possession d'une foi parfaite : mais qu'ils sont loin de pouvoir en dire autant de leurs mœurs. Mascaron parle-t-il des protestants, c'est avec l'accent de la charité apostolique. Tout au plus laisse-t-il échapper quelques mots empreints d'une ironie discrète, comme celui-ci : « Ne vous moquez-vous pas, Messieurs, d'apporter, pour prouver » l'antiquité de votre religion les personnes qui l'ont professée » intérieurement ? » Et il ajoute, non sans raison, que des croyants qui cachent leur foi ne sauraient prétendre à fonder une véritable église. Dieu ne nous eût-il pas obligés à l'impossible, en nous faisant une loi de chercher une église cachée dans le cœur de quelques élus ? Il n'y a pas là un mot dont puissent s'offenser les adversaires de Mascaron, et l'orateur ne craint pas de faire toutes les concessions qui ne compromettent pas sa cause. Si profond que soit son respect envers le saint siége, il avoue sans difficulté que la papauté, bien que d'institution divine, a souffert des mœurs relâchées de plusieurs pontifes. Il sait que c'est là un des griefs du protestantisme, et il conjure les réformés de ne pas « effaroucher leurs esprits par » ces monstres qu'on leur a faits des papes... » Cette sincérité dans la discussion, préférable à toutes les habiletés, fait le plus grand honneur à Mascaron, en même temps que l'on ne peut méconnaître l'affection sincère dont ses « frères dévoyés » sont l'objet pour lui.

La vigueur de l'argumentation n'en souffre pas, et l'on peut croire que Mascaron ne fait aucune concession sur le fond même du débat ; au contraire, il expose avec une grande rigueur ses arguments contre l'Eglise réformée. Nous nous y arrêtons pour juger de son talent dans la controverse. Son discours se compose de deux parties.

Dans la première, Mascaron montre aux protestants qu'ils n'ont pas la véritable Eglise. En effet, l'antiquité est « la » marque essentielle de l'Eglise », et les réformés, qui datent de cent cinquante ans tout au plus, ne sauraient opposer cette faible durée aux seize cent soixante années que compte l'Eglise catholique sous le pontificat d'Alexandre VII. Objecteront-ils qu'ils sont eux-mêmes les héritiers directs de la véritable Eglise? Il n'en est rien, puisque, de l'aveu même de Luther, l'Eglise avant lui était non pas seulement obscurcie, mais encore anéantie, « *non solum obscuravèrunt; sed penitus* » *exstinxerunt* ». Calvin ajoute dans sa fameuse épître à François Ier que l'Eglise n'était point, qu'il n'y en avait pas même l'extérieur. Quant à ces prétendus élus qui auraient été les silencieux précurseurs de Luther, Mascaron en fait justice : « Ils étaient tous en péché mortel », et Calvin déclare lui-même que nous sommes obligés de professer notre foi extérieurement. Il pousse les protestants dans leurs dernières retraites : disent-ils par exemple qu'ils continuent la tradition de la primitive Eglise, font-ils remonter leurs croyances jusqu'à l'Eglise d'Ethiopie? Mascaron les suit jusque-là, et les battant sur leur propre terrain, leur apprend savamment que cette Eglise admettait les images, rejetées par la réforme avec une sorte d'horreur. Mais, diront les réformés, si l'antiquité est une preuve de l'origine divine de l'Eglise, faudra-t-il donc reconnaître le paganisme comme supérieur au christianisme, dont il est l'aîné? En aucune façon, répond Mascaron : l'Eglise n'est ancienne que relativement à Jésus-Christ, elle n'a pas besoin de remonter plus haut, et mille ans s'ajoutant à sa durée dans l'avenir n'ajouteront rien à son excellence. Aussi l'orateur conclut-il avec sa familiarité ordinaire : « Nous avons ôté à » Messieurs de la religion prétendue réformée leur antiquité, » nous leur avons ôté leurs Ethiopiens, leurs Vaudois, leurs » Albigeois. »

L'orateur consacre la seconde partie de son discours à com-

battre les idées protestantes sur la libre interprétation de l'Ecriture par chacun des fidèles. L'Ecriture, dit-il, ne porte pas en elle-même sa preuve. Ce principe que l'Ecriture est d'inspiration divine n'est pas d'une évidence telle qu'il emporte nécessairement l'assentiment de la raison. Ce n'est pas là une de ces vérités que nous soyons obligés d'accepter sans démonstration. D'ailleurs l'Ecriture ne suffit pas à établir tous les dogmes du christianisme : « Je vous défie, dit Mascaron, de » convaincre Arius par l'Ecriture » de la consubstantialité de Jésus-Christ avec son Père. Il faut ici recourir à l'autorité du concile de Nicée. Dira-t-on que l'Eglise peut se tromper, étant composée d'hommes? Du moins doit-on présumer qu'elle se trompera moins facilement qu'un seul homme, réduit à ses propres forces. L'eunuque de la reine Candace, ayant lu l'Ecriture, eut besoin de saint Philippe pour la lui expliquer.

Une seule subtilité dépare cette argumentation serrée et vigoureuse. Les protestants ayant assuré que les points de foi se « voient » dans l'Ecriture, Mascaron demande comment feront les aveugles. Mais ce trait de mauvais goût ne saurait nous faire regretter moins vivement de n'avoir pas sous les yeux le développement même de l'orateur. Ces notes nous permettent d'assurer que Mascaron possédait les qualités du controversiste, la science théologique, la franchise qui met dans tout leur jour les objections de l'adversaire, l'argumentation précise qui les détruit, la méthode, qui fait régner la clarté dans ces difficiles discussions, et, plus que tout cela, la bonne foi parfaite, le respect pour l'adversaire et pour soi-même, ce qui n'exclut en aucune manière la chaleur d'un zèle vraiment chrétien. Nous aimons à croire que nous possédons la péroraison même de l'orateur; elle est remplie d'une modestie et d'une charité touchantes, car Mascaron n'ignore pas que ses efforts seront sans doute inutiles : « Si leurs oreilles sont fermées, dit-il en » s'adressant cette fois à ses auditeurs catholiques, que ce » sermon vous serve à vous faire demeurer fermes dans votre

» religion, qu'il serve à vous faire connaître l'aveuglement de » vos frères dévoyés. Priez Dieu qu'il les fasse entrer dans la » connaissance de la véritable Eglise, qui est le seul moyen » pour entrer dans l'Eglise triomphante. »

Nous sommes parvenus au point le plus important de cette étude sur la doctrine de Mascaron : Quelle idée se fait-il de la vérité religieuse ? Comment espère-t-il y atteindre ?

Mascaron ne refuse pas à l'homme le pouvoir d'arriver par ses propres forces à la vérité. Au contraire il reconnaît expressément, dans le panégyrique de saint Jean-Baptiste, que l'homme « pourrait raisonner », et « qu'il vient au monde avec le principe du raisonnement ». Mais à ses yeux l'exercice de la raison est accompagné de tant de difficultés qu'il nous est presque impossible d'en triompher, et que la raison est en nous comme si elle n'était pas : « C'est une chose étrange, dit-il, qu'on » définisse l'homme un animal raisonnable... La faiblesse de » cet animal, l'obscurité des choses, la difficulté des sciences, » voilà ce qui empêche son raisonnement. » Le péché originel est la cause de cette faiblesse. Que sert notre raison, puisque nous avons besoin pour l'exercer de maîtres, de lectures, de veilles, et que « les petites productions de nos esprits sont les » fruits de quarante ou cinquante ans d'études ? » Dans le sermon pour le vendredi de la seconde semaine de l'Avent, Mascaron nous rappelle que jamais homme ne fut plus qu'Adam capable de bons conseils. Les lumières de son esprit lui faisaient connaître immédiatement la vérité, sans être contraint de la chercher par les créatures, et son cœur n'avait pas moins de goût pour le bien que son esprit de discernement pour la vérité. « Mais celui qui avait tant de lumières et de force les a perdues » en prenant conseil de lui-même. Il nous a jetés dans l'igno- » rance et dans l'impuissance de nous relever par son péché : » nous avons maintenant besoin du Saint-Esprit. »

Ces ténèbres ne sont pas si épaisses que la raison et la foi ne les puissent percer : c'est en effet par la première que nous sommes conduits à la seconde. C'est la raison qui nous élève à l'idée de Dieu : « Les yeux de la raison servent » pour monter jusqu'à Dieu par les créatures comme par » des degrés, et pour tirer cette conséquence : puisqu'il y » a tant de choses dans cet Univers, il faut de nécessité qu'il » y ait un souverain auteur. » Mais le chrétien ne saurait s'arrêter là, il veut s'élever encore, et, parvenu au terme de sa course, il n'est pas loin de rejeter avec dédain cette raison qui a d'abord éclairé ses pas : « L'œil de la Foi éteint toutes » ces petites lumières pour nous élever à la connaissance de » Dieu. »

Par ces idées, Mascaron se rattache encore à ces esprits sages qui, craignant de défendre la Foi avec des armes dangereuses peut-être pour elle-même, veulent au contraire lui donner l'appui de la Raison : mais, s'il ne rejette pas d'abord l'autorité de celle-ci, il va bientôt la méconnaître. Prêt à se perdre dans les subtilités de la théologie, il rend à peine un hommage rapide à ce « principe » de la Raison, qui, dit-il, « est règle et qui est bon », mais dont les arrêts vont être cassés par la souveraine sagesse ; à ce roi, que Dieu va détrôner, à ce flambeau « que Dieu avait allumé lui-même », mais qu'il va éteindre (sermon sur la Foi).

Dans le troisième sermon de l'Avent, Mascaron subordonne encore la Raison à la Foi. La Foi ne vient pas seulement compléter l'œuvre de la Raison : la Raison sans elle est réduite à l'impuissance : « Notre raison ne saurait, dit-il, se passer de » Dieu... Il en est la règle souveraine. Tout ainsi que le ruis- » seau tarira séparé de sa source et l'arbre séparé de sa racine, » la source vive et la vraie lumière de notre raison étant Dieu » même, si vous vous en séparez, vous ne serez plus qu'un » ruisseau sans source, un arbre sans racines. » Notre raison, dit-il encore, dépend de Dieu et Dieu ne dépend pas de notre

raison ; notre raison ne saurait se passer de Dieu, il en est la règle souveraine, elle n'en est qu'une copie.

C'est là, il ne faut pas s'y tromper, une entière subordination de la raison à la foi. Sans la foi, il n'y a pas pour Mascaron de raisonnement possible, ôter la religion, c'est supprimer l'intelligence elle-même. L'exercice de notre raison suppose l'adhésion de notre entendement aux vérités religieuses : la foi ne vient plus seulement couronner l'édifice de nos connaissances, elle en pose encore les fondements. Mascaron, par exemple, ne songe pas à prouver l'existence de Dieu. Dieu n'a pas voulu, dit-il, prendre de nom dans l'ancienne Loi parce qu'il était alors dans la plénitude infinie de son être et qu'il était « si » connaissable par soi-même et par les propres caractères de » sa grandeur et de sa puissance qu'il n'avait pas besoin de » nom pour être connu. »

La foi de Mascaron est enthousiaste et passionnée. Il ne concevrait pas que l'on fît des choses religieuses l'objet d'une étude longue et méthodique, comme l'est par exemple l'œuvre fort remarquable du protestant Abbadie. Rien n'est plus opposé que ce livre savant et substantiel à la ferveur religieuse de l'orateur catholique. Mascaron nous montre avec hardiesse Zachée entraîné vers le Christ par un mouvement irrésistible, et montant, pour le voir passer, sur un sycomore. Qu'est-ce que le sycomore dans le langage des naturalistes ? C'est, nous dit Mascaron, *ficus insipiens* ; et il voit dans cet arbre un symbole de la croix, objet de scandale pour les nations et de raillerie chez les Juifs. Nous avons fait un pas de plus : la séparation est complète entre la raison et la foi. Les paroles du Christ n'ont point de suite, dit-il avec saint Jean-Chrysostôme : *Verba Christi non habent consequentiam.* De là à dénigrer la raison, il n'y a pas loin : « Vantez-vous, ajoute Mascaron dans » le troisième sermon de l'Avent, vantez-vous de la grandeur » de l'esprit : l'origine en est l'enfer, la terre ; et le démon en

» est le père : quel en sera l'effet, sinon une participation de » la terre et du démon ? »

Dans le sermon sur la Force, Mascaron déclare que l'Eucharistie produit une sainte ivresse et fait perdre la raison : « Cette » ivresse ne serait pas parfaite si elle ne faisait perdre l'esprit. » C'est la preuve que le grand Augustin veut avoir pour con- » naître si nous avons approché dignement de ce sacrement : » *Si vos inebriat calix Domini, præclarus videbitur in alie-* » *natione mentis vestræ.* En quoi est-ce, chrétien, que je » connaîtrai que le calice de ton Dieu t'a enivré? Ah ! c'est que » tu perdras les principes de la raison, tu perdras toutes tes » premières maximes. » Peut-être, il est vrai, ne s'agit-il ici que d'une transformation morale ; peut-être l'orateur veut-il seulement nous dire que les délices de l'Eucharistie nous dégoûtent des biens terrestres ; mais d'autres passages de ses sermons ne permettent aucun doute sur le mépris que lui inspire notre raison. Mascaron n'est pas de ces esprits prudents qui craignent d'inquiéter les âmes, et qui, faisant un choix judicieux parmi les vérités de la religion, ne proposent à la foule que les principales d'entre elles, pour laisser dans le demi-jour ces mystères qui sont propres à alarmer les esprits encore incertains et chancelants. Loin de là, sûr de sa foi et de celle de ses auditeurs, il se plaît à accumuler les raisons de douter les plus puissantes de toutes, parce que ce ne sont point des raisonnements imaginés contre les mystères, mais qu'il s'agit ici de ces premiers principes qui sont l'essence même de la raison humaine. Mascaron semble par moments se plaire à exagérer cet antagonisme de la raison et de la foi. A ses yeux, la victoire de l'une est l'anéantissement de l'autre. Que devient l'intelligence humaine en présence du mystère ? N'est-ce pas la braver que d'admettre qu'un même être peut avoir deux existences simultanées, qu'un même corps peut occuper en même temps deux points différents de l'espace, que les accidents peuvent exister en dehors de toute substance ? Or telles sont

les contradictions que Mascaron signale dans l'Eucharistie et dont il triomphe, en proclamant que Jésus-Christ est le docteur et le maître par excellence et qu'il a ouvert des routes nouvelles, donné des lumières inconnues à l'esprit. La physique, la métaphysique, sont à ses yeux convaincues d'impuissance : « Ce n'est pas seulement, dit-il dans le dernier sermon de » l'octave du Saint-Sacrement, ce n'est pas seulement en » venant au monde que le fils de Dieu a mérité de porter le » titre de docteur et de maître. Ce n'est pas seulement dans la » Judée qu'il a donné des marques de sa doctrine. Il n'y a pas » de science où ce roi des vertus ne nous ait donné de nou- » velles routes. Une partie de la philosophie, qui s'applique à » connaître les propriétés des êtres, avait cru que ce qu'elle » appelle existence était la dernière perfection des créatures. » Cependant l'incarnation lui a appris qu'elle se trompait, et » qu'outre cette existence il fallait admettre ce que nous appe- » lons subsistance et personnalité, dont la personne de Jésus- » Christ a été dépouillée pour subsister par celle du Verbe. La » physique avait cru qu'un même corps ne pouvait être en » même temps en deux endroits différents; elle avait cru que » les accidents ne pouvaient pas demeurer sans l'appui de la » propre substance; mais le sacrement de l'Eucharistie lui a » appris que toutes ces choses ne doivent pas être mises au » nombre des choses impossibles. » Mascaron ne soupçonne pas l'imprudence de ces oppositions qu'il établit à tort ou à raison entre l'ordre surnaturel et l'ordre des choses physiques, et le parti que pourraient en tirer des esprits hostiles à la religion.

C'est là le trait distinctif de la doctrine de Mascaron. Il prend plaisir à humilier la raison, à la terrasser, à « la » froisser », comme dit Pascal, non par ses propres armes, mais par celles de la foi. Il est trop sûr du triomphe de la religion, pour ne pas la mettre volontiers aux prises avec cette superbe ennemie. A ses yeux, la preuve la plus éclatante de la

puissance divine, c'est de faire plier au joug de la foi non-seulement les instincts et les passions de l'homme, mais encore ce qu'il y a de plus noble en lui, la raison : « L'entendement, » nous dit-il, a deux règles de ses connaissances, sa raison et » son Dieu. Quand l'entendement applique quelque chose à la » règle de sa raison, après avoir considéré chaque nature » dans son principe, il prononce une conclusion qui est natu- » relle. Mais au-dessus de ce tribunal, il y a un tribunal supé- » rieur qui est celui où Dieu préside et où il se plaît à casser » les arrêts de la raison. » La défaite de la raison est complète et Mascaron la célèbre avec un accent triomphant : « S'il y a » mystère où Dieu agisse en souverain et où il se plaise de » rendre la raison captive et de se jouer de toutes les raisons » naturelles, c'est dans le sacrement de l'Eucharistie. C'est » là... que Dieu a dressé un théâtre où la foi, contre qui la » raison décoche tous ses traits, est comme un bouclier qui » nous garantit de toutes les insultes de nos ennemis. » (Sermon sur la Foi). C'est là, dit-il encore un peu plus loin, que cette « glorieuse conquérante triomphe et renverse tous ses » adversaires. » Nous reconnaissons les idées dont l'expression plus éloquente nous afflige si souvent dans la lecture de Pascal. La foi de Mascaron « se moque de toutes les conclusions de la » philosophie. » D'où viennent, dit-il aussi, cette « réforme et » cette destruction » de l'esprit humain? C'est que Dieu se plaît à le réformer et à le détruire ; de même que la raison corrige les sens, c'est à la foi qu'il appartient de redresser la raison. « Nous ne sommes pas les maîtres de nos esprits. Dieu » nous donne la liberté de nous en servir en certaines ren- » contres, il nous l'ôte quand il lui plaît : le droit d'en user » entièrement est réservé à lui seul. » Et Mascaron poursuit les philosophes vaincus : « Apprenez, logiciens, à mieux rai- » sonner une autre fois... Retournez toutes vos conclusions et » réformez-vous aux maximes de la foi. »

Cette plénitude du sentiment religieux éclate surtout dans la

péroraison même du discours. On se rappelle le beau tableau de *saint Paul à Ephèse*, et l'immolation à la foi de toutes les sciences humaines. A la voix de l'apôtre, la flamme s'allume et dévore les œuvres les plus belles des poètes et des philosophes ; de même Mascaron anéantit devant les autels les connaissances naturelles : « Dressons donc, s'écrie-t-il avec une éloquence » passionnée, dressons, chrétiens, un autel à ce Dieu caché. » Mettons à côté de cet autel notre raison sans yeux, sans » mains, sans attouchement, notre goût sans fonctions ; de » l'autre côté, mettons-y une science aveugle éteignant son » flambeau et renonçant à toutes sortes de connaissances ; » mettons-y l'hérésie abattue, et ce monstre abominable ter- » rassé aux pieds de ce victorieux ! Au-dessus de cet autel, » mettons-y ces belles paroles : *Deo abscondito*, au Dieu » caché, au Dieu caché à nos sens, à notre raison. Si notre » esprit se révolte, si notre raison se veut soulever, arrêtons » cette libertine et faisons-lui rendre hommage, malgré qu'elle » en ait, à ce Dieu caché. Mais ce n'est pas assez de nos seuls » repentirs et de nos soumissions particulières. S'il y a quelque » infidèle ou incrédule, tâchons de le remettre dans le bon » chemin : *Afferte Domino filios arietum*, apportez au Sei- » gneur les enfants des béliers, dit le prophète, c'est-à-dire » s'il y a quelque esprit insolent qui élève les cornes contre cet » adorable mystère, abattons cet esprit et l'apportons en » sacrifice devant l'autel de Jésus-Christ, *mactandos gladio* » *ferri*. Ce sera la foi qui sera la prêtresse, ce sera elle qui » prendra le glaive en main pour l'égorger. »

Après de pareilles attaques contre la raison, Mascaron ne saurait être indulgent envers les sens, ces ennemis tant attaqués au XVII^e^ siècle. Il dit, dans son sermon sur la Toussaint, que la foi nous fait connaître la vérité avec autant de certitude que la vue même des choses : dans un autre sermon, il va plus loin et sacrifie à la foi la vue elle-même, ainsi que les

autres sens. Nos sens, ce sont des imposteurs, dont il faut « empêcher les fonctions », car tant que nous suivrons ces guides, nous ne trouverons jamais la vérité. « Lorsque nous » voyons de près cette montagne où le fils de Dieu doit être » immolé, nos sens y veulent aller, mais il ne les faut pas » souffrir... Ah! mes sens imposteurs, esclaves rebelles, » je vous défends de vous approcher de cette montagne. » Les sens excitent chez l'orateur une sorte de colère, l'Eucharistie lui semble une « vengeance » que Dieu veut tirer des sens de l'homme, de ces sens qui l'ont perdu par le péché originel : ce sacrement exige le sacrifice, l'immolation de nos sens : « J'au- » rai des yeux et je ne verrai pas, j'aurai des mains et je ne » toucherai pas, j'aurai un odorat et je ne m'en servirai pas. »

La foi ne doit pas être stérile dans notre cœur; elle doit au contraire transformer notre être tout entier : Mascaron le dit avec force dans son sermon pour la Toussaint. Ceux qui ne cheminent point à Dieu, dit-il, jugent de toutes choses selon leur utilité, selon les avantages de la vie présente. Ils aiment les richesses, comme un bien qui procure tous les autres; les plaisirs, les honneurs, « comme un tabernacle où le mal n'a » point accès ». Faites au contraire que la foi éclaire leur intelligence, tout sera changé; ils jugeront des biens de ce monde comme en ont jugé Jésus-Christ et les saints. Les richesses? Ils les tiendront pour un empêchement presque invincible au salut. La félicité présente? Comme un objet de malédiction. Les honneurs? Comme une chose abominable devant Dieu, « si ce » n'est qu'on s'y soumette par une ordonnance divine ». C'est par la foi qu'il faut en effet « commencer le renouvellement de » l'homme intérieur ». N'espérons pas changer notre cœur sans que la lumière se soit révélée à notre esprit. « C'est pour- » quoi il importe beaucoup de nous établir puissamment en » toute matière dans les maximes de la foi ». La foi doit diriger notre vie tout entière, car « elle ne sauve pas sans les

» œuvres », pas plus que les œuvres ne suffisent sans elle. Mascaron ajoute (dans le sermon pour le deuxième dimanche de la Pentecôte) : « Est-ce donc assez, mes frères, que la foi » au libérateur pour ne point périr et avoir la vie éternelle ? » Oui. Mais de quelle foi entendez-vous parler ? Car je vois une » foi dans les mauvais chrétiens, j'en vois une aussi dans les » démons. *Dœmones credunt*, dit saint Jacques. Et non seu- » lement ils croient, mais ils craignent, et craignent jusqu'au » tremblement, et toutefois tous les mauvais chrétiens ne » seront pas sauvés, et pas un des damnés ne le sera. » Pourquoi la foi n'est-elle pas récompensée chez eux ? C'est qu'elle est accompagnée, non de l'amour, mais de la crainte. Mais, prise en elle-même, la foi est une vertu, elle est « la première de « toutes », dit Mascaron, et il ajoute que Dieu éprouve ses fidèles, non pas à la manière de l'aigle, qui apprend à ses petits à regarder fixement le soleil, mais au contraire en nous forçant à contempler ses mystères et ses « ténèbres », il veut voir « si l'œil de la foi sera assez fort pour percer les voiles qui » le cachent et le dérobent à nos sens » (1).

Ce que Mascaron pardonne le moins à la raison, c'est l'examen téméraire des choses sacrées. La science humaine lui devient alors suspecte et odieuse. Il dirait volontiers avec Bossuet que « l'Ecclésiaste, faisant le dénombrement des illusions » qui troublent les enfants des hommes, y comprend la sagesse » même. » Mascaron ne pardonne pas à la science humaine cet orgueil qu'il croit en être inséparable. En effet, la décou-

---

(1) Dans un passage intéressant du sermon sur la Toussaint, Mascaron déclare du reste que la foi doit renouveler notre esprit avant notre cœur : « Il faut que votre entendement change de maximes si vous voulez que » votre cœur change d'affection et d'amour. » Il faut donc demander à Dieu la foi, de qui vient toute révolution intérieure. Mascaron n'est pas de ceux pour qui la foi est soumise à la volonté et peut être contrainte par elle.

verte de la vérité est le triomphe de l'esprit humain, et le sentiment qu'elle nous donne de notre force ne s'accorde guère avec l'humilité chrétienne. Le philosophe n'est redevable qu'à lui-même de sa science, comme de ses vertus : le chrétien ne veut les tenir que du ciel : « La sagesse ne s'acquiert pas, nous » dit Mascaron ; elle n'est le fruit ni de nos travaux, ni de nos » études, et, si nous la recevons, elle n'est accordée qu'à l'hu- » milité de nos oraisons. » Au contraire, l'esprit humain considère avec orgueil la vérité qu'il a découverte, avec assurance la vérité qu'il ignore encore. Mascaron souhaite, dans l'ordre des choses de l'esprit ainsi que dans la morale, de nous inquiéter, de nous faire douter de nous-mêmes, de nous pénétrer du sentiment de notre faiblesse. La vérité est « une souveraine » couronnée de rayons », et, si nous avons l'audace de la contempler d'un œil fixe, nous en sommes aussitôt punis, et nos yeux, aveuglés par une éblouissante lumière, sont plongés bien vite dans les ténèbres les plus épaisses.

C'est là une des idées les plus chères à Mascaron, si nous en jugeons par les vives images qu'il emploie à la rendre. Il rappelle avec éloquence cet officier d'Ochozias anéanti, avec cinquante des siens, par le feu du ciel, pour avoir parlé insolemment au prophète Elie, tandis que l'homme de Dieu se rend aussitôt aux prières respectueuses d'un autre serviteur du roi. Elie est ici la figure de la Vérité : nous devons la recevoir avec l'humilité de disciples fervents, et non exiger sa venue avec l'arrogance d'un maître.

Dans le cinquième sermon de l'Avent, l'orateur outrage la raison avec une vivacité singulière. Excessif en ce point seul de sa doctrine, il semble considérer l'exercice de la raison comme un crime, et, dans l'indignation qu'il ressent, il n'épargne pas même à l'intelligence cette injure (assurément la plus imméritée de toutes) d'une comparaison avec les instincts les moins nobles de notre nature. Si sévère que l'on soit envers la raison, il faut la condamner sans la calomnier. L'esprit, même

dans ses erreurs, est encore une chose trop grande et trop noble pour que l'on puisse sans injustice mettre ses révoltes sur le même rang que le désordre des sens. Or c'est là où Mascaron se laisse entraîner par la témérité de la jeunesse : « Je veux, dit-il, que vous n'ayez point d'autre sentiment que » d'entretenir votre raison et de la suivre, et je soutiens que si » vous vous laissez conduire par votre raison, vous serez trom- » pés et *ne serez plus hommes.* » Et Mascaron cite un mot de l'Ecriture *(Ego veni et non erat vir)*, non sans comparer Jésus-Christ à « ce philosophe qui cherchait des hommes avec » une lanterne » : Mais pourquoi n'y avait-il pas un homme parmi les Gentils ? « C'est qu'ils *s'amusaient* à consulter le » principe de la raison. » Aux yeux de Mascaron, ce n'est plus là être un homme, ce n'est plus être l'image de Dieu. Le philosophe « sera bien l'homme de la terre, mais il ne sera pas » l'homme de Dieu ». Qu'est devenue la doctrine sublime de Platon, cette ressemblance avec Dieu que se propose le sage (ὁμοιῶσις τῷ θεῷ) ? Tant que nous serons attachés à être hommes, nous deviendrons des bêtes ». Port-Royal damnait Virgile pour avoir fait l'Enéide : du moins il ne le rabaissait pas.

On voit la raison de ce dénigrement de notre intelligence. Mascaron nous la dit nettement. Qu'est-ce que l'homme qui consulte sa raison ? « Il ne croit pas la Trinité, l'Incarnation, » parce qu'il ne peut comprendre ces mystères. » Il ne croit rien, parce qu'il est l'homme de la nature corrompue. L'homme de la véritable nature consulte au contraire la foi chrétienne, il croit tout, parce qu'il sait que tout est possible à Dieu. Il se propose pour exemple les vertus du Christ, voilà pour la volonté ; et les connaissances selon Dieu, voilà pour l'intelligence. Il lutte en un mot contre cette nature corrompue par la faute de notre premier père, à ce point que si deux choses lui paraissent également contribuer à la gloire de Dieu, il fait celle qui lui semble, dit l'orateur, la plus contraire à la nature ! Il se défie même de ces inclinations naturelles qui nous portent à la

vertu, « parce que les vertus et les divinités qui sont l'ouvrage de » nos mains sont fausses. » Quel est en effet, d'après Mascaron, le principe de la morale du monde? C'est l'honneur, fondement en effet bien insuffisant s'il ne s'agit ici que des choses extérieures, de la réputation, de l'estime du monde, et s'il ne se confond pas avec une conscience profonde et délicate de la sainteté du devoir. Cet honneur n'est guère, aux yeux de Mascaron, qu'un vice plus noble que les autres: « L'honnête homme (c'est-à-dire l'homme honnête selon le » monde) distingue dans la morale les vices, il en fuit quel- » ques-uns comme l'avarice, mais il recherche l'honneur. » (1) Chose singulière! dans son désir de dénigrer les vertus humaines, Mascaron s'attaque à la plus chrétienne de toutes, à la virginité! Il convient que, dans l'ordre même de la nature, cette vertu a ses avantages; mais il se hâte d'ajouter qu'elle a ses faiblesses, la stérilité, l'ignorance : c'est dans la religion seule que cette vertu brille de tout son éclat (panégyrique de sainte Thérèse) : « Toute notre justice est par la foi, dit-il » dans son sermon pour la Toussaint : Si vous êtes chastes, » ce doit être par la foi, car la chasteté des païens n'était point » une chasteté véritable... Quand les sages du monde font » quelque œuvre de justice, demandez-leur pourquoi, si ce » n'est pour la gloire des hommes; c'est, disent-ils, parce que

(1) Mascaron n'a pas d'adversaires à ménager, aussi n'évite-t-il pas les opinions extrêmes. D'ailleurs il est jeune, et il a lu les plus hardis des Pères. C'est de saint Augustin qu'il a appris ce dédain imprudent pour les vertus humaines. Saint Augustin, dit-il dans le panégyrique de sainte Thérèse, s'adressant à une personne de la plus haute qualité, lui assurait que, si ses vertus n'avaient pour effet que de procurer le bonheur des peuples, ce n'étaient pas des vertus véritables. L'arrêt est bien sévère, et Mascaron s'y associe sans réserve. Les vertus humaines perdent à ses yeux tout leur prix, parce qu'elles sont « de l'ordre politique », opposé à « l'ordre de la » grâce ».

Comparons ce mot de Cl. de Lingendes, parlant de saint Augustin : « Ainsi les Romains, dit ce grand docteur, n'ont jamais possédé les véri- » tables vertus. » (Sermon pour le vendredi de la seconde semaine du Carême.)

» je le dois et pour ma propre satisfaction. Eh! dites que c'est » pour plaire à celui que vous aimez de tout votre cœur. Point » du tout! Ils n'entendent point cela. » Mascaron exprime avec force les mêmes idées dans son sermon sur la présentation de la Vierge : « C'est ainsi que le grand Tertullien dit que le » démon, voyant qu'en tout péché il y avait certaines semences » de vertu, n'a pas voulu seulement perdre les hommes par » l'inclination au crime, mais quelquefois même par les » semences de vertu. Il a trouvé le moyen de les perdre par la » libéralité comme par l'avarice, par la chasteté comme par » l'impureté. Comment cela? C'est qu'il a corrompu le motif » de la vertu; c'est qu'il en a déréglé la fin. Il en a corrompu » le motif, voulant qu'ils fussent vertueux par le pur motif de » la vanité. Ce n'est pas que je dise que toutes les vertus des » païens sont des péchés, non; mais je dis que si elles n'étaient » pas criminelles, elles n'étaient pas méritoires. Dans plu- » sieurs, comme le motif était vicieux, comme ils ne prati- » quaient la vertu que par un principe de vanité et d'orgueil, » en cela c'étaient de véritables défauts. »

Malgré sa sévérité pour notre raison, Mascaron n'ignorait pas la philosophie et il ne craignait pas d'en parler quelquefois le langage : cette philosophie sans doute est moins humaine que scolastique; néanmoins, si Mascaron cite trop souvent l'abbé Rupert, Paschasius, Pic de la Mirandole, à côté de saint Thomas et de saint Bernard, du moins ses lectures ne s'étaient-elles pas bornées à l'étude des théologiens : c'est cependant à l'un de ces derniers, à Pic de la Mirandole, qu'il emprunte ce que nous appellerions une théorie sur l'origine des idées, dont le sommaire terminera naturellement cette discussion sur la raison et la foi.

Dans le panégyrique de saint Jean-Baptiste, Mascaron distingue dans l'homme quatre facultés, quatre instruments de nos connaissances. Ce sont d'abord les sens : l'homme qui se

borne à jouir de ses sensations, ne s'élève pas au-dessus de la plante. S'éloigne-t-il des choses de la terre, prend-il pour guide la raison? Il devient un animal raisonnable : nous n'avons fait encore que la moitié du chemin. Au-dessus du monde de la raison s'étend le domaine de la foi. L'homme qui n'est pas satisfait des connaissances acquises par la raison et par les sens, qui cherche à connaître ces hautes vérités que les sens ne découvrent pas, que sa raison même a peine à comprendre, devient un ange. Jusqu'ici cette division ne présente rien d'original; mais Pic de la Mirandole ajoute un quatrième ordre de connaissances. La perfection de la foi n'est plus de s'élever à la notion des choses divines par une croyance que la raison guide encore et qui retient quelque chose du caractère froid et méthodique des connaissances humaines; le premier rang appartient désormais à ces intelligences plus audacieuses « qui s'élèvent jusque dans le sein de Dieu et qui, par une » saillie généreuse, vont jusqu'au trône de la Divinité ». Ceux-là, ce sont des dieux. Devons-nous prendre ces idées dans toute leur rigueur? Chercherons-nous à distinguer cet *ange*, de ce *Dieu*? Il sera bien difficile alors de méconnaître la hardiesse de pareilles idées; cependant Mascaron n'est pas un mystique. On ne saurait conclure d'un passage isolé qu'il admît cette connaissance, cette aperception immédiate de Dieu qui est l'essence de tout mysticisme; on doit remarquer du moins qu'il incline vers des idées que l'Eglise n'avoue pas toujours.

Les sermons de Mascaron témoignent d'ailleurs de la science de l'orateur : Mascaron ne s'inspire pas seulement des écrivains du Moyen-Age : il lu les anciens, il connaît ces Pères de l'Eglise qui sont encore souvent des philosophes par l'élévation de leur doctrine. Est-ce en effet un prédicateur, ou un disciple des anciens, qui nous apprend que notre âme ne fait pas partout les mêmes fonctions, bien qu'elle soit la même partout, et qu'elle n'est pas « dans le foie comme dans la tête » ? Est-ce

un docteur chrétien, ou un platonicien, qui distingue en nous l'âme végétative, l'âme sensible et l'âme raisonnable? Mascaron va quelquefois fort loin, par exemple lorsqu'il veut nous faire comprendre que Dieu est présent dans toutes les créatures. Il développe cette idée (1) avec une liberté qui surprendrait aujourd'hui dans un sermonnaire, et prévient lui-même le reproche auquel il s'expose : « Il me semble, dit-il, que j'ai » mis dans un sens orthodoxe ce qu'ont dit autrefois quelques » personnes avec blasphème; savoir que Dieu est l'âme du » monde. » Mascaron ne parlerait pas un autre langage, s'il eût voulu rappeler le panthéisme antique, et développer le mot du poète: *Mens agitat molem.* La présence de Dieu, nous dit-il, est nécessaire pour faire subsister la créature, et Dieu n'est pas moins l'auteur du monde par la conservation de toutes choses que par la création même. Dieu est infini, et cesserait d'être Dieu s'il ne s'étendait plus dans toutes les créatures : il y a pour lui nécessité d'être dans les créatures comme il y a pour elles nécessité d'être en lui. Seulement la première de ces nécessités ne marque que la grandeur de Dieu, la seconde marque la dépendance des choses créées : « L'œil de Dieu, dit » avec éloquence l'orateur, est tellement présent dans la » nature que, s'il cessait de la regarder, elle retournerait dans » le néant. » Dieu est partout, il opère partout, bien que de manières différentes : « Il est dans l'eau d'une autre manière » que dans le feu. Il fait dans le feu qu'il échauffe et dans » l'eau qu'elle rafraîchisse. »

Ici seulement se retrouve le chrétien. Il est vrai, ajoute Mascaron, que Dieu, par son immensité, est présent partout. Mais sa sainteté, sa dignité et sa grandeur l'élèvent si fort au-dessus des créatures qu'il ne saurait se mêler à elles. Dieu est une pure lumière : la lumière n'est pas le flot dans lequel elle semble se confondre, l'air où elle paraît se perdre : que le

(1) Sermon pour le 3e dimanche de l'Avent.

soleil disparaisse, l'air et le flot demeurent, et la lumière s'évanouit. Il en est de même de Dieu, il pénètre jusqu'à l'essence des choses, mais il ne se mêle jamais à elles.

Sur le point capital de la liberté humaine et de la grâce, la doctrine de Mascaron est celle de l'Eglise; il admet à la fois le libre-arbitre et la prédestination. Dans le quatrième sermon de l'Avent, il nous montre le pécheur essayant inutilement d'atténuer ses fautes, s'emportant dans sa colère et se prenant à Dieu de ce qu'il lui a donné un « tempérament chaud ». L'influence des astres est encore une des misérables excuses alléguées par la faiblesse humaine : « Pourquoi m'avez-vous fait » naître sous une telle constellation ? Quel aveuglement ! » N'est-ce pas assez, ajoute Mascaron, de la nuit du péché, » sans y en ajouter encore une autre en attribuant à Dieu ce » qui vient proprement de notre liberté? Apprenez que nous » ne sommes point *nécessités* à faire le mal. *Lex nostra nullas* » *admittit necessitates nisi non peccandi.* Dieu nous donne » des grâces pour résister aux tentations. » Aussi le pécheur prend-il une peine bien inutile en ajoutant à son crime ces accusations impies contre Dieu. Mascaron, comme Bossuet, tient fortement les deux bouts de la chaîne : à plusieurs reprises, il rappelle ces idées sur la prédestination et la grâce, qu'il est si difficile de concilier avec la croyance au libre-arbitre. Dans le sermon sur les Afflictions, il semble reconnaître deux sortes de grâce : l'une, cette grâce forte et efficace « qui » sort du cœur de Dieu pour se répandre sur les hommes », l'autre « commune et ordinaire », qui suffit pour effacer les péchés moins graves. Un peu plus loin, il parle de ces épreuves communes à tous les hommes, bons ou méchants, mais où « se » perfectionne le prédestiné, où le damné se détruit (1) ».

---

(1) « La grâce divise tous les hommes en deux bandes... Parce qu'elle » est donnée à quelques-uns et non pas à tous, et que, comme dit l'apôtre,

Cependant il ne sacrifie pas notre liberté, car il nous recommande de faire en sorte que les châtiments célestes trouvent en nous des saints et des prédestinés. Mais dans le sermon pour la Toussaint, Mascaron, parlant de ce pélerinage de l'âme sur la terre, nous assure avec saint Augustin que cette *pérégrination* « n'est que de ceux qui ont la foi », et que par conséquent les » infidèles, que Dieu « n'a point prévus ni prédestinés pour » être conformes à l'image de son fils, ne peuvent dire avec » vérité qu'ils sont pélerins sur la terre ». Mais Mascaron insiste beaucoup moins sur la prédestination que sur la liberté, qu'il proclame encore dans le dernier sermon de l'Avent. Il n'ignore pas que le mal moral est la cause des objections les plus sérieuses élevées contre la Providence ; il répond avec force à cet argument : Dieu, dit-il, aime en nous tout ce qui est son œuvre. Il aime notre âme, notre corps lui-même ; mais il déteste ce qui est notre œuvre propre, c'est-à-dire nos péchés et nos erreurs. Dans le sermon précédent, il s'est expliqué sur le même sujet avec beaucoup d'exactitude. Il n'y a point de mal qui ne vienne de Dieu, dit-il, excepté nos fautes, qu'il appelle le *mal de coulpe*. Attribuer, comme Calvin, ce dernier mal à la volonté divine, c'est blasphémer : c'est blasphémer encore de ne pas reconnaître la main de Dieu dans les autres maux qui peuvent nous atteindre. Dieu est l'auteur de la peste qui décime les Israélites après la faute de David ; il n'est pas coupable de l'inceste d'Absalon avec Thamar : « J'ai pitié de ceux qui s'abandonnent à cette doc- » trine », ajoute éloquemment l'orateur.

Après avoir sauvegardé notre liberté, Mascaron a le droit de montrer aux pécheurs les peines qui les attendent. Il n'oublie pas la terrible sanction que Dieu a donnée à ses commande-

---

» *non omnium est fides,* voilà pourquoi elle fait la division du genre hu- » main en ces deux grandes cités... mêlées cependant de corps, mais » pourtant séparées de cœur et d'affection. (*Sermon sur la Toussaint.*)

ments, il sait que la loi d'amour est aussi une loi de crainte. Il rappelle donc aux fidèles les plus effrayantes rigueurs de Dieu envers les enfants des hommes, et ces punitions si terribles « qu'elles faisaient trembler tous ceux qui en entendaient » parler. » Les villes réduites en cendres, le déluge, la terreur des Israélites devant la face du Seigneur, telles sont les imposantes images par lesquelles s'ouvre le premier sermon de l'Avent. Dieu est un « Dieu de justice », il lui apparaît portant la balance et le glaive, dans « un appareil redoutable de » terreur et de crainte » (Sermon sur la justice). Nous verrons bientôt combien ce Dieu est passionné : il n'est pas moins excessif dans ses vengeances que dans son amour. Mascaron attribue à Dieu une jalousie terrible. Cette jalousie, c'est un « glaive tranchant qui sépare l'épouse de son époux, quand, » après lui avoir tendu les bras de sa miséricorde pour la rece- » voir, elle est assez misérable pour ne pas retourner à lui ». — Alors Dieu la frappe sans pitié d'éternels châtiments : « Toutes les créatures, entrant dans les intérêts de leur » Créateur, se changeront en autant de feux et de supplices » pour augmenter les tourments de cette âme criminelle. » Comme dit un saint Père, *vicarius omnium creaturarum* » *est ignis*. Et non seulement toutes les créatures insensibles » et irraisonnables, mais les anges et même tous les saints » prononceront tous avec Jésus-Christ cette parole effroyable : » *Ite, maledicti, in ignem æternum*. Les amis, entre les- » quels les joies et les tristesses sont communes en ce monde, » se réjouiront de voir leurs amis damnés ponr jamais. Un fils » se réjouira de la perte de son père, un père de celle de son » fils, et la raison est qu'étant bienheureux, il faut qu'ils se » conforment à la volonté de Dieu. » Ces idées terribles, ces menaces impitoyables se ressentent de ce zèle imprudent de la jeunesse qui compte pour peu les droits les plus sacrés de la nature quand la religion fait entendre sa voix. Mascaron veut pousser jusqu'au bout le pécheur, l'arracher de son dernier

refuge, et ne pas même lui laisser cette triste espérance d'échapper au châtiment par un anéantissement éternel : « Mais » quelqu'un me dira : Si cela se fait ainsi, Dieu nous ôtera » l'être et nous retournerons dans la mort dont nous sommes » sortis — Ce sera la seule chose qui ne nous appartient point » qu'il nous laissera pour être le sujet de notre punition. Nous » aurons beau dire aux montagnes : *Cedite super nos,* nous ne » serons pas exaucés ». (Avent, Ier sermon, fin.) Dans le sermon sur l'Espérance, Mascaron rappelle aux impies, aux infidèles, aux hérétiques les plus menaçantes paroles de l'Ecriture. Pour eux, dit-il, il n'y aura point de résurrection : ils ressusciteront, ils est vrai, mais pour mourir. Ils ressusciteront, mais d'une manière si différente de la résurrection des bienheureux que le Psalmiste dit qu'ils ne ressusciteront pas. *Ideo non resurgent impii in judicio.* On le voit, Mascaron, qui eut l'honneur de ne jamais employer la force contre les réformés du midi, n'en prêche pas moins la foi dans toute sa rigueur.

Le prédicateur revient souvent sur ces menaces, et partout il prête à Dieu les passions humaines. Il n'y a rien, dit-il dans le sermon sur la Justice, de si redoutable que Dieu dans ses plus grandes caresses, et il recourt aux images les plus étranges pour peindre avec plus d'énergie ces sentiments de colère et d'amour qui se combattent en Dieu : « Il n'y a rien de plus » doux que le baiser que l'époux donne à son épouse ; les » saintes âmes le demandent avec empressement dans les can- » tiques : *Osculetur me osculo oris sui, quia meliora sunt* » *ubera tua vino.* Mais il n'y a rien de si redoutable que la » bouche de l'époux, et si elle n'a que du miel pour les bons, » elle n'a que des couteaux à deux tranchants pour les mé- » chants. » Dans le sermon sur la Force, il fait une peinture terrible de la puissance de l'Eucharistie. Si le ciel bénit Jésus-Christ dans ce sacrement, si la terre l'invoque lorsqu'il institue l'Eucharistie, les démons le redoutent et « fléchissent sous le » poids de ses vengeances ; l'enfer sent sa vertu qui le porte

» jusque dans les lieux souterrains pour augmenter les peines » des misérables damnés. » C'est la chair du Sauveur qui enchaîne les démons, c'est elle qui redouble les tourments des réprouvés, parce qu'il est certain « que la chair du Sauveur » produit un principe de mort éternelle. » Aussi les chrétiens qui ont communié indignement souffriront-ils de plus grands tourments que ceux qui n'ont jamais communié.

Dieu ne saurait en effet pardonner aux méchants après avoir été sans pitié pour son propre fils, et rien ne marque mieux l'inflexible dureté de la doctrine prêchée par Mascaron. Jésus-Christ a voulu se charger des péchés des hommes, il sera donc puni à notre place. Ce n'est pas assez, il doit encore être humilié pour nous. La justice de Dieu ne saurait être satisfaite, si le sacrifice de Jésus n'était aussi honteux qu'il est pénible. Il faut que Jésus vive et meure « dans l'abjection, le mépris, » l'anéantissement. » (Sermon sur les Afflictions.) Cette idée est encore exprimée avec une force singulière par Mascaron dans son sermon sur la Passion. Le Dieu qu'il s'attache à nous représenter n'est pas le Christ mourant pour nous, c'est plutôt le Très-Haut, exigeant une réparation sanglante pour les péchés des hommes: c'est moins le Dieu de l'Evangile que celui de l'Ancien-Testament. Ainsi par la dureté de sa doctrine, Mascaron se rattache plutôt aux anciens prédicateurs qu'aux sermonnaires modernes. Il oublie parfois qu'il y a d'utiles ménagements à garder, des vérités capables d'effrayer les âmes faibles. Dans son sermon sur les Afflictions, il attribue à Dieu une dureté singulière envers le pécheur. Dieu, dit-il, peut affliger les hommes de quatre manières. La première, c'est quand il les frappe par la plaie *(plaga)* d'un ennemi, c'est-à-dire sans dessein de les rendre meilleurs, sans que cette punition puisse servir à leur procurer la rémission de leurs péchés. Ce n'est pas ainsi que l'on peut attirer à la foi des incrédules ou des infidèles. Cette vengeance du Tout-Puissant, ces rigueurs infinies envers une misérable créature sont-elles bien dignes

de la majesté divine? Mascaron qui connaît et qui cite plus d'une fois Platon, eût dû ne pas oublier les belles idées que le philosophe expose dans le Gorgias sur la peine et l'expiation. Avec une éloquence vive et forte, que secondait sans doute à merveille son action oratoire, il nous représente l'Eternel accablant son peuple de sa colère. Ce Dieu ne châtie point avec le calme de la justice suprême, il s'acharne contre sa victime et prend un cruel plaisir à la désespérer : « Ta fracture est incu-
» rable, ta plaie est désespérée et très-mauvaise... ; tu voudras
» faire venir des médecins pour guérir ta plaie, tu feras venir
» tes amis pour t'assister dans tes maux... ; mais je t'avertis
» que leur secours te sera inutile, que tous ces médicaments
» n'auront aucune vertu, que tous tes amis t'oublieront, t'aban-
» donneront, et ne te regarderont seulement pas. Et pourquoi
» cela? C'est parce que je t'ai frappé d'*une plaie d'ennemi*... »
Et Dieu continue ces terribles menaces en déclarant à son peuple, c'est-à-dire au pécheur, que toute prière, que tout retour au bien est désormais inutile, et que son cœur, endurci par la multitude des iniquités que nous avons commises, ne répandra plus aucune de ces grâces extraordinaires qui seules peuvent nous ramener à lui. Cette sévérité impitoyable est-elle bien dans l'esprit de la doctrine catholique? L'Eglise ne professe-t-elle pas au contraire qu'il n'est pas de crime irrémissible? A la fin du sermon sur la Purification, Mascaron nous laisse une image terrible de Dieu : « Non-seulement, dit ce
» Dieu au pécheur mourant, j'aurai de la colère et de la séve-
» rité pour vous à votre mort, mais j'aurai même du mépris.
» J'ajouterai l'insulte à la vengeance. Alors que tout pleurera
» autour de toi, j'insulterai aux vains efforts de ta pénitence,
» je rirai de ta perte et de ta misère, *in interitu vestro ridebo,*
» *et subsannabo vos.* » (1)

---

(1) Dieu « trouvera son plaisir dans nos peines, il rira, il triomphera,
» il se moquera... Il se rira de tous les pécheurs avec dédain et mépris

Nous connaissons maintenant dans ses points principaux la doctrine de Mascaron : il nous reste à étudier son enseignement moral. Quelle doit être à ses yeux la vie du chrétien ?

La morale de Mascaron est moins sévère et moins triste que sa doctrine : après avoir tracé des peintures si effrayantes des jugements du ciel, Mascaron donne en effet pour règle suprême de sa morale l'amour de Dieu : et cet amour occupe dans son enseignement une place si importante que nous devrons l'étudier plus en détail. Avant d'examiner ce point capital de la morale de Mascaron, arrêtons-nous aux principaux détails propres à nous indiquer d'avance l'esprit de son enseignement.

La résignation est l'une des vertus que l'orateur loue de préférence. Dans le sermon sur les Afflictions, il montre fort bien pourquoi le chrétien accepte plus aisément les épreuves que le philosophe antique. Elles sont, il est vrai, pour l'un et l'autre une occasion glorieuse de signaler leur courage : mais le sage se roidit contre la souffrance, tandis que le chrétien la recherche. C'est que, sachant la main de Dieu toujours étendue sur lui, il jouit d'une sécurité profonde. Il reconnaît Dieu à ces sévérités mêmes d'où les impies tirent la raison de leur incrédulité. Il adore la main bienfaisante qui le châtie pour le purifier, et, certain que la volonté divine a tout conduit, il ne s'abaisse point à maudire le juge inique qui le condamne, l'ennemi qui le calomnie. (1) Aussi s'offre-t-il de lui-même à

» jusqu'à faire des chansons sur leurs misères... Ah ! misérable pécheur ! » Que diras-tu, quand Dieu te foulera sous les pieds de sa justice, quand » il fera sortir le sang de toutes les parties de ton corps ?... »
(Claude de Lingendes, S. pour le 2e lundi du Carême.)

(1) Cette idée se retrouve dans Epictète, cité par Pascal, dans l'entretien avec M. de Saci : « Mais celui qui m'ôte cette chose est un méchant » homme ? De quoi vous mettez-vous en peine par qui Celui qui vous » l'a prêté vous le redemande ? » Cl. de Lingendes a développé cette idée d'une façon bizarre : « Lorsqu'un homme est malade, le médecin ordonne

tous les maux avec une ardeur empressée. Quant aux heureux du monde, Mascaron n'oublie rien pour les faire réfléchir, pour les inquiéter sur leur félicité : il va même jusqu'à les comparer à des malades désespérés, à qui on permet toutes les jouissances parce qu'ils sont perdus sans ressource.

Ce qui fait le prix infini de la foi chrétienne, c'est qu'elle est singulièrement propre à consoler les pauvres et les faibles : non-seulement elle ennoblit la souffrance par la résignation, non-seulement elle fait de magnifiques promesses à ceux que le sort a déshérités des biens du siècle : mais encore en prêchant un Dieu crucifié, le christianisme divinise en quelque sorte la douleur elle-même. Comment le chrétien rougirait-il d'être soumis aux humiliations, alors que son Dieu a subi les traitements les plus infâmes ? Comment s'indigner à la pensée d'expier dans les tribulations des péchés dont Jésus-Christ n'avait en lui que l'apparence, et qui sont en nous une déplorable réalité ? Souffrir, c'est donc pour le chrétien prendre part aux mérites du divin Maître, c'est être associé à sa gloire. Mascaron a fortement développé cette idée dans son sermon sur les Afflictions. Il nous montre le chrétien « battu par le fléau de la justice divine, écrasé sous le « pressoir des tribulations », parce qu'il doit se changer en un pain nourrissant et en un vin généreux. L'âme se révolte, elle doute des desseins de la Providence, et ne reconnaît plus dans sa détresse la main toujours présente de Dieu. Nous prions le ciel de nous épargner cette épreuve, d'écarter de nous ce calice d'amertume : « Bois donc, » bois donc ce calice, tout amer qu'il soit, nous répond la Foi. » Hé quoi ! Le médecin qui t'a préparé cette médecine, et qui » n'avait aucune maladie, l'a avalée le premier ». Et l'orateur, entrant dans le détail de tout ce qu'a enduré Jésus succombant

---

» qu'on lui applique des sangsues. L'intention de la sangsue est de se rem-
» plir de sang, et l'intention du médecin de guérir le malade... Ainsi, mon
» cher auditeur, quand vous dites : Cet homme est un ingrat..., *c'est vous*
» *amuser à la sangsue.* Il faut regarder la cause supérieure qui est Dieu... »

sous les calomnies, haï de ses concitoyens, expirant sur un bois infâme, nous demande avec éloquence si nous avons le droit de nous décourager, et si nous avons été, comme le Sauveur, « blessés jusqu'au sang », pour nous montrer sans cœur dans les tribulations. Ce passage respire une sorte de vaillance toute sainte et d'héroïsme chrétien, et les auditeurs de Mascaron devaient assurément remporter de ses discours des résolutions fortes et généreuses.

D'ailleurs la morale chrétienne n'attriste pas sans consoler. Elle exige de cruels sacrifices de ceux qui sont enchantés de l'amour du monde : mais elle récompense magnifiquement les fidèles qui ont le courage de les accomplir. Cependant comment ne pas s'effrayer, ou du moins comment ne pas s'étonner du prix dont il faut acheter les faveurs divines, s'il est vrai que les affections les plus naturelles et les plus légitimes soient encore des faiblesses, dont il nous faudra rendre compte? Avec une dureté qu'un stoïcien envierait, Mascaron nous représente Dieu sous les traits d'un médecin impitoyable : « Tu « as des plaies, mon frère, qui commencent à pourrir et à se » gangrener. Cet époux, ce bien, cet honneur, ont fait des » plaies dans ton âme..., que fait Dieu? Il t'enlève cet époux, » cet enfant, il coupe cette chair gangrenée. Vous criez cepen- » dant, vous vous impatientez ; mais ne craignez pas, mon » frère : vous avez un médecin trop éclairé et trop habile pour » retirer sitôt sa main. » (Sermon sur les Afflictions). On se rappelle le douloureux spectacle que nous offre Pascal, accablé par la maladie, s'efforçant de recevoir avec insensibilité les soins de tous les siens, et brisant tous ces liens sacrés qui rendent aux autres la vie plus chère. (1) On le voit, dans les

(1) « Il avait une extrême affection pour nous, dit Mme Périer, mais » cette affection n'allait pas jusqu'à l'attachement... Non seulement il n'a- » vait pas d'attache pour les autres, mais il ne pouvait souffrir que les » autres en eussent pour lui. »

choses du cœur, comme dans celles de l'esprit, Mascaron immole la nature à la foi. Il ne songeait pas sans doute que cet enseignement, mal compris, était plus propre à faire des pères dénaturés et des époux indifférents que des chrétiens accomplis.

Avait-il compris son erreur ? Dans le sermon pour le jeudi de la 3me semaine de l'Avent, il proteste que l'esprit de la religion n'a rien de commun avec le stoïcisme : « N'accusez plus, injustes censeurs, l'esprit de Dieu d'être trop sévère » Il se défend de vouloir étouffer dans nos cœurs les « passions écla- » tantes », il respecte même ces passions plus tendres qui sont la joie de notre âme, et il les définit « la tendresse de » l'amour ». Le Saint-Esprit, dit-il encore, n'est pas venu seulement nous apporter le don d'intelligence, mais encore nous apprendre « l'art d'aimer ». Mais cette douceur est rare chez l'orateur.

Un curieux passage du sermon sur la Toussaint nous montre à quel point, aux yeux de Mascaron, le chrétien doit porter le renoncement. Sur l'ordre de Dieu, Abraham quitte sa patrie : c'est trop peu encore ; il la quitte « sans embrasser ceux de » sa parenté, sans seulement leur dire adieu, avec autant d'in- » différence que s'il n'avait rien quitté du sien. Dieu lui dit : » Offre-moi ton fils, et aussitôt il se met en devoir de le lui » offrir, mais de le lui offrir en le sacrifiant de sa propre » main, comme s'il n'eût point eu de fils et comme s'il n'eût » rien souffert de la nature et de la chair. » C'est là une singulière vertu et sans doute Mascaron lui-même ne prétend pas nous donner comme un exemple à imiter ce mépris des liens les plus respectables, qui détruirait bien vite toute société. A côté des vertus qui font l'honneur du Christianisme, il faut se garder d'admettre ce désintéressement trop complet des choses de ce monde, cette indifférence, qui serait plus fatale à la cité humaine que glorieuse pour la cité céleste. Mascaron a beau nous vanter « l'hospitalité d'Abraham, sa dévotion à son frère,

» sa miséricorde, sa patience, le mépris qu'il montre pour les » richesses, pour la gloire, pour toutes les choses qui se » voient », nous n'en sommes pas moins étonnés des vertus bizarres que Mascaron lui prête : « Quand même on lui enle- » vait sa femme, il l'endurait comme un pauvre passant. » Nous ne citerons pas la suite de cet étrange panégyrique. Dans tout ce passage, Mascaron semble dédaigner non-seulement ce qu'il y a de mauvais, mais encore ce qu'il y a d'humain en nous : exagérations pardonnables, il faut l'avouer, à un jeune prêtre qui ne connaît encore ni les hommes ni les choses. Un directeur plus expérimenté sait mieux faire la part de notre faiblesse; il se contente de moindres vertus.

Mascaron exprime pourtant avec naïveté cette recherche du bonheur terrestre si naturelle aux âmes les plus vertueuses : « Il est très-mal aisé, dit-il, de porter sans cesse le travail » d'un esprit *bandé et appliqué à Dieu.* Il faut que l'âme » trouve quelque chose où elle se relâche et se divertisse. Je ne » parle point ici des cupidités des méchants dont plusieurs » se reposent dans les théâtres, plusieurs dans les jeux, etc. » Toutes ces délectations sont criminelles.

» Venons-en au plaisir des justes et des gens de bien. Tel » homme mettra son plaisir dans sa maison, dans sa femme, » dans ses enfants, dans un petit héritage, dans son jardin » planté de sa main, dans un petit édifice qu'il fait bâtir. Les » plus justes et les plus innocents se reposent en ces sortes de » plaisirs. *Sed tamen Deus, volens nos amorem [non] habere* » *nisi vitæ æternæ,* mêle des amertumes parmi les plus inno- » centes délectations, par lesquelles il apprend à l'homme à » aimer les choses meilleures par l'amertume des inférieures... » Et alors l'homme doit reconnaître que c'est par un conseil de » miséricorde que Dieu le traite de la sorte. O Seigneur, vous » m'exercez dans les tribulations, parce que c'est votre cou- » tume de fouetter tout enfant que vous recevez, vous qui » n'avez pas pardonné à votre fils unique. »

Si Mascaron fait bon marché des sentiments les plus doux de la nature, il ne sacrifie pas du moins celui qui est le plus beau de tous, la compassion envers les pauvres. Après nous avoir exposé, dans le dernier sermon de l'octave du Saint-Sacrement, comment Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, se dissimule sous les humbles espèces du pain et du vin, il nous montre cette sorte de dénûment comme un exemple qui nous oblige à la pauvreté. Ces « pauvres accidents, ces chétives espèces », ne sont-elles pas une leçon pour nous? Ne doivent-ils pas nous rendre la pauvreté plus chère, puisque Jésus-Christ l'a aimée? — Mascaron, on le voit, argumente même lorsqu'il est ému : s'il cède à un sentiment touchant, il veut encore que le raisonnement justifie son émotion. Il parle néanmoins des malheureux avec une véritable chaleur de cœur. On sent qu'il souffre de leurs misères, et bien qu'il exprime parfois trop laborieusement ces sentiments généreux et chrétiens, il n'en faut pas moins reconnaître qu'il déplore leurs maux avec une pitié éloquente. Ainsi ces plaintes sur le corps toujours souffrant de Jésus-Christ, c'est-à-dire sur les chrétiens, ces gémissements qui s'élèvent toujours, dit l'orateur, dans le sermon sur les Afflictions, de quelque point du monde, « ces jours de cla- » meurs et de tribulation », qui passent et qui reviennent sans cesse, témoignent de la sincérité d'une émotion profonde, bien que contenue.

Mascaron ne se confine donc pas dans les limites étroites de l'exposition théologique, bien qu'il soit encore jeune prédicateur, ignorant de ce qui ne s'apprend pas au collége et dans les discussions scolastiques. Il montre même un certain fonds de sagesse pratique qui lui fait le plus grand honneur. Son bon sens le préserve déjà des excès où l'entraînerait bien vite une imagination trop prompte : « L'amour va toujours à l'excès », dit-il dans le sermon pour le jeudi de la troisième semaine de l'Avent; mais cet amour est fait pour les saints qui veulent « non-seulement

» obéir aux ordres de Dieu, mais encore à ses conseils.... « Enfants des hommes, nous dira-t-il au contraire, me par- » donnez-vous si je ne vous exhorte pas à suivre sainte Thé- » rèse dans l'impétuosité de son vol?... Bien loin de nous por- » ter au dernier degré (de la perfection), arrêtons-nous au » premier. »

Ce n'est pas la seule fois que nous remarquerons en Mascaron un véritable esprit de sagesse. Après avoir accusé avec énergie l'orgueil des Grands, il les conjure de revenir à l'humilité chrétienne. Doivent-ils donc s'abaisser inutilement et descendre à des offices serviles? Il n'en est rien, et il suffit au ciel qu'ils soient humbles d'esprit, qu'ils baissent la tête sous la main toute-puissante de Dieu et qu'ils soumettent les règles de leur politique et de leur conduite à l'autorité divine (sermon de la Purification).

Mascaron n'est pas moins sage lorsqu'il nous recommande une défiance prudente de nos propres forces. Il redoute ces compromis entre la raison et nos passions, qui se terminent toujours par notre défaite. Vous sentez que vous aimez avec passion : que vous dit le monde? Qu'il faut changer cette passion en amitié. Tout le mal vient de cette première faiblesse. C'est là se livrer à cette molle langueur qui amène le sommeil de l'âme, c'est s'assoupir dans un engourdissement perfide, alors qu'il faudrait veiller sans relâche. Nous croyons donner le change à nos passions : ce sont elles qui se jouent de nous et nous surprennent.

Mascaron est loin de dédaigner les petites pratiques de la religion (qu'il félicitera Turenne d'avoir toujours honorées); mais il est plus loin encore de leur donner une importance exagérée. Dans le sermon sur l'Eucharistie, il s'étonne que les fidèles cherchent « tous les jours de nouvelles dévotions, et » qu'ils oublient les principales et essentielles. Je ne vois autre » chose tous les jours que des personnes qui me demandent ce » qu'il faut faire pour bien communier... Les directeurs en

» changent (de dévotions) tous les jours, et en font changer à » leurs pénitents. Or, si vous prenez Jésus-Christ pour votre » directeur, il vous en apprendra une qui les vaut toutes... » : il faut « ressentir la mort et la passion de Jésus avec un atten- » drissement de cœur » (1).

Dans le sermon sur la Toussaint, après avoir montré que le chrétien est un pélerin sur la terre, et qu'en conséquence il ne doit pas mettre son bonheur dans les choses périssables et « caduques », il ajoute avec saint Ambroise qu'il veut parler de ces biens « qui passent les règles de la suffisance et de quelque » sorte d'honnêteté ». Nous pouvons en prendre « ce qui est » nécessaire pour achever notre pélerinage et aller à Dieu ». Mais vous objectez que votre naissance vous a donné tous les biens de la terre et que vous pouvez les posséder comme des présents de Dieu : « A la bonne heure, répond Mascaron, je » n'ai rien à dire. Mais si vous ne péchez pas par les désirs, » prenez garde à l'usage. »

Malgré la rigueur de sa morale, il n'entend pas que l'approche de la mort nous épouvante. Il ne veut pas que nous la voyions venir « comme des gens qu'on traîne au supplice et que » nous en ayons horreur comme des meurtriers, comme des » larrons et des parricides qu'on traîne de force pour être pré- » sentés au jugement. » Pourquoi croire que personne ne sera

---

(1) « Il ne faut pas, nous dit encore l'orateur dans le sermon pour le deuxième dimanche de la Pentecôte, regarder l'amour de Dieu comme « une chose bien au-dessus de nous et des forces des chrétiens, dans lesquels » l'esprit de Dieu habite. Ce qui fait que tout le monde s'en alarme et s'en » effraie, c'est qu'on s'imagine que cet amour consiste en certains actes, » et ces actes en certains termes qu'il faut prendre pour faire bien ; si on » les dit d'une façon plutôt que d'une autre, on croit avoir fait merveille, » et si on y manque, on pense n'avoir rien fait qui vaille. Ainsi l'amour » de Dieu étant à leur avis un acte de l'esprit plutôt que du cœur, ce » n'est pas merveille s'il paraît impossible à ceux qui n'ont guère d'esprit, » et si on dit communément : *multum ad me*, c'est trop pour moi... Or, » sachez que Dieu ne demande ni vos actes étudiés, ni vos termes, mais » seulement que vous mettiez sa loi au milieu de votre cœur. »

sauvé ? Nous devons tâcher de plaire à Dieu, de nous amasser des trésors dans le ciel, de faire pénitence, en bannissant ces terreurs qui sont une offense à la bonté de Dieu. « Si cela est, » à la fin, quand l'heure sera venue, vous porterez la disso- » lution de votre corps avec joie, ou la parole de Dieu est » fausse. Car il est impossible que la vraie charité soit dans une » âme sans y engendrer la confiance qui mette la crainte » dehors. » Voilà le véritable christianisme, aussi propre à mettre l'homme en paix avec lui-même qu'avec ses semblables ; et Mascaron semble en tout ceci le digne interprète d'une religion qui connaît si bien les ménagements que nous impose la faiblesse de l'humanité.

Mascaron insiste rarement sur quelque point particulier de morale chrétienne : quand il entre dans le détail, son enseignement est en général sévère, sans rigueur excessive. L'orateur n'est pas si exigeant qu'il n'accorde rien à notre infirmité. Ainsi nous allons l'entendre parler avec force de la préparation longue et sérieuse qui doit précéder la communion ; mais il sent qu'il ne doit pas décourager le zèle des chrétiens trop scrupuleux, ni fournir à la paresse des tièdes une excuse trop facile. La meilleure préparation à la communion est le désir de bien la recevoir : « Avez-vous un véritable désir de communier » saintement ? Le fils de Dieu vous invite à son repas. » (Sur la Prudence.) Après avoir dit quelle reconnaissance nous devions à Dieu pour ce don qu'il nous a fait de son propre fils, il craint que la grandeur infinie de ce bienfait ne nous effraie, et que, ne pouvant témoigner à Dieu une reconnaissance égale au présent, nous nous croyions dispensés de rendre au ciel les actions de grâces dont nous sommes capables : « Nous ne pouvons » trouver en nous de quoi rendre à Dieu. Vous le trouverez, » chrétiens, si vous joignez vos vœux à ceux du prêtre, et » j'ose dire alors que vous rendrez au Père éternel autant qu'il » vous a donné. Il vous a donné toutes choses avec son fils, et » vous lui rendrez toutes choses avec son fils. En ce point, je

» trouve que la reconnaissance égale la faveur reçue. » (Sur la Justice.) Mascaron, sans jamais oublier l'enseignement de l'Eglise, n'attache point aux cérémonies une importance exagérée. Il dira, par exemple (2e sermon de l'Avent) que dans le baptême l'eau est beaucoup moins nécessaire que l'esprit, que, sans la charité, le baptême de sang lui-même est impuissant à nous racheter ; ou bien que les enfants ne seront point privés de la gloire pour n'avoir jamais pris place à la sainte table : « C'est assez qu'ils en forment le désir. Mais vous me direz » qu'ils sont incapables de former ce désir ? Chrétiens, il ne » faut pas croire que l'Eglise, qui prête à ses enfants son esprit » pour croire, ne leur prête pas aussi son cœur pour former ce » désir. » (Sur la Charité.)

Cette sagesse n'empêche pas l'orateur de parler à son auditoire avec la sévérité nécessaire. Veut-il rappeler à leurs devoirs les chrétiens négligents, il s'adresse à eux avec une véhémence et parfois avec une indignation vraiment éloquentes. Massillon faisait éprouver à Louis XIV un salutaire mécontentement de lui-même : les auditeurs de Mascaron durent souvent ressentir cet heureux effet de la parole sacrée. « Le dis- » cours chrétien, disait La Bruyère, est devenu un spectacle ». Mascaron s'indignait de même à la vue des désordres dont l'Eglise était le théâtre, et nous avons vu plus haut avec quelle vigueur il s'élève contre les fidèles qui par leur légèreté profanaient la majesté du saint lieu.

Sur des sujets plus importants, Mascaron n'est pas moins rigoureux. S'inspirant de saint Augustin, il demande aux chrétiens si quarante jours de prières, de mortifications et d'abstinence leur paraissent une préparation suffisante à la communion (sur la Prudence), et il répond lui-même avec sa familiarité accoutumée : « Ah ! chrétien, tu te moques, tu te » trompes !... Cette viande n'est que pour ceux qui sont dans » une innocence consommée. Car pour la sainteté, il faut une » plénitude de bonnes œuvres, il faut une grande pratique des

» actions de religion. De sorte que, pour approcher de ce » sacrement par des communions fréquentes, il faut une vie » retirée du monde, une vie sainte, une vie consommée dans » les mortifications. » Ce n'est pas que la paresse et la lâcheté soient préférables à une hardiesse indiscrète. L'orateur ne veut pas rendre les communions plus rares, mais plus saintes. Si les anges seuls doivent manger le pain des anges, les fidèles ne doivent pas oublier que l'Eucharistie est le pain quotidien de l'âme. La tiédeur est en effet le défaut le plus contraire à l'état véritable du chrétien : c'est contre cette langueur funeste que Mascaron s'élèvera le plus fortement quand il nous dira les prodiges de l'amour divin. Elle nous éloigne des sacrements, de l'Eucharistie en particulier : « Quoi ! faut-il qu'un chrétien » ait des inclinations si différentes du reste des créatures ! Il » n'y a point de créatures vivantes qui n'aiment leur aliment » et le recherchent : la terre s'entr'ouvre pour demander les » rosées qui doivent la rendre féconde..., mais toi, chrétien, » quel est ton aliment ? Écoute le fils de Dieu : *Caro mea vere* » *est cibus et sanguis meus vere est potus.* » (Sur la Prudence).

Mascaron retrace du reste avec vigueur les terribles effets de la mauvaise communion : « Dans ce sacrement, dit-il, je vois » d'un côté la miséricorde qui me flatte, mais de l'autre je vois » la justice qui m'épouvante. » Dieu, ajoute-t-il, est saint avec les saints, pervers avec les pervers. Le communiant change Dieu en sa propre substance : un mauvais communiant « pervertit » Dieu. Comme cet homme est déjà en état de mort, Dieu entre en lui pour le faire mourir. Un méchant mange le corps du Sauveur : ce corps ne servira qu'à le corrompre : « Un impudique en sortira plus impudique, un avare plus » avare. Judas n'était pas assez méchant avant que d'avoir » communié pour trahir son maître, mais, après avoir com- » munié, il sort vitement et va le trahir. » Terrible doctrine, redoutable commentaire de ce mot que le communiant indigne mange et boit sa propre condamnation !

Ces rigueurs de doctrine sont conformes à l'esprit de la religion : Mascaron n'ignore pas quelle tristesse doit nous inspirer la Foi révélée par un Dieu crucifié et confessée par tant de martyrs. Laissons de côté les joies grossières du Paganisme, nous serons frappés de la différence qui sépare le Judaïsme lui-même de la Loi nouvelle. Le Judaïsme est plein de promesses. S'adressant à un peuple cupide et charnel, épris des biens terrestres, cette religion promettait à ses fidèles l'empire de la terre, c'est du moins ainsi qu'ils interprétaient les prophéties : au contraire, le chrétien ne peut attendre que ce royaume qui n'est pas de ce monde. Les fêtes judaïques n'étaient que la commémoration d'événements glorieux pour le peuple juif, la sortie victorieuse de l'Egypte, la loi donnée sur le Sinaï : les fêtes chrétiennes ne rappellent le plus souvent que « les feux, » les huiles bouillantes, la mort des martyrs ». Le sacrifice de la messe n'est-il pas lui-même pour les chrétiens le plus douloureux des spectacles? « Leur mémoire, dit éloquemment » Mascaron, ne peut retourner dans le passé sans y apercevoir » des images de tristesse. Personne ne doute que la mort de » notre Dieu ne soit la plus triste, et qui nous oblige davan- » tage à fuir les divertissements. Car, s'il est vrai que tous les » péchés des hommes sont montés sur le Calvaire, s'il est vrai » que de tous les lieux du monde tous les crimes se sont ramassés » pour s'appesantir sur le fils de Dieu, n'est-il pas juste que de » ce même endroit la douleur se répande dans tout l'univers et » que la mort de Jésus-Christ fasse un deuil universel? » Malheur à vous, mes frères, si vous ne pleurez! Il faut que » tout le monde pleure, il faut que tout le monde fasse le » deuil comme s'il avait perdu l'enfant unique de ses » entrailles ! » (Sur la Tempérance.) On peut dire de la tristesse ce que Pascal disait de la maladie, qu'elle est l'état naturel du chrétien, aussi Mascaron nous en fait-il une loi. Nous devons, dit-il un peu plus loin, demander au ciel

cette tristesse chrétienne ; nous devons prier Jésus-Christ de la faire descendre en nous pour nous rendre moins indignes de lui. Nous devons lui consacrer tout notre être : nos yeux doivent mourir à ces objets mondains, nos oreilles à ces harmonies profanes, notre bouche à ces médisances : tout doit annoncer en nous la mort du fils de Dieu. (Sur la Tempérance.)

Toute joie néanmoins ne sera pas interdite au chrétien, et les promesses de la foi, pour être plus lointaines, n'en sont pas moins magnifiques. Mascaron n'était pas de ces orateurs qui ne savent parler que des tristesses de la religion. Dans l'un des fragments conservés par le P. Houdry, il célèbre avec éloquence la félicité des élus. Il désespère de pouvoir donner une idée du bonheur infini, de ces choses invisibles et incompréhensibles que l'apôtre saint Paul n'a pas cru permis de découvrir, de ces merveilles « qu'on ne peut exprimer que par l'étonnement et » le silence ». Je serais, dit-il encore, un « téméraire, si j'en- » treprenais de découvrir les délices du Paradis. Mais ce que » je puis vous dire, c'est de promener les yeux de votre esprit » et de votre imagination par tout cet univers, vous y verrez » une infinité de choses admirables et surprenantes : cepen- » dant tout cela n'est rien en comparaison de la félicité des » Saints ».... Cette félicité consiste « dans la possession de » Dieu... Dieu habite dans un abîme de lumière que les éclairs » et les brillants rendent inaccessible. » Et l'orateur termine par cette idée que le spectacle de l'univers ne nous donne pas plus l'idée de Dieu, que l'ombre ne nous fait connaître le corps.

Mascaron sut donc exprimer avec éloquence non-seulement les vérités tristes ou terribles de la religion, mais encore les plus magnifiques espérances que la Foi fasse briller aux yeux du chrétien. S'il tenait un sévère langage quand il parlait des devoirs et des épreuves de la vie chrétienne, il n'entendait pas astreindre les fidèles à une tristesse austère : il nous vante au contraire cette allégresse, cette « gaité » surprenantes des martyrs. Ils n'étaient pas seulement forts dans leurs peines, ils

étaient encore gais, nous dit-il, dans le sermon sur la Force : ils avaient assez de liberté pour se moquer des tyrans, enivrés qu'ils étaient du sang de Jésus-Christ. Mascaron n'eût pas compris une religion sombre et triste, il n'y a rien de janséniste en lui : il n'eût pas aimé ces doctrines propres à nous glacer de crainte et à nous jeter dans le désespoir. S'il connaît les saintes tristesses de la religion, il en goûte aussi les douceurs et les allégresses, et le sentiment qu'il prête ici aux martyrs n'est pas seulement la résignation chrétienne, c'est encore une sorte de vaillance généreuse et triomphante, qui raille dans le persécuteur impuissant un ennemi vaincu.

On le voit, la foi que prêche Mascaron n'est pas seulement un acte de l'intelligence. Le cœur y a autant de part que l'entendement. Quand Mascaron parla de la conversion d'Henriette, il dépeignit avec éloquence cette « sainte effusion, cette plénitude des lumières de la vérité, qui mit devant les yeux de la princesse mourante la vanité de toutes les choses humaines pour ne plus lui laisser voir que Dieu : dans son sermon sur la Tempérance, il ne nous donne pas une idée moins haute de la puissance de la foi, quand il célèbre l'Eucharistie, cette viande céleste qui veut être notre seule nourriture, et ne nous laisse pour les autres que du dégoût. Les premiers chrétiens « rebutaient » les festins magnifiques des gens du siècle : pourquoi cela ? Parce qu'ils mangeaient le pain des Anges. Seule en effet la foi peut produire en nous cette satiété des biens d'ici-bas : « Pourquoi pensez-vous qu'à un homme de bien il lui faille si » peu de choses pour le satisfaire, et qu'aux autres un monde » entier ne serait pas capable de les contenter ? Aux riches et » aux puissants de la terre, il leur faut des dignités, et l'homme » de bien s'écrie que Dieu seul lui suffit et est son tout. Dieu » seul est capable de rassasier tous les désirs... Vous étonnez-» vous après cela si les Saints, ayant Dieu dans leur poitrine, » et étant nourris de ce céleste aliment, s'écriaient qu'ils étaient » rassasiés ? C'est que pour lors ils avaient l'abondance de toutes

» sortes de biens. Leur pauvreté était satisfaite, leur indigence » était remplie. » (Même sermon).

Nous sommes parvenus au point capital de l'enseignement moral de Mascaron, c'est-à-dire à ses idées sur l'amour divin. L'amour de Dieu envers les hommes, l'amour que nous devons en échange à Dieu, telles sont les idées que Mascaron développe avec une complaisance singulière. La Religion est fondée sur la Justice, dit-il dans son sermon sur cette vertu ; elle ne se distingue de la justice, dit-il avec Aristote et saint Thomas, que comme les espèces diffèrent du genre et la partie du tout. Y a-t-il en effet justice plus nécessaire que la reconnaissance à laquelle nous sommes obligés envers Dieu? Nous avons tout reçu de lui, notre corps, notre esprit, notre cœur : nous devons donc lui sacrifier cet esprit par la foi, ce cœur par l'amour, et ce corps par la pénitence.

La religion consiste donc dans cet échange de bienfaits et d'actions de grâces entre Dieu et les hommes ; mais ce n'est pas assez de témoigner au Créateur une froide reconnaissance. Dieu n'est pas seulement notre bienfaiteur, il nous porte encore un ardent amour, auquel la justice nous fait un devoir de répondre. Cet amour mutuel de Dieu et de l'homme, cette passion toute sainte du Créateur pour sa créature « qu'il veut » rendre parfaite », sont le plus beau spectacle qui puisse s'offrir à l'imagination enthousiaste du jeune orateur. La vérité de la religion frappe moins sa raison que la bonté de Dieu ne touche son cœur ; et peut-être est-il moins étonné de la puissance divine que ravi de l'amour dont nous sommes l'objet de la part du Très-Haut. Aucune vérité n'est plus chère à Mascaron ; il y revient dans la plupart des sermons, et il ne trouve jamais d'expressions à son gré pour embraser les cœurs de ce feu de l'amour divin dont il est consumé lui-même.

Toutefois, si sincère, si puissant que soit cet amour, jamais Mascaron ne dépasse les limites que lui imposent l'orthodoxie et

la raison. Il porte dans la religion une ferveur passionnée, mais il n'y introduit point de son autorité propre des nouveautés toujours suspectes. Il ne cède pas témérairement à son zèle, et pas un mot dans son enseignement n'est pour affaiblir, pour énerver la loi chrétienne. Mascaron est passionné, il n'est pas mystique.

Ce point mérite doublement notre attention, car cette ferveur, cet enthousiasme dans la foi sont singulièrement propres à donner aux sermons de Mascaron le mouvement et la vie. Ils sont le fond même de sa doctrine ; mais en même temps ils nous donnent le secret de son éloquence. Etudions donc les nombreux passages des sermons que Mascaron a consacrés à retracer l'amour de Dieu envers les hommes ou l'amour des hommes envers Dieu.

C'est Dieu qui prend les devants dans ce touchant commerce d'amour qu'il entretient avec les hommes (1). Il descend des « montagnes éternelles de son essence toute pure et immor- » telle » pour s'abaisser jusqu'à nous dans le mystère de l'Incarnation : toutes les conditions différentes s'offrent à lui, le sacerdoce, les richesses, les honneurs : il les rejette pour embrasser les abaissements de la croix comme les objets uniques de son amour. Il n'était point d'état plus propre à témoigner aux hommes « l'excès de l'amour » qu'il leur portait. A tous les noms pompeux qu'il eût pu prendre, il préfère ce nom de Jésus, qui est un nom « tout d'amour », nom si mystérieux et si auguste qu'on ne peut le prononcer, dit l'orateur, sans un secours spécial du Saint-Esprit, et que les philosophes et les grammairiens eux-mêmes y feraient d'inutiles efforts si la grâce divine leur manquait. Jésus verse son sang à la Circoncision, mais c'est avec joie, « il rit sous le couteau ». Ce nom de Jésus, c'est une promesse : le Christ s'est engagé à donner tout son sang pour nous, en prenant son nom, seule cause de

(1) Sermon sur le nom de Jésus. (2e point.)

sa mort. « Pilate, qui a dit tant de choses sans le savoir, fit » écrire ce beau nom sur la croix, mais il ne savait pas que ce » nom contenait tout le mystère de sa mort... S'il est vrai, » selon la parole du fils de Dieu même, qu'on ne peut pas » témoigner à un ami un plus grand amour que de mourir » pour lui, que sera-ce, non-seulement de mourir, mais de » mourir de la mort la plus douloureuse et la plus honteuse de » toutes les morts? »

C'est surtout dans le sermon sur la Passion que l'orateur attribue à Dieu un amour sans bornes pour les hommes : de même il nous montrera dans le panégyrique de sainte Thérèse à quel point nous devons aimer le Seigneur pour répondre à tant de bonté. Mascaron nous raconte le terrible combat que Jésus-Christ livre pour nos péchés, et cette cruelle agonie du jardin des Oliviers. Ce n'est plus là un récit, nous sommes témoins de la lutte qui s'engage ; mais, dit Mascaron, nous n'éprouvons rien de cette admiration tranquille que nous inspire la lutte d'un homme de cœur contre la fortune. Nous sommes sûrs d'avance du triomphe du Sage : rien n'est plus douteux que la victoire de Jésus, ou plutôt sa défaite n'est que trop certaine. Le Sage nous inspirait une généreuse admiration, nous ne pouvons éprouver que de la compassion pour le Christ. Nulle espérance de le voir triompher : « Adorable Jésus ! vous êtes » attaqué et vous succombez ; vous combattez et vous êtes » vaincu : ici l'admiration se change en douleur. » Mascaron se retrouve là tout entier : nous le reconnaissons, non pas seulement à la sincérité de l'émotion religieuse, mais encore à la hardiesse avec laquelle il pénètre jusqu'au fond d'un des mystères les plus obscurs de la foi. Dieu vaincu par la douleur et par l'amour, telle est l'idée qui remplit tout le sermon ; et il n'en est pas une mieux faite pour troubler les âmes les plus croyantes. Que Jésus soit exposé aux outrages des Juifs, qu'il essuie les « crachats de cette canaille », ces outrages n'atteignent que son humanité : ces défaillances d'un Dieu, cet abattement

dont aurait rougi le sage de Sénèque, voilà ce qui étonne, voilà ce qu'un orateur plus prudent eût passé sous silence, et ce que Mascaron développe longuement, parce qu'il y voit le triomphe de l'amour. L'amour a vaincu la divinité elle-même !

C'est dans les termes les plus étranges que Mascaron nous racontera l'agonie de Jésus-Christ : « Quoi donc ! mon adorable » Sauveur, lorsque nous ferons votre éloge, nous ne pourrons » pas dire de Vous ce que disait David de son cher Abner : » Vous n'êtes pas mort comme les lâches ont accoutumé de » mourir ! Nous ne pouvons pas dire ces paroles de Jésus- » Christ : il est mort comme les lâches ont accoutumé de mou- » rir ; ses mains, seules dignes de porter le sceptre du » monde, ont été liées, et ses pieds sous lesquels le ciel et les » enfers tremblent, ont été chargés de chaînes. »

Infamie du supplice, défaillances de la victime, Mascaron n'oublie rien de ce qui peut rendre plus éclatante la victoire de l'amour. C'est l'amour qui a tout fait. Roi de toutes les passions, il a chassé de l'âme du Christ les passions généreuses capables de soulager son abattement, la hardiesse qui fait braver le mal, l'espérance qui nous soutient dans l'épreuve, et, par « une ruse bien fine », il se cache lui-même ; il disparaît, afin que Jésus épuise toute l'amertume de ses souffrances, semblable, dit avec subtilité Mascaron, à l'ingénieur qui se dérobe à tous les yeux quand il fait jouer les machines les plus meurtrières. Au contraire, ce cruel amour déchaîne toutes les passions capables d'accabler Jésus, « la crainte avec » tout ce qu'elle a d'abattement, la douleur avec tout ce » qu'elle a de pointes, l'ennui, avec tout ce qu'il a de faiblesse » et de langueur ». Il ne reste dans l'âme du Christ aucun noble sentiment. Il ne se souvient plus qu'il doit sortir vainqueur de sa lutte contre la mort ; il ne voit plus que la fin douloureuse qui l'attend. Le Dieu qui mourait pour sauver un monde a disparu, Jésus n'est plus qu'un criminel qui tremble à l'approche du supplice, et qui, dans son accablement, laisse

échapper cet aveu que son âme est triste jusqu'à la mort. Il n'a pas le courage de ces martyrs qui mourront pendant des siècles pour confesser sa foi. « Pourquoi pensez-vous que » Jésus-Christ craint la mort, et que les martyrs ne la crai- » gnent pas ? Les soldats volent au-devant d'elle, et le chef » recule ! » C'est que toute la force de Jésus-Christ est passée dans le cœur des martyrs, et qu'ils ont en échange communiqué à Jésus leur propre faiblesse. C'est surtout que l'amour infini de Dieu pour les hommes a fait oublier à Jésus jusqu'à sa divinité : de toutes les mains armées contre lui, la main de son amour est la plus impitoyable.

Nous devons reconnaître cet amour de Dieu en lui offrant le nôtre. Jésus a subi une horrible agonie : nous ne devons pas craindre de braver pour Dieu les tourments les plus cruels. Le propre de l'amour est de chercher la souffrance, de s'en rassasier. A la Passion s'oppose naturellement le panégyrique de sainte Thérèse.

C'est en effet dans le panégyrique de sainte Thérèse que Mascaron parle avec le plus de force de l'amour de Dieu. Après nous avoir montré dans un éloquent passage du sermon sur le nom de Jésus (1) toute la reconnaissance que nous devons témoigner à Dieu, il nous fait voir comment sainte Thérèse nous donne l'exemple de la mortification. Sainte Thérèse n'accepte pas les souffrances, elle les recherche avec avidité. Les Romains cherchaient dans le monde entier de quoi satisfaire leur sensualité : Thérèse est « affamée de supplices et de » croix ». Les douleurs physiques, dont nous verrons bientôt

(1) « Donc, chrétiens, quand vous lui aurez consacré vos cœurs par » toutes les flammes d'un amour parfaitement reconnaissant, quand vous » lui aurez consacré votre esprit par toutes les adorations, quand vous lui » aurez consacré votre corps par toutes les pénitences, les austérités et les » rigueurs imaginables,... dites après cela que vous n'avez encore acquitté » que la moindre partie de votre dette... » (2e point.)

le tableau ne suffisent plus à son zèle. Elle se met au rang de ces martyrs qui « ramassent les débris de leur chair pour » mourir un million de fois », auxquels les tourments ordinaires ne suffisent pas, et qui provoquent leurs persécuteurs : « Prenez des fouets, employez le fer et le feu, afin que mon » corps rende à Dieu un tribut de tout lui-même ». (1) Aussi sainte Thérèse s'élève-t-elle au plus haut degré de la perfection, et c'est d'après elle-même que Mascaron distingue cinq sortes d'oraisons. La première est « l'oraison de combat », destinée à triompher des sens; vient ensuite une certaine quiétude de l'âme. A ce repos profond succède une sainte ivresse qui nous transporte, « une folie divine qui nous rend heureusement » insensés ». Nous ne songeons pas sans inquiétude aux deux degrés qui nous restent à franchir au delà de ce délire sacré. A son quatrième effort, l'âme s'unit à Dieu qui prend possession d'elle, de son esprit par ses lumières, de sa volonté par l'amour. Après cette union mystique, il n'y a plus rien que le ravissement, l'enlèvement impétueux de l'âme, son anéantissement en Dieu. Mascaron n'approuve pas sans réserve cette théologie mystique, et il avoue « qu'il a bien de la joie » qu'elle soit appuyée de la double autorité de saint Bernard et de saint Paul : il faut le louer de ce scrupule.

Il n'ignore pas en effet de quel prix sainte Thérèse a payé ces hautes connaissances. Il sait que les plus saints ont leurs jours de langueur, et que tous les fidèles ne peuvent prétendre à la possession de cette vérité, si jalouse lorsqu'elle veut

---

(1) Bossuet tient le même langage : « Selon le sentiment de ce Père » (Tertullien), toute la vie du Sauveur était un festin dont tous les mets » étaient des tourments. Festin étrange ! mais que Jésus a jugé digne de » son goût. Sa mort suffisait à notre salut, mais elle ne suffisait pas à ce » merveilleux appétit qu'il avait de mourir pour nous. Il a fallu y joindre » les fouets... *Saginari voluptate patientiæ discessurus volebat* ».

(Bossuet, panég. de sainte Thérèse.)

Dans le panégyrique de saint François d'Assise, Bossuet montre l'étrange obstination du saint dans la recherche du martyre.

s'emparer d'une âme, qu'elle dédaigne de se manifester à quiconque retient encore quelque chose des sentiments terrestres. On a souvent fait à la philosophie un reproche, celui d'être inaccessible au plus grand nombre des hommes: comment épargner la même accusation à ces dangereuses innovations, à cette ambition de se distinguer par une perfection chimérique? Ces prétentions outrées, entre autres dangers, ne risquent-elles pas de décourager les âmes tièdes, et de fournir par leur excès même des prétextes à tous les relâchements et à tous les désordres? Et cette perfection, qu'est-elle enfin, sinon un anéantissement du corps, c'est-à-dire une destruction de l'œuvre divine? Mascaron compare en effet sainte Thérèse, à un certain Hermotime, dont Tertullien raconte l'histoire. Le sommeil d'Hermotime était une sorte de mort temporaire, ainsi que le prouvait l'insensibilité absolue de son corps aux plus mauvais traitements. Telle était sainte Thérèse dans l'extase. Aucun de ses sens ne faisait plus ses fonctions, elle était anéantie en Dieu. Ces jouissances ne sont pas l'état naturel du chrétien. (1)

Mais peut-être les joies infinies de l'extase pouvaient faire oublier à sainte Thérèse les combats qu'elle avait dû livrer? Il n'en est rien. Elle était « plongée dans un océan d'amer-» tume » , et souffrait des tourments semblables à ceux de l'enfer. « Le martyre , qui est le terme des plus par-» faits , ne fut que la première démarche de son zèle. » (Sainte Thérèse avait voulu en effet chercher le martyre en Afrique). Mais Dieu l'en détourna, dit Mascaron, sachant bien qu'il préparait à Thérèse une plus grande gloire et de plus longues souffrances : « Thérèse, c'est de la sorte que votre » époux veut que vous souffriez le martyre.... Tantôt vos » entrailles seront consumées par une fièvre ardente ; tantôt

(1) Sainte Thérèse était-elle chrétienne lorsqu'elle avait « tant d'amour » pour la croix qu'elle la mettait en balance avec son Dieu ? »

» votre tête sera brisée par une vive pointe de douleur ; un » autre jour votre corps sera réduit en peloton par un rétré- » cissement de nerfs ; un autre jour on vous ouvrira le côté ; » en un mot vous vous rassasierez de souffrances ». C'est trop peu encore, les douleurs de l'imagination se joignent aux tourments du corps. Sainte Thérèse voit dans l'enfer la place qu'elle y eût occupée sans un secours extraordinaire de la grâce, et, Mascaron nous le dit avec la vigueur qui lui est habituelle dans les détails de ce genre, elle voit « les eaux » croupissantes » où elle devait être plongée, elle souffre les morsures des serpents, et par une union inconcevable, elle jouit de Dieu par la contemplation, en même temps qu'elle endure les plus cruelles tortures des réprouvés.

Il faut s'arrêter, et Mascaron eût sagement fait peut-être de moins s'étendre sur ces effets extraordinaires de l'amour divin.

On l'avouera, Mascaron, en faisant une aussi large part à l'amour dans la religion, nous donne une bien haute idée du chrétien. Enseigner une pareille doctrine, c'est interdire à l'âme tout sentiment égoïste, toute arrière-pensée d'intérêt personnel, et lui prescrire quelque chose de comparable à l'indifférence stoïcienne. Le sage stoïcien s'élève, par l'orgueil, au-dessus des biens de fortune : le chrétien les oublie pour un bien supérieur qui est Dieu. Dieu occupe sa pensée tout entière, et l'âme, enivrée de la possession de cet objet suprême, ne trouve rien qui la satisfasse en dehors de cette pensée souveraine. On ne saurait méconnaître l'élévation de cet enseignement, et il est aisé de comprendre combien ces grandes idées animent l'éloquence de l'orateur : aussi la force du sentiment fait-elle oublier les subtilités de sa dialectique. C'est avec une vive éloquence qu'il nous représente dans le sermon sur la Charité, le fils de Dieu se changeant lui-même en flèches de feu pour embraser notre cœur. Après tant de biens qu'il nous a donnés en nous créant, nous sommes encore « des grossiers, » nous ne savons pas encore aimer : que fait-il ? Il

prend lui-même la place de notre cœur. Il s'unit à nous dans le sacrement de l'Eucharistie : on trouve le cœur du Fils de Dieu dans notre cœur : « C'était la coutume du bienheureux » François de Sales de dire après avoir communié : ah ! que je » serais heureux, si, après avoir communié, je trouvais le » cœur de Jésus-Christ au lieu du mien ! Et pourquoi cela ? » C'est qu'il savait que si ce cœur aimait les amis, le cœur du » Fils de Dieu s'étendait jusqu'à aimer ses ennemis, et qu'au » lieu d'un cœur faible et indigne d'aimer, il trouverait un » cœur généreux et capable d'aimer. Un grand homme, nommé » Philippe de Néri (?) est obligé pendant les plus grands froids » de se mettre de la glace sur la poitrine.... Une grande sainte, » Catherine de Sienne, ne peut plus supporter ses extases et » ses ravissements.... » C'est là une théologie subtile, mais vivante et passionnée, et dans ces passages, l'élévation le dispute à la ferveur religieuse. Rien n'est plus beau que cette recherche de l'âme par Dieu, que cette conquête toute sainte célébrée avec tant de joie et de reconnaissance. Vivement touché des faveurs célestes, l'orateur atteignait sans effort à une éloquence originale et naïve, bien propre à faire passer dans l'âme de ses auditeurs la ferveur dont il était animé.

Il arrive même que cette éloquence rappelle trop bien le langage de la passion, et que l'amour divin s'exprime comme l'amour profane. Nous nous rappelons que Mascaron appelle l'épouse du Cantique des cantiques « une amante qui cherche le bien-aimé de son cœur. » Dans le panégyrique de sainte Thérèse, Mascaron parle en termes étranges du mariage de sainte Thérèse avec le divin époux : « Grande âme, dit-il, » vous serez satisfaite. Vous verrez Jésus-Christ, vous l'aurez, » mais vous souffrirez. Cet époux prendra les clous qui sont » attachés à la croix, et vous en percera les mains et pour lors » vous pourrez dire qu'il est un époux de sang.... C'est de ce » douloureux mariage que vous êtes sorties, mes chères sœurs, » vous avez pour père un Dieu crucifié, pour mère sainte Thé-

» rèse qui vous a conçues dans les saintes, mais violentes con-
» vulsions de la croix. » Mascaron revient souvent à ces images tirées des passions profanes. Est-ce un Dieu offensé, est-ce un époux irrité qui s'adresse en ces termes à l'âme du pécheur : « Ah ! épouse infidèle, qui m'as laissé pour aller après » tes autres amants ; qui as eu l'effronterie de me menacer » que tu irais après eux !.... Ah ! je trouverai bien le moyen » de te faire revenir à moi, j'entourerai ton chemin d'épines et » de ronces. Tu trouveras partout des oppositions à tes des-
» seins, tu iras après tous ces amants et ils te fuiront, tu » chercheras toutes ces douceurs que tu te promets et tu ne » les trouveras pas, tu ne retrouveras pas ces anciennes rou-
» tes... Et alors je te réduirai à dire que tu étais encore mieux » avec ton premier époux qu'avec ceux-là, et je te contraindrai » malgré toi de retourner avec lui et de dire : Ah ! je m'en re-
» tournerai avec mon premier époux. Mes consolations étaient » bien plus douces et plus solides que le peu que je goûte » maintenant. » (Sermon sur les Afflictions.) Dans le premier sermon de l'Avent, Mascaron nous représente aussi Jésus-Christ sous les traits d'un époux irrité et jaloux, qui, au dernier jugement, viendra tirer vengeance de son indigne épouse et se séparer d'elle pour toujours. Il ajoute, à la vérité, que cette jalousie de Dieu n'est pas semblable à la passion que ressentent les créatures, et qu'il faut en retrancher les imperfections et la bassesse de nos passions terrestres. La jalousie n'est en Dieu que « *Amor ordinatissimus castitatis,* » suivant l'expression de saint Augustin.

C'est donc à l'amour divin qu'il faut assigner la première place dans la doctrine de Mascaron. Il est, aux yeux de l'orateur, le cœur même de la religion, la première de toutes les passions, suivant les philosophes, de toutes les vertus, suivant les théologiens. Mascaron multiplie les images pour peindre l'excellence de l'amour, qu'il compare tour à tour au feu, le plus noble des éléments, au cœur, la plus noble partie de l'homme, au

premier des séraphins, qui sont eux-mêmes les premiers parmi les esprits bienheureux, à ce char de feu qui transporte Elie dans le ciel. Mascaron est religieux avec une ferveur enthousiaste et passionnée. De là viennent ces subtilités théologiques qui nous étonnent dans ses sermons. En effet, il se plaît et se perd dans la contemplation des choses divines, dans le spectacle de ce monde intérieur où il découvre des beautés toujours nouvelles, sans se demander si elles ne sont pas quelquefois l'œuvre de son imagination. Ces merveilles de l'amour et de la grâce le transportent de la même admiration qu'inspirent à un philosophe les magnificences de la création. Mascaron ne songe point à chercher Dieu dans les prodiges innombrables et infinis de la nature: il se renferme dans le monde des choses de l'âme, et parmi celles-ci, il ne voit que les miracles de l'amour divin. Passion incompréhensible de Dieu pour l'homme malgré nos misères et notre bassesse, ingratitude monstrueuse de l'âme envers Dieu, tel est le sujet de son étonnement. Nos passions, l'infirmité de notre nature, tout disparaît à ses yeux, et il ne peut songer sans horreur à notre ingratitude envers ce Dieu, qui dans l'Eucharistie « se donne à nous avec une pluralité qui » détruit toute raison », qui « veut entrer en nous afin de se » lier à nous parfaitement », qui se multiplie, sous les espèces consacrées, afin de suffire aux besoins de l'humanité tout entière. Dieu n'est pas, aux yeux de Mascaron, l'auteur de la nature, placé à une hauteur inaccessible à notre néant, c'est un ami, mais « un ami joué, traité avec perfidie, qui néan- » moins ne quittera jamais ceux qu'il aime » : l'amour seul nous permet de franchir la distance infinie qui nous sépare de lui. (Sur la Charité.)

On le voit, la sensibilité, mais une sensibilité toute religieuse, est l'une des qualités les plus éminentes de Mascaron.

L'amour n'agit pas seul dans la religion : la crainte y trouve aussi sa place, comme si Jésus eût voulu corriger une passion

par l'autre. L'amour ne parle qu'a la sensibilité et à l'imagination : la crainte fait impression sur notre raison elle-même, et donne à la religion le caractère d'une loi à laquelle personne ne saurait se soustraire. L'amour laisse à chacun sa liberté, et, loin de prévenir les excès de l'indépendance individuelle, il les favorise. Il peut inspirer des sentiments religieux à quelques âmes choisies : il ne suffit ni à fonder ni à maintenir une religion. La foi ne doit pas seulement ravir le cœur, elle doit encore obliger la volonté. Telle est l'utilité de la crainte dans la religion.

Toutefois Mascaron a l'âme trop élevée pour chercher à nous inspirer une crainte indigne de la foi chrétienne et de nous-mêmes. Il appelle (S. pour le vendredi de la troisième semaine de l'Avent) la crainte « le plus beau motif qui puisse nous » faire agir dans la morale »: singulière définition, s'il s'agissait d'un sentiment bas et intéressé comme la crainte humaine. Mais l'orateur n'a en vue qu'une crainte toute religieuse. La crainte des hommes fait « des esclaves chargés de fers », la crainte de Dieu des esclaves « couronnés, qui ont des chaînes » d'or et de pierres précieuses. » L'une « ôte la parole et la » hardiesse, l'autre donne la hardiesse et la parole. » La crainte de Dieu est auguste comme celui qui en est l'objet, car elle nous défend de toutes les autres. Comment redouter les maladies, la pauvreté, quand on sait que ce ne sont là que les épreuves que Dieu nous impose pour nous sauver? L'on ne craint pas « une épée dans le fourreau » si personne ne nous en menace, l'on ne craint pas « un canon chargé de boulets », si personne n'est là pour le tirer contre nous. De même gardons-nous de chercher la cause de nos maux sur la terre, cette cause est dans la volonté de Dieu. Tous les maux nous viennent de lui, c'est lui seul qu'il faut craindre. Cette crainte ne nous donne-t-elle pas la liberté que recherchaient les Stoïciens? Jésus dit que nous ne devons pas craindre ceux qui peuvent enlever nos biens et tuer notre corps, mais bien celui-là qui

peut tuer notre âme. Comment donc le chrétien craindrait-il la mort ou les supplices ? Comment redouterait-il ces persécutions qui, de nos jours encore, font tant d'apostats, cette pauvreté par exemple, qui « dans plus d'une fille, ouvre la porte aux discours d'un suborneur ? » Jésus-Christ, en nous inspirant la crainte de Dieu, a détruit toute crainte, et cette sainte frayeur des jugements du ciel est le gage le plus assuré de notre liberté.

Cette crainte, admirable dans ses effets, ne l'est pas moins dans son principe. Ce n'est point une terreur servile : c'est un hommage rendu à la grandeur de Dieu. Nous ne sommes pas saisis de frayeur à la pensée des châtiments dont la main du Très-Haut peut nous accabler : mais nous éprouvons ce tremblement que ressentent les anges eux-mêmes en présence de la majesté divine. Craindre Dieu par peur de l'enfer, ce n'est pas le craindre saintement. C'est imiter le loup qui rôde autour de la bergerie, et n'ose braver la colère des pasteurs, c'est manquer de force et non pas de malice. « Le fils ne vole pas son » père, le serviteur ne vole pas son maître. Leurs mains sont » égales, mais non pas leurs cœurs. » Le fils éprouve une crainte filiale, le serviteur une crainte servile : aussi le dernier n'aura-t-il point de part à l'héritage. Nous retrouvons dans ces nobles idées la grandeur naturelle à l'orateur. Mascaron a su laisser une véritable dignité à cette passion même de la crainte, qu'il faut se garder d'éveiller trop souvent, si l'on est jaloux de la dignité de la religion.

L'union de la crainte et de l'amour : telle est donc la perfection du christianisme, telles sont les deux passions qui doivent, sans se détruire l'une l'autre, se partager l'âme du chrétien. Toutes les autres vertus disparaîtront dans la vie bienheureuse : la foi périra, puisque les élus verront Dieu face à face. L'espérance disparaîtra, car nous goûterons un bonheur infini : la charité et la crainte seules demeureront. La première nous sera commune avec Dieu, la seconde nous distinguera éternellement de lui : « Les saints portent respect à Dieu, et Dieu

» leur en porte » ajoute hardiment Mascaron : mais « les » saints craindront Dieu dans le ciel et Dieu ne craindra pas » les saints. »

» Il est donc vrai, disait l'orateur dans le sermon pour le » deuxième dimanche de la Pentecôte, que celui qui fait (ac- » complit) les préceptes du Seigneur par la seule crainte, il les » fait contre son gré, qu'il ne les fait point en son cœur ; qu'il » a autre chose en sa volonté que dans l'œuvre ; qu'il les peut » faire devant les hommes, mais non pas devant Celui qui dis- » cerne la racine ; que ce qu'il ne fait point de bon gré, il » aimerait mieux qu'il ne lui fût point commandé ; qu'il vou- » drait bien n'avoir rien à craindre pour faire librement ce » qu'il désire secrètement..... Jamais donc on ne fait bien, » jamais on n'accomplit la loi, jamais on ne se convertit à » Dieu par la seule crainte. Par quoi donc ? Par l'amour, par » la charité, par la dilection. »

Cette union de l'amour et de la crainte de Dieu n'est-elle pas la perfection de la morale chrétienne ? Avec quel transport l'orateur ne développe-t-il pas cette belle pensée dans cette langue parfois encore pénible et comme déformée par la théologie ? Cette charité fait que l'homme « ayant goûté la suavité » de Dieu », n'est plus contraint par l'appréhension de la peine d'être servilement sous la loi, mais « par une libre » charité, se délecte d'être avec la loi » ; elle fait qu'il n'est plus « sous une loi effrayante, convaincante, punissante, mais » sous la grâce délectante, guérissante, délivrante »...; elle » fait encore mourir toute mauvaise volonté, au lieu que la » crainte ne faisait que de l'étouffer. »

CHAPITRE QUATRIÈME

VALEUR LITTÉRAIRE DES SERMONS DE MASCARON.

Les sermons qui nous restent de Mascaron sont généralement l'œuvre de la jeunesse de l'orateur. — Mascaron sermonnaire a les défauts et les qualités de la jeunesse.

I° Défauts des sermons.

Les défauts de Mascaron sermonnaire tiennent surtout à deux causes : Mascaron a les défauts du controversiste, et ceux de l'orateur qui s'adresse au peuple.

Controversiste, l'orateur ne s'est pas défait du style de l'école. — Au lieu de tirer ses développements de ses sujets, l'orateur se livre à son imagination. — Erudition déplacée, traces de bel-esprit. — Mascaron parle trop souvent la langue de la philosophie, celle du droit, etc. — Il ne se borne pas à citer les anciens, il se plaît à emprunter aux sciences des images plus brillantes qu'utiles à la suite du discours.

Orateur populaire, Mascaron ne sait pas éviter la familiarité. — Il a, comme le peuple, le goût de l'horrible, il se plaît au récit des supplices. — Il prend dans la composition de ses discours les libertés les plus singulières. — Enfin il développe également les idées les plus intéressantes, et les idées banales.

II° Eloquence de Mascaron sermonnaire.

Mascaron a l'instinct de l'éloquence et le goût de la grandeur. — Ses développements théologiques sont eux-mêmes éloquents, grâce à la foi qui l'anime. — Véhémence, accent pas-

sionné de Mascaron lorsqu'il célèbre les prodiges opérés par l'amour divin. — Mascaron a du reste l'éloquence de l'imagination et l'éclat oratoire. — Alliance de la grandeur et d'une familiarité naïve. — Elévation morale. — Cette éloquence est surtout remarquable par le mouvement, la vie, et la sincérité de l'émotion religieuse. — Fermeté du style, usage légitime de l'antithèse. — Du pathétique. — Mascaron a l'éloquence du cœur. — Conclusion.

§ Ier. — Défauts de Mascaron sermonnaire.

Lorsque Mascaron composa les sermons qui nous restent de lui (à l'exception de quelques-uns), il venait d'achever sa théologie, et il ne s'adressait pas à un auditoire au-dessus du commun. Telles sont les deux causes de ses principaux défauts. Il parle en effet dans ses sermons la langue de l'école et celle du peuple. L'habitude des discussions théologiques lui cache tout ce qu'il y a de scolastique dans sa méthode, et, désireux de se mettre à la portée de ses auditeurs, il s'oublie trop souvent et descend jusqu'à eux par le tour négligé de son langage. Etudions d'abord les défauts de sa méthode, ceux qui tiennent au style viendront ensuite.

La méthode de Mascaron est mauvaise par l'abus de la dialectique : Mascaron raisonne à l'excès. On sait comment M. Sainte-Beuve définit le raisonnement de saint Augustin : il n'est pas d'auteur dont Mascaron s'inspire plus volontiers. Comme ce grand saint, il raisonne par allégories, par comparaisons, par allitérations, poussant les choses à leurs conséquences extrêmes. Il assure, par exemple, que l'Eucharistie a été annoncée dans l'ancienne loi par trois figures, la manne, le sacrifice d'Isaac, l'agneau pascal, et il entre dans le détail de ces comparaisons. Isaac est immolé par son père, Jésus est immolé par les prêtres dans le sacrifice de la messe. La manne ne fut donnée aux Israélites que dans le désert, ainsi l'Eucharistie ne nous est donnée que dans le cours de cette vie. Bien plus, la

manne avait autant de goûts que ceux qui la mangeaient avaient d'appétits différents : ainsi l'Eucharistie est conforme aux goûts de ceux qui la reçoivent, elle est humilité pour les humbles, chasteté pour les vierges, force pour les martyrs. Quant à l'immolation de l'agneau pascal, c'était le « crayon », sur lequel le peintre prend modèle pour composer son tableau.

Ce caractère scolastique de la méthode de Mascaron n'est jamais plus visible que lorsqu'il imite les Pères de l'Eglise. Il entend les choses au sens étroit, et prend des métaphores pour des dogmes.

Mascaron, nous l'avons noté déjà, a beaucoup moins lu l'Ecriture que les Pères : encore se plaît-il à citer les plus subtils d'entre eux. On a déjà pu dire avec raison de Bourdaloue lui-même qu'il avait trop puisé à ces sources parfois suspectes au lieu d'aller aux eaux vives de l'Evangile : que dira-t-on si l'on compare les vaines discussions où Mascaron s'égare, à ces raisonnements exacts qui font la sévère beauté des sermons de Bourdaloue ? L'allégorie suivante donnera une idée de l'incroyable raffinement de Mascaron. Revenant à l'agneau pascal considéré comme figure de l'Eucharistie, il voit dans la tête de l'agneau la divinité de Jésus-Christ, dans ses pieds les fidèles et dans ses entrailles les « mystères cachés dans ce sacrement » ! Dans le sermon sur la Tempérance, il rappelle ce sang de l'agneau, dont les Hébreux teignirent les deux côtés de leurs portes ; ces deux côtés, ce sont notre corps et notre âme, qui doivent annoncer également la mort du fils de Dieu. Parfois même Mascaron porte si loin l'abus du raisonnement que sa pensée devient inintelligible. Il commente, dans le sermon sur les Afflictions, ce mot d'un prophète comparant Jésus-Christ à une pierre gravée : « *Ecce lapis quem dedi coram* (Zachée, » c. 3 v. 9) C'est-à-dire, comme l'explique saint Jérôme, c'est » là cette pierre gravée par le fer de la lance... Il y a, ajoute » le prophète, sept yeux sur cette pierre, c'est-à-dire, dit en- » core saint Jérôme, que tous les justes doivent avoir sans

» cesse la vue sur cette pierre. » Et Mascaron poursuit en » ajoutant une nouvelle allégorie à la première. (1)

Bossuet, dans son 1er sermon pour le jour de Pâques, parle de certains esprits délicats qui, dit-il, « reconnaissent que » ces vérités sont fort excellentes, mais il leur semble que » cette morale est trop raffinée, qu'il faut renvoyer ces sub- » tilités dans les cloîtres..... Pour nous, disent-ils, nous avons » peine à goûter toute cette mystagogie. » (2) Il serait difficile, malgré l'étonnement de Bossuet, de ne pas trouver cette délicatesse bien excusable.

Mascaron raisonne à outrance et hors de propos : il a gardé les habitudes de la controverse. Ainsi, loin de faire appel au sentiment, à l'imagination, il prétend tout prouver. Quel autre orateur eût cru devoir démontrer en forme que le martyre est la mort la plus cruelle de toutes ? (Sur la Force.) Mascaron argumente là comme dans son Oraison Funèbre d'Anne d'Autriche. Loin d'imiter Bossuet et de varier ses

---

(1) Mascaron fait l'abus le plus étrange de ces allégories mystiques. Il emprunte la suivante à saint Chrysostôme (sermon sur l'Espérance) : Il y a sur les bords de ce fleuve (celui qui arrose la cité céleste) des arbres, qui sont chargés de fruits ; mais ce qui est surprenant, c'est que ces arbres ont leurs racines et leurs cimes dans le ciel ! — L'orateur feint l'étonnement : comment empêcher saint Chrysostôme de tomber dans une contradiction manifeste ? — Mascaron recourt à saint Augustin, et il explique une métaphore par une autre, plus étrange encore. Le fondement d'un édifice est en bas, le faîte en haut : mais s'il arrive que les matériaux soient de la nature du feu, il faudra mettre le fondement de l'édifice en haut. Jésus-Christ est le fondement de cet édifice, etc.

(2) Cité par M. Havet, édition de Pascal, p. 486.

Bossuet lui-même commente les Pères et l'Ecriture, mais avec la liberté du génie, et son commentaire est si vivant qu'il fait partie du tissu même du discours : Bossuet semble s'égaler à ceux qu'il interprète. Cependant il n'a pas usé impunément de cette dangereuse méthode : « Ce peuple » (les Romains) viendra fondre sur toi, tout ainsi qu'une aigle volante : *in* » *similitudinem aquilæ volantis*. Ne vous semble-t-il pas à ces marques » reconnaître le symbole de l'empire romain, qui portait dans ses étendards » une aigle aux ailes déployées ? »

(Sermon sur la bonté et la rigueur de Dieu — Gandar, p. 34).

développements, Mascaron abuse de la dialectique au point de s'égarer lui-même dans ses propres inventions. Après une discussion d'une subtilité singulière, il ne peut s'empêcher de l'avouer : « Mais où est-ce que je veux en venir ? » (Sur la Tempérance.) Dans le sermon sur la Justice, il s'inquiète : « Mais ne vous semble-t-il pas que je tire ma preuve d'un peu » loin ? » Il ne croit pas superflu de prouver laborieusement l'excellence de l'aumône. (Avent.) Dans le sermon sur la Passion, il s'oublie dans une digression fort singulière : pourquoi un soufflet est-il déshonorant ? — Question d'autant plus déplacée que Mascaron parle à un auditoire qui n'est, dit-il, « que trop délicat en matière d'honneur. » — La raison de l'idée d'infamie que nous attachons au soufflet, c'est que tout l'homme est sur le visage : les cinq sens extérieurs, les trois sens intérieurs (la fantaisie, l'imagination, le sens-commun) y sont renfermés : « c'est sur ce théâtre que toutes les passions » paraissent avec leur livrée, » et le visage est comme « la » boutique où l'âme étale ses plus beaux ouvrages. »

Un dernier exemple nous montrera l'abus que fait Mascaron de cette dangereuse méthode. Il ne se contente pas d'admirer la bonté de Dieu dans l'institution de l'Eucharistie : il a appris à voir plus avant dans les conseils célestes. L'incarnation, dit-il, n'a pas eu seulement pour effet de procurer la rédemption des hommes, elle a donné à Dieu un adorateur, qui, étant Dieu lui-même, pouvait offrir au Très-Haut une adoration infinie comme lui. (Sur le nom de Jésus.) Seul l'Homme-Dieu était capable de souffrir et de donner un prix infini à ses souffrances. La sagesse divine a dû réunir dans une même personne les perfections de la divinité et les faiblesses humaines, et Mascaron ne craint pas d'ajouter « qu'il a fallu des siècles entiers » avant d'imaginer l'incarnation de Dieu. » (1) Le propre de

(1) Dans le 2e sermon de l'Avent, il parle des « saintes finesses du » Verbe. »

l'orateur, c'est de faire en quelque sorte la métaphysique de la religion, mais seulement sur des points de détail. Evitant les grandes questions, Mascaron se plaît à chercher curieusement une réponse aux difficultés qu'il invente : inutile emploi d'une imagination qui se trompe elle-même, et qui poursuit comme de précieuses vérités les vaines illusions qu'elle seule a produites !

Mascaron reste donc trop théologien par sa méthode : il se souvient trop souvent d'avoir entendu ces discussions auxquelles il avoue lui-même avoir assisté. (Dernier sermon de l'Octave du Saint-Sacrement.) L'influence des controverses scolastiques se fait surtout sentir dans le style de l'orateur et dans la composition défectueuse de ses discours.

Quant aux style, nous trouvons dans les sermons des expressions étranges, surtout dans ceux du manuscrit 13,321. Mascaron nous dira, par exemple, dans le sermon pour la Toussaint, que la vue appartient aux « *jouissants et compréhenseurs* », que la raison est « *l'estimative naturelle* » des hommes. Ce jargon n'a pas entièrement disparu dans l'Octave du Saint-Sacrement, où nous lisons avec étonnement qu'un corps ne saurait être à la fois dans deux endroits « *circonscriptivement et définitivement* » ; que Jésus-Christ nous donne son père dans ce sacrement « non par production de nature, mais *par concomitance.* Mascaron veut-il nous interdire une curiosité impie? Il rappelle le mot des Capharnaïtes : « *quomodo* » *hic potest nobis dare carnem suam ad manducandum?* » Il y a, ajoute-t-il, deux *quomodo :* « l'un de la chose, l'autre de » la possibilité de la chose, l'un qui nous est permis, l'autre » qui est celui des hérétiques et des athées, etc. » (1)

---

(1) Dans le sermon sur les Afflictions, Mascaron distingue en Dieu une colère de consomption et une colère de consommation. Ces expressions ne sont pas plus étranges que celles de Bossuet dans ses premiers sermons : « Bossuet, dit M. Gandar, aura-t-il vraiment enrichi la langue, lorsqu'il » aura nommé Dieu le *Souverain grand*, Jésus l'*Illuminateur des Anti-* » *quités*, et le chaste corps de sa mère *une chair angélique* ? »

(*Bossuet orateur*, page 96.)

La composition des sermons est, nous le savons, d'un théologien : mais rien n'est plus curieux que l'alliance du bel-esprit et de cette langue déformée par la scolastique. L'orateur veut instruire son auditoire, et lui apprendre les mystères les plus abstraits de la théologie : mais il n'oublie pas non plus d'orner son langage. Malheureusement il prend parfois le change, et ses discours perdent plus en simplicité qu'ils ne gagnent en élégance.

C'est surtout l'exorde de ses sermons que Mascaron prend soin d'embellir. N'annonçant par son sujet, il le laisse seulement entrevoir. Veut-il parler de la vertu théologale de l'espérance ? Il commence par des réflexions générales sur les espérances et les déceptions des courtisans. Son sermon sur la Charité s'ouvre par des comparaisons à effet : c'est par un véritable jeu de mots que commence le sermon sur la Prudence : « S'il » est certain, dit Mascaron, selon la philosophie des chrétiens, » que Jésus-Christ est le roi des vertus, il ne l'est pas moins, » selon celle d'Aristote, que la prudence est la vertu des rois. » Le souvenir d'Astrée s'offre à l'orateur dès le commencement du sermon sur la Justice. Parfois Mascaron se plaît à piquer la curiosité de ses auditeurs : son panégyrique de saint Jean-Baptiste s'ouvre d'une façon bizarre : « donner l'idée de la » plus belle chose du monde et déclarer en même temps qu'elle » n'appartient pas à celui que l'on loue, c'est le commencement » d'une satire, non d'un éloge : » c'est ainsi que Mascaron commence le panégyrique de saint Jean-Baptiste.

Il n'est pas jusqu'à l'invocation d'usage, *Ave Maria*, qu'il ne prenne soin d'amener par quelque détour trop ingénieux, par quelque allusion à la fête du jour. Ainsi dans le sermon pour Noël, Mascaron s'écrie : « Jetons-nous donc aux pieds de » Jésus, et comme il est entre les bras de la divine Marie, » saluons cette Marie avec les paroles de l'ange, *Ave Maria.* »

C'est peut-être dans la proposition du discours que Mascaron sacrifie le plus complaisamment au mauvais goût et au bel-

esprit. Tantôt (1er sermon de l'Avent) la proposition commence par une longue citation de Platon, tantôt (sermon sur la Justice) par une comparaison entre Jésus-Christ et le soleil. Rien ne montre plus clairement que ce dernier passage cette alliance constante du bel-esprit et de la subtilité théologique : « Après avoir » considéré davantage, il semble qu'il y a plus de conformité » que de différence entre ce Sauveur et le soleil de la nature. » Car si la véritable justice consiste à rendre à un chacun ce » qui lui est dû, qui le fait mieux que ce bel astre? Cet astre » doit rendre deux tributs, il en doit un au ciel, et l'autre à la » terre. Comme il a été fait le dépositaire de toute la lumière et » qu'elle a été attachée tout entière à son corps, il en doit faire » part aux astres du ciel et même aux étoiles du firmament, » suivant la pensée de quelques philosophes. Mais quand est-» ce que ce soleil a manqué de rendre tous ces tributs? Et de » toutes les éclipses que les astronomes nous marquent, en » peuvent-ils trouver quelqu'une qui soit arrivée par le défaut » de sa lumière? Partout il donne régulièrement ses influences. » Y a-t-il rien de plus juste que nos saisons? Y a-t-il rien de » plus réglé que nos temps? S'il attire des vapeurs de la terre, » ce n'est pas pour s'en servir, comme ont voulu ces anciens. » Non, il ne reçoit rien de la terre qu'il ne lui rende par la » pluie et des rosées favorables; que s'il en forme quelquefois » des foudres et des tonnerres, que la terre ne s'en prenne » qu'à elle-même : c'est elle qui, lui ayant envoyé des vapeurs » et des exhalaisons grossières, lui a donné lieu de les former, » *Jesus sol justitiæ*. Je vois, messieurs, en ce soleil de la na-» ture une belle image de ce qui se passe dans le soleil de la » grâce; car, comme le soleil doit toujours quelque chose à la » terre, et que la terre entretient toujours un commerce mu-» tuel avec le ciel, il y a quelque chose que la terre doit au » ciel, par une justice de rigueur : mais il y a quelque chose » que le ciel doit à la terre par une justice de bienséance. »

Dans le sermon sur la Tempérance, Mascaron discutera lon-

guement sur l'être absolu et sur l'être relatif des choses. L'être absolu de l'arc-en-ciel, ce sont les nuances éclatantes du météore, l'être relatif, ce sont les espérances qu'il fait naître dans notre cœur au souvenir des promesses de Dieu.

Mais jamais un théologien bel-esprit n'a imaginé un exorde plus curieux que celui du sermon sur la Force : « Vous savez » que le roi de Perse ayant fait un superbe et magnifique ban- » quet à toute sa cour, pendant le repos qu'il prenait après son » dîner, quatre de ses principaux courtisans agitèrent une belle » question, pour savoir ce qu'il y a de plus fort en ce monde. » Quatre choses différentes partagèrent leurs esprits et trou- » vèrent des partisans dans la cour. Le premier assura qu'il n'y » avait rien de si fort que le vin; qu'il avait un pouvoir sur » l'esprit des hommes que le reste des créatures n'a pas ; qu'il » pouvait par ses fumées ce que le reste des hommes ne pou- » vait exécuter. Le second, plus sensible à la grandeur, crut » qu'on devait donner la place aux rois. Il n'y a rien, disait-il, » d'aussi fort que l'autorité royale et que l'empire qu'elle » exerce sur le peuple. Le troisième soutint que les femmes » étaient plus puissantes que le vin et que les rois; qu'elles » pouvaient par leurs charmes ce que le vin ne pouvait par ses » fumées, ce que les rois ne pouvaient par leur autorité. Enfin » le quatrième soutint que la vérité était plus forte que tout ce » qu'il y avait dans le monde, qu'on ne pouvait rien contre » elle, mais qu'elle pouvait tout contre nous. Le Roi des rois » nous fait un festin infiniment plus magnifique dans l'Eucha- » ristie que Darius n'en a jamais fait à ses courtisans, et, pen- » dant que ce Roi repose sur l'autel, il ne trouve pas mauvais » que nous traitions aujourd'hui cette même question; mais » prenez tel parti qu'il vous plaira, la palme de la force sera » toujours pour Jésus-Christ. Si vous prenez le côté du vin, » ce sacrement *est un vin* qui nous enivre et qui nous fait » perdre notre esprit. Si vous prenez le parti des rois, je » vous montrerai que Jésus-Christ *est un roi* qui triomphe

» de toutes choses. Si vous prenez le parti des dames, vous » serez convaincus que Jésus-Christ *est un époux* dont la » beauté triomphe de votre cœur. Enfin si vous vous rangez du » côté de la vérité, vous verrez que c'est *un sacrement de* » *vérité*. Voilà les quatre parties de mon discours... » Telle est en effet la division étrange de ce sermon, à laquelle ne le cède en rien celle du panégyrique de sainte Thérèse : « Il y a trois » choses que j'ai peine à connaître, disait le Sage dans le 30e » de ses Proverbes : la trace d'un aigle qui a fendu l'air par son » vol, celle d'un vaisseau qui a traversé les mers, et celle du » serpent qui a rampé sur une pierre..... Suivre cette grande » sainte dans la sublimité de ses oraisons, c'est vouloir suivre » la trace d'un aigle...; suivre sainte Thérèse dans son amour » et dans la générosité avec laquelle elle a supporté les tribu- » lations, c'est vouloir marquer la trace d'un vaisseau qui cingle » en pleine mer; suivre Thérèse dans la prudence avec laquelle » elle a gouverné le nouveau peuple que Dieu a commis à sa » conduite, c'est vouloir suivre la trace d'un serpent, qui est » le véritable symbole de la prudence », etc.

On voit maintenant le grand défaut de Mascaron : le manque de méthode. Au lieu de traiter son sujet lui-même, l'orateur préfère tirer ses développements de son propre fonds : loin de suivre avec simplicité la division naturellement indiquée par l'objet de son sermon, il emprunte aux Pères de l'Eglise ou à l'Ecriture quelques images, et s'efforce, non pas de les appliquer à son sujet, mais bien plutôt d'y adapter, d'y contraindre le sujet lui-même : quelquefois ces images deviennent le sujet véritable du discours. Cette étrange méthode a pour effet de détruire l'unité du sermon, et de lui substituer une sorte de régularité apparente et factice : car Mascaron observe fidèlement la division qu'il s'est tracée; mais, il faut le redire, ce n'est plus le sujet qui se développe naturellement devant nous, c'est l'orateur qui remplit tout son discours, qui seul occupe notre attention, fixe tous nos regards. On sait comment

La Bruyère reproche aux prédicateurs leurs « énormes *partitions* » : cette méthode a plus d'un inconvénient : non-seulement elle peut nous donner quelques craintes au sujet de la modestie de l'orateur, mais encore elle l'expose à des redites. Des métaphores ne sont pas des idées, aussi comment ne pas se répéter lorsque l'on veut tour à tour montrer en Jésus-Christ un « libérateur qui vient racheter des captifs, un médecin qui » se charge de nos maladies pour les guérir, un médiateur qui » a entrepris de nous réconcilier avec Dieu ? » (1) (Sermon pour Noël). Est-ce là d'ailleurs embrasser toute l'étendue d'un sujet aussi magnifique que le mystère de la Nativité ? Etait-il à propos d'aller chercher dans l'abbé Rupert la division du quatrième sermon de l'Avent ? A quoi bon énumérer ces reptiles, ces bêtes sauvages, ces animaux domestiques, où Mascaron voit tour à tour les créatures qui nous séduisent (les reptiles), les souffrances qui nous accablent (les bêtes féroces), les soulagements qui nous soutiennent dans nos travaux (les animaux domestiques) ? Comment ne pas nous étonner que ce faux bel-esprit ait trouvé des admirateurs, plusieurs années après les Provinciales ? Bien plus tard, en 1675, comment Mascaron divisera-t-il encore son sermon sur la Passion ? En nous montrant toutes les mains armées contre Jésus ; mains de son propre amour, mains de ses ennemis, mains des soldats qui le frappent et des magistrats qui se renvoient le Juste l'un à l'autre. Non que Mascaron n'ait été plus d'une fois éloquent et pathétique dans tout ce discours ; mais son talent vaut mieux que sa méthode. Lorsqu'il écrit bien, c'est que son éloquence supplée à sa rhétorique.

---

(1) « Plus ils cherchent à digérer leurs discours, plus ils m'embrouillent, » s'écrie l'auditeur (dans La Bruyère) — Je vous crois sans peine, et c'est » l'effet le plus naturel de tout cet amas d'idées qui reviennent à la même » dont ils chargent sans pitié la mémoire de leurs auditeurs. »

— « Il a repris cette division en plusieurs manières, nous dit de son » côté Fénelon, et chaque fois il donnait un nouveau lustre à ses anti» thèses ». (Ier dial. sur l'éloquence.)

Aussi pouvons-nous admirer dans ses sermons de belles pages, mais aucun de ces discours achevés qui mettent un orateur hors de pair. Mascaron est semblable à cet artiste d'Horace dont les œuvres étaient toujours imparfaites malgré les plus heureux détails.

L'abus du style de la controverse et du bel-esprit sont les défauts que nous avons signalés jusqu'ici dans l'éloquence de Mascaron. Ce sont les défauts qu'il ne doit qu'à l'habitude des discussions théologiques, il en est d'autres encore qui sont le fruit de son éducation. Nous savons quel goût Mascaron montra toujours pour l'étude. Il se plut toujours à orner son esprit des connaissances les plus variées : jeune orateur, déjà fort instruit, il ne sait pas se refuser au plaisir d'embellir ses discours d'une foule d'images empruntées aux sciences physiques, à la philosophie naturelle, il ne veut sacrifier aucune de ces douteuses beautés; il n'a pas non plus oublié les auteurs classiques, et de fréquentes réminiscences ou des citations hors de propos nous donnent une meilleure opinion de son savoir que de son goût. Il abuse de sa récente érudition, et rien n'est plus singulier que cette affectation chez un orateur à qui nous aurons à reprocher la familiarité et parfois la bassesse de son style.

Mascaron parle le plus souvent au peuple et il lui parle son langage, mais non sans emprunter ses images et ses expressions à des sciences fort inconnues du vulgaire ; d'ailleurs, remarquons-le tout d'abord, il ne domine pas toujours ses auditeurs par la supériorité de son esprit. Il a beau montrer avec complaisance son érudition philosophique ou juridique ; il n'en est pas moins partisan de l'astrologie. Dans le panégyrique de sainte Thérèse, il nous dit que les tribulations avaient été « l'*ascendant* de sa naissance », dans l'avant-dernier de ses sermons de 1660, il nous apprend avec exactitude les vertus de chaque planète : « Les attributs de Dieu dominent sur les

» facultés de notre âme comme les planètes sur le corps des » hommes..... Jupiter domine sur le foie, Mercure sur le cer- » veau, Saturne sur la rate, et ainsi des autres... »

Ces croyances d'un autre siècle ne nous permettent pas de nous faire une haute idée de la force d'esprit de Mascaron : ses sermons nous prouvent du moins qu'il avait porté assez avant ses études, surtout en philosophie. Par son érudition souvent déplacée, il est bien de ce temps où il fallait « savoir prodi- » gieusement pour prêcher si mal. » Plusieurs passages de ses sermons, populaires par la familiarité du style, seraient inintelligibles aujourd'hui pour la plupart des auditeurs : et ce mélange de grossièreté et de savoir n'est pas le trait le moins curieux de l'éloquence du jeune orateur. Souvent Mascaron imite ou cite Platon. Platon, dit-il, dans le premier sermon de l'Avent, avait bien raison de dire que les criminels aimaient mieux être punis de la main des hommes que de celle de Dieu. Il ajoute un peu plus loin que le Verbe est la loi du monde naturel, et il cite ces vers du malheureux Boëce :

. . . . . Tu cuncta superno
Ducis ab exemplo. Pulchrum, pulcherrimus ipse,
Mundum mente creas, similique ab origine formas.

Puis il fait suivre ces vers d'un développement tout platonicien sur les idées : il compare le créateur au sculpteur qui « vou- » lant faire une statue, en a l'image dans son imagination, et » ne travaille que conformément à cette image. Et si sa main » trace quelque linéament qui ne soit pas proportionné à son » idée, il l'efface aussitôt... » Mascaron cite encore Platon quand il rappelle ce mot que la jalousie est un aiguillon de l'amour, ou cette pensée que l'amour est le principe de la naissance des choses (2e sermon de l'Avent.) Dans le sermon sur les Afflictions, Mascaron parle encore un langage assez hardi, au sujet du Verbe. Le Verbe incréé, dit-il, « dans le » sein du Père Eternel est le modèle de toutes les créatures

» qui s'efforcent de l'imiter autant qu'elles peuvent, ayant été » primitivement créées et sur lui et par lui. Les astres ne sont » qu'une faible expression de ses lumières, le ciel n'est qu'une » faible expression de sa grandeur et de son immensité ; la » terre veut imiter sa fécondité, l'air sa pureté.... » Nous ne verrons pas là une doctrine bien arrêtée, plus conforme aux idées platoniciennes que rigoureusement orthodoxe : Mascaron parle en orateur, nous ne saurions voir en lui un philosophe. Il ne s'agit plus ici de son enseignement, son style est seul en question : à cet égard, ces passages devaient être signalés. Il est curieux d'entendre cet orateur, tout à l'heure si familier, user des plus ambitieuses comparaisons. Veut-il dire, par exemple, que, dans son impatience de voir l'avénement du Messie, la Synagogue prend aveuglément pour lui ses précurseurs, il nous représente cette matière encore indéterminée, si empressée de revêtir une forme qui lui assure une existence propre, qu'elle prend la première qui se rencontre, et qu'il lui est indifférent de devenir « un astre qui brille dans le ciel, » ou une plante qui rampe sur la terre. » (Panég. de saint Jean.) Mascaron oublie que cette idée d'une matière première, préexistant aux choses créées s'accorde mal avec les dogmes catholiques : ou plutôt il ne demande point à ses études des idées précises, mais des images singulières et des expressions originales.

Platon n'est pas du reste le seul philosophe que Mascaron se plaise à rappeler. Il nomme encore Thalès de Milet, Varron, et plusieurs autres. Quant aux philosophes contemporains, il ne les connaît pas, si l'on en excepte peut-être Malebranche. Il ne parle pas même de Descartes, au contraire il reconnaît à l'animal une âme sensitive, qui nous met bien loin de l'automatisme des animaux. (Sermons sur la Prudence, sur la Force.) Dans le sermon sur la Foi, il dira que « nous regardons les choses » dans Dieu, puisque pour lors tous les êtres sont dans leur » plénitude et se montrent à découvert. » Il reviendra sur cette

idée dans le sermon sur la Tempérance : « Les bienheureux » verront non-seulement tout, mais ils verront tout en Dieu. Il » semble que Dieu est jaloux de sa gloire. Il nous la montrera » comme dans un miroir, et tout ainsi qu'un miroir nous » montre les objets, de même en voyant Dieu nous verrons » tout en Dieu. »

Nous le savons, Mascaron avait songé dans sa jeunesse à l'étude du droit : il s'en souvient parfois dans ses sermons. Il dira par exemple que l'idolâtrie n'a jamais été bonne, quelle qu'ait été son antiquité, parce que contre une mauvaise chose, il n'y a point de *prescription*. Dans l'Avent, Ier Sermon, il emploie une bizarre comparaison. Les jurisconsultes, dit-il, déclarent responsable d'un incendie ceux qui ont allumé du feu près d'une maison de bois par un grand vent : on comprend l'allégorie. Ces vents, ce sont les esprits infernaux des passions. Il y en a de brûlants, (ceux de la colère), il y en a de glacés (ceux de la vengeance et de la haine), et ce feu que nous allumons, n'est autre que notre concupiscence. Ici le bel-esprit s'unit à une vaine affectation de savoir. Ailleurs Mascaron nous rappelle que Jésus, a vécu dans la servitude pour nous racheter : or, les jurisconsultes distinguent trois sortes de servitude. On peut devenir esclave à *conventione, a fortuna, a nativitate :* Mascaron montre que Jésus a été esclave à tous ces titres. (Sermon pour Noël).

Mascaron n'est pas moins obsédé de ses souvenirs littéraires, et embarrassé du poids de son érudition toute récente, il s'essaie gauchement à parler la langue des honnêtes gens ; il n'a pas impunément enseigné les Belles-Lettres. Il rappellera par exemple avec complaisance cette vieille histoire du Phénix, « qui excite par le battement de ses ailes le feu qui va le ré- » duire en cendre », belle image de l'âme chrétienne, qui accepte la mort avec joie, comme un passage à la vie éternelle. Il ne parlera pas de l'immortalité de l'âme sans faire allusion à ces Gaulois que leur croyance à cette vérité rendait invincibles,

âmes qui savaient mourir, *animas mortis capaces,* estimant « que c'était une extrême lâcheté d'épargner une vie que l'on « devait recouvrer avec plus d'avantage.

« ..... Ignave redituræ parcere vitæ ».

Dans le sermon sur la Charité, il emploie une comparaison aussi profane que bizarre : « L'amour de Dieu, dit-il, » fait dans cet auguste sacrement comme fit autrefois l'amour » profane, lorsqu'il est dit qu'ayant employé toutes ses flèches » sans pouvoir blesser un cœur et toutes ses flammes sans pou- » voir l'allumer, il se changea lui-même en flèche et en feu » pour blesser aussi bien que pour allumer ce cœur. Le fils de » Dieu a aussi des flèches et des feux... » etc. Mascaron aime ces doctes allusions, ces réminiscences, parfois bien singulières. Il nous rappelle, à propos de la Prudence, cet œil que nous voyons au bout d'un sceptre dans les hiéroglyphes. Il se souvient dans le même sermon de la ruse de Lycurgue, quittant Lacédémone pour toujours, en laissant ses concitoyens enchaînés par un serment éternel. Il tire l'exorde du sermon sur la Justice du souvenir tout profane d'Astrée, qui chez les païens avait quitté la terre, au lieu que Jésus-Christ demeure dans le sacrement de l'Eucharistie comme la justice toujours vivante parmi les chrétiens. Comparant l'Eucharistie à un vin généreux, il dit qu'elle nous donne l'oubli de tous les maux, semblable au vin du poète : « *Quis post vina gravem militiam aut pauperiem curat ?* » Ailleurs il cite le mot de Stace et de Pétrone : « *Primus in orbe deos fecit timor* ». Prêchant devant la Cour, il comparera encore au paysan d'Horace les imprudents qui attendent l'heure de la mort avant de revenir à Dieu :

Rusticus expectat dum defluit amnis...

Nous n'insistons pas sur ce défaut, que nous retrouverons dans les oraisons funèbres : il en est de même de ces compa-

raisons à effet tirées des sciences, que Mascaron avait étudiées puisqu'elles faisaient encore partie de la philosophie. Il distinguera par exemple dans la morale trois mouvements, le premier perpendiculaire, qui fait descendre Dieu jusqu'à l'homme ; le second d'élévation, qui fait monter l'homme vers Dieu ; le troisième circulaire, qui porte les hommes à s'aimer les uns les autres. (Sur la Charité). Il parlera des passions comme de forces matérielles. A ses yeux, l'amour est « un poids qui porte » les inclinations de notre cœur où bon lui semble », il est encore « une force qui nous porte vers un centre ». Dieu devient » un centre qui attire à lui toutes les parties de la circonfé- » rence. » Pour prouver que la première chose en son genre est la règle de toutes les autres, Mascaron nous affirme que la lune est « le principe de tous les mouvements sublunaires ». On le voit, la science de Mascaron n'est pas fort exacte. (1) Il connaît beaucoup moins les écrits des grands savants contemporains que les rêveries des anciens compilateurs : aussi a-t-il bien raison d'appeler les astronomes des astrologues : pour lui la différence n'est pas grande. Il croit encore à la salamandre, qu'il appelle à juste titre « un animal monstrueux », car il est né dans les eaux, et ne respire que l'aliment du feu. (Sur la Charité). Il loue Jésus-Christ d'avoir tiré le remède du mal, l'antidote du poison : « Jamais la médecine n'est plus admirable » que quand elle prend des serpents et des scorpions pour former des thériaques contre leur morsure ». En 1675, le goût de l'orateur n'est pas devenu beaucoup plus sûr. Veut-il nous dire que la cause des souffrances de Jésus-Christ est dans la seule volonté du fils de Dieu, et qu'aucune force étrangère n'eût été capable de troubler la divine victime? Une réminiscence singulière se présente à lui. Il compare Jésus à certains lacs « dont

(1) Il dira encore (Sermon sur la Présentation) : « La nature a moins » horreur du vide que Dieu. » Il veut dire que Dieu ne renvoie jamais les mains vides ceux qui lui ont apporté quelque offrande.

nous parlent les géographes », agités par des orages dont la cause n'est jamais extérieure ; les tempêtes les plus violentes » frisent à peine la surface de leurs eaux, mais, ajoute avec » trop d'esprit l'orateur, si les causes extérieures les épargnent, » on peut dire qu'elles ne s'épargnent pas elles-mêmes. » (Sur la Passion). Dans le même discours, il entre en ravissement à la vue des blessures que l'amour inflige à Jésus-Christ, et de la sueur de sang qui couvre le Sauveur : « Les naturalistes nous » parlent, dit-il, d'un serpent appelé Hæmorophis. La morsure » de cet animal produit un effet suprenant. Il faut que ceux » qu'il a blessés meurent par une effusion de sang, qui sort de » toutes les parties de leur corps ». Le lecteur se demande ce qu'il y a de commun entre ce reptile et l'agonie de Jésus : ce serpent, c'est le séducteur qui trompa notre premier père : l'homme devait donc mourir d'une sueur de sang. — Tels sont les misérables jeux de mots qui déshonoraient encore l'éloquence de Mascaron à l'époque où il composait son oraison funèbre de Turenne !

Un dernier exemple nous montrera jusqu'où peut aller le mauvais goût de Mascaron.

Dans un passage du sermon sur les Afflictions, l'orateur oppose aux peines de la vie les récompenses célestes : « Dans » les jours de la dédicace d'une maison, ce n'est que joie, que » plaisir, qu'acclamations, que festins, que divertissement. Il » n'en est pas de même des jours qu'on bâtit : ce n'est que » cris, que gémissements, que peines, que travaux. Avez-vous » jamais pris garde, quand on fait quelque grand bâtiment, » comme tout gémit, comme tout travaille, comme tout soupire ? » Ne voyez-vous pas que l'architecte gémit, va de tous côtés, » donne ordre à toutes choses, parce qu'il est l'âme et le chef » de tout l'ouvrage ? Ne voyez-vous pas les ouvriers qui gémis- » sent sous le poids des fardeaux qu'ils portent... ? Ne voyez- » vous pas les instruments qui gémissent, les machines qui » crient sous le poids des pierres qu'on leur fait enlever ? Mais

» surtout les pierres crient et gémissent sous les coups qu'on » leur donne, parce qu'il faut les tailler, les couper, il faut les » poser, les mettre en état d'être les parties de cet édifice. » Et Mascaron insiste sur cette singulière allégorie jusqu'à appeler le Saint-Esprit « l'entrepreneur de cet édifice mystique de notre » conversion » !

Nous touchons à un autre défaut de Mascaron : le précieux, autre forme du mauvais goût. Il faut l'avouer, le style de Mascaron est beaucoup plus familier que simple. L'orateur se plaît trop souvent aux jeux d'esprit, et rien ne prouve mieux que ce mélange de raffinement et de naïveté combien le goût public avait encore de progrès à faire. Les sermons de Mascaron prouvent que l'on peut être à la fois grossier et subtil, et qu'il faut une extrême délicatesse pour sentir tout le prix de la simplicité. Le XVII^e^ siècle nous présente ce curieux spectacle d'une société déjà ancienne, mais qui toutefois n'a rien produit dans le domaine de l'esprit, ou plutôt qui fait si bon marché de ses œuvres passées, qu'elle les oublie pour longtemps, et s'imagine qu'elle vient de naître aux choses de l'intelligence. Mais elle n'a pas impunément vieilli dans les discussions de la scolastique : de là ce mélange de défauts qui semblent s'exclure. De là vient qu'après avoir dit, (avec Tertullien, il est vrai) que notre âme « doit s'engraisser de la substance de Dieu..., que la grâce » donne aux esprits bienheureux une chaleur capable de digé- » rer cette viande » de l'Eucharistie, Mascaron appellera saint Paul un disciple de l'empyrée, et Elie « le premier père de » sainte Thérèse ». Ce style affecté est surtout sensible dans les deux sermons prononcés devant la Cour. Mascaron ne craindra pas de rappeler à ses auditeurs cette mer de sang où Dieu noya l'Egypte, pendant que les Israélites s'enfuyaient « *au tra-* » *vers d'une autre mer Rouge* » : c'est là un jeu de mots digne du *Moïse sauvé*. Dans le sermon sur la Passion, Mascaron nous représente Marie plongée dans la tristesse « parce qu'on lui a » arraché Jésus-Christ d'entre les bras pour le mettre *entre*

» *les bras* de la croix ». Cette croix elle-même devient « le » bois sacré qui répare le désordre *du premier arbre* ». Le sacrifice d'Isaac est l'image du sacrifice de Jésus : en effet Isaac porte le bois du bûcher comme Jésus porte celui de sa croix. Le feu du sacrifice n'est autre que l'amour de son Père, irrité contre son fils. (1)

Toutefois ces pointes sont assez rares dans les sermons de Mascaron ; non pas que l'orateur eût assez de goût pour les éviter, mais plutôt parce qu'il faut encore pour ces tristes jeux de mots une sorte d'esprit, qui heureusement n'est pas la qualité de Mascaron.

Telle n'était pas néanmoins l'opinion du seul commentateur qui ait dit un mot des sermons de Mascaron, Brossette. Celui-ci avait comparé Mascaron au petit P. André, et déclaré que ses sermons étaient « remplis de pointes ». La comparaison est dure, mais elle n'est pas si injuste que nous en tirions la même conclusion que les Mémoires domestiques de l'Oratoire, à savoir que Brossette n'avait peut-être jamais lu les sermons de Mascaron. Avouons au contraire que le jugement de Brossette est assez bien motivé par les défauts multiples que nous avons signalés.

A ces défauts s'opposent naturellement ceux qui viennent plutôt des auditeurs que du sermonnaire lui-même. Mascaron s'adresse au peuple ou à d'humbles religieuses : nous le remarquons à la familiarité de son style, à la naïveté un peu grossière de certains détails, et surtout aux libertés que prend souvent l'orateur envers son auditoire.

---

(1) Nous trouvons les antithèses suivantes dans le sermon sur l'Exaltation de la Croix . « Par la vertu cachée de Dieu dans l'infirmité apparente » et par la sagesse cachée dans une espèce de folie, il agit en pâtissant, il » attire en repoussant, il convertit en divertissant, il persuade en dissuadant ; cette malédiction est changée en bénédiction, cette horreur en » amour, cette contumélie en gloire ». (2e point).

Le défaut dont un lecteur moderne est le plus vivement choqué dans les sermons de Mascaron, c'est une familiarité portée quelquefois jusqu'à la trivialité, et c'est par là surtout que les sermons s'éloignent des oraisons funèbres. Cette trivialité s'explique par la jeunesse de l'orateur, et par le séjour qu'il venait de faire en province, loin du rendez-vous de tous les beaux-esprits. Son père, Antoine de Mascaron, parlait de son propre pays, la Provence, comme d'une région étrangère à toute politesse, à demi-barbare par sa langue et ses mœurs. Enfin Mascaron prend la langue du peuple pour s'adresser à lui, et rien n'est plus curieux que d'entendre un orateur qui devait être quelques années plus tard l'émule de Bourdaloue et de Bossuet, rappeler assez souvent, par la vulgarité de son langage, les Menot et les Maillard. On est confondu des licences étranges d'expression que se permet un orateur de talent comme Mascaron aux plus beaux jours du XVII^e^ siècle. C'est ainsi que dans le premier sermon de l'Avent il parlera des « friponneries » d'un écolier qui vole son maître. Revenant à sa comparaison favorite de Jésus-Christ avec un jaloux, il dit : « L'erreur s'empare de notre entendement et fait qu'un jaloux » interprète toutes les actions de son épouse en mauvaise part. » Elle ne saurait lever les yeux qu'il ne s'imagine que c'est » pour regarder un adultère. Elle ne reçoit point de lettre qu'il » ne prenne pour un rendez-vous. » Dans le sermon sur la Charité, il compare l'Eucharistie à ce charbon qu'un ange prit « avec une pincette » pour le porter sur les lèvres d'Elie.

Il y a une grande naïveté dans cette familiarité de Mascaron. On sent que l'orateur n'a pas l'idée du style noble, et qu'il n'a jamais craint les sourires moqueurs d'un auditoire moins attentif aux paroles édifiantes qu'aux gaucheries du prédicateur. Veut-il parler du sacrifice de la messe, il le compare à l'holocauste, mais en quel langage ! Dans l'Ancien-Testament, dit-il, il y avait plusieurs sacrifices, mais entre autres celui d'holocauste qui brûlait tout ; on y réduisait tout en cendres : « Voilà

» qui est étonnant. Quoi ! présenter un beau cheval à un prince « et l'égorger en le présentant ! » Mascaron ne soupçonne pas ce qu'il y a de bizarre dans une pareille image. Dans le sermon sur la Force, après avoir comparé l'Eucharistie à un vin qui nous enivre, il ajoute que ses auditeurs ont l'esprit trop bien fait pour concevoir là quelque chose d'indécent : mais dans le sermon sur la Tempérance, il leur fait beaucoup moins d'honneur lorsqu'il déclare qu'ils sont trop « pleins de viandes pour » goûter cette viande céleste de l'Eucharistie ». Dans le même sermon, il ne craint pas d'opposer dans de brusques antithèses les choses les plus augustes et les plus viles, quand il s'adresse à ceux qui sont le matin à l'autel, le soir au cabaret, ou à celles « qui donnent le matin à Dieu, le soir à un galant » : son langage n'est plus seulement naïf et populaire, il devient grossier. On imaginerait difficilement à quels excès révoltants peut se porter un orateur qui, quelques années plus tard, occupera les premières chaires de Paris : nous nous excusons de citer deux images répugnantes entre toutes : « Le mettrez-vous » dans un tabernacle tout doré ? Il y demeure. Le laissez-» vous dans un cloaque ? Ce sera la même chose. » (Sermon sur l'Eucharistie). Il s'agit du corps et du sang de Jésus-Christ ! » — Avant que Thérèse fût élevée à ces hautes connaissances, » il lui en coûta vingt ans d'aridités et de sécheresse. Il a fallu » vingt ans pour purifier ce cœur, et d'autant qu'il y avait en-» core quelque crasse, il a fallu qu'un ange lui perçât le côté.., » afin qu'ainsi déchargé de cette crasse, ce cœur fût plus propre » à être enlevé dans le sein de Dieu ». On n'a pas oublié la peinture que l'orateur a tracée des souffrances physiques de sainte Thérèse : c'était là encore s'accommoder au goût brutal de la populace.

Parfois cette crudité de détails donne, il faut l'avouer, une éloquence originale à ces sermons. Un passage du sermon sur la Tempérance flattait le peuple dans cette curiosité mauvaise que lui inspire la vue du sang répandu : Mascaron

veut prouver à ses auditeurs qu'ils n'approcheront jamais dignement de l'Eucharistie tant qu'ils n'annonceront pas la mort de Jésus « de cœur et de corps ». Il s'écrie : « Tous deux en- » semble doivent annoncer la mort et la passion du fils de Dieu. » Car, je vous le demande de bonne foi, Jésus-Christ mourant » sur la croix vous a-t-il appris à vivre de la sorte que vous » faites ? Cette tête couverte de sang, cette tête *meurtrie et* » *plombée de coups,* vous a-t-elle enseigné à couvrir la vôtre » de roses ? Ces yeux abattus vous ont-ils appris ces regards » lascifs et efféminés ? Ces joues ensanglantées et couvertes de » crachats vous ont-elles appris à mettre les mouches et le » fard sur les vôtres ? Cette langue abreuvée de fiel vous a-t-elle » appris la délicatesse et l'intempérance ? Hé ! Chrétiens, rou- » gissez de honte de venir dans cet équipage à notre autel ; » rougissez, insolents profanateurs, de vous approcher de la » sorte du plus redoutable de nos mystères ! »

Encore y a-t-il quelque éloquence dans ces images violentes et dures qui nous font songer aux peintures repoussantes des maîtres espagnols : mais parfois Mascaron n'est que grossier quand il applique aux fidèles trop fervents ces mots, que nous avons cités, « de *bigots* et de *mangeurs de crucifix.* » Dans le sermon sur l'Espérance, il assure que la race d'Adam ne devait pas demeurer éternellement « dans la corruption et dans » l'ordure. »

De pareilles trivialités sont heureusement rares dans les sermons de Mascaron : quelques lignes du sermon sur la Passion nous montreront qu'en 1675, prêchant devant le roi, Mascaron n'avait rien perdu de ce goût étrange pour l'horrible : il nous représente d'abord Jésus-Christ couvert d'une sueur de sang ; tout son sang « vient à bouillir dans ses veines et à se déborder » de ses canaux », et cette « transpiration nouvelle » inonde tout son corps, « ses habits en sont trempés et la terre en est » perlée. » Un peu après, Caïphe et Pilate se le renvoient l'un à l'autre, en se jouant de cet innocent : « Le jeu est cruel, le

» jeu est sanglant, puisque toutes les mains lui font des plaies » mortelles. » Vient le récit de la flagellation : l'orateur la raconte avec une vérité qui fait mal, et avec ce raffinement de détails qui distingue Lucain : on se rappelle les blessures atroces décrites si complaisamment par le poète dans le combat naval de Marseille : « Les mains de tout le monde, s'écrie » Mascaron, se sont élevées contre Jésus-Christ ; les bras d'une » cohorte de soldats se lassent et s'épuisent à frapper cet » innocent. (1) Cinq mille coups ouvrent cinq mille plaies » sur son corps, si nous en croyons la tradition ; disons » mieux, les derniers coups ne trouvent plus de nouvelles » places et ne tombent plus que sur d'autres blessures, (2) et, » enlevant la chair jusqu'aux os, ne font de son corps qu'un » squelette horrible et sanglant, et dans ce pitoyable état, » Pilate le présente aux Juifs avec ces paroles : *Ecce homo*, » voilà l'homme. Tu fais bien, cruel et injuste magistrat, » d'avertir que c'est un homme que tu présentes ; sans cet » avertissement on s'y méprendrait, et, bien loin de recon- » naître le plus grand des hommes, on n'y trouverait pas » même une figure humaine. »

L'orateur populaire se trahit encore dans ces libertés que prend Mascaron à l'égard de Dieu. Il commente un mot familier de saint Bernard « *Totus est Jesus ad usus nostros expensus* » avec une hardiesse singulière. (Sermon sur le nom de Jésus.) Jésus, nous dit-il, est tout entier consacré à notre usage.

---

(1) Ces détails, il faut l'avouer, sont bien moins répugnants que le récit du supplice de saint Gorgon par Bossuet. Le jeune sous-diacre nous montre « Gorgon... fondant de tous côtés par la force du feu, et nourrissant de ses » entrailles une flamme pâle qui le dévorait. »

(Gandar, *Bossuet orateur*, page 34.)

(1) Ce sont là des souvenirs d'un autre passage de Lucain, II, 175 :

. . . . . laceros artus, æquataque vulnera membris
Vidimus. . . . .
Vix erit ulla fides tam sævi criminis unum
Tot pœnas cepisse caput.

L'Homme-Dieu est à la fois notre fin dernière et le moyen dont nous devons user pour atteindre cette fin. S'agit-il d'apaiser la justice de Dieu ? Je prends le sang de Jésus. Faut-il détourner les fléaux de Dieu qui nous menacent ? « Je prends Jésus et le » mets entre le Père Eternel et moi. En un mot, quoi que j'aie » à demander au Père Eternel, je n'ai qu'à interposer le nom » de Jésus, il me l'accordera, il s'y est engagé de parole..... » Mes péchés me rendent esclave de Satan en les commettant, » Jésus-Christ devient mon esclave en les expiant. S'il guérit » mon impureté, c'est mon Jésus ; s'il guérit mon orgueil, » c'est mon Jésus. » (1) Dans son sermon pour le deuxième dimanche de la Pentecôte, Mascaron insiste hardiment sur le mot de saint Paul : « Comme dit l'apôtre, il lui a plu de » sauver les croyants par la folie de la parole. Et, je vous prie, » se fit-il pas en quelque manière fou et insensé quand il » livra son âme à la mort ? » (2) C'est en effet, il faut le dire, en traduisant littéralement les livres saints, que Mascaron commet la plupart de ces fautes qui révoltent notre goût. Ainsi il fera parler à Jésus-Christ un langage étrange : « Mon Dieu, » dit Jésus à son Père, vous avez agréé mon service, et, pour » marque de la servitude dans laquelle je veux être, vous » m'avez percé les oreilles : *aures perforasti mihi.* » Ainsi s'explique également la bizarre antithèse déja citée où Mascaron oppose les tables de pierre sur lesquelles était gravée l'ancienne loi à ces tables de chair (c'est-à-dire Jésus-Christ), où est inscrite la loi nouvelle.

---

(1) Notons, dans le sermon sur la Charité, le passage qui commence ainsi : « C'est ici que nous pouvons donner le défi à la sagesse et à la puissance » de Dieu. Oui, mon adorable Sauveur..., vous voulez bien que je vous » donne le défi... » etc.

(2) Il dit, dans son sermon sur la Présentation : « En abandonnant des » choses si fragiles, si petites et si périssables, vous *marchandez* et vous » achetez le ciel ; vous *achetez* Dieu, vous le possédez comme une *chose* » qui vous appartient. »

Les sermons de Mascaron étaient donc faits pour le peuple : nous en trouvons encore la preuve dans certaines interruptions familières destinées à réveiller l'attention languissante des auditeurs. Mascaron attend souvent d'une brusque apostrophe ce que n'a pu faire son éloquence : « Je demande vos atten- » tions... Attention, je vous prie, à ce beau principe », dit-il. Dans le sermon sur la Force, il veut rassurer ses auditeurs à qui la division de son discours pouvait faire craindre un développement d'une longueur inusitée : « Quoiqu'il y ait quatre » parties dans mon discours, elles ne dureront pas plus que le » temps ordinaire. » Cette sollicitude fait peu d'honneur à la dextérité du sermonnaire.

Les sermons de Mascaron étaient probablement fort longs. Il est à croire que l'orateur ajoutait aux discours que nous possédons des développements improvisés : du moins n'a-t-il pas toujours le temps de finir son sermon. Fort souvent le dernier point est sacrifié ou du moins fort abrégé : il est même singulier que les manuscrits nous conservent les excuses de l'orateur : « Je voudrais avoir plus de temps pour vous montrer » encore une autre belle vérité. — Les premières parties de » ce discours ont emporté tout mon temps, j'eusse eu néan- » moins beaucoup de choses à vous dire » ; telles sont ces excuses naïves (1).

Il est encore un trait auquel nous reconnaissons en Mascaron l'orateur populaire. S'adressant à un humble auditoire, Mascaron ne craint pas de développer également toutes ses idées. Un orateur habile fait à un auditoire d'élite l'honneur de lui épargner les pensées banales : c'est là un hommage délicat que Mascaron ne rend pas toujours à ses auditeurs. Dans son

---

(1) C'était un usage assez général d'interrompre ainsi le discours, s'il faut en croire La Bruyère : « La dernière réflexion vous instruira d'un » troisième et dernier principe, le plus important de tous, qui est remis » pourtant, faute de loisir, à une autre fois. » *(De la Chaire.)*

sermon sur la Foi, il prendra la peine de réfuter en forme une doctrine assurément peu redoutable au XVIIe siècle, car elle n'est autre que le paganisme lui-même! Mascaron ne craint pas de s'armer du syllogisme contre les dieux de l'Olympe. Il ne dédaigne pas ces ennemis vaincus depuis tant de siècles : il démontre en trois points que les païens ignoraient la véritable religion, parce qu'ils n'avaient ni la vérité du Dieu (raison qui suffisait pourtant), ni la vérité du Prêtre, ni celle de la Victime. Il semble que Mascaron n'ait pas le discernement de ses propres beautés : tantôt il prolonge à l'excès un développement oiseux, parfois au contraire il indique à peine une idée intéressante. Mais les écrivains vraiment grands n'ont pas seulement la force, ils ont encore la conscience de leur talent et nous ne leur savons gré de leurs belles pensées que quand ils en ont eux-mêmes la connaissance réfléchie : l'instinct du beau ne suffit pas.

§ II. — Eloquence de Mascaron sermonnaire.

Nous avons essayé de signaler les défauts des sermons de Mascaron, et nous n'en ignorons pas la gravité. Mascaron a moins encore atteint la perfection dans le sermon que dans l'oraison funèbre. Les erreurs de méthode qu'il commet trop souvent, l'abus de ces commentaires de l'Ecriture, et des développements parasites, les libertés que se permet l'orateur, la subtilité de son argumentation ; les défauts de son style, c'est-à-dire le tour scolastique de son langage, le mélange bizarre du mauvais goût et du bel-esprit, de la trivialité et de la recherche, en sont la preuve, et rendaient facile cette partie de notre tâche.

Il est moins aisé de donner une idée juste de l'éloquence de Mascaron. Non que ces sermons ne renferment de réelles beautés : au contraire, au milieu des longues discussions théologiques où se plaît trop souvent l'orateur, des pages éloquentes

attirent plus d'une fois notre attention. Mais Mascaron n'est pas de ces écrivains qui se connaissent parfaitement eux-mêmes, et qui, possédant à un degré éminent quelques rares qualités, les mettent en jeu de préférence et nous découvrent ainsi plus aisément les secrets de leur talent ou de leur génie. Laissons à part Bossuet, dont l'éloquence est trop complète pour être renfermée dans une étroite formule, nous pouvons en quelques traits distinguer le talent ingénieux et subtil de Fléchier, la facilité inépuisable et le beau langage de Massillon, la profondeur et la sévère ordonnance de Bourdaloue. Il est plus difficile de dire quelle est la qualité maîtresse de Mascaron. Son éloquence nous paraît surtout se distinguer par une vigueur originale et naïve, par une chaleur continue qui anime l'orateur, mais qu'il est plus aisé de sentir que de définir exactement. Aucune rhétorique n'en donne le secret, il ne la doit qu'à la ferveur de son zèle pour le salut des âmes et la gloire de Dieu. Sa foi ne s'est point glacée dans les longues disputes de la théologie, et cet orateur, qui avait songé un instant à se donner au monde, semble n'avoir jamais eu d'autre pensée que de servir les intérêts du ciel. La ferveur qui l'anime suffit à donner la vie à ses discours. Le mouvement, l'action, une certaine force persuasive, un désir ardent d'entraîner l'auditeur et de lui faire, comme dirait Mascaron lui-même, une sainte violence, tel est le secret de cette éloquence. Mais, nous le répétons, elle se distingue par une hardiesse trop aventureuse. Mascaron a de l'imagination ; et il prend trop volontiers conseil de cette maîtresse d'erreur : de là ces saillies imprévues où il se laisse emporter au hasard. Bossuet, Bourdaloue, Massillon, Fléchier, sont maîtres de leur génie ou de leur talent, Mascaron obéit à son inspiration du moment. Ils sont sévères pour eux-mêmes : Mascaron accepte sans discernement les pensées et les images que lui suggère une facilité parfois malheureuse, mais qui souvent aussi « fait le beau sans y penser ».

Il nous est assurément difficile aujourd'hui de nous intéres-

ser à une grande partie des sermons de Mascaron, et les développements théologiques qui remplissent les discours prononcés vers 1660 nous semblent languissants. Toutefois, nous ne saurions nous étonner qu'un orateur sacré emprunte à l'Ecriture ou aux théologiens le fond, la substance même de ses discours. On ne doit pas exiger d'un sermonnaire du XVII^e^ siècle l'esprit et la méthode qui conviendraient à un prédicateur de notre temps. La rhétorique de la chaire a changé naturellement avec l'esprit public, et la méthode un peu surannée de Mascaron n'était pas déplacée en présence d'un auditoire docile et soumis. Elle serait insuffisante aujourd'hui que l'orateur sacré s'adresse à des esprits indifférents ou même hostiles.

Nous ne ferons donc pas deux parts dans l'œuvre de Mascaron. Lors même qu'il se renferme dans l'explication du dogme, il nous appartient encore par une éloquence vive et pressante. Nous pouvons regretter qu'il n'en ait pas fait un emploi plus fréquent, qu'il ait préféré par exemple le développement des vérités théologiques à l'exposition des vérités morales : nous n'en devons pas moins avouer qu'il les a traitées avec une éloquence originale.

Il ne faut pas s'y tromper d'ailleurs : Mascaron doit au dogme chrétien une partie de son éloquence. Souvent il n'atteint à la beauté oratoire que par l'expression forte de quelque vérité religieuse. Dans la péroraison du sermon sur la Charité, il développe l'admirable doctrine de la communion des fidèles réunis en un seul corps par l'Eucharistie et demeurant ainsi frères les uns des autres. Aux yeux de l'orateur, ce n'est pas là une figure sublime, c'est la réalité même, car la chair et le sang du Sauveur, partagés entre les fidèles, établissent entre eux, non pas seulement une parenté spirituelle, mais encore un lien plus fort et plus sacré que ceux du sang. C'est trop peu de dire que des chrétiens sont unis par une amitié fraternelle : après avoir reçu le corps de Jésus-Christ, sous les espèces sacramentelles, ils ne forment plus qu'un seul être, car Dieu

vit en chacun d'eux et s'est substitué à leur propre nature : comment cet aliment sacré ne l'aurait-il pas transformée ? Comment rien de ce qui est humain subsisterait-il en eux ? Ces belles idées ne pouvaient manquer de donner à l'orateur une force singulière. Il nous montre éloquemment les chrétiens « sortant de l'autel et se donnant le baiser de paix, les lèvres » encore toutes teintes du sang de Jésus-Christ », et il commente heureusement le beau mot de saint Augustin, qui appelle l'Eucharistie un sacrement d'unité : « O Jésus-Christ ! êtes-vous » maintenant sur nos autels un sacrement d'unité ? Où est » donc maintenant l'unité parmi les chrétiens ?... Ah ! savez-» vous ce qui a sanctifié votre bouche et ce qui a sanctifié » votre cœur ? C'est Jésus-Christ, et ce cœur sanctifié par le » sang de Jésus-Christ peut encore avoir de la haine, et cette » bouche sanctifiée par le sang de Jésus-Christ peut proférer » d'autres paroles que des paroles de louanges, et de cette » même bouche que vous avez bu le sang de Jésus-Christ, » vous déshonorez votre frère ! .... Ce même cœur qui a reçu » Jésus-Christ conserve des haines secrètes ! — Je répète plu-» sieurs fois la même chose : hé ! mes frères, prenez ces choses » comme Dieu le demande. »

On le voit, c'est la lettre même du dogme qui donne ici tant d'autorité à l'orateur. Que l'Eucharistie devienne une simple figure, que ce raisonnement s'adresse à des réformés, ce n'est plus qu'un mouvement oratoire : pour un catholique, c'est encore une déduction, une rigoureuse conséquence du dogme de la présence réelle. Dans son sermon sur l'Espérance, Mascaron nous représente l'Eucharistie comme un gage de notre salut éternel et comme le principe de notre résurrection. L'orateur trouve dans la réalité des espèces consacrées les plus puissantes raisons de croire et d'espérer. Le crime d'Adam, dit-il, nous a rendus tous mortels et nous a tous « engagés dans une » même disgrâce ». Mais quoi ! Dieu ne saurait punir les hommes innocents de la faute de leur premier père : il veut

donc nous rendre nos droits à l'immortalité. Pour s'obliger en quelque sorte lui-même, il a voulu que la chair de Jésus-Christ devînt une partie de notre propre substance, et nous rendît « invincibles à la mort ». Fils d'Adam, nous portions dans notre sein des germes de mort; chrétiens rachetés par Jésus-Christ, nous avons dans l'Eucharistie un gage d'immortalité. Comment la destruction du tombeau pourrait-elle atteindre un corps sanctifié par la présence réelle de Jésus-Christ? « Le sang qui a coulé par les veines d'un Dieu nous » rend immortels ». Comment craindre la mort physique ou la mort spirituelle, puisque nous participons à l'Eucharistie physiquement et réellement, voilà pour le corps; et que, par sa grâce, nous avons l'espérance de la résurrection de notre âme, voilà pour l'esprit? Cette chair du Sauveur, c'est un aliment divin, qui détruit les germes mortels déposés en nous, et qui, les remplaçant par des principes vivifiants et réparateurs, nous enfante à la vie éternelle. Aussi l'orateur ajoute-t-il avec éloquence que « le bon communiant est glorieux », car il porte Dieu en lui et peut s'écrier avec Job qu'il verra Dieu et ressuscitera au dernier jour : « Cette espérance de ma résurrection, » je la porte dans mon sein. Si elle était dans les entrailles de » la terre, je craindrais justement de la pouvoir perdre ; si elle » était dans mes mains, peut-être m'échapperait-elle ; mais je » l'ai dans moi-même, je la porte dans ma poitrine, rien ne » me la fera perdre si je ne veux la perdre moi-même. » Ce n'est pas cette antithèse un peu pénible qui fait la beauté de ce passage : mais bien la foi inébranlable qui anime l'orateur. Mascaron revient sur cette idée (sermon sur la Charité), et développe fort heureusement un mot de saint Bernard : *Manducatur a nobis et manducat nos.* « Si Jésus-» Christ, dit-il, nous donne son corps, il nous ôte le nôtre. » S'il se donne à nous dans cet adorable sacrement, il veut » que nous nous donnions à lui. Jésus-Christ nous convertit » en lui-même, nous lui servons d'aliment, et, semblable au

» charbon d'Elie, il nous purifie en nous consumant. Il nous » renouvelle, mais il anéantit notre substance. »

On ne saurait donc le méconnaître, c'est à l'ardeur de sa foi que Mascaron doit en partie son éloquence, c'est à la théologie qu'il doit quelques-unes de ses beautés. Ajoutons que la théologie ne se sépare point ici de l'enseignement moral. Sans doute l'orateur s'oublie parfois dans des développements trop élevés, il se perd quelquefois « dans l'air trop subtil de la moyenne ré- » gion »: du moins redescend-il avec plus d'autorité de ces hauteurs sacrées, d'où il rapporte d'utiles leçons. Mascaron n'oublie jamais d'instruire ses auditeurs: c'est ainsi qu'il s'efforce, dans son sermon sur la Charité, d'embraser tous les cœurs du feu de l'amour divin. Il propose à ses auditeurs l'exemple de ces héros chrétiens, de ces âmes qui « se perdent et s'abîment » dans l'amour et dans la charité. » Le tour un peu compassé du style n'ôte rien à l'éloquence de ce passage : « Il me semble » que j'entends des personnes qui disent qu'elles ne sentent » point tant de chaleur dans ce sacrement (l'Eucharistie) ; » qu'elles en sortent aussi froides qu'elles s'en sont approchées, » et qu'elles en rapportent la même glace qu'elles y ont ap- » portée. Cela vous étonne, messieurs, cela m'étonne aussi. » Je n'en sais pas la raison et vous ne la savez pas aussi: si vous » la savez, elle n'est que trop funeste pour vous. On dit que le » cœur d'un certain prince ne put jamais brûler dans les » flammes parce que le poison qu'on lui avait donné fut un » antidote qui le préserva du feu et des flammes. Si nous » en croyons les Pères quand ils parlent du sacrement de » l'Eucharistie, *ignis refluit de hoc sacramento*, ils disent » qu'il sort des feux et des flammes de ce sacrement. Mais, » chrétiens, qu'arrive-t-il ? Il arrive que le monde a glacé le » cœur des pécheurs, et que le venin et le poison que le monde » a donnés à ce cœur l'a tellement rempli de froideur qu'il est » toujours dans l'indifférence pour Dieu. Le démon veut avoir » des miracles aussi bien que Dieu : le plus grand miracle de

» Dieu, c'est de voir trois enfants dans une fournaise sans » être embrasés, mais le miracle du démon, c'est de voir des » cœurs dans les flammes de cet adorable sacrement, et cepen- » dant de faire que cette personne soit aussi froide et aussi » indifférente que si elle n'en avait pas approché. » Ici le ton de l'orateur s'élève, et son langage jusqu'ici négligé fait place à une vive et pressante éloquence : « Mais, chrétiens, craignez » avec raison que, si vous ne brûlez des flammes de l'amour, » vous ne brûliez de flammes de la vengeance ! N'approchez, » dit saint Augustin, n'approchez qu'avec de grandes précau- » tions de ce sacrement d'amour ; n'en approchez qu'avec des » flammes d'amour dans le cœur !... Si vous n'avez point » de chaleur, si vous n'avez point d'amour, si vous ne vous » en approchez que parce que, si vous y manquiez, on se mo- » querait de vous, si vous ne vous en approchez que parce » que c'est la coutume, craignez, chrétiens ; il ne faut s'ap- » procher de ce sacrement qu'avec la robe nuptiale. Et quelle » est cette robe nuptiale ? C'est l'amour, c'est la charité. S'ap- » procher de ce divin banquet sans avoir cette robe, c'est être » indigne d'en approcher. Autrefois les enfants d'Aaron furent » embrasés du feu qui sortait de l'autel, et pourquoi ? C'est » parce qu'ils avaient allumé un feu étranger. La même chose » qui fit périr ces sacrificateurs profanes fera périr les chrétiens » qui s'approcheront indignement de ce sacrement adorable. » Mais comment connaîtrons-nous si nous nous en appro- » chons dignement ? C'est si vous avez les mêmes marques » que je vous ai données au premier point. Le fils de Dieu dit » qu'il prend ses délices dans les âmes des hommes ; mais quoi ! » faites-vous les délices de Dieu dans ce sacrement ? Hélas ! » voit-on sans cesse les chrétiens adorer Jésus-Christ ? Les » lieux de débauche ne sont jamais sans débauchés ; mais » combien de fois nos autels sont-ils sans adorateurs ? Ah ! » qu'on ne passe pas un seul jour sans venir rendre des recon- » naissances à ce Dieu d'amour ! »

Jamais Mascaron n'exprime assez fortement à son gré la grandeur infinie de la bonté divine. Les merveilles de l'amour divin le jettent dans le ravissement : « Tout ce qui est sur la terre, » dit-il, dans le sermon sur la Tempérance, n'est ni beauté, ni » bonté : il n'y a que Dieu qui soit le bien de toutes choses, » *Deus omnis boni bonum.* C'est par la participation de sa » bonté qu'elles sont bonnes. Ainsi une âme n'est jamais con- » tente que lorsqu'elle se porte vers Dieu, parce que lui seul » est la règle de tout bien. Vous étonnez-vous après cela si les » saints, ayant leur Dieu dans leur poitrine, et étant nourris » de ce céleste aliment, s'écriaient qu'ils étaient rassasiés et » qu'ils méprisaient tous les plaisirs et toutes les délicatesses » de la vie?... C'est que pour lors ils avaient l'abondance de » toutes sortes de biens.... Leur pauvreté était satisfaite, leur » indigence était remplie, elle ne leur faisait plus naître de » désirs, la bonne chère leur était à contre-cœur ; il n'y avait » que le pain des anges qui était capable de les rassasier, ils » trouvaient dans ce sacrement tout ce qu'ils pouvaient souhai- » ter. Ainsi ils demeuraient dans une tempérance divine et une » abstinence générale de toutes choses. »

Assurément ce n'est pas là une éloquence délicate et ingénieuse, et bien des détails de l'expression prêteraient à la critique. Mascaron, nous l'avons vu, se rapproche trop volontiers du peuple par la familiarité négligée de son langage. Mais il exprime avec chaleur un sentiment sincère, il ne cherche pas à feindre l'émotion, il y a de la naïveté et de la bonne foi dans son éloquence. Une certaine gaucherie ne déplaît pas toujours chez l'orateur. Préférable, s'il s'agit du salut des âmes et des services rendus à l'Eglise, à une dextérité trop exercée, peut-être n'est-elle pas moins utile à la gloire même du sermonnaire. Les hommes de trop d'esprit sont difficilement éloquents. La persuasion est rarement accordée aux orateurs qui songent trop souvent à eux-mêmes et à leur réputation : Mascaron ne nous fait pas craindre cette préoccupation intéressée, il s'oublie et se

laisse oublier, et la sécurité qu'il nous inspire nous dispose à goûter de bonne foi les beautés de son éloquence et à en excuser les défauts. Après avoir exposé les prescriptions de l'Eglise sur le jeûne qui doit précéder la communion, Mascaron poursuit ainsi : « A cause de la dureté de votre cœur, l'Eglise » veut que vous preniez le saint-sacrement à jeun. Si cela est, » que dirons-nous de ceux qui, du sein des plaisirs, passent » dans le sein de l'Eglise ? Que dirons-nous de ces voluptueux » qui, dit saint Cyprien, revenant de la compagnie des démons, » se présentent à la table de Dieu : *a dæmonibus revertentes, » ad cœnam Domini accedunt ;* et qui, à la sortie de cette » maison où ils ont immolé leur chair aux idoles, au diable, à » l'impureté, et aux crimes, par leur libertinage et par leur » dissolution ; après avoir passé la sainte quarantaine sans avoir » observé le jeûne, approchent de ce mystère qui est le pain » des sobres ? De la table des démons, ils s'en vont à la table » du Sauveur. J'appelle la table des démons celle où, parmi la » lasciveté et la bonne chère, on force la nature à la sensualité, » où l'on nage dans les plaisirs et dans le vin, pendant que le » pauvre meurt de faim. Et de cette table on se présente à celle » de Dieu ! Ah ! quelle abomination ! Et après cela, vous cro- » yez n'en pas approcher indignement ! Ah ! vous vous trom- » pez. La tempérance doit vous y conduire, parce que vous y » recevez la chair et le sang d'un Dieu. » (Sur la Tempérance.)

On le voit, Mascaron fait succéder la leçon morale aux digressions théologiques : mais la théologie elle-même lui inspire parfois un langage passionné d'une incontestable éloquence. Dans un beau passage du panégyrique de sainte Thérèse, l'orateur expose avec force le combat que se livrent en nous la chair et la vérité : « Quelque union qu'il y ait entre ces deux » parties (l'âme et le corps), croiriez-vous que la vérité est la » rivale de la chair, et que, pour peu d'attache que l'âme ait » au corps, cette jalouse se dépite et disparaît ? Quand elle en- » lève une âme, elle veut la mettre en un état où elle ne puisse

» envier le bonheur des créatures, et elle est sur la terre ce » que les anges sont dans le ciel. Ah ! créatures, si vous écou- » tiez la voix de cet époux de l'âme, qui ne veut pas qu'on » éveille son épouse (*ne suscitetis eam, neque evigilare* » *faciatis illam*) ; si vous écoutiez la voix de ce rival qui défend » le doux sommeil de sa bien-aimée (*defensantis dulcissima* » *otia sponsæ suæ*), cette âme serait dans le sein de la gloire, » lors même qu'elle est dans le sein de la misère. Mais qu'ar- » rive-t-il ? Les créatures importunes viennent interrompre » à chaque moment ce doux repos, et, par leur bruit, elles » font disparaître tous ces beaux objets qui tenaient l'âme en » extase, et ne laissent à l'esprit qu'un triste, mais précieux » souvenir, qui lui fait dire : *O si durâsset* ! Spectacle, que » tu étais agréable ! Mais hélas ! que ta vue a été courte ! »

La sincérité du sentiment n'est pas moins sensible dans le passage où Mascaron représente avec tant de grâce l'enfant Jésus dans la crèche. Une douceur aimable, et une certaine délicatesse de pinceau, donnent beaucoup de prix à ce passage : « Ah ! qu'il est dans cette crèche bien autre qu'il n'était sur » la montagne de Sinaï ! Ici il est aimable, là il était terrible. » Dans la crèche il est humble, sur la montagne il était plein de » majesté, et on n'osait en approcher, parce qu'il avait des » éclairs dans les yeux, des tonnerres dans la bouche et des » foudres dans les mains. C'est pourquoi le prophète s'écrie » qu'il avait une majesté horrible : *magnus deus et terribilis* » *nimis*. Mais, dans la crèche, il a les mains liées, et n'a que » des douceurs et des attraits sur le visage, qui nous convient » d'approcher de lui. C'est pourquoi saint Bernard l'appelle : » *parvus dominus et amabilis nimis* : en effet tout en est ai- » mable. » (Sermon pour Noël). Mais ici encore Mascaron n'oublie pas de faire servir à la conversion du pécheur l'émotion qu'il s'est efforcé d'exciter en lui : il ne se contente pas d'une stérile victoire remportée sur notre insensibilité, il poursuit son avantage et nous montre que l'état de faiblesse et d'abais-

sement de Jésus enfant doit nous apprendre à faire mourir nos passions : « Voilà les leçons que la crèche nous enseigne : mais » qui est-ce qui les met en pratique ? Ah ! qu'il y en a bien » peu qui fassent ces sacrifices ! On ne voit que des regards » immodestes, on n'entend que des paroles indiscrètes et de » médisance ; on donne toute liberté aux passions, de sorte » que Jésus-Christ est dans la plupart des Chrétiens plus indi- » gent et plus humilié que dans la crèche. Il est en plus » grande indigence : il a besoin de notre amour, il ne l'a pas ; » il vous le demande et vous dit : *Fili mi, præbe mihi cor* » *tuum*, et vous ne le lui donnez pas. Il est dans un plus » grand abaissement parce qu'il est au-dessous des pieds du » démon. Il y est plus sacrifié, parce qu'il est mort pour nos » péchés. Mais sachez que, s'il y est mort quant à la grâce, il n'y » est pas mort quant à la vengeance. Il y pleure, il y verse des » larmes, mais ces larmes sont bien différentes de celles qu'il » verse dans la crèche, d'autant que celles-ci sont ma joie et » ma réconciliation. Mais celles qu'il verse dans un cœur cri- » minel sont des larmes qui demandent vengeance. » (Même sermon).

Tel est le premier trait de l'éloquence de Mascaron dans ses sermons : la vivacité du sentiment religieux anime et soutient l'orateur. Une chaleur généreuse circule dans ces discours, et si nous ne sommes pas toujours touchés de certaines discussions trop subtiles, du moins nous excusons le sermonnaire de s'y oublier. D'ailleurs Mascaron montre souvent de l'énergie et de l'éclat. L'éloquence de l'imagination, si l'on peut ainsi parler, ne lui est pas inconnue. Parfois la grandeur d'une seule expression remplace heureusement un développement tout entier. Mascaron dira par exemple du ravissement de saint Paul, enlevé jusqu'au troisième ciel, que l'apôtre a vu des merveilles « qu'on ne peut exprimer que par l'étonnement et le silence. » (Fragments.) Il exprime admirablement la création de la lumière, qui, dit-il, trouve sa formation « dans la seule

» ouverture des mains de Dieu. » (Panégyrique de saint Jean-Baptiste.)

Le plus souvent son éloquence se déploie dans un développement plein de simplicité et d'ampleur. Voici avec quelle énergie il attaque l'orgueil des grands : « La rencontre d'une » autorité supérieure les importune, et si la religion veut » arrêter l'impulsion secrète de leur dignité, ils pensent à » secouer le joug de Celui qui est au-dessus de leur tête. C'est » la plainte que faisait le prophète Isaïe par ces paroles si fortes » et si pompeuses : il est vrai, dit-il, que j'ai trouvé des crimes » parmi les peuples : mais lorsque j'ai observé la vie des grands, » c'est là que j'ai découvert de grands péchés. *Ivi ad optimates,* » *et hi magis confregerunt jugum, ruperunt vincula.* Ce » sont ceux-là dont les mains sacrilèges ont rompu le joug du » Seigneur, et ce sont eux qui ont mis en pièces les saintes » chaînes dont la loi de Dieu enchaînait leurs passions. Ils les » ont foulées aux pieds, leur langue sacrilège a déclaré qu'elle » ne voulait point de supérieur ni dans le ciel ni sur la terre, et » ils ne se sont pas trouvés assez grands s'ils ne se faisaient » aussi grands que Dieu. »

Il y a là une éloquence fière et vigoureuse que de plus habiles orateurs n'ont pas connue. Mascaron a le sentiment, l'instinct de la grandeur. Souvent au milieu d'un développement languissant la pensée s'élève tout à coup, l'expression devient originale et forte : « Ne pensez-vous pas que les Juifs en voyant ce » prodige (Zacharie devenu muet) ne se ressouvinssent pas de » ce qui se passa à l'égard de Moïse revenant de la montagne ? » L'éclat de la grandeur de Dieu avait tellement ébloui ses » yeux, et le visage de ce prophète était si brillant de lumière » qu'il fut obligé de mettre un voile sur sa face. Et, comme » dit un savant interprète, Dieu était jaloux de cette splen- » deur, ne voulant pas qu'elle se manifestât avec tant de » liberté.... Zacharie, revenant du temple, ne peut parler. » Ah ! disaient les Juifs, c'est qu'il est trop éclairé, ou que nous

» sommes trop ignorants pour l'entendre, ou bien nous pou-
» vons dire que, devant avoir un fils, ce fils sera le silence
» des prophètes et des patriarches. » (Panégyrique de saint Jean-Baptiste.) Au milieu d'un passage subtil et trivial du sermon sur la Justice, Mascaron menace le mauvais communiant avec une véhémence singulière : « Si le prêtre visible ne
» voit rien, il y a un prêtre invisible qui voit tout. Ce prêtre
» invisible voit celui qui le reçoit indignement, et en même
» temps qu'il voit que nous donnons la mort à Jésus-Christ, il
» nous donne aussi la mort. En effet, en même temps qu'un
» pécheur s'approche indignement de ce sacrement, il prend
» une insensibilité mortelle. » Malgré le tour trop compassé de la phrase, cette vigueur annonçait un talent original, et promettait un orateur dans ce jeune sermonnaire qui avait tant à apprendre encore.

Revenant (dans le sermon sur la Force) à la même idée, il la développe avec une énergie remarquable : « Ce grand
» homme (Zorobabel), dit que la vérité est connue partout,
» que le ciel la bénit, que la terre l'invoque, et que le reste
» tremble sous sa puissance.... Ah ! que cela s'applique admi-
» rablement bien au fils de Dieu ! N'est-ce pas lui que la terre
» invoque, parce que l'Eucharistie est un sacrement de refuge
» et d'asile où les hommes présentent leurs vœux, apaisent la
» justice irritée ? Le ciel se contente de le bénir et de le louer
» à jamais ; les anges descendent pour le voir ici-bas, et lors-
» qu'il remonte dans l'empyrée, ils l'adorent. Mais les démons
» sont saisis de frayeur à la vue de l'Eucharistie. En un mot
» tous les genoux fléchissent, et se prosternent aux pieds de sa
» grandeur. »

Nous avons reproché à Mascaron certaines comparaisons trop éclatantes : il faut, pour être juste, observer que ces images sont parfois d'un heureux effet : « Voyez-vous comme
» de la terre et des eaux il s'élève des vapeurs et des exhalai-
» sons ? Le soleil les attire, il les élève jusqu'à la moyenne

» région de l'air. Tantôt il en fait une espèce de char de » triomphe pour passer avec éclat sur notre horizon ; quelque- » fois il les convertit en pluies et en rosées pour fertiliser la » terre ; quelquefois au contraire il les résoud en foudres et en » carreaux. Cette terre ne sait rien de tout cela, et cependant » elle ouvre toujours son sein. » (Sermon sur la Présentation.)

Un passage du panégyrique de sainte Thérèse se distingue par ces beautés de l'imagination qui sont les plus rares peut-être dans l'éloquence sacrée, si l'on en excepte les œuvres de Bossuet : « L'incomparable Augustin explique cette élévation » de la Sagesse et l'impuissance de l'esprit humain pour la » connaître d'une façon admirable. Il nous dit que, tant que la » vérité ne nous donne que des portraits d'elle-même, nous » avons les yeux assez bons pour la regarder. Ainsi nous voyons » la splendeur de Dieu dans le soleil, sa stabilité dans la terre, » son activité dans le feu, son immensité dans les eaux. Mais » quand l'esprit, après avoir passé par tous ces tableaux, » veut aller à l'original, un océan de lumière se présente à ses » yeux : mais c'est un océan qui l'arrête et qui l'aveugle.... » Cette pauvre âme quitte cet objet comme nous quittons les » choses que nous aimons. Nous tournons cent fois la tête d'où » nous venons de partir, et nous sommes présents de désir » lors même que nous sommes les plus absents. Cette âme ne » se pouvant passer de la contemplation de la vérité, elle se » tourne mille fois, elle soupire après cet objet ; mais enfin, » étant lassée et rebutée, elle est obligée de chercher un » asile dans les ténèbres qui lui sont familières. Ce n'est pas » qu'elle préfère ces ténèbres à la lumière, mais sa lassitude » et son peu de forces l'obligent d'avouer que, si dans le ciel » la lumière de Dieu même nous fait voir une autre lumière » *(In lumine tuo videbimus lumen)*, il faut que sur la terre » sa lumière ne nous fasse voir que nos ténèbres. — Mais » quand on approche de cette vérité, dont la possession fait la » sagesse, avec humilité ; quand on attend que le sanctuaire

» s'ouvre sans en forcer les portes ; quand on attend que le » soleil se lève sans en prévenir les rayons, Dieu, prenant des » routes différentes, abaisse les cieux et s'incline vers les âmes » humbles pour leur faire part de sa sagesse. *Inclinat cœlos* » *Dominus.* »

Un passage du sermon sur l'Espérance nous montre que Mascaron savait faire tourner son érudition au profit de son éloquence : il fait allusion à un usage de la primitive Eglise. Un diacre, dit-il, portait un éventail qui représentait un chérubin avec six ailes. Deux de ces ailes couvraient ses yeux, et cela nous fait voir avec quel recueillement nous devons approcher de la communion ; deux autres couvraient ses pieds, pour nous enseigner le détachement des choses de la terre. Enfin il avait deux ailes étendues sur son cœur : « Ah ! qu'un amour » tendre nous fasse approcher de cette table, que notre cœur » soit embrasé de cette divine flamme, mais d'une flamme » impétueuse qui nous porte jusqu'au trône de Dieu ! »

Toutefois, il ne faut pas s'attendre à rencontrer dans les sermons de Mascaron des passages pleins d'éclat, destinés à sauver le reste du discours : l'orateur ignore cet artifice ; aussi le bon et le mauvais, quelquefois encore le médiocre, se succèdent-ils dans ces sermons sans qu'il soit toujours facile de les séparer. Mascaron n'est pas assez ami de la réputation pour écrire avec une laborieuse patience ; il n'est pas non plus assez indifférent à la renommée pour rejeter tous les ornements que lui présente le hasard de la composition.

L'un des caractères qui nous frappent chez Mascaron est donc l'alliance de la grandeur et de la familiarité la plus naïve. Dans le dernier sermon de l'Avent, il parle de la pénitence avec autant de simplicité que d'élévation. Qu'est-ce que la pénitence à ses yeux ? C'est une sorte de justice supérieure, non-seulement à la justice humaine, mais encore à la justice divine elle-même : car c'est une justice volontaire. L'homme a péché : il doit être puni ; mais la miséricorde divine lui laisse une res-

source pour échapper au châtiment, c'est de se faire lui-même le ministre de la vengeance céleste. Il faut, dit éloquemment Mascaron, « que la justice naisse de notre cœur et de notre » volonté ». Elle ne doit pas, au reste, être moins rigoureuse parce qu'elle est volontaire, car « la justice de Dieu regarde » du ciel si nous faisons bonne justice », et nous n'avons pas la liberté d'échapper à cette alternative qui fait frémir : être innocent et pénitent ou damné. Faisons donc pénitence dès cette vie, car la punition de nos péchés par nous-mêmes est la plénitude de la justice. Assurément cette noble doctrine ne pouvait être comprise que par l'élite de l'auditoire : les plus simples au contraire devaient être sensibles à des images naïves et communes comme celle-ci, qui termine le même sermon : « Direz-» vous après cela que nous faisons la voie du ciel trop difficile? » Où trouverai-je, dites-vous, assez de larmes pour expier mes » péchés? Cependant il le faut. Dans l'autre monde, on les » examinera plus rigoureusement, car en l'autre monde nous » serons abandonnés à la justice de Dieu. Il en est comme des » dettes dont vous devez les intérêts depuis trente ans, on vous » fera payer tout ensemble : ces obligations ne sont pas éga-» rées. » La suite de ce passage est d'une grande éloquence.

Dans le sermon sur les Afflictions, Mascaron exprime cette belle pensée que la souffrance est pour le chrétien un titre de gloire et un gage des desseins de Dieu sur lui. Dieu n'éprouvera point en effet ceux qu'il est décidé d'avance à rejeter. L'homme heureux doit prendre garde de n'être autre chose qu'une « pierre mal taillée, mal polie, et par conséquent inca-» pable d'être employée dans le bâtiment de la Jérusalem » céleste ». Au contraire, c'est la souffrance qui sanctifie un cœur chrétien et lui est un glorieux présage de sa destinée bienheureuse : « Et voulez-vous, dit le sermonnaire, que j'aille » chercher des preuves de ceci dans les comparaisons fami-» lières, mais cependant admirables de l'Ecriture? Un pé-» cheur, c'est un diamant qu'il faut polir; c'est un or qu'il

» faut purifier, c'est un froment qu'il faut séparer de sa paille, » c'est un raisin qu'il faut presser et écraser. Ah ! l'on ne fait » point de tort à ce diamant de le frotter avec du sable pour le » polir, à cet or de le mettre dans le feu pour le purifier, à ce » froment de le battre avec le fléau. Il semble qu'on lui fait » tort, dit le grand saint Augustin, à cette grappe, à ce raisin, » de le presser, de le fouler dans le pressoir, *injuria fieri* » *videtur uvæ dum calcatur*. Il semble qu'un lui ôte de sa » beauté et de sa couleur : au contraire, c'est le moyen d'en » tirer du vin incomparablement plus précieux qu'il n'était » auparavant. » Le même sermon nous offre un autre exemple de ces comparaisons familières accumulées à dessein : « Dans » un même feu, l'or se purifie et la paille se consume, la cire » se fond et la boue se durcit ; sous un même fléau, le froment » se sépare et la paille s'écrase ; sous un même coup de mar- » teau, le bon diamant demeure inflexible et le faux se brise ; » sous une même chaleur, le bon parfum répand une odeur » agréable, et le méchant une puanteur insupportable...; ainsi » sous une même peine le juste se sanctifie et le pécheur se » perd. »

Dans le sermon pour le deuxième dimanche après la Pentecôte, Mascaron exprime avec une familiarité singulière une belle pensée : « L'amour, dit-il, est de si grande dignité qu'il n'est » jamais vil et abject, quoiqu'il soit en une personne abjecte. » Semblable à la lumière, il ne brille pas moins d'un admirable éclat, parce qu'il éclaire les objets les plus bas : pourquoi faut-il que l'orateur gâte cette belle image par ces « cloaques » immondes », dont il nous parle et qui choquent un goût délicat ? Et ce n'est pas tout encore : à ceux qui s'étonnent de l'amour infini de Dieu pour sa misérable créature, Mascaron répond que ce n'est pas merveille s'il nous chérit, puisque nous-mêmes nous aimons bien un esclave, et moins encore, « un petit chien. »

Ces erreurs de goût n'ôtent rien à l'élévation de la pensée,

et Mascaron était trop naturellement éloquent pour ne pas l'être de bonne heure. Quoi de plus chrétien et de plus consolant que cette pensée du sermon sur la Toussaint, que nous devons endurer patiemment tous les maux parce qu'ils auront une fin ? Il en est de nos joies comme de nos souffrances : elles sont également de peu de conséquence ; ce qui doit finir ne saurait être long : « Vous qui vous réjouissez en ce siècle, faites » état que vos joies ne dureront pas toujours ; vous qui pleurez, » pensez que vos pleurs sécheront. Si vous regardez vos joies » de ces yeux, vous n'en serez point corrompus. Si vous regar- » dez vos afflictions, vous n'en serez point abattus. Vous aurez » sujet d'être modérés dans celles-là, vous aurez sujet d'être » patients dans celles-ci. Pourquoi ? *Præterit figura hujus* » *mundi.* Et quand nous serons arrivés à notre patrie, *tran-* » *siit labor et gemitus.* » Un peu plus haut nous remarquons une belle et noble pensée : Mascaron montre combien il est cruel à l'homme de bien de vivre au milieu des méchants, et il ressent véritablement cette douleur qu'il veut peindre : « Il y » a une tribulation qui est inévitable : c'est de vivre entre les » méchants et de voir leur iniquité impunie. Je vous prie, mes « frères, quand on voit l'impiété abonder et la charité se refroi- » dir, quand on voit qu'il n'y a plus de foi, plus de bonté, plus » de franchise, plus d'assurance dans les choses humaines, que « les pécheurs prospèrent, qu'ils fleurissent, qu'ils épouvan- » tent, qu'ils menacent, est-ce une petite tribulation et une » petite douleur, à votre avis, à un homme de bien ? »

Le sermon sur l'Exaltation de la croix renferme deux passages dont l'éloquence contraste sensiblement avec les longues et stériles discussions qui forment le fond du discours. Après avoir dit qu'il y aura à la mort de Jésus-Christ un double jugement, l'un de condamnation, l'autre de salut, Mascaron fait un triste retour sur l'insensibilité des hommes : « Mais, hélas ! » Seigneur ! Que me sert d'amplifier si longtemps l'excès de » votre miséricorde sur le monde, puisque le monde même en

» abuse par une monstrueuse ingratitude ? Vous me parlez ici » d'un jugement favorable pour sa délivrance, et j'en vois un » autre terrible et redoutable qui le condamne, que je vois » écrit sur votre croix avec les caractères de votre justice et de » votre fureur. A l'heure même que vous expirez sur la croix, » ce sang qui en découle efface l'obligation qui nous était con- » traire, qu'Adam avait signée pour son péché, et par laquelle » il avait engagé toute sa postérité avec lui ; et de ce même » sang vous en écrivez un autre arrêt de mort et de condamna- » tion, de sorte que la même croix qui justifie le monde le con- » damne : *nunc judicium est mundi*..... Voulez-vous savoir » qui est le monde condamné à la croix ? Je vous le dirai : » ceux-là mêmes qui en sont les ennemis. Et les chrétiens » sont-ils les ennemis de la croix du Seigneur ? Hélas ! que » trop ! Et ceux-là mêmes qui l'adorent, qui la baisent, qui la » portent comme des reliques, qui en ont été marqués au » baptême, et qui rougissent de la porter ! Gens qui font » semblant du Christianisme, et qui vivent dans les délices et » l'oisiveté, ce qui est autant opposé à la croix que la vie l'est » à la mort !... Enfin saint Paul termine cette description (des » mondains) par ces paroles, *qui terrena sapiunt,* dont tout » le soin, le travail et la sollicitude est pour les choses de la » terre : Bâtissons des maisons : et où ? En la terre. Acquérons » de la gloire : et où ? En la terre. Amassons des richesses : » et où ? En la terre... Et combien y a-t-il de ces gens-là ? Du » temps de saint Paul, il y en avait plusieurs, et maintenant » tous les chrétiens en sont. Ne les empêchez pas de goûter les » délices, de bâtir des palais, d'amasser des richesses, d'*abba-* » *yer* après la gloire du monde, ils seront chrétiens tant que » vous voudrez... »

Plus loin Mascaron nous montre avec éloquence la gloire de la croix, autrefois symbole d'infamie, maintenant l'emblème du triomphe de Jésus sur la mort, et de la rénovation du monde : « Et de fait, mes frères, de qui est-ce que la mort a

» chassé les démons, ou quelle mort ont-ils jamais redoutée » que celle de Jésus-Christ ? Car où le nom de Jésus-Christ est » nommé, les démons perdent leur puissance. Qui est-ce qui a » arraché les affections naturelles du cœur et des entrailles des » hommes, pour faire que les fornicateurs vécussent chaste- » ment, les homicides innocemment, les superbes humblement, » les riches pauvrement, les timides courageusement, sinon la » croix ? Qui est-ce qui a persuadé aux barbares de déposer » leur fierté, et de revêtir une merveilleuse mansuétude, sinon » la foi du Christ et le sceau de la Croix ? Qui est-ce qui a » inspiré le mépris de la mort dans le courage des femmes et » des petits enfants, et qui les a rendus certains de l'immorta- » lité bienheureuse, sinon la croix ?...

« .... Cette croix était autrefois à horreur, et maintenant » elle est à honneur ; c'était autrefois un symbole de malédic- » tion que tout le monde fuyait, que tout le monde abominait, » regardait comme l'extrémité de l'infamie, et maintenant ce » signe maudit et abominable jette plus de rayons de gloire » que tous les sceptres et les diadèmes. Le chef des rois n'est » point si orné de la couronne qui l'environne, que de la croix » qui la forme. O prodige d'étonnement ! *Quis narrabit po-* » *tentias Domini ?* »

Si la sincérité du sentiment, le mouvement de la pensée, suffisaient à l'éloquence, ces passages justifieraient l'admiration qui s'attacha au nom de Mascaron tout jeune encore : mais s'il manque à ces premiers sermons ce que l'art, la pratique peuvent seuls donner, du moins on ne saurait en méconnaître la vive et naïve éloquence. Ils sont d'un jeune homme, mais d'un jeune homme qui était déjà un orateur.

Le deuxième point du sermon sur la présentation de la Vierge se termine par un développement plein de mouvement et de vigueur. Mascaron montre que la pire servitude est celle de l'homme esclave de ses passions : « Mais, chrétiens, vous cro- » yez que lorsque vous vous conduirez à votre fantaisie, et que

» vous suivrez le courant du monde, vous ne serez plus esclaves. » Vous vous imaginez que vous jouirez d'une pleine et entière » liberté. Mais vous vous trompez, vous serez plus esclaves que » jamais, et vous vous trouverez dans la plus infâme et la plus » honteuse de toutes les servitudes. Pourquoi cela ? C'est parce » que vos passions vous entraîneront, c'est parce que les excès » vous emporteront ; c'est parce que vos mauvais désirs vous » serviront de bourreaux, qui vous feront souffrir les derniers » supplices. » Et l'orateur s'animant fait parler Dieu lui-même: « Vous pensez être libres en rompant les liens de ma loi. Vous » vous êtes bien aveuglés, et vous ne pouvez attendre après cet » attentat que la dernière de toutes les tyrannies. Hé quoi ! » perfide, tu as rompu les chaînes de mes commandements, » mais tu auras les liens de tes passions ; tu t'es forgé une li- » berté imaginaire, et tu seras dans une véritable servitude. Te » voilà bien, pauvre insensé ! Voilà ! voilà cet esclave ! Voilà » ce libertin tyrannisé ! »

L'ardeur de la foi, la force du sentiment religieux, l'éclat de l'imagination, la grandeur simple et s'ignorant elle-même, telles sont les qualités que nous avons distinguées jusqu'ici dans Mascaron. Elles nous montrent que l'orateur possédait l'art le plus utile de tous au sermonnaire, celui d'animer ses discours et de leur donner le mouvement et la vie. Son éloquence pressante entraîne l'auditeur. Non content de nous instruire, Mascaron veut nous attirer et nous conquérir à Dieu. Il s'adresse à nous à l'improviste, il semble s'emparer de nous par surprise. Au milieu d'un développement, il se détourne, pour ainsi dire, tout à coup : « Regarde, vindicatif, si ton cœur est sem- » blable à ce Jésus qui meurt pour ses plus cruels ennemis. » Considère, avare, si tes mains sont semblables aux mains » libérales de Jésus-Christ. » Dans le sermon sur les Afflictions, Mascaron va jusqu'à engager une sorte de dialogue avec un auditeur imaginaire, qu'il interpelle, comme s'il voulait saisir corps à corps tout son auditoire : « Refuserais-tu, toi qui

» és si plein d'impuretés, de te purifier par une tribulation? » — Mais elle n'est pas légère. — Je le veux, et peut-être » aurais-je autant et plus de peine que toi à la supporter. — » Mais appelez-vous une tribulation légère quand on me chasse » de mon bien et de ma maison, quand on me *décrédite* dans » le monde par mille médisances? — Mais, mon frère, ne » vois-tu pas le médecin? *Prior ipse bibit.* »

Mascaron excelle dans l'exposition familière des vérités morales, qu'il sait rendre avec une vivacité originale : « Vous aurez » beau faire, dit-il aux pécheurs, Dieu découvre toutes vos » actions. Tu as beau pécher dans les ténèbres, tu as beau » mettre une muraille pour te cacher, il t'aperçoit, et les » ténèbres de ton Dieu sont aussi claires que la lumière... Vous » ressemblez au bourreau de Jésus-Christ, qui, après l'avoir » voilé, le frappait en disant : *prophetisa, quis te percussit?* » Il pénètre ce voile, et un jour il te dira qu'il a vu les crimes » que tu croiras bien cachés et il t'en punira. » (Avent, troisième dimanche.)

Parfois même l'orateur se laisse emporter par son zèle, et il apostrophe avec une sorte de rudesse le pécheur dont l'orgueil l'indigne : « Et toi, superbe, qu'as-tu à dire sur ce sujet, » (l'humilité de saint Jean-Baptiste)? Et toi, *dragon monstrueux,* insolent Pharaon, qui prononces ces paroles orgueilleuses : *ego feci memet ipsum,* c'est moi qui me suis fait » moi-même. Et toi, Nabuchodonosor, qui dis avec un faste » insupportable : *hæc est Babylon, quam ædificavi in fortitudine roboris mei.* Cette belle maison, je l'ai bâtie; cette » grande affaire, je l'ai conduite; ce conseil important, je l'ai » donné; ce beau dessein, je l'ai projeté; je n'ai pas eu de » maîtres, j'ai tout appris de moi-même. Toi, insolent, qui te » vantes de la sorte, apprends, misérable, apprends du plus » grand et en même temps du plus humble de tous les hommes » que c'est de la plénitude de Dieu que tu as reçu toutes ces » choses. »

Combien sont préférables à ces violences les pressantes exhortations qui terminent le sermon sur la Prudence ! Mascaron commente éloquemment un mot de saint Cyrille, recommandant aux fidèles de recevoir avec respect le corps de Jésus-Christ, et de faire une consécration générale de tous leurs sens : « Ah ! mes frères, faites intérieurement ce que les chrétiens » faisaient au dehors. Prenez le corps et le sang de Jésus-» Christ et consacrez tous vos organes. Que ces yeux n'aient » plus de regards étudiés...; que cette langue ne goûte plus ces » plaisirs; que cette bouche ne s'ouvre plus à ces médisances. »

Il serait aisé de multiplier les citations de cette nature. Le mouvement est l'âme de cette éloquence. Au milieu des développements où une fausse méthode engage l'orateur, une image frappante, une grave pensée, viennent souvent réveiller notre attention.

Ce mouvement, cette vivacité, sont les qualités habituelles de Mascaron. Aussi préfère-t-il une forme de développement à toutes les autres : son langage, un peu roide encore, ne se prête pas aux savantes périodes, il n'a rien de la grâce un peu amollie de certains orateurs plus illustres que lui : sa pensée se resserre le plus souvent en une antithèse expressive, qui a le rare mérite de joindre à la précision, et parfois à l'éclat, le naturel et la simplicité. L'antithèse est le trait le plus remarquable du style de Mascaron, et elle lui donne une vigueur incontestable. Non pas qu'elle soit chez l'orateur savante et ingénieuse comme chez Fléchier : Mascaron l'emploie d'instinct sans recherche littéraire. Comme Corneille, il se souvient d'avoir lu Sénèque, et il a gardé quelque chose de ce style serré et pressant : « Ce qu'il y a de volontaire dans le pécheur est » puni par quelque chose de forcé et d'involontaire. Le crime » qu'il a commis est libre, puisqu'il pouvait ne le commettre » pas, et qu'il a mieux aimé devenir criminel en suivant sa » volonté que de demeurer innocent en suivant la volonté de » Dieu.... Il faut donc que la contrainte d'un châtiment qu'on

» ne peut éviter soit la punition de la liberté du crime que l'on » pouvait ne commettre pas. » (Sermon sur la Passion.) Le sermon sur la Nativité s'ouvre par une suite d'antithèses. Mascaron nous montre tour à tour en Jésus-Christ un souverain qui cherche son sujet, un père qui rappelle son enfant, un Dieu qui se fait enfant. Jésus-Christ en ce jour est un sujet d'étonnement pour le ciel et pour la terre, pour les anges et pour les hommes. Quoi de plus merveilleux que de voir dans le silence Celui qui est la parole éternelle, dans la faiblesse Celui qui est la force et le bras du Tout-Puissant, dans l'indigence Celui à qui appartient le monde? L'orateur veut montrer, dans le sermon sur la Purification, que la vie des grands est tout le contraire d'une vie chrétienne : « Qui dirait, à voir leur » avidité à amasser des richesses par toutes sortes de voies, » qu'il leur est défendu d'amasser des trésors sur la terre? » Qui croirait, à voir l'envie que la prospérité d'un seul excite » dans le cœur de tous, qu'il y a une loi dans l'Evangile qui » nous ordonne d'aimer nos frères comme nous-mêmes? Les » médisances, les mauvais offices, les vengeances qui règnent » à la cour, persuaderaient-elles qu'il fût commandé de par- » donner les injures et d'aimer nos ennemis? Qui pourrait se » persuader que des gens, qui mènent une vie molle, oisive » et volupteuse, aient pour maître un Dieu qui leur dit : Si » vous voulez me suivre, portez votre croix, portez-la tous les » jours de votre vie? »

L'antithèse semble encore se dissimuler dans ce passage : mais cette figure oratoire se fait remarquer dans le sermon sur l'Eucharistie : « Ressouvenez-vous, ô Père éternel, dit l'ora- » teur, de tout ce que Jésus-Christ a souffert pour moi, et » oubliez ce que j'ai fait. Ressouvenez-vous de son humilité et » oubliez mon orgueil. Ressouvenez-vous de son obéissance et » oubliez ma rébellion. Ressouvenez-vous de sa mansuétude et » oubliez toutes nos colères. » Dans le sermon pour la Tous-saint, Mascaron oppose les caractères contraires des deux cités

mystiques, l'une « qui tend au ciel par humilité et l'autre à la » terre par superbe; l'une qui prend pour sa fin une félicité » temporelle, l'autre qui envisage une félicité éternelle; l'une » qui envisage le monde comme sa patrie et voudrait bien n'en » jamais sortir, l'autre qui proteste n'avoir point ici de cité » permanente, mais qui chemine à la future; l'une qui veut » être bien heureuse des choses présentes, l'autre qui ne l'es- » père être que de Dieu seul; l'une enfin qui s'appelle Baby- » lone, cité de confusion, l'autre qui s'appelle Jérusalem, cité » de paix ».

Mascaron ne fut pas seulement un orateur distingué par la vigueur du style, l'éclat de l'imagination, la chaleur du discours : nous devons faire voir qu'il eut encore cette qualité inestimable de la sensibilité. En étudiant ses oraisons funèbres, nous lui reprocherons de ne pas prendre assez de part aux douleurs humaines : il est plus à l'aise dans le sermon, où il se montre souvent ému et sensible aux idées touchantes qu'éveille en lui la bonté infinie de Dieu. A la pensée de l'amour sans bornes que Jésus-Christ a témoigné aux hommes, il est transporté de reconnaissance, il ne peut assez s'étonner de l'endurcissement de chrétiens rachetés au prix du sang de Jésus-Christ. Objet indigne des célestes complaisances, l'homme ne sait les reconnaître que par des désordres toujours nouveaux; il oublie qu'il est doublement redevable à Dieu de son existence, puisque Dieu nous a donnés à nous-mêmes en nous créant, et nous a rendus encore à nous-mêmes par la rédemption (sermon sur le nom de Jésus). Nous ne saurions nous étonner de la vivacité de cette émotion, dont l'objet est d'une grandeur infinie.

Mais c'est surtout dans le sermon sur la Passion qu'éclate cette sensibilité toute religieuse. C'est dans la force du sentiment que l'orateur trouve le secret d'une véritable éloquence.

Rien n'est plus beau que l'exorde de ce discours, et Mascaron n'a peut-être écrit rien qui puisse soutenir la comparaison, pas même dans les plus beaux passages de ses oraisons funèbres. La force du sentiment religieux transporte l'orateur : nous assistons avec Mascaron à cette longue agonie du Fils de Dieu ; nous éprouvons avec lui toutes les souffrances du Christ ; nous ressentons nous-mêmes toutes ses angoisses et toutes ses faiblesses dans ce long combat qu'il livre au Jardin des Oliviers.

Dès les premiers mots, le discours s'annonce avec une grandeur singulière. Mascaron va nous montrer le combat d'un Dieu, « aux prises avec la douleur, la honte, la mort qui l'at- » taquent avec ce qu'elles ont de plus dur et de plus cruel ». Jésus-Christ qui, sur le Thabor, n'a souffert que fort peu de témoins de sa gloire, veut que toute la nature soit présente sur le Calvaire pour y être la « spectatrice des enfers... Il veut » qu'elle prenne des yeux pour voir ses maux et pour les » pleurer, et que par les ténèbres dont elle se couvre elle se » fasse comme un habit de deuil pour assister à la mort de son » Créateur ».

Malgré la majesté de ce début, et cette lugubre harmonie que Mascaron ignorait dans ses premiers sermons, l'orateur ne se propose pas de nous étonner par la grandeur de la Passion, ou de nous effrayer par la peinture des crimes qui ont mis Jésus-Christ dans cet état : il cherche plutôt à nous attendrir, à triompher de notre indifférence, à nous faire verser des larmes à la vue des souffrances dont nous sommes la cause, et il s'étonne éloquemment de les voir si lentes à couler. On peut en être assuré, lorsqu'un orateur commande, pour ainsi dire, l'attendrissement à son auditoire et lui fait une loi des larmes, qu'il eut le don de les faire jaillir, et nous notons avec bonheur cette preuve de l'ascendant que Mascaron possédait sur ses auditeurs. Un médiocre orateur n'eût pas osé exiger une sainte émotion qu'il eût été impuissant à faire naître.

Aussi le sermon de la *Passion* nous semble-t-il précieux

entre tous. Les autres nous donnent peut-être une idée aussi haute de son esprit : ce discours nous fait connaître son cœur, et nous explique la puissance de sa parole. Son cœur brûlait de l'amour de Dieu : voilà le secret de cette éloquence pathétique, qui transportait d'admiration les meilleurs juges, et de cette renommée que les Oraisons funèbres ne justifient pas toujours : « Faut-il, Amour, s'écriait l'orateur, que tu sois si » puissant sur le cœur d'un Dieu, pour lui faire aimer les » hommes qui le méritent si peu, et que tu n'aies pas la force » de faire aimer aux hommes un Dieu qui mérite toutes les » tendresses et toutes les affections de leur cœur ?... O amour, » tu n'as pas encore mouillé mes yeux de ces larmes que le » moindre accident fait couler avec tant d'abondance pour les » choses humaines !.... Où est le chrétien sur la terre qui » puisse dire avec une sainte confiance : j'aime Dieu ? Qu'il pa- » raisse, cet homme rare, cet homme heureux, et je suis » prêt d'interrompre le discours des souffrances de Jésus-Christ » pour faire le panégyrique de son amour. Mais quoi ! Per- » sonne ne répond ! » L'indifférence est aux yeux de l'orateur le prodige le plus étonnant de tous : « O homme sans » amour, tu es un plus grand monstre qu'un homme sans » cœur ! »

On ne peut donc le méconnaître : il y a chez Mascaron une émotion sincère à laquelle il se livre tout entier avec un abandon dont les orateurs sacrés commençaient à perdre le secret. Il y a en lui un orateur du commencement du siècle. Mascaron ne cherche pas à nous émouvoir au récit des souffrances du Christ : il est agité lui-même, il est troublé profondément par les tableaux qui s'offrent à son imagination. Il ne pense pas autrement que le peuple qui l'entoure, il n'est pas moins vivement ému que son auditoire et parfois il l'est bien davantage, car ce n'est plus au peuple qu'il s'adresse dans la *Passion*, et plus d'un de ses auditeurs de la Cour eut sans doute le malheur de s'étonner que Mascaron pût trouver tant

de larmes pour les souffrances du Christ. Citons cette belle page où Mascaron parle admirablement la langue du cœur :

« On ne peut se représenter un voyage plus triste que celui » que faisait Abraham avec ce cher fils. Tous les pas qu'il fai- » sait vers la montagne n'étaient-ils pas des coups de poignard » pour le cœur de ce père ? Toutes les paroles de tendresse » qu'Isaac lui disait ne déchiraient-elles pas les entrailles de ce » père ?.... Jésus-Christ va mourir, il porte le bois de sa » croix, et à chaque pas qu'il fait pour s'approcher de la fu- » neste montagne qui doit servir d'autel à ce sanglant sacri- » fice, il se souvient que c'est par la main de son Père qu'il va » être immolé, ce père qu'il aime si tendrement et dont il est » si tendrement aimé : et s'il est vrai que les plaies qui nous » viennent d'une main qui nous est chère sont plus sen- » sibles, (1) jugez de la douleur d'un fils, et du plus saint et » du meilleur qui fut jamais, qui va recevoir le coup de la » mort par la main du meilleur et du plus saint de tous les » pères ! »

Ce n'est pas tout. Mascaron est trop ému et trop résolu à nous émouvoir pour choisir ses développements. Il achève par les traits les plus énergiques. Il imagine pour Jésus mourant une multiplication infinie de souffrances. Le Père veut que la mort de son fils lui tienne lieu de toutes les morts, puisque Jésus-Christ meurt pour tous les hommes. Jésus souffrira donc en une seule mort tous les genres de morts : « En effet, si nous » en croyons plusieurs grands docteurs, Jésus-Christ ressentit » sur la croix la douleur que toutes les morts peuvent causer. » Il sentit les ardeurs du feu, les pointes des épées, les tran- » chées et les convulsions que cause le poison. »

Est-ce là un pathétique délicat ? Non sans doute : mais il y a là de l'éloquence. Assurément ces accents trouvaient un écho dans le cœur du peuple : et même à la Cour, s'il se trou-

(1) Plus l'offenseur est cher et plus grande est l'offense.

vait quelque juge d'un esprit supérieur pour pardonner à l'orateur quelques fautes de goût, il dut se plaire à l'expression de cette pitié naïve pour les souffrances de l'Homme-Dieu.

On le voit, si Mascaron s'adresse rarement à la sensibilité de ses auditeurs, ce n'est pas qu'il ignore la langue du cœur. Rien n'est plus touchant que la péroraison du sermon pour le jeudi de la troisième semaine de l'Avent, et il suffit du résumé que nous possédons pour nous faire juger de l'impression que devait produire cette éloquence. Dieu veut allumer en nous une ardente charité : il multiplie les formes du mal sur la terre. Si nous ne sommes pas touchés de voir un malade, peut-être le serons-nous de voir un pauvre, un prisonnier, un misérable. On sait ce qu'étaient alors les hôpitaux et les prisons (1), et ces souvenirs sinistres nous font mieux sentir l'éloquence douloureuse de cette péroraison : « Quand j'entends les cris des pau» vres de l'*hospitalité*, des prisonniers qui manquent de » soulagement, je ne puis empêcher ma voix d'être l'écho des » douleurs de ces misérables. » On sait combien la misère publique était alors terrible, les faits eux-mêmes parlaient éloquemment : mais l'orateur ne devait qu'à son cœur les pathétiques accents de sa péroraison : « Si vous me dites que vous » ne voyez point Jésus-Christ dans les pauvres, c'est aussi ce » que diront les damnés. Ecoutez les plaintes que fait Jésus» Christ.... J'ai été autrefois nu sur la croix. Tu n'as pas pu » me couvrir parce que tu ne m'as point vu en cet état : je te » présente maintenant ma nudité dans les pauvres.... Je ne te » demande pas en leur personne des richesses, mais seulement » de quoi me couvrir : je te le demande plutôt pour ton bien » que pour le mien. Je pourrais bien me nourrir moi-même, » mais je veux être nourri de ta main... » Et ces belles pensées sont moins touchantes encore que cet humble aveu de l'orateur, jeune prêtre sans fortune : « Pour moi, il faut que

(1) Voir *La misère à l'époque de la Fronde.*

» je dise à ces pauvres ce que saint Pierre dit au paralytique : » *Aurum et argentum non habeo, quod autem habeo tibi do.* » Dieu m'a donné une langue, je l'emploie à vous pousser à » faire l'aumône. Je l'emploie pour tâcher de faire honte à » ceux qui refusent de faire du bien aux pauvres. » Assurément le riche titulaire de l'évêché d'Agen se rappela plus tard cette plainte ingénue du jeune oratorien, et ce furent ses aumônes multipliées qui l'empêchèrent de thésauriser, ainsi que nous le lui avons entendu dire avec tant de noblesse dans son testament.

Ce ne sont donc en somme ni les défauts, ni les qualités, qui manquent à l'éloquence de Mascaron sermonnaire. La lecture de ses sermons manuscrits laisse d'abord une impression confuse. Cependant on est frappé de certaines beautés originales, on est touché de l'accent de nombreux passages, où l'on sent une inspiration vraiment éloquente ; et si on les relit avec une attention plus soutenue, on éprouve bientôt le regret qu'un homme, né véritablement orateur, se soit ignoré si longtemps lui-même, et que, dans sa jeunesse, il ait tant de fois consacré son talent à l'imitation laborieuse et subtile de théologiens infimes. Plus tard, Mascaron renonce à cette ingrate et stérile méthode, il compose cet éloquent sermon sur la Purification, cette étrange et pathétique Passion; mais il faut l'avouer, si sa composition a cessé d'être scolastique, elle n'en reste pas moins désordonnée. Le goût de Mascaron était loin d'égaler son talent : par le style, ses discours semblent trop souvent des improvisations. Soutenus d'une action véhémente, dans la bouche d'un orateur aux traits imposants, aux yeux pleins de feu, ils ne laissaient pas de faire impression sur les auditeurs contemporains. Mais un lecteur de notre temps est malgré lui sévère pour Mascaron : chrétien, il demande au sermonnaire un enseignement moins subtil, moins théologique : homme de goût,

il s'inquiète et s'irrite de ces développements parasites au prix desquels il doit acheter les éloquents passages où il retrouve dans Mascaron le panégyriste de Turenne. Tels qu'ils sont toutefois, ces fragments justifient l'admiration qui s'attacha au nom de l'orateur. Que l'on surmonte un premier dégoût, que l'on lise Mascaron de bonne foi, qu'on ne s'attende pas surtout à trouver en lui ces beautés sans mélange qui sont le privilège des écrivains de premier ordre, et l'on avouera que cet orateur, souvent diffus, s'élève parfois à une singulière hauteur, et que, là où il n'est pas médiocre, il dépasse de beaucoup les sermonnaires qui lui sont ordinairement supérieurs dans la conduite du discours, mais sans atteindre à ses brusques et fières beautés.

LES ORAISONS FUNÈBRES

DE MASCARON

Utilité d'une étude sur les Oraisons funèbres de Mascaron. — Comment il faut juger ces discours, dont les trois premiers sont des improvisations. — Division de cette étude.

Nous sommes parvenus à cette partie des œuvres de Mascaron qui est connue de tous les lecteurs instruits, c'est-à-dire aux oraisons funèbres. Ces cinq discours ont été jugés par un grand nombre de critiques, et il semble qu'il soit téméraire de prendre la parole après ces maîtres éminents, parmi lesquels nous comptons Rollin, Laharpe, Thomas, Dussault, Villemain. Notre excuse est que souvent on a dédaigné notre auteur au lieu de l'étudier à fond. Or, il faut l'avouer, on est sévère pour Mascaron après une première lecture. Ce mouvement oratoire, cette chaleur qui animent l'éloquence de l'évêque d'Agen, sont moins sensibles dès l'abord que ces défauts choquants dont s'irrite aisément un esprit rendu exigeant par la vue de chefs-d'œuvre comme ceux de Bossuet. Les critiques les plus célèbres n'ont lu parfois de Mascaron que l'oraison funèbre de

Turenne : à peine ont-ils parcouru les autres. Seul le cardinal Maury, dans les notes qui suivent son volumineux *Essai*, a jugé Mascaron avec originalité et profondeur : encore nous a-t-il plutôt laissé des vues de détail qu'un jugement sur l'ensemble du discours.

Aux yeux de tous les critiques dont nous parlons, Mascaron se serait élevé un jour comme par miracle, ou grâce à l'imitation de Bossuet, à une éloquence qu'il ne connaissait pas, et cet effort de son génie serait tout au plus un heureux accident, qui devrait causer autant d'étonnement que d'admiration.

Telle est la raison de cette étude. Nous espérons montrer que l'éloge funèbre de Turenne n'est pas un chef-d'œuvre qu'aucun des précédents discours de Mascaron ne pût faire espérer. Cette oraison funèbre fut plus également belle que les autres, mais Mascaron ne s'y éleva point au-dessus de lui-même : et, s'il y a loin de l'oraison funèbre d'Anne d'Autriche à celle de Turenne, nous ferons voir que dès sa seconde oraison funèbre, en 1670, Mascaron avait déjà le secret de cette éloquence que l'on admira si justement en 1675.

Les oraisons funèbres prononcées par Mascaron sont les suivantes :

1666. — Oraison funèbre d'Anne d'Autriche, prononcée aux Pères de l'Oratoire de Paris.

1670 (vers la mi-août). — Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre, prononcée au Val-de-Grâce, devant Monsieur, frère du roi, sur l'invitation de Monsieur et du roi lui-même, huit jours environ avant l'éloge que prononça Bossuet.

1670 (dans la fin d'août). — Oraison funèbre du duc de Beaufort, prononcée à Notre-Dame, par ordre du roi, en présence des princes de Vendôme.

1672 (mai ou juin). — Oraison funèbre du chancelier Séguier, prononcée au couvent des carmélites de Pontoise, à la prière de la famille du chancelier.

1675 (commencement de novembre). — Oraison funèbre de

Turenne, prononcée aux Carmélites du grand couvent de Paris, composée sur les instances du cardinal de Bouillon, neveu de Turenne.

Toutes ces dates sont indiquées avec précision par les écrivains du temps : nous insisterons seulement sur celle de l'oraison funèbre d'Henriette, qui d'après certains critiques aurait été prononcée en 1671 : cette erreur vient d'un mot de Louis XIV rapporté sans doute avec peu d'exactitude. Comme il désignait Mascaron pour prononcer cette oraison funèbre, le maître des cérémonies lui fit observer que Mascaron était déjà chargé de composer celle du duc de Beaufort : « C'est l'é- » vêque de Tulle, aurait répondu le roi, il s'en tirera bien ». Or, c'est seulement le 5 janvier 1671 que Mascaron fut nommé à l'évêché de Tulle : il semble donc naturel de placer en 1671 cette oraison funèbre : mais Louis XIV ne dut pas parler de l'évêque de Tulle, le journal d'Olivier d'Ormesson, et la *Gazette de Loret* ne laissent pas le moindre doute à cet égard, et c'est bien au mois d'août 1670 que fut prononcée l'oraison funèbre de Madame. Quant à celle du duc de Beaufort, nous lisons dans la Bibliothèque historique de la France (1769) qu'elle fut imprimée également en 1670. Aussi Mascaron put-il dire en 1672 : « *Deux ans ne se sont pas encore écoulés* depuis » que les obsèques d'une illustre princesse et d'un grand » prince donnèrent une assez ample matière à l'éloquence » chrétienne ».

Il résulte de ces dates que l'oraison funèbre de Madame et celle du duc de Beaufort furent presque des improvisations. Maury nous apprend au contraire que Mascaron mit quatre mois à composer l'oraison funèbre de Turenne. Il ajoute que l'orateur, prononçant l'éloge de Madame, lut en chaire son manuscrit qu'il n'eut pas le temps d'apprendre par cœur. Il eut un peu plus de loisir pour soigner l'éloge du duc de Beaufort. Nous ne savons en combien de temps fut composée l'oraison funèbre de Séguier : mais rien dans ce discours ne donne l'idée d'une

improvisation. Quant à l'oraison funèbre d'Anne d'Autriche, elle fut peut-être prononcée avant que l'auteur y eût mis la dernière main. L'abbé Bosquillon en possédait un exemplaire manuscrit, corrigé de la main de l'auteur, et différant en plusieurs points de l'imprimé. (1) Peut-être Mascaron n'avait-il pu revoir son œuvre que quelque temps après l'impression : le désordre du développement nous semble prouver que ce discours n'est guère qu'une improvisation.

Sur les cinq oraisons funèbres qui nous restent de Mascaron, trois sont donc presque certainement l'œuvre de quelques jours. L'orateur n'a montré que deux fois, dans l'éloge de Séguier et dans celui de Turenne, tout ce que l'on pouvait attendre de son talent : ce sont là les deux seuls discours au sujet desquels la sévérité ne sera pas une injustice. L'improvisation n'est pas un grand mérite : mais quand les circonstances en font une loi à l'orateur, elle est une excuse.

Les rédacteurs du Journal de Trévoux (2) ont fort bien vu que les plus graves défauts de Mascaron n'ont d'autre cause qu'une composition précipitée. Après avoir cité quelques passages des oraisons funèbres, ils ajoutent : « Tous ces morceaux, bien » que déplacés, ne laissent pas de rappeler et de soutenir » l'idée d'un des plus grands orateurs de notre siècle que la » France a eu en la personne de M. Mascaron ; et, à certaines » choses près qu'il aurait sans doute changées lui-même s'il » eût fait imprimer ses ouvrages, on y trouve toutes les parties » capables d'être goûtées par les esprits les plus délicats et les » plus judicieux, mais on ne serait pas aujourd'hui si touché » d'entendre certaines métaphores un peu fortes, et certaines » pensées subtilisées, effet d'une éloquence dont le goût est » passé, et où Mascaron semble être le dernier qui ait ex- » cellé. »

---

(1) Bibliothèque historique de la France.

(2) Janvier 1705.

C'est là peut-être le jugement le plus parfait de convenance et de justesse qui ait été porté sur Mascaron. La critique y est plus bienveillante, l'éloge plus mesuré que partout ailleurs : tout en est à retenir, surtout cette sage réserve au sujet des corrections que Mascaron eût lui-même faites à ses discours.

Il ne faut donc jamais l'oublier : les oraisons funèbres de Mascaron sont en grande partie des ébauches où le mauvais goût s'allie à une incontestable grandeur : on ne saurait sans une grave injustice les juger avec la même rigueur que les discours si élégants et si châtiés de Fléchier. On peut douter que Mascaron eût jamais égalé la patience ingénieuse de son rival : du moins faut-il nous souvenir que s'il ne nous laissa pas des œuvres plus parfaites, ce ne fut ni par négligence, ni par une confiance présomptueuse en ses propres forces ; mais parce qu'il y fut contraint par les circonstances.

Il s'en faut de beaucoup que les cinq oraisons funèbres prononcées par Mascaron aient une importance égale.

L'oraison funèbre d'Anne d'Autriche est fort médiocre. Mascaron arrive de la province : il ne fallait pas moins pour imaginer cet étrange développement sur la fécondité d'Anne d'Autriche, qui remplit tout le premier point. Le reste du discours est généralement banal. En 1670, il en est autrement. Le goût de l'orateur est plus sûr, et Mascaron parle souvent d'Henriette d'Angleterre en moraliste ingénieux. Pour célébrer le duc de Beaufort, il trouve plus d'une fois de nobles accents. En 1672, il loue Séguier avec une éloquence souvent forte et grave, digne de celui qui en est l'objet. Enfin, en 1675, il ne reste pas au-dessous du sujet qu'il a l'honneur de traiter, et il termine par un chef-d'œuvre ces oraisons funèbres qui ont fait vivre son nom.

Toutefois ne nous étonnons pas si quelques pages éloquentes ont suffi à sa gloire. L'Oraison funèbre est semblable à la grande poésie : bien peu d'orateurs ont su y trouver la renommée. Que

lit-on de Fléchier lui-même, excepté son oraison funèbre de Turenne ? Qui connaît de Massillon un autre éloge que celui de Louis-le-Grand ? Quant à Bourdaloue, il s'est essayé en vain dans ce genre difficile, où Bossuet lui-même ne triomphe pas toujours des difficultés que lui oppose un sujet ingrat. Mascaron, n'eût-il été éloquent que dans l'éloge de Turenne, mériterait encore d'occuper une place parmi les écrivains classiques.

Nous n'en serons pas surpris, si nous songeons aux qualités si diverses qu'exige l'Oraison funèbre, et dont les principales nous indiquent la division de cette étude. L'orateur chrétien qui entreprend le panégyrique d'un personnage doit connaître les plus secrets mouvements du cœur, pour bien juger celui dont il fait l'éloge ; il doit s'être fait une trop haute idée de la dignité de son ministère pour jamais trahir la vérité par des flatteries ou par un silence également coupables ; il doit avoir le secret de cette grande éloquence religieuse, que la pompe des images, la véhémence des sentiments, élèvent au-dessus du sermon ; enfin sa langue doit être originale et hardie : tout en un mot dans l'Oraison funèbre doit contribuer à laisser dans notre esprit des idées de tristesse et de grandeur.

L'auteur d'une oraison funèbre doit être tout ensemble un moraliste pénétrant et parfois courageux, un orateur capable des plus grandes pensées, un écrivain de talent ou de génie.

Moraliste, Mascaron a bien connu ses héros, et, malgré les flatteries d'usage, il s'est montré fidèle à la vérité. — Orateur, il est resté trop longtemps sermonnaire dans l'Oraison funèbre, et s'est ainsi interdit certaines beautés que le sermon n'admet pas. — Ecrivain, Mascaron unit à de grandes qualités, qu'il ne doit qu'à lui-même, certains défauts qui ont surtout pour cause le tour un peu archaïque de son style. Il prend ses modèles dans Balzac et rappelle les sermonnaires déjà vieillis de la même époque. A Mascaron s'oppose naturellement Fléchier, au style suranné de l'un les grâces nouvelles et un peu affectées de l'autre. Venu un peu plus tard

que Mascaron, Fléchier se montre incomparablement plus habile écrivain : mais il y a dans les discours de son rival une grandeur, une sincérité d'accent qu'il n'égalera pas, et, pour tout dire, Mascaron, en dépit des graves défauts de son style, nous semble venir le premier après Bossuet dans la grande éloquence religieuse, quoique bien au-dessous de ce maître sans égal.

CHAPITRE PREMIER

MASCARON PEINTRE DU CARACTÈRE DES GRANDS.

L'Oraison funèbre ne doit pas célébrer des héros dépourvus de grandeur réelle : entre les personnages loués par Mascaron, Anne d'Autriche seule a des vertus sans éclat. — La vie morale et religieuse d'Henriette. — Le duc de Beaufort et Séguier nous sont mieux connus grâce à Mascaron. — L'orateur nous donne mieux que Fléchier le portrait véritable de Turenne. — Malgré quelques éloges exagérés, Mascaron est à la fois exact et sincère dans la peinture du caractère de ses personnages : mais il ne lui fait qu'une place restreinte dans ses discours.

Aucun genre littéraire n'a été plus attaqué que l'Oraison funèbre : la raison en est peut-être qu'aucun n'a été plus prodigué. (1) Or l'Oraison funèbre exige non-seulement un écrivain de talent, mais encore un sujet digne d'attirer l'attention des contemporains et même celle de la postérité. L'orateur ne donne pas à ses héros la grandeur qui leur manque, et c'est en vain qu'il déploie toute son éloquence, s'il ne déplore une de ces morts qui sont un deuil public et qui frappent d'éton-

---

(1) Voir à ce sujet les plaintes éloquentes de Massillon, dans l'exorde de son oraison funèbre de M. de Villeroi, archevêque de Lyon : « Je sais » qu'on vient recueillir même sur de viles cendres des esprits de grandeur » et d'élévation ; qu'on mêle à la pensée du tombeau le souvenir de mille » événements profanes, qui peut-être ont valu à l'enfer un riche butin.... »

nement l'imagination des hommes. L'honneur le plus magnifique qui puisse être décerné aux grands après leur mort est assurément cet hommage que leur rend le talent ou le génie : mais combien peu d'entre eux en sont dignes ! Ces grandeurs tout extérieures, qui tiennent à la fortune ou à des emplois illustres, ne suffisent pas à l'Oraison funèbre : elle doit avoir pour objet l'un de ces hommes que d'éminentes qualités ou de rares vertus élèvent au-dessus de tous les autres. On l'a souvent oublié au XVII^e^ siècle. L'éloge d'Anne d'Autriche fut prononcé par vingt-deux orateurs, et un panégyriste de Séguier nous parle de « la concurrence de tant d'excellents esprits » qui s'appliquèrent à célébrer le chancelier. Massillon prononça l'oraison funèbre de deux archevêques fort inconnus aujourd'hui, et, s'il faut citer un nom plus illustre encore, rappelons-nous que Bossuet s'essaya dans l'oraison funèbre par les éloges de Nicolas Cornet, de P. Bourgoing, et de Madame Yolande de Monterby.

Il faut donc bien distinguer entre les différents sujets ceux qui sont dignes de l'oraison funèbre, et ceux qui au contraire n'offrent à l'orateur aucune ressource. On ne doit pas élever la voix dans la chaire chrétienne pour prodiguer aux grands des éloges aussi inutiles que déplacés devant cet autel où toute gloire humaine est comme si elle n'était pas, et devant ce tombeau, qui témoigne si hautement de la vanité de toutes nos grandeurs. L'orateur ne doit être que l'interprète éloquent de la douleur commune, et s'il se fait le panégyriste menteur de ses héros, il commet un oubli sacrilége de tous ses devoirs.

Les personnages célébrés par Mascaron n'étaient pas indignes de l'Oraison funèbre. Deux d'entre eux toutefois, Anne d'Autriche et le chancelier Séguier, étaient moins propres à inspirer un orateur qu'Henriette d'Angleterre, le duc de Beaufort ou Turenne. Anne d'Autriche avait des vertus : elle n'avait pas ces dons de l'esprit que l'on admire, ni même ces brillants défauts qui piquent la curiosité. Le chancelier imposait à son

panégyriste une tâche moins ingrate ; mais combien sommes-nous loin des héroïques aventures du duc de Beaufort, de ces péripéties de la vie morale d'Henriette, de cette grandeur égale et forte de Turenne !

C'est là le mérite qui nous touche le plus aujourd'hui dans l'oraison funèbre. L'orateur a-t-il su voir la vérité et a-t-il osé la dire sur ces grands personnages dont la vie compose l'histoire ? Nous pouvons rendre à Mascaron ce double témoignage. Il est même plusieurs passages de ses discours que nous ne devons pas négliger, parce qu'ils nous font mieux connaître le caractère de ses héros. Il a beaucoup à nous apprendre sur les troubles intérieurs qui agitaient Henriette d'Angleterre ; il nous donne du duc de Beaufort et surtout de Séguier une idée plus favorable, enfin, Mme de Sévigné l'a remarqué, personne (nous n'en exceptons qu'elle-même) ne nous fait mieux connaître Turenne.

Etudions donc les personnages célébrés par Mascaron, examinons-les tour à tour dans l'histoire et dans les oraisons funèbres.

Le portrait d'Anne d'Autriche, tel que l'a tracé Mme de Motteville, est fort détaillé, assez curieux, et sans doute d'une exactitude parfaite. Anne d'Autriche se recommandait par de réelles vertus, sans se faire remarquer par une seule. Elle n'avait aucune de ces grandes qualités qui étonnent les esprits « lors même qu'elles n'obtiennent pas les cœurs », et ses mérites, mêlés d'ailleurs de petitesses, étaient plus propres à obtenir l'affection et l'estime qu'à commander l'admiration. Sa vertu était solide, sa pureté exemplaire, nous dit Mme de Motteville (1), bien que sa beauté douce et majestueuse « eût » été fatale à beaucoup d'illustres particuliers », et que plus

(1) Voir dans l'histoire du chancelier Séguier, par M. Kerviler, p. 86, les détails de l'affaire du Val-de-Grâce. Anne d'Autriche correspondait avec le roi d'Espagne ; mais cette enquête minutieuse ne révéla rien de compromettant pour sa réputation.

d'une fois ses ennemis eux-mêmes eussent dû s'avouer vaincus par ses charmes. Plus faite pour inspirer des passions que pour les éprouver (bien que M. Sainte-Beuve assure le contraire), la veuve de Louis XIII n'avait pris de la galanterie que l'enjouement, et cette grâce hautaine des manières et du langage dont l'Espagne offrait alors le modèle : « Elle désapprouve infi-» niment la manière rude et incivile du temps présent. » N'oublions pas que c'est Mme de Motteville qui parle, et qui juge la reine avec l'indulgence que lui inspire son sincère dévouement. Anne d'Autriche était bonne, mais d'une bonté un peu vulgaire, d'une bienveillance banale, sans énergie et sans clairvoyance. Elle aimait à secourir les pauvres : on la voyait sans cesse « prier et donner ». Mais « on entrait aisément dans son » cœur par la bonne opinion qu'elle prenait de la piété de cer-» taines gens ». Sa facile bonté la portait à « entrer en conver-» sation avec beaucoup de gens indignes de son entretien », mais « elle était peu touchée de l'amitié qu'on avait pour elle », marque d'un esprit faible, que la grandeur aveugle sur la réalité des choses, incapable de se défendre des intrigants qui auraient l'art de l'intéresser à leur fortune par les protestations d'un dévouement sans bornes. Son cœur était aussi sec dans la charité que dans l'amitié, la charité était pour elle un devoir imposé par la religion : aussi, lors même qu'elle semblait prendre en pitié ceux qui souffraient, son cœur demeurait « tout indifférent et n'y prenait point de part ». Naturellement vindicative, mais incapable, même au fort de la colère, d'oublier sa dignité, elle savait montrer de la fermeté dans les grandes occasions ; elle trouvait dans la conscience de ses droits et dans son innocence sa sûreté et sa consolation ; aussi était-elle « toujours égale en toutes les actions de sa vie ». Esprit médiocre, elle eût renversé Richelieu si Louis XIII, subissant l'ascendant de ce génie supérieur, n'eût défendu contre elle le cardinal, de même qu'Henri IV avait refusé à Gabrielle d'Estrées le renvoi de Sully. Aussi, par ses intrigues avec

l'Espagne, Anne éloigna d'elle son mari, et elle dut s'accoutumer « à se passer de son amour ». Humiliée par Richelieu, qui lui fit acheter son pardon par des aveux complets, elle devint régente sans rien changer à la politique de son ennemi, contradiction bien saisie par Mme de la Fayette : « Son esprit, dit-elle, » avait paru inquiet et porté aux affaires pendant le règne du » roi son mari : mais, maîtresse du royaume, elle ne pensa » qu'à une vie douce et témoignait une grande indifférence » pour toutes choses. » La politique de Richelieu était trop française pour ne pas survivre à ce grand ministre. Le temps des intrigues espagnoles était passé, et ce ne fut pas sans surprise que l'on vit, après la mort de Richelieu, les étrangers humiliés par nos victoires, bien que la régente fût restée longtemps espagnole de cœur. Anne d'Autriche se mêlait fort peu aux choses du gouvernement, et rien n'est plus curieux que la petite négociation engagée entre elle et Mazarin, à la suite de laquelle le cardinal se dévoua de toute son âme à son service. Aussi bien Mazarin était capable de mener à bonne fin la lutte entreprise contre l'Espagne. Toutefois il estimait peu l'esprit politique de la reine-mère. Il voulut même, au moment de mourir, prévenir le roi contre elle, et « mettre de la sécheresse, » du dégoût et de la défiance pour elle dans l'esprit et le cœur » du roi ». Il lui reprochait surtout « de faire trop de cas des » dévots ». Anne d'Autriche avait en effet gardé la dévotion de son pays, et elle la transmit à son fils. Elle voulut, par exemple, avant d'aller à la comédie, connaître le sentiment des théologiens, et réunit à ce sujet une commission de docteurs, qui, moins rigoureux que Bossuet, conseillèrent de tolérer les spectacles. Elle jeûnait souvent, visitait assidûment des religieuses, allait la veille des fêtes coucher au Val-de-Grâce, se plaisait aux sermons des prédicateurs les plus sévères : en même temps, elle ne pouvait se défendre d'aimer le bal et la comédie, où elle allait, mais non sans quelque inquiétude, ayant soin de se cacher derrière ses femmes.

Telle était, avec ses qualités assez vulgaires, la reine dont Mascaron avait à faire l'éloge : sujet difficile entre tous et qui condamnait l'orateur à une inévitable médiocrité. Son discours, plus que médiocre, est bien loin de ses autres oraisons funèbres. C'est un essai informe, qui ne promet pas un orateur.

Mascaron, du reste, n'a pas grandi Anne d'Autriche aux dépens de la vérité. Si l'on veut bien faire la part du style pompeux imposé à l'orateur par l'usage et les convenances, on conviendra que la reine-mère avait mérité les éloges dont Mascaron honora sa mémoire. Son discours se divise en trois points. Nous laisserons de côté le premier, où le prédicateur célèbre la fécondité de la reine, et auquel nous reviendrons plus tard pour faire juger des incertitudes du goût de l'écrivain. Le second point est consacré aux vertus publiques d'Anne d'Autriche, le troisième à ses vertus privées.

Parlant d'une reine qui avait été puissante sans être grande, devant un auditoire composé sans doute de simples fidèles, Mascaron sut éviter du moins une éloquence trop ambitieuse, il ne donna point à la régente de qualités trop héroïques. La force, la sagesse et l'humilité, telles furent, dit-il, les qualités qui honorèrent Anne d'Autriche. Sa force parut pendant la Fronde : « Ce fut en ce point que la majesté de notre reine se » fit paraître. Elle se montra comme un pilote adroit qui tenait » toujours le timon. Elle eut toujours un cœur vigilant et un » cœur intrépide au milieu de l'orage. Jamais courage ne fut » plus ferme, jamais esprit ne fut si présent, et je veux dire » d'elle ce que cet ancien disait de cette princesse de Rome *(sic)* :

« Urbi cunctisque timentem,
» Securamque suî.... ;
(Phars. II.)

» que par un soin infatigable elle prévoyait tous les dangers » pour les éviter ; qu'à l'égard de l'Etat et des peuples, elle » était en crainte, mais que pour elle-même elle conservait

» une confiance, un courage et une fermeté inébranlables, et » comme les outrages particuliers qui ont attaqué sa personne » n'altérèrent jamais sa constance, les disgrâces n'ébranlèrent » jamais son courage. » Ainsi Mascaron cédait insensiblement à la médiocrité de son sujet, et dans ce second point, où il voulait peindre Anne d'Autriche « chargée des dépouilles de ses ennemis, » *(spoliis non indigebit)*, il était conduit à vanter les vertus de la chrétienne et de la femme forte : du moins ne parlait-il pas contre la vérité. Anne d'Autriche combattait, dit-il, par ses prières ; « elle était continuellement au pied des autels pour » attirer de nouvelles grâces et de nouvelles bénédictions sur la » personne du Roi et sur l'Etat. On connaissait sa présence sur » les villes frontières, non pas à prendre ses divertissements » et ses plaisirs, non pas aux comédies, aux jeux et aux bals, » mais aux dévotions publiques, à soulager les pauvres et à dé- » livrer les prisonniers. » Et l'orateur termine en bel esprit : « C'étaient là les campagnes de sa piété pendant l'hiver et le » reste des saisons, et ainsi elle triompha du ciel et de la » terre. »

Bossuet, dans son oraison funèbre de Marie-Thérèse, resta singulièrement au-dessous de lui-même, pour n'avoir pas parlé avec assez de simplicité d'une reine qui lui donnait si peu de choses à dire. Rien n'est plus étrange que la composition de son discours, où l'on trouve à quelques pages de distance une interprétation subtile et laborieuse des inscriptions gravées par Dieu sur la colonne mystique de l'Apocalypse et une digression sur la création de l'armée française par Louvois, et sur « la » foudre qui partait de l'oratoire de Marie-Thérèse. » Avouons-le, cette fois Bossuet lui-même ne fut guère plus heureusement inspiré que Mascaron. Bossuet et Mascaron traitent moins impunément que personne un sujet médiocre. Ces sortes de sujets font valoir l'abondance fleurie de certains orateurs ingénieux, ils déconcertent un écrivain qui a plus de grandeur que d'habileté. Cependant Fléchier lui-même, en faisant l'éloge de

Marie-Thérèse, ne put s'empêcher de laisser voir son embarras. Du moins, grâce aux ressources de son talent, échappa-t-il à la gêne qui se trahit dans les idées subtiles et les expressions tourmentées de Bossuet. Fléchier prend son parti avec beaucoup de décision: « Les événements d'une régence tumultueuse, » la valeur d'un héros, une suite de guerres et de victoires, » des vertus brillantes et presque mondaines, frapperaient » peut-être davantage vos esprits, mais je ne viens pas vous » surprendre par des actions extraordinaires, je viens vous » édifier par des vertus qui, toutes communes qu'elles pa- » raissent, ne laissent pas d'être héroïques.... C'est la gran- » deur de mon sujet, dit-il encore, d'être renfermé dans une » vie toute chrétienne. »

Mascaron avait assez de vigueur dans l'esprit pour s'égaler à un sujet élevé : il n'avait pas le secret de ces grâces fleuries, de cette délicatesse, qui permettaient à Fléchier d'embellir la matière la plus ingrate. Le goût de la grandeur était naturel en lui : or la régente ne fut jamais grande, si ce n'est peut-être par une sorte de fermeté et d'assurance toutes chrétiennes à l'heure de la mort. Ce fut donc la mort d'Anne d'Autriche que Mascaron célébra dans la troisième partie de son discours. Il y atteignit parfois une grandeur simple et vraie.

Anne d'Autriche mourut d'une horrible maladie, en proie aux plus cruelles souffrances ; elle dut subir à deux reprises l'attaque de la mort, et livrer deux fois le suprême combat. Elle montra beaucoup de fermeté, et Mascaron n'oublie pas de célébrer dignement cette mort vraiment royale, ou, pour dire plus ; vraiment chrétienne. Il montre avec raison qu'il y a plus de courage à attendre paisiblement la mort qu'à la braver sur le champ de bataille, et, remarquons-le en passant, la simplicité, la banalité de cette idée nous font bien juger du ton de ce discours, qui tient beaucoup plus du Sermon que de l'Oraison funèbre : « Cette grande reine se voit frappée d'une » maladie mortelle ; on lui promet bien qu'on lui apportera

» quelque soulagement, mais on ne lui promet pas d'en guérir.
» Faux gladiateurs, (1) qui cherchez la mort dans les duels,
» véritables braves, qui la cherchez dans les combats pour la
» gloire de votre prince, quel serait votre sentiment si on vous
» faisait de semblables propositions? Car enfin, après cette
» nouvelle, il ne serait pas question d'une bravoure, d'un
» sang échauffé, et d'une bile allumée, il faut une âme dans
» un sang froid, qui envisage la mort avec un œil intrépide,
» qui l'affronte avec courage dans l'assurance qu'elle a de ne
» la pouvoir éviter. Je vous le demande, y a-t-il force et cou-
» rage pareils? »

Ce ne sont là ni la grande éloquence de Bossuet, ni les grâces savantes de Fléchier. Cette familiarité énergique de l'expression n'en fait pas moins heureusement ressortir le courage d'Anne d'Autriche mourante.

La Reine quitta en effet la vie avec la plus rare fermeté. Après avoir pleuré avec ses fils, qu'elle aimait tendrement, elle voulut s'entretenir avec Dieu, et, congédiant ses fils eux-mêmes, elle se réserva quelques moments pour consacrer au ciel ses dernières pensées. Mascaron a raconté avec force cette mort chrétienne: mais il n'a rien donné à l'exagération oratoire, et son récit, animé sans emphase, se termine par une prière dont l'accent pénétrant rappelle les péroraisons touchantes et tristes de Bossuet: « Mais, mon Dieu, parce que vos yeux
» trouvent des taches dans les âmes les plus pures, parce qu'ils
» trouvent des défauts dans les astres et dans les anges mêmes;
» si les fautes de cette princesse que la fragilité n'a pu éviter,
» ne sont pas expiées, écoutez les vœux des Français; écoutez-

---

(1) On sait avec quelle éloquence Bossuet exprime les mêmes idées dans l'oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre: « Ah! je ne veux plus tant » admirer les braves ni les conquérants! Madame m'a fait connaître la vé- » rité de cette parole du Sage: « Le patient vaut mieux que le fort, et celui » qui dompte son cœur vaut mieux que celui qui prend des villes. »

» les et rendez-vous sensible aux larmes des pauvres qui de-
» mandent grâce pour leur mère, et s'il est vrai que la voix du
» peuple est la voix de Dieu, mon Dieu, écoutez notre voix qui
» nous demande le repos de paix pour celle à qui il a dû sa
» paix. Espérons cela, messieurs, de la miséricorde de Dieu,
» et croyons que d'un royaume temporel elle est passée dans
» un empire éternel et une félicité glorieuse. »

Le caractère d'Anne d'Autriche a été assez bien saisi par Mascaron dans ses principaux traits, sans qu'il en ait retracé le détail. On ne saurait exiger davantage et nous pouvons sans trop de regret voir souvent la reine-mère absente d'un discours consacré à son éloge.

Mascaron n'eut plus à traiter de sujets aussi stériles, et, si l'on en excepte peut-être Séguier, il eut l'heureuse fortune de célébrer des personnages dont la naissance et le rang ne faisaient pas toute la grandeur. Encore Séguier lui-même n'était-il pas indigne d'être loué par une voix éloquente.

Peu de personnages illustres de notre histoire nous apparaissent sous des traits plus aimables que ceux d'Henriette d'Angleterre. (1) Bien que sa vie nous soit connue dans le plus grand détail, elle a eu ce dangereux honneur sans rien perdre de notre sympathie : nous subissons encore ce charme dont ne pouvaient se défendre ses contemporains. Elle a beau faire, non des fautes, mais des inconséquences, elle a beau oublier, non pas ses devoirs, mais la prudence, nous sommes toujours prévenus en sa faveur, et à la vue de cette princesse, frappée à vingt-six ans par la mort, nous éprouvons quelque chose de cet étonnement douloureux dont parle M^me^ de Sévigné une année après le fatal accident. « Je me souviens, écrit-elle le 8 juillet

---

(1) Il faut néanmoins ne pas oublier que M. Guizot accuse la princesse de n'être pas restée étrangère aux tentatives d'assassinat dirigées contre les Parlementaires réfugiés à Vevey, après la Restauration.

» 1671, de l'étonnement où vous étiez et comme votre esprit en » était hors de sa place. » Le grand malheur de Madame fut de ne trouver dans cette cour livrée aux plaisirs personne qui fût digne d'elle. Recherchée d'abord par Louis XIV, elle put espérer un moment la couronne de reine : Louis dut renoncer à sa main, et Henriette épousa le plus médiocre des hommes. « Le miracle d'enflammer le cœur de Monsieur n'était réservé » à aucune femme du monde », nous dit Mme de La Fayette. Dans son enfance, elle avait été pour Louis XIV un objet d'aversion : quelques imprudences donnèrent à penser, à tort sans doute, que les sentiments du roi à son égard avaient trop changé de nature. Marie-Thérèse l'accusa même de vouloir lui enlever le roi, et Anne d'Autriche, tout en la croyant fort innocente, dit Mme de Motteville, eût voulu « la corriger de » ses fautes. » Elle s'oublia même jusqu'à écrire au comte de Guiche des lettres, dont l'effet le plus grave fut d'autoriser ce dernier à lui répondre avec une familiarité blessante, et à lui adresser des conseils qu'il était cruel de recevoir sans pouvoir les punir.

On sait le rôle que joua Henriette dans ce fameux traité de Douvres, où Charles II vendit si honteusement sa neutralité à Louis XIV qu'il semble en rejaillir quelque chose sur celui qui la lui acheta. Mais laissons de côté cette négociation, regardée alors comme si glorieuse pour Henriette, et dont l'intérêt de la religion catholique lui cacha certainement tout l'odieux : écoutons Mme de Motteville, elle nous fera voir Henriette avec toute sa grâce, « sa personne si aimable, quoiqu'elle ne fût pas » bien faite », avec cette beauté qui semblait menacée d'une » prompte fin. N'ayant pu être reine, elle voulut régner dans » le cœur des honnêtes gens, et trouver de la gloire dans le » monde par les charmes et la beauté de son esprit... On » voyait déjà en elle beaucoup de lumières et de raison... » » Aussi s'abandonna-t-elle à tout ce que l'âge de seize ans et » la bienséance lui pouvaient alors permettre..., avec gaîté et

» emportement ». Louis était avec elle « plus que galant (1) ». Elle n'en écouta pas moins son cœur qui la portait à « suivre » âprement tout ce qui ne lui paraissait pas criminel ». Du moins put-elle, sur son lit de mort, témoigner « qu'elle n'avait » jamais manqué à ses devoirs. »

Henriette était à ce moment si court pour les grandes âmes, et qui se prolonge pour les esprits médiocres, où la jeunesse croit avoir devant elle l'éternité et ajoute foi aux promesses du monde. Mais cet enivrement ne devait pas être pour Henriette de longue durée. Il semblait que, destinée à vivre si peu, elle vécût plus vite, et qu'une raison précoce vînt la désabuser avant l'heure de l'amour du monde. Elle n'était pas revenue encore à Dieu, mais elle voyait d'un œil plus indifférent les choses de la terre: « Ceux qui avaient l'honneur de l'approcher » crurent qu'il y avait des moments *où, par sa propre expé-* » *rience, elle avait déjà presque compris que les charmes de* » *la vie qu'elle cherchait avec tant d'empressement ne sont* » *pas capables de satisfaire entièrement le cœur humain.* » *Mais elle n'était pas encore en état de connaître tout-à-* » *fait cette vérité. Elle ne la voyait que de loin et à travers* » *tant de nuages qu'il était impossible qu'elle en fût entiè-* » *rement touchée.* »

On avouera, n'en fût-on pas convaincu par le chef-d'œuvre de l'éloquence française et le génie de Bossuet, que jamais plus beau sujet ne s'offrit à l'Oraison funèbre (2).

Mascaron le comprit, et il le proclame dès les premières paroles de son discours. Redoutable par sa beauté même, un

---

(1) « Il y eut d'abord entre Madame et le roi beaucoup de coquetterie » d'esprit et d'intelligence secrète... Le roi lui envoyait des vers, elle y » répondait... Cette intelligence jeta des alarmes dans la famille royale : » le roi réduisit ce commerce à un fonds d'estime et d'amitié qui ne s'altéra » jamais. » *(Siècle de Louis XIV, ch.* XXV.)

(2) C'est cependant à propos d'Henriette d'Angleterre qu'Olivier d'Ormesson félicite M. de Meaux d'avoir su tirer parti d'un sujet « stérile ».

pareil sujet ne pouvait souffrir un orateur médiocre : « Si je » n'ai pas, dit Mascaron, le bonheur de vous convaincre » aujourd'hui du mépris qu'il faut faire de la vanité des choses » humaines et de l'amour que nous devons avoir pour les » biens éternels, je reconnais de bonne foi dès le commence- » ment de mon discours que je ne dois m'en prendre qu'à moi- » même, et n'attribuer qu'à ma faiblesse le défaut d'une per- » suasion que toutes choses me rendent si facile dans le lieu où » j'ai l'honneur de parler. » La Providence semblait n'avoir « réuni dans un même sujet tant de grandeur dans la nais- » sance, tant de brillant dans l'esprit, tant de générosité dans » le cœur, tant de prospérités dans la fortune, que pour » triompher d'un seul coup de tout ce que la grandeur hu- » maine peut opposer à la grandeur divine. »

Ce n'est pas sans d'assez longs préliminaires que Mascaron arrive à la peinture du caractère d'Henriette, et l'on pourrait croire que ce développement sur les erreurs qui surprennent l'âme pendant notre jeunesse est une précaution oratoire, et l'aveu tacite de l'embarras qu'éprouvait Mascaron à parler d'une vie toute mondaine d'abord : il n'en est rien, et c'est là le langage d'un orateur jaloux avant tout d'instruire son auditoire.

Mascaron nous représente Madame comme ayant aimé avant tout la vérité. Elle n'avait rien de la présomption trop ordinaire chez les grands, elle ne connaissait pas ce mépris qu'ils témoignaient si volontiers pour ces choses de l'intelligence qu'ils ne comprenaient pas, elle aimait la lecture et le commerce des gens d'esprit. Peut-être Mascaron exagère-t-il ce mérite de Madame quand il dit que « par la connaissance de ce qu'il y a » de plus fin, de plus délicat dans les Belles-lettres, dans les » sciences épineuses et dans les Beaux-arts, elle avait cultivé » et augmenté cette délicatesse d'esprit qu'elle avait reçue de la » nature ». Un pareil éloge n'eût été avoué ni de Molière ni de Boileau, et ils auraient sans doute préféré à ces sciences *épineuses* la parfaite justesse d'esprit que l'orateur attribue à la

duchesse d'Orléans. Elle était, dit-il, parfaitement docile à la raison, elle était de ces âmes privilégiées qu'un premier mouvement tourne infailliblement vers la vérité : « Vous » eussiez dit qu'elle allait droit à la vérité sans passer même » par les ténèbres du doute. » A en croire Mascaron, Henriette estimait que le vrai est d'un assez haut prix pour ne pas craindre les recherches patientes qui nous y conduisent. Elle n'avait pas, dit-il, cette impatience des grands, cette précipitation « qui leur fait désirer une courte réponse à une grande » question », et rejeter la vérité parce qu'elle leur a paru obscure. Mais les rares qualités de Madame, « la vivacité si » prompte » de son intelligence et la justesse de son discernement rendaient cette patience superflue.

Dans le commerce de l'amitié, Madame était sûre et sincère. La sincérité, telle fut, avec la bonté et la grâce, sa vertu dominante : « Toutes ces qualités, si grandes, si nobles, si rares » dans la simple spéculation, deviennent douces, commodes, » obligeantes dans la pratique. Sa sincérité épargnait à ceux » qui avaient l'honneur de l'approcher ces longues observations » et ces terribles découvertes qu'il faut faire pour connaître le » cœur des grands qu'il est aussi difficile de pénétrer que de » mesurer la hauteur du ciel et de sonder la profondeur de la » terre : *Cœlum sursum, terra deorsum, cor regum inscrutabile.* »

Moraliste éloquent dans ce passage, Mascaron se montre aussi sincère que celle dont il faisait l'éloge, quand il parle du retour de Madame, non pas à la foi qu'elle n'avait jamais entièrement quittée, mais à la piété et aux idées religieuses que lui avait cachées un instant le tourbillon du monde. Ce talent de moraliste et cette véracité, telles sont les qualités que nous devons reconnaître à Mascaron.

Mascaron s'est plus étendu que Bossuet sur les années mondaines de la vie de Madame, sur ce temps où son esprit portait le joug de la foi sans que son cœur fût soumis pour toujours.

Son esprit lui-même était-il parfaitement docile? Henriette n'était pas née, comme Marie-Thérèse, au milieu d'une cour catholique (1); et ces entretiens de Madame avec Bossuet, ces instructions qu'elle se plaisait à recevoir de lui, ces « audiences réglées de piété », qu'elle avait établies, ne sont-ce pas là autant d'indices dignes d'attention? Sans doute Madame était croyante, et nous en avons la preuve dans ce dessein que Mascaron lui attribue formellement d'une conquête religieuse de l'Angleterre : peut-être cependant son esprit n'était-il pas aussi affermi dans la foi qu'elle l'eût souhaité. Aussi « la parole de Dieu était un des plaisirs qu'elle goûtait le » plus vivement; elle aimait les blessures salutaires que fait ce » glaive à deux tranchants » : ce fut néanmoins la mort seule qui vint lui faire entendre le langage de la vérité.

Mascaron est parfois moraliste à la façon de Corneille : il prête volontiers à ses personnages des sentiments si beaux qu'ils dépassent la mesure de l'humanité. Madame ne montre-t-elle pas un héroïsme bien raffiné quand elle voit tout disparaître, la grandeur et la gloire, les plaisirs et la jeunesse, « avec la joie d'une personne qui découvre parfaitement une » vérité dont elle cherchait à se persuader depuis longtemps »? Nous savons au contraire combien Madame eut à lutter avant de se résigner à la mort (2).

---

(1) La mère d'Henriette était catholique, mais elle dut s'enfuir d'Angleterre en laissant à des mains protestantes la jeune princesse « arrachée en » naissant à la piété d'une mère catholique, captive dès le berceau des » ennemis implacables de sa maison, par conséquent destinée... à l'erreur et » à l'hérésie ». (*Oraison funèbre d'Henriette par Bossuet.*)

C'est pourquoi Henriette de France institua à son couvent de Chaillot des conférences religieuses destinées à ses enfants, le prince de Galles, le duc d'York, etc.

(2) Il est difficile cependant de se faire une idée très-nette des sentiments de Madame en ce moment suprême. Il semble qu'à l'abattement de la première heure succéda une fermeté toute virile. Henriette demanda peut-être du courage moins encore à la religion qu'au sentiment de l'orgueil personnel. Tel pourrait être le sens du mot de Louis XIV à Henriette mou-

Mettrons-nous donc en doute la sincérité de Mascaron? N'ajouterons-nous plus foi à ses récits, parce que nous savons, par les témoins oculaires, combien fut douloureuse, aux premiers moments, l'agonie de la duchesse d'Orléans? Non. Ce n'est pas aux orateurs que nous demandons la vérité, nous la trouvons dans les mémoires. En quoi consiste donc cette sincérité dont il faut louer Mascaron, et qu'est-ce que la vérité dans l'Oraison funèbre? Puisqu'elle n'est pas dans le récit exact des faits, ne trouve-t-elle point de place dans ce genre d'éloquence? On a dit que l'Oraison funèbre est un genre faux : est-ce un genre menteur? Il n'en est rien; mais l'Oraison funèbre semble comparable à l'histoire telle que l'entendaient les anciens, lorsque dans leurs harangues ils faisaient tenir à chacun de leurs personnages un langage conforme à son caractère au lieu de rapporter les discours qu'il avait réellement prononcés. L'historien, en composant ces harangues, ne faisait autre chose qu'une étude de ses personnages et de leur caractère. Il suffisait aux anciens que l'auteur de ces discours eût respecté la vraisemblance : telle est la vérité qui suffit à l'Oraison funèbre. Si l'orateur dénaturait ou même dissimulait les faits pour flatter les grands, il tomberait avec raison sous le mépris public; mais on ne saurait le blâmer sévèrement d'ajouter quelque chose à la grandeur et à l'héroïsme de ses personnages, dans la pensée toute désintéressée et toute chrétienne d'élever nos cœurs. Mais il ne faut pas que les sentiments généreux, les vertus éminentes nous surprennent chez

---

rante : « Je ne suis pas un grand prêcheur, mais il me semble qu'en l'état » où vous êtes, la grande fermeté ne convient pas... »

(Journal d'Ol. d'Ormesson, p. 593.)

On se rappelle le mot de Bossuet : « Madame fut douce envers la mort » comme elle fut douce envers tout le monde. » Il dit encore : « Ni la » gloire ni la jeunesse n'auront un soupir. Un regret immense de ses pé» chés ne lui permet pas de regretter autre chose..... Combien a-t-elle été » maîtresse de son cœur! »

celui à qui l'on en fait honneur, il y aurait là un mensonge à l'histoire, que le bon goût seul ne saurait tolérer.

On pouvait sans invraisemblance attribuer à Madame des pensées généreuses, et ce n'est pas un grand crime à Mascaron d'avoir donné quelques vertus peut-être trop héroïques à une princesse dont l'âme était du moins délicate et l'esprit élevé. Peut-être Madame ne mourut-elle pas avec la fermeté que Mascaron lui prête: mais elle était digne de finir ainsi, et l'orateur à pu être un peu inexact sans cesser d'être sincère et vrai.

Il ne l'est pas moins dans la peinture du caractère d'Henriette et dans l'éloge de sa grandeur d'âme. Après avoir tracé le portrait du *Magnanime*, de cet homme qui ne forme que de grandes pensées, n'obéit qu'à des inclinations généreuses, qui réunit le plus beau génie et la plus haute vertu, Mascaron loue cette grandeur simple et vraie qui distinguait Madame : « C'était l'inclination dominante d'Henriette, le remerciement » d'un bienfait lui était un langage incommode, le refus d'une » grâce lui était un langage inconnu; quoique son esprit fût » capable autant que nul autre de fournir à cette libéralité si » ordinaire aux grands qui ne consiste qu'en paroles obli- » geantes, elle était persuadée que les grands, qui sont les » images de Dieu, ne doivent parler que par des effets. »

Mascaron dit ici la vérité : il importe donc peu qu'il ait connu fort exactement les détails de la mort d'Henriette. Il ne fut pas, comme Bossuet, témoin oculaire de son agonie, et il n'en apprit peut-être que ce qu'on voulut bien apprendre à tout le monde : « Qui pourrait-on trouver qui eût bon air à mettre » dans la *Gazette* pour avoir assisté Madame? » demandait pendant la maladie d'Henriette son mari lui-même, et les circonstances si tragiques de la mort de Madame, ces bruits d'empoisonnement qui coururent (et que la science dément) étaient autant de raisons pour tenir secrets les détails de sa mort. Mascaron parle en homme du dehors, qui n'avait pas sans doute ses entrées au palais, et qui n'a su de la mort de

Madame que ce qu'on peut en dire dans une oraison funèbre : nous pouvons le croire à l'éloge qu'il fait de la fermeté de la princesse. Assurément Bossuet a montré ici une éloquence bien supérieure. Merveilleusement servi par l'émotion la plus profonde, Bossuet ne fait pas seulement l'éloge d'Henriette : il la rend pour quelques instants à ceux qui la chérissaient, à cette cour où elle trouva moins d'indifférents peut-être que dans sa propre famille ! Mascaron n'atteint pas à ces parfaites beautés : du moins a-t-il tracé avec vérité et avec finesse le portrait de Madame : et ce n'est pas une médiocre gloire que d'avoir trouvé quelques traits d'une vigueur que Bossuet n'eût pas désavouée.

L'éloge funèbre du duc de Beaufort semblait un sujet fait pour Mascaron. Le personnage avait, comme l'orateur lui-même, une sorte de grandeur incomplète, inégale ; son courage bouillant l'avait porté souvent aux « occasions », il jouissait d'une légitime réputation de bravoure aventureuse et presque chevaleresque ; mais il n'avait à aucun degré cet esprit de conduite nécessaire dans les grandes entreprises. Homme d'audace et de résolution, propre aux actions d'éclat, il était destiné à occuper l'attention de ses contemporains, sans avoir jamais montré cette supériorité de vues qui seule est digne des regards de la postérité. Faut-il le dire en outre ? Par son tour un peu suranné, le langage de Mascaron était plus propre peut-être à célébrer un héros qui appartenait lui-même à un monde déjà disparu. Le petit-fils d'Henri IV, l'ancien frondeur, semble à peine du siècle de Louis XIV. Il eût difficilement trouvé place dans l'armée organisée par Louvois, et n'était pas propre aux guerres savantes et méthodiques de Turenne. Il y a quelque chose de semblable dans l'éloquence de Mascaron : au héros aventureux convenait à merveille ce panégyriste inégal dans ses brusques saillies.

Mascaron nous montre d'abord le duc, âgé de douze ans à peine, combattant en Savoie et en Lorraine dans les rangs de

l'armée royale. « On lui enseignait plutôt, dit-il, à ne combattre » pas qu'à combattre... Ceux qui sont autant nés pour la gloire » que lui, ne font pas tant l'apprentissage de ce métier glo- » rieux pour apprendre à être vaillants que pour apprendre à » n'être pas téméraires. » Beaufort, que nous connaissons surtout par la vulgarité de ses manières pendant la Fronde, eut du moins le mérite de se faire glorieusement une place parmi les hommes de guerre du temps. Il avait dû employer la ruse pour obtenir d'aller à l'armée : son éclatante valeur attira bientôt tous les regards sur lui : « Tout le corps de cavalerie légère sup- » plia le comte de Soissons de le mettre à leur tête, et ce » général en ayant eu la permission de la cour avec mille » éloges, le duc de Beaufort, à l'âge de dix-huit ans, où les » autres sortent à peine de leurs exercices, se vit à la tête de » douze mille chevaux, porté à ce glorieux emploi par l'admi- » ration et l'amitié que sa valeur et sa bonté avaient inspirées » à toutes les troupes. »

Mascaron nous fait mieux connaître le duc de Beaufort, il nous le fait aimer. Le duc était depuis un an à la Bastille, quand ses amis lui ménagèrent un moyen d'évasion : mais il fallait poignarder un officier qui gardait le prisonnier ; celui-ci refusa la liberté qu'on lui offrait : « Il lui en coûta deux ans de » prison », dit Mascaron. Deux ans plus tard, en effet, le duc s'évadait. Il s'échappa pendant la nuit, malheureusement l'exempt de garde s'éveilla et donna l'alarme. Le premier mouvement des amis de Beaufort « fut de poignarder cet » officier » : le duc eut le courage de respecter sa vie, et ne consentit à sa liberté que « quand le chemin qui l'y conduisait » ne dut plus être marqué de sang ». Nous n'apprenons pas non plus sans étonnement l'humanité et la bonté du vaillant général dans la victoire, non-seulement envers les vaincus, c'est là une vertu naturelle à la générosité française, mais encore, chose plus rare peut-être, envers ses propres soldats : « Comme il était sévère à exiger d'eux tous les devoirs de la

» religion et de la discipline militaire, il était soigneux jus-
» qu'au scrupule de leur faire donner dans les hôpitaux tous
» les secours que l'Eglise et la médecine offrent pour l'âme et
» pour le corps. »

Mascaron ne parle du rôle du duc pendant la Fronde que pour le déplorer et pour excuser son héros : malheureusement le duc était inexcusable, on s'en aperçoit aux développements de l'orateur sur l'inconstance des choses humaines, la fragilité de tout ce qui est sur la terre, et surtout « la rapidité des » globes célestes qui sépare les astres les uns des autres, et » les met, après avoir été unis, dans des situations opposées. » Après ces raisons par trop oratoires, Mascaron présente les causes avouables de la part que prit le duc à la Fronde : « l'ignorance des véritables intérêts de l'Etat, la confiance » qu'inspirent la naissance, les services et la capacité, les » mouvements de l'ambition et de la vengeance. » Mascaron essaie cependant de vanter la conduite du duc pendant la Fronde, mais on devine avec quelle circonspection un prélat récemment élevé à l'épiscopat par Louis XIV pouvait louer un ancien Frondeur. Mascaron réussit toutefois à ne pas diminuer son héros : il ne s'y prend pas à la fière manière de Bossuet, qui semble grandir Condé par ses fautes mêmes, mais il est bien plus heureusement inspiré que Bourdaloue. Celui-ci insiste gauchement, avec l'appareil scolastique le plus déplacé, sur la défense de Condé, et sur les *six principales circonstances* qui atténuaient ses fautes. Mascaron fait oublier les torts de l'ancien Roi des halles par un récit oratoire de la Fronde : « Le nom du Roi résonne partout ; son service sert de cause » ou de prétexte dans l'un et l'autre parti ; on voit fleurs de » lys opposées à fleurs de lys. Il n'est pas permis d'être neu-» tre... Quand le malheur et ce qu'on appelle nécessité dans le » monde y engage, on peut faire des choses qui paraissent » grandes à la vérité, et ne perdre jamais le profond respect » que l'on doit à ceux dont on croit défendre les intérêts, on

» peut éviter d'approcher des lieux que la présence de son » prince rend sacrés ; on peut réprimer l'impétuosité de ceux » qui dans leurs avis et dans leurs actions vont trop loin ; on » peut faire mille coups de tête, se montrer aussi bon chef de » parti que bon chef d'armée ; on peut se rendre maître de ce » monstre à cent têtes, mais qui n'a point de cœur, on peut » enfin fixer ses affections toujours douteuses et flottantes : » mais quand on aura fait ces choses, quel est l'éloge qu'elles » méritent ?... Ce sont de grandes choses, mais il s'en faut » bien qu'elles soient bonnes... »

L'oraison funèbre du duc de Beaufort n'est pas sans intérêt pour qui veut connaître, non-seulement le duc lui-même, mais la société de ce temps. Mascaron nous le dit avec justesse: la loi suprême n'était plus d'être juste, mais d'être grand. Cette brillante et légère société du milieu du siècle avait fait une morale à son image. Tout ce qui était grand était légitime. Il fallait la voix d'un sermonnaire pour rappeler à ces hommes égarés par la fausse gloire du monde que ce goût de la guerre et des folles aventures, cette bravoure si mal employée contre la France, pouvaient paraître de grandes choses, mais n'étaient que des crimes. Condé et les Frondeurs vendirent leur épée à l'Espagne, et versèrent le sang français en faveur d'une race détestée : la grandeur même de l'attentat leur en cachait la honte. Aucune morale ne vint leur opposer le mur d'airain du poète : la grandeur semblait avoir remplacé la justice.

Mascaron est souvent partagé lui-même et attiré en sens contraires par ces idées de gloire, de vaillance et d'honneur, et par le souvenir des préceptes de l'Evangile. Son imagination est visiblement séduite par l'image de la guerre, il parle avec transport de cette « fureur » ; il la condamne à la vérité, mais non sans effort. On sent qu'il est heureux de raconter les exploits du duc de Beaufort, il s'oublie en rappelant cette vaillance héréditaire dans la maison de Vendôme, ce courage héroïque, seule et dernière vertu de la noblesse française. Ce

n'est pas sans peine que des idées plus chrétiennes reprennent le dessus, et l'orateur avoue lui-même ingénuement qu'il lui en coûte de condamner cette dangereuse erreur : « Moi-même, » dit-il, tout persuadé que je suis de cette aveugle prévention, » qui ne parle ici que pour la condamner, je sens qu'il s'en » faut peu que mon imagination, trompée par la simple pein- » ture de ce que je condamne, ne séduise mon esprit. Il faut » que je me tienne fermement à la foi et à la raison, uniques » maîtresses de cette chaire, pour m'empêcher de me laisser » aller au torrent d'une opinion qui entraîne tous les hommes, » et qui enchante tellement tous les esprits que leur admira- » tion ne s'élève qu'au bruit des combats, et que leurs yeux » ne sont éblouis que par la seule lueur des armes. »

Mascaron n'a pas, on le voit, vécu impunément à cette époque, où il restait encore dans les mœurs une sorte de turbulence guerrière, bien vite réprimée sous le règne de Louis XIV. La France avait alors l'effervescence, la vigueur tumultueuse de la jeunesse. Mascaron, rendant les derniers devoirs à l'un de ces hommes qui avaient applaudi le *Cid* dans leur jeunesse, parlait encore malgré lui leur langage. Par le tour d'esprit, et le goût pour la vaillance chevaleresque de son héros, il semblait se rattacher à cette génération glorieuse qui avait fait ses coups d'essai à Rocroi et à Lens.

Dans tout ce discours, nous avons plutôt sous les yeux la société du temps, ses idées et ses mœurs, que le duc de Beaufort lui-même : rien ne manque autant dans ces honneurs funèbres que celui à qui ils sont rendus : il n'en est pas de même du chancelier Séguier. Celui-ci était, par ses longues et patientes études, par les efforts persévérants qui avaient préparé son élévation, par le mérite solide qui la justifiait, un homme du siècle de Louis XIV. (1) Après avoir loué dans le duc de

(1) Voir la longue et intéressante étude faite sur Séguier et ses commensaux par M. René Kerviler. (Paris, chez Didier.)

Beaufort cette noblesse turbulente qui avait fait la Fronde, Mascaron avait à célébrer dans le chancelier Séguier l'un des hommes qui appartenaient d'avance au régime nouveau, et qui, par la connaissance des affaires, par leur application à terminer celles qui leur étaient confiées, par leur soumission absolue au prince, faisaient prévoir un règne où le roi gouvernerait en maître.

Sous quels traits Mascaron a-t-il représenté le chancelier? Séguier n'eut pas de jeunesse. Il se signala dès l'enfance, malgré les talents les plus rares, par cette opiniâtreté au travail que l'on remarque le plus ordinairement chez les hommes médiocres, quand leur volonté ou la nécessité les contraint à suppléer par un labeur sans relâche aux dons que leur a refusés la nature. Séguier ne connut jamais ces vices pour lesquels il ne faut « que des richesses et un corps ». Il fit succéder à ses humanités l'étude de la philosophie, il alla « chercher » dans le Lycée, dans l'Académie, dans le Portique, la sagesse » dont il était altéré, » et il couronna ces études par celle de l'Ecriture. Il se croyait pauvre et indigent, bien qu'en possession de toutes les richesses de l'antiquité : ce fut aux Saintes lettres qu'il vint demander ces trésors qui ne craignent ni la rouille ni les voleurs. L'étude était dès lors sa passion dominante, elle devait plus tard charmer sa vieillesse, et la mort le surprit annotant de sa main l'Ecriture sainte.

Ce n'étaient pas là de médiocres vertus, à l'époque la plus légère et la plus dissipée de notre histoire, et la magistrature française, devenue la gardienne des études fortes et sérieuses, donnait par son exemple une bien éloquente leçon aux ordres privilégiés, qui se rendaient chaque jour plus indignes de diriger la France. Combien nous sommes loin, avec Séguier, de l'incapacité bruyante du duc de Beaufort ! On eut rarement plus de mérite et d'autorité que Séguier : jamais personne fut-il plus impuissant que Beaufort avec plus d'éclat ?

Il fallait en effet, pour remplir dignement les devoirs d'un

chancelier, réunir les dons les plus divers, entre autres un rare discernement naturel et une science immense. De nos jours, l'unité de la législation rend plus aisée la tâche des juges, mais alors les affaires étaient presque aussi savamment combinées que de notre temps, la fraude n'était pas moins ingénieuse, et les lois, les coutumes provinciales, les exemptions, les priviléges, s'entassaient confusément en une masse informe. (1) C'était ce chaos qu'un chancelier devait avoir pénétré jusqu'au fond, dans les ténèbres duquel son esprit devait porter la lumière. Plus les lois étaient défectueuses, plus le juge devait être éclairé pour « juger des justices des autres, et redresser » par sa lumière et son équité ce que les plus sages têtes » d'un Etat n'ont point vu », nous dit Mascaron avec plus de justesse que d'élégance.

Séguier se distinguait en effet par une rare intelligence. L'étendue de son esprit ne se bornait pas aux affaires judiciaires, il avait encore pour les lettres un goût vif et délicat. Mascaron n'oublie pas le second protecteur de l'Académie française dans l'éloge qu'il fait de l'esprit du Chancelier. (2) Puis il vient à parler de son cœur. Ce cœur, dit-il, était insensible à la flatterie, d'un incorruptible désintéressement, et d'une fermeté inébranlable.

Séguier méritait ces éloges. Nous trouvons la preuve de sa

---

(1) « Séguier se trouvait par sa charge réunir entre ses mains les pou» voirs multiples de nos ministres de la justice, de l'intérieur, du com» merce, des travaux publics et du conseil d'Etat... Il fallait la vaste » érudition que tous s'accordent à reconnaître à Séguier pour sortir de ce » labyrinthe ».

(Pierre Séguier, par R. Kerviler, p. 51).

(2) Séguier, on le sait, protégea l'Académie naissante. Il la logea longtemps dans son hôtel, appelé le Palais de Solon par les précieuses.

(Var. hist. et litt. VI[e] vol. page 215).

L'abbé Tallemant va jusqu'à dire dans l'oraison funèbre de Séguier que « l'Académie périssait s'il ne l'eût soutenue ». (Cité par M. Kerviler, p. 154). Voir encore dans le livre de M. Kerviler, p. 345, quelques détails intéressants sur les occupations littéraires du chancelier.

modestie dans ces paroles de lui citées par Mascaron : « Je re-
» garde l'excès des louanges que l'on me donne comme un
» préjugé de l'injustice des demandes qu'on va me faire. Je ne
» suis ni aussi grand qu'un Dieu pour mériter les parfums les
» plus exquis, ni aussi insensible qu'une idole pour soutenir la
» vapeur puante des fausses louanges ». Cette modestie, et plus encore cette défiance de soi-même, font d'autant plus d'honneur à Séguier que ce grand magistrat tenait dans l'Etat le premier rang après Richelieu et Mazarin, et que plus d'une fois, notamment à Rouen en 1639, il fut chargé des missions les plus importantes. Dans cette expédition, où il eut à comprimer la révolte des *Nu-Pieds*, (comme le duc de Montmorency, *le Rabroueur*, en 1548, avait écrasé celle de Bordeaux), il avait été investi des pouvoirs les plus étendus, et le commandant en chef de l'armée venait prendre chaque matin ses ordres, comme s'il eût été le Roi en personne (1). M^me^ de Sévigné vante son désintéressement. Elle écrit le 3 février 1672 : « Pour le
» chancelier, il est mort très-assurément (le 28 janvier), mais
» mort en grand homme. Son bel esprit, sa prodigieuse mé-
» moire, sa naturelle éloquence, sa haute piété se sont ras-
» semblés aux derniers jours de sa vie. La comparaison du
» flambeau qui redouble sa lumière en finissant est juste pour
» lui..... » Au lit de mort « il paraphrasait le *Miserere*, et
» faisait pleurer tout le monde, il citait la sainte Ecriture et les
» Pères mieux que les évêques dont il était environné. Enfin
» sa mort est une des plus belles et plus extraordinaires choses
» du monde. Ce qui l'est encore plus, c'est qu'il n'a pas laissé
» de grands biens, il était aussi riche en entrant à la cour qu'il

---

(1) Voir dans le livre de M. Kerviler (p. 102), l'histoire de cette mission en Normandie. « Tous les écrivains, dit l'auteur, ont été frappés de
» cette sorte de déposition de l'autorité royale la plus absolue entre les
» mains du chancelier »..... « C'était la justice armée que Richelieu en-
» voyait en Normandie. » — Cette expédition rappelle en quelques points les Grands Jours d'Auvergne.

» l'était en mourant. Il est vrai qu'il a établi sa famille, mais, si » l'on prenait chez lui, ce n'était pas lui. Enfin il ne laisse que » 70,000 livres de rente : est-ce du bien pour un homme qui a » été quarante ans chancelier, et qui était riche naturelle- » ment. ? » (1)

Mme de Motteville n'est pas favorable à Séguier : son témoignage n'en est que plus précieux. Séguier, dit-elle, aimait la faveur, et s'il l'avait « moins révérée », il eût été plus digne de la posséder par sa science, sa capacité pour les affaires du conseil et « ses bonnes intentions ». Il était d'humeur « à estimer « davantage l'honneur de posséder les dignités que celui de les » mériter par une justice et une vertu sévères. » Mme de Motteville lui reproche de n'avoir pas eu de grandes ambitions, et de s'être trop prudemment résigné aux honneurs obscurs du second rang : « Nous le vîmes bientôt rentrer dans le néant et » en sortir de même, sans pourtant jamais avoir eu ce qu'on » appelle de la faveur et de la considération ». Ceci est peu exact ; et, si nous en croyons les orateurs qui prononcèrent l'éloge du chancelier, Séguier fut l'objet d'une estime qui allait presque jusqu'à l'admiration. Son plus grand tort fut peut-être « de se piquer d'une humilité de vouloir obéir continuellement à » quelque supérieur ». Mme de Motteville prétend même que Séguier était si timide et si soumis en présence du cardinal Mazarin qu'il approuvait toujours sans même oser dire son avis, et que Mazarin lui-même se plaignait de cette excessive déférence.

Séguier était cependant un homme de cœur. En 1648, cette âme, trop attachée à la faveur, ne le fut point à l'amour de la vie, il osa faire une action au-dessus du commun. Arrêté par le peuple dans sa voiture, il courut les plus grands dangers. « La canaille le voulait avoir pour l'échanger contre Broussel ».

---

(1) En 1640, Séguier refusa le don tout royal que lui fit Louis XIII de » toutes les terres vagues « à lui appartenant dans les baillages de Caen, » Coutances, Avranches..., etc. » (Kerviler, p. 108).

Il se jeta dans un hôtel, mais le peuple en força les portes, et se répandit dans tous les appartements avec des cris de mort. Réfugié dans un étroit réduit, le chancelier entendait ces vociférations et se confessait à son frère, évêque de Meaux, soutenu, malgré sa frayeur, par sa grande confiance en Dieu. (1)

Avec un courage plus rare peut-être, et bien étonnant chez un homme si docile aux volontés de Mazarin, Séguier avait su jadis tenir tête à Richelieu lui-même, dans le procès de Cinq-Mars. Richelieu put voir qu'il n'avait point trouvé en Séguier un autre Laffemas. (2)

Mascaron put donc vanter sans mensonge le caractère du chancelier : la probité, l'attachement à ses devoirs, telles furent en effet les qualités de Séguier. Son panégyriste put louer à juste titre avec une éloquence forte et grave son indifférence pour les biens de fortune, cette « religion » qu'il se faisait de ne rien recevoir qui ne fût légitimement acquis, et qui le porta même à refuser les récompenses que lui offrait le roi. La haute idée que Séguier se faisait de ses fonctions préservait ce « *souverain prêtre de la justice* » de toute pensée indigne de ce ministère sacré : et l'orateur n'a eu qu'à raconter avec simplicité les choses pour atteindre à l'éloquence : « L'on veut que » le plus grand magistrat du royaume paraisse en public, et

---

(1) Voir le récit de Mme de Motteville. Collect. Michaud, XXIV, p. 192. Ce récit est fort honorable pour le chancelier.

(2) N'oublions pas cependant un mot de Voltaire : « Le chancelier Séguier fut celui des juges de Fouquet qui poursuivit sa mort avec le plus » d'acharnement et qui le traita avec le plus de dureté ». (Siècle de Louis XIV, chap. xxv). M. Chéruel traite sévèrement Séguier : « Ce vieillard, dur » aux faibles, humble devant les puissants, pressant les condamnations » avec une instance odieuse, présente le triste spectacle d'un chef de la » magistrature qui s'abaisse au rôle de complaisant des ministres ». (Introduction à la seconde partie du journal d'Ol. d'Ormesson). Rappelons seulement que les crimes de Fouquet excusent l'âpreté de Séguier dans cette affaire. Le véritable tort du chancelier fut de se faire l'instrument de Colbert et de Pussort. Il était du reste accablé par la vieillesse et les infirmités. « Il diminue tous les jours », dit Ol. d'Ormesson, parlant du « bon» homme ».

» qu'il passe à travers une troupe de séditieux qui ont perdu le » respect qu'ils doivent à leur souverain, pour aller faire la fonc- » tion de son ministère la plus hardie et la plus odieuse à ce » peuple mutiné. Aux approches d'un tel péril, une âme du » commun ne sent que des mouvements irréguliers.... Le hé- » ros dont je parle, éloigné également de ces deux extrémités » vicieuses (la crainte ou l'aveuglement de la témérité) ne » craint rien pour lui-même et craint tout pour l'Etat. Il a tout » le cœur qu'il faut pour aller et toute la présence d'esprit qu'il » faut pour délibérer s'il le devait faire ; il balance s'il ne faut » pas ôter à ces peuples l'occasion d'un grand crime tel qu'eût » été le meurtre d'un chancelier de France. »

Ce magistrat, vieilli dans les affaires, avait une piété tendre et passionnée que l'on n'eût pas attendue de lui. Non-seulement il aimait à parler de Dieu, et il avait, comme Henriette, établi chez lui des audiences de piété, mais encore il ne pouvait y assister sans attendrissement, il s'abandonnait à la joie dont il était ravi, et les larmes lui coulaient des yeux.

Mascaron, dans l'oraison funèbre de ce personnage, fut le panégyriste sincère de son héros. Il eut le mérite de louer comme il convenait la gravité et les talents de Séguier. Un orateur assez célèbre alors, l'abbé de La Chambre, prononça également l'oraison funèbre du chancelier et se perdit dans le détail de la vie et des fonctions de Séguier. Mascaron sut éviter ce défaut et son éloquent discours n'en fait que mieux connaître celui qu'il célèbre. Mais il est aisé de le voir aux éloges de l'abbé de La Chambre (1), Mascaron ne fit que rendre justice aux éminentes qualités de Séguier. Il dit la vérité avec la pompe ordinaire à l'Oraison funèbre, mais il sut se garder de l'exagération et nous laisser une image digne du modèle.

C'est dans le portrait de Turenne que Mascaron a le mieux

(1) Ce discours se trouve dans un recueil des harangues prononcées par MM. de l'Académie française.

montré cette fidélité qui le distingue dans la peinture des caractères. Turenne, dit-il, « était né avec un grand sens na- » turel et une pénétration judicieuse, avec un corps de ce » tempérament robuste que les anciens louaient si fort dans » leurs héros, et qui jusqu'à un âge avancé l'a rendu capable » de toutes les fatigues de la guerre. » N'est-ce pas tracer en deux mots le portrait de cet homme de guerre tel qu'il se présente à notre imagination, et tel que nous le montrent les gravures du temps, robuste et tranquille, si différent d'un Beaufort et d'un Condé?

Turenne, d'après Mascaron, a toutes les vertus du capitaine et de l'honnête homme. Sa gloire militaire n'est pas diminuée par ses échecs à Marienthal et au siége de Valenciennes parce qu'il les répare par des manœuvres savantes et hardies, et qu'il cherchait moins les victoires éclatantes que les succès utiles au royaume. Sa gloire fut plutôt de bien défendre la France que d'étonner l'Europe. Sa vie n'offrait pas à Mascaron d'héroïques journées comme Rocroy, mais Bossuet n'eut pas à raconter une mémorable campagne comme celle de 1674. Turenne faisait la guerre pour en hâter le terme, et plus d'une fois ses mouvements hardis à propos facilitèrent la tâche de nos négociateurs. Battu à Marienthal, il s'enfonça en Allemagne, et par une marche audacieuse en pays ennemi, il força plusieurs princes allemands à joindre leurs troupes aux siennes. Turenne semble plus moderne que Condé par la sage économie de ses forces, par la précision de ses mouvements combinés à l'avance et le soin de ne rien laisser au hasard, surtout par ce soin de rendre la guerre profitable à son pays. Mascaron vante cette infaillible prévoyance qui s'alliait chez Turenne à la plus rare modestie : « Quand je vois cet homme si sage, qui parlait tou- » jours si modestement de l'avenir, promettre fièrement de » faire repasser aux ennemis le Rhin au-delà duquel l'espé- » rance de ravager nos plus riches provinces les avait attirés, » il me semble qu'il y eut ici une inspiration d'en haut. »

Le propre de Turenne était de donner à tous une tranquillité profonde, et d'inspirer à ses soldats eux-mêmes une confiance qui les rendait invincibles : « Qu'il y ait, disaient-ils tous d'une » voix, des rivières entre nous et notre patrie, qu'on nous » engage dans le cœur d'un pays ennemi, qu'on nous ordonne » de combattre avec un nombre inégal contre toutes les forces » de l'empire, que des marais tremblants nous fassent craindre » que la terre ne manque sous nos pieds, tant que ce grand » homme sera à notre tête, nous ne craignons ni les hommes, » ni les éléments, et déchargés du soin de notre sûreté par » l'expérience et par la capacité du chef qui nous commande, » nous ne songeons qu'à l'ennemi et à la gloire. »

Laissant l'homme de guerre pour l'honnête homme, Mascaron nous donne la plus haute idée du caractère de Turenne. Turenne, nous dit-il, pratiquait sans effort, sans paraître même y songer, les vertus ordinaires, et si la fortune sembla deux fois seulement éveiller en lui des pensées ambitieuses, ce fut afin qu'il eût la gloire de se vaincre lui-même: « L'amour- » propre n'eut jamais de part ni dans ses desseins ni dans ses » actions. » Il souhaitait les grandes occasions par un instinct supérieur et n'y cherchait pas tant sa gloire propre que celle du prince. Désintéressé jusqu'à l'indifférence, il sut renoncer aux choses qu'il avait le plus ardemment souhaitées, entre autres à ce gouvernement d'Alsace, qu'il avait désiré passionnément d'obtenir, et que les hasards de la guerre mirent entre ses mains sans qu'il songeât même à profiter d'une circonstance si favorable pour demander cette charge au roi. Fût-ce désintéressement ou habile politique? Il recommanda même à Louis XIV le gouverneur de la province, qui lui avait abandonné Strasbourg et l'Alsace, et ce beau gouvernement lui échappa grâce à sa loyauté. Turenne était dominé par l'amour de la justice : aucune prière n'était capable de le fléchir, on ne pouvait espérer sa faveur ou craindre sa colère que si on les avait méritées : « Il refusait à ses amis des grâces

» qu'il accordait à ses ennemis, et, sourd à toutes les plaintes » de la nature et de l'amitié, il traitait ceux qui étaient » capables de les faire de petits esprits qui tournent autour » d'eux-mêmes, n'ayant pas assez de force pour s'en éloigner. » Et Mascaron ajoute élégamment : « Le bonheur pouvait lui » montrer ceux qui devaient être ses amis, mais il n'allait que » jusque-là, le seul mérite faisait le reste. » Sans rudesse, sans avoir non plus « cet air caressant qui semble mendier le » cœur de tout le monde », il ne donnait pas à la légère son estime et son affection. Il fallait les conquérir à force de mérite, mais on les conservait sans craindre aucun changement de sa part.

Mascaron insiste sur cette sûreté de Turenne dans l'amitié, grâce à laquelle le héros était un ami sans pareil, qui se donnait sans précipitation pour se donner sans retour, dont le cœur était toujours ouvert à ses amis parce qu'il n'avait rien à cacher, et qui eût pu impunément laisser voir à ses plus mortels ennemis ses plus secrètes pensées.

Turenne était avant tout sincère : il aimait la vérité pardessus toutes choses, et cette véracité lui donnait le droit de dédaigner tout ce qui eût pu ressembler à une apologie : cette fierté a été rendue par Mascaron avec une grande noblesse. Habitué à juger les hommes plutôt sur leur talent que sur leurs succès, Turenne aimait mieux une entreprise bien conduite et malheureuse qu'un triomphe dû au hasard. Il savait, et c'est tout dire, parler de lui-même, « aussi éloigné dans ses » récits du faste de la modestie que de celui de l'orgueil ». En vain « sa seule présence, sans train et sans suite, faisait sur » les âmes cette impression presque divine qui attire tant de » respect », il semblait plus oublieux que les autres de sa gloire. Ne voyant que le service du roi et l'intérêt de l'État, il ne balança pas à la risquer dans ses deux dernières campagnes, sacrifice plus difficile assurément que celui de la vie. Il bravait la honte d'une défaite avec le même courage qu'un autre eût montré dans les dangers. Enfin, Mascaron le dit avec

grâce , Turenne n'aimait pas la guerre , il eut la gloire de la maudire en la faisant mieux que personne , et il se hâtait « de se dérober par la rapidité de ses victoires la matière » de ses emplois. » Lui aussi , il travaillait *à se rendre inutile.*

Telles étaient les vertus humaines de Turenne , ces vertus pour lesquelles « la terre n'avait point de couronnes ». Fléchier , si ingénieux et si aimable écrivain , a développé élégamment les mêmes idées , sans y rien ajouter que l'agrément de son style. C'est la main d'un autre peintre , mais le modèle est le même, et les deux orateurs l'ont représenté avec fidélité, sans omettre aucun des traits du héros. Nous ne comparons point ici l'éloquence de Mascaron et celle de Fléchier : nous ne considérons dans les deux écrivains que les historiens de Turenne. Ce n'est pas à Fléchier que sera donnée la préférence. Fléchier ne s'oublie pas assez pour laisser la première place à son héros. M^me^ de Sévigné l'avait prévu : Fléchier pouvait faire l'éloge d'un héros, mais non celui de Turenne. Maury porte le même jugement : « Mascaron fait mieux con- » naître Turenne et le fait aussi beaucoup mieux aimer que » Fléchier. » Il a tracé avec suite le caractère du héros : Fléchier s'est cru plus habile en le quittant sans cesse pour y revenir aussitôt, et ce désordre cherché, annoncé d'avance dans la proposition de son discours , est un véritable manége oratoire (1) des plus fâcheux : Mascaron a été plus simple et plus vrai. Il ne suffit pas à l'orateur de dire ce qu'était son héros , s'il ne le dit dans le langage de son sujet. L'élégance cherchée de Fléchier était déjà une faute , quand il s'agissait de

(1) « Si j'interromps l'ordre de mon discours , pardonnez un peu de con- » fusion dans un sujet qui nous a causé tant de trouble. Je confondrai » quelquefois peut-être le général d'armée, le sage, le chrétien. » Cet art si raffiné n'est guère plus savant que la rhétorique un peu *gothique* de Mascaron.

louer le plus simple des hommes. Fléchier était malheureusement de ces écrivains qui parlent toujours le même langage, et il a loué du même style Turenne et Mme de Montausier.

Quelle idée nous restera-t-il donc de Mascaron considéré comme peintre du caractère des grands personnages ? Mascaron nous paraît avoir été sincère dans ses oraisons funèbres, comme il l'était dans ces sermons où il attaquait les grands avec tant de vivacité. Il a beau donner à ceux qu'il célèbre les éloges obligés : il finit toujours par appeler sur leurs péchés la miséricorde de Dieu, et la pitié de ceux qui peuvent prier pour eux. Le bon goût souffre seul des éloges qu'il adresse à ses héros : la vérité n'y perd point.

Des figures de la rhétorique, il n'en est pas une en effet qu'il ait plus employée que l'hyperbole. Mais l'exagération est-elle vraiment bien dangereuse ? Fénelon s'applaudit avec subtilité de voir notre tragédie française si imparfaite parce que ses défauts mêmes la rendent moins pernicieuse : on en pourrait dire autant de la flatterie. Elle se détruit elle-même par son excès, un encens grossier n'enivre pas. Que nous importe d'entendre comparer Séguier à « un ange du premier ordre, à » un dieu hors du commun, *non de plebe deus* »? (1) Il arrivait à « la pure lumière de la vérité sans passer même par les » ténèbres du doute ». C'est là sans doute une flatterie excessive : mais Mascaron a donné, dans les mêmes termes, le même éloge à Henriette d'Angleterre, et ces louanges ne sont qu'un lieu-commun sans conséquence. Convenons d'ailleurs que Mascaron pousse la flatterie bien loin : il assure que les ancêtres de Séguier n'ont pu lui transmettre cette extraordinaire sagesse qui brillait en lui, et que, pour former le génie éminent du chancelier, le ciel a dû recourir à une effusion magnifique de ses dons les plus rares : « Pour former ce grand déluge et » cette inondation, il faut que le ciel s'ouvre et qu'il verse à

(I) Ovidé, *Métamorphoses*. I, 595.

» flots et à torrents ce que la terre ne saurait donner que » goutte à goutte. » Mascaron prête à Séguier un raffinement d'héroïsme peu vraisemblable : le chancelier, dans une émeute, craint que le peuple ne vienne à porter la main sur lui, non qu'il soit inquiet pour sa vie, mais parce que la mort d'un garde des sceaux eût pu amener de sanglantes représailles. Anne d'Autriche se plaint de souffrir sa dernière maladie avec trop de consolations.

Mais ne craignons rien : le panégyriste fait bien vite place au ministre de Dieu. Après avoir prodigué tous ces éloges à Séguier, après l'avoir montré « digne de l'apothéose », Mascaron ajoute : « L'Eglise, reconnaissante de la protection qu'il lui a » toujours donnée, lui rend ses devoirs, mais ce n'est plus que » comme à un pécheur qui a besoin de la miséricorde du Dieu » des dieux et du Juge des juges. L'éloquence sacrée de la » chaire rend ses hommages au protecteur et au maître de la » plus pure éloquence du siècle, mais c'est par une oraison » funèbre. Ah ! ne craignons pas, messieurs, de l'appeler un » dieu, le premier des dieux, n'appréhendons point de blesser » la jalousie de Dieu ! En attirant l'admiration des hommes, » nous n'avons, hélas ! que de trop sensibles précautions contre » la grandeur de tant de titres. »

On le voit, l'éloquence de Mascaron, tout hyperbolique qu'elle soit, reste chrétienne par la pensée toujours présente de la mort. Ces flatteries sont d'une exagération choquante : du moins n'ôtent-elles rien au discours de son efficacité, et la religion n'a pas trop à rougir de ces éloges fastueux, qui, après tout, ne s'adressent qu'à des morts.

Ce que l'on ne doit pas pardonner à Mascaron, c'est l'exagération et la gaucherie de ses flatteries envers Louis XIV. Dans aucun discours Mascaron n'oublie de donner au roi la première place Dès 1666, ce jeune prince, qui n'avait rien fait encore, est un grand roi aux yeux de l'orateur. Il l'appelle un « héros », un « conquérant », sans que jamais Louis eût

vu l'ennemi ; il vante non-seulement « son cœur magnanime » et bienfaisant », mais encore « les fruits admirables de son » éducation, ce grand génie qui paraissait avec éclat et se fai- » sait redouter de toutes les puissances de la terre ». En 1670, le roi devient ce « grand, cet invincible, ce magnanime Louis, à » qui l'antiquité eût donné mille cœurs, elle qui les multipliait » dans les héros selon le nombre de leurs grandes qualités ». C'est aussi le Soleil, ce « grand luminaire », qui se joint au signe du Lion (le duc de Beaufort) pour lui donner un redoublement d'ardeur. Plus tard, ces exagérations ne suffisent plus, et Louis XIV attache sans doute autant de prix à des éloges plus solides : Mascaron vantera en lui l'homme qui pouvait remplacer ou inspirer Séguier dans le conseil, Turenne à la tête des armées. Dans les affaires, « ses officiers ne suppléent » pas tant à son défaut qu'ils ne font que soulager ses peines, » il est tous ses officiers par sa pénétration et ses lumières, et » on peut dire de lui comme du premier des Césars... *eodem* » *animo quo bellavit dixisse eum apparet* ». En 1675, Louis se repose déjà dans la tranquille admiration de lui-même. « M. de Turenne a eu le bonheur de vivre sous un prince dont » la vertu ne laisse rien à craindre à celle de ses sujets. Il n'y » a point de grandeur ni de gloire qui puisse faire ombre à » celle du soleil qui nous éclaire. »

Faisons, si l'on veut, la part des convenances et des usages reçus : on avouera pourtant que de semblables adulations sont déplacées. Que l'on s'en prenne à Mascaron ou aux habitudes de l'Oraison funèbre, il y a là un oubli inconcevable de ce que l'on doit à la double majesté de Dieu et de la mort.

Les oraisons funèbres de Mascaron restent en somme l'un des monuments intéressants du XVII^e^ siècle, par les détails qu'elles renferment, notamment sur le duc de Beaufort, sur Séguier, sur Turenne. Mascaron ne nous laisse pas de ces illustres personnages des portraits oratoires, savamment étudiés, moins précieux par la ressemblance que par le talent du

peintre. On ne trouve point dans ces oraisons funèbres de ces morceaux éclatants, qui viennent rompre à propos la monotonie du discours.

Aussi Mascaron ne cherche-t-il point à piquer la curiosité en affectant une pénétration trop ingénieuse. Il aime mieux être vrai qu'original et ne prétend pas deviner le caractère de ses héros : c'est là le défaut le plus sensible de ses peintures morales. Il aime la vérité, mais il se contente parfois d'une vérité banale. Il loue ses personnages avec justesse, mais l'éloge n'est pas toujours délicat. Son analyse est plus judicieuse que fine : il y a en un mot du lieu-commun dans ses panégyriques. Bien souvent par exemple Séguier n'est autre chose, dans son oraison funèbre, que le magistrat parfait, admirable par sa fermeté et ses lumières : mais l'orateur eût pu louer du même ton Lamoignon ou d'Aguesseau.

C'est que Mascaron se propose avant tout dans l'Oraison funèbre d'instruire ses auditeurs. L'orateur sacré ne doit point, à ses yeux, étudier curieusement le caractère et la vie de ceux qu'il célèbre, c'est là une matière toute profane dont ses héros ne peuvent tirer une gloire chrétienne. Mascaron leur donne de grands éloges, moins pour obéir à la coutume que pour faire de leur vie une belle et utile leçon. L'Oraison funèbre, ainsi entendue, n'a plus rien de cette élégance un peu mondaine, ou du moins profane, qui la distinguera au XVIII^e^ siècle : elle reste encore un sermon. On voit quelle place restreinte laissent aux peintures historiques ces idées un peu étroites peut-être, si on les juge au point de vue du goût, plus justes toutefois dans leur sévérité religieuse que ce relâchement, cette ambition profane des prédicateurs accusés par La Bruyère d'avoir fait du discours chrétien un spectacle. Mascaron, au contraire, reste sermonnaire dans l'Oraison funèbre.

CHAPITRE SECOND

MASCARON SERMONNAIRE DANS L'ORAISON FUNÈBRE

Mascaron manque de sensibilité. — Il ne s'intéresse assez ni aux grandeurs ni aux douleurs humaines. — Sa méthode est celle d'un prédicateur. — Il fait une large place aux lieux-communs, surtout aux lieux-communs de morale. — Mascaron croit à la puissance de la rhétorique. — Naïveté de son art. — Ses idées sur l'éloquence. — Sa lettre au P. Lami. — Mascaron est un orateur primitif et raffiné tout à la fois.

Mascaron prononça son panégyrique de Turenne en 1675 : à l'exception des deux premiers chefs-d'œuvre de Bossuet, composés en 1669 et en 1670, l'éloquence française de la chaire n'avait encore rien fait pour l'immortalité. A cette époque, la véritable Oraison funèbre était donc encore presque inconnue, elle ne s'était pas séparée complétement du Sermon, comme elle fera vers la fin du règne. Il n'y a presque rien de commun entre le discours religieux qui apprend à l'homme ses devoirs et les vérités de la foi, et ces harangues pompeuses qui faisaient des funérailles des grands une sorte de fête profane, genre véritablement faux, qui prépare insensiblement les esprits à cette éloquence vide et sonore de l'éloge académique. Mascaron cesse d'écrire bien avant cette corruption de l'Oraison funèbre, dont il a vu et préparé pour sa part les jours les plus brillants. Ses défauts dans l'Oraison funèbre ne sont donc pas ceux de la décadence : au contraire, il ignore encore quel magnifique développement doit prendre cette éloquence à laquelle il donne tant de vigueur et parfois d'éclat.

La rhétorique distingue avec raison des discours d'apparat les discours d'affaires : telle est la différence qui, vers la fin du siècle, séparera l'Oraison funèbre du Sermon, et que Mascaron n'a jamais connue exactement. Le sermonnaire veut ramener les âmes ou du moins les diriger dans la voie du salut, il met donc en œuvre les raisonnements serrés et pressants, propres à convaincre l'auditeur et à le conquérir : l'auteur d'une oraison funèbre est occupé d'idées plus profanes. Il emploie, pour intéresser son auditoire, les grandes images, les tableaux imposants, il n'oublie pas non plus d'étudier les causes des événements, les secrets ressorts de la politique, il s'efforce de plaider la cause de son héros près de la postérité. Il sait ce que d'illustres familles attendent de lui, aussi se garde-t-il bien de faire allusion à des vérités parfois dangereuses, il tâche de faire oublier cette triste pensée de la mort, en élevant à quelque grand personnage un de ces mausolées si superbes qu'ils nous dérobent ce néant même dont ils devraient être l'éternel monument : « De tels sujets fournissent ordi-» nairement de nobles idées. Il est beau de raconter les secrets » d'une sublime politique ou les sages tempéraments d'une » négociation importante ou les succès glorieux de quelque » entreprise militaire. L'éclat de telles actions semble illu-» miner un discours, et le bruit qu'elles font dans le monde » aide celui qui parle à se faire entendre d'un ton plus ferme » et plus magnifique. »

C'est Bossuet qui, dans le panégyrique du P. Bourgoing, a tracé si parfaitement l'image de la grande Oraison funèbre : on ne saurait mieux dire ce qui manque à Mascaron. Ce qui fait la supériorité de Bossuet sur l'évêque d'Agen, c'est moins encore la grandeur, qui n'a pas manqué à Mascaron, que cette intelligence si complète de Bossuet, et l'intérêt que prend l'orateur aux choses humaines. Le panégyriste de Condé a parlé plus éloquemment que personne de la mort : mieux qu'aucun autre il comprend le prix de la vie. Il admire l'éclat de la gloire, il se

rend pour un instant sensible aux brillants avantages que procurent les talents ou la naissance, il comprend avec quelle douleur nous les perdons. Rien n'est plus touchant que l'émotion dont il est saisi au souvenir d'Henriette, à qui la mort retranche tout à coup tant d'espérances glorieuses. Ce génie puissant, si paisible dans la possession de la vérité religieuse, ne s'associe pas moins à nos joies et à nos douleurs. L'auteur du Discours sur l'histoire universelle et de la Politique sacrée redevient le plus ému des hommes en se rappelant ce fameux voyage d'Angleterre, d'où Madame avait remporté tant de gloire et de si belles espérances; il triomphe encore au souvenir de cette allégresse qui accueillit la duchesse d'Orléans : puis soudain il s'interrompt pour donner un libre cours à ses larmes. La mort d'Henriette n'est pas seulement pour lui une grande et terrible leçon que nous donne la Providence : c'est encore un tragique accident qui l'a jeté dans le trouble et la consternation.

Cette sensibilité, cette humanité (pour nous souvenir du beau mot de Térence) font défaut à Mascaron. Il ne « donne pas de » pareilles fêtes à l'imagination et au cœur (1). » Il ne sent pas le prix des grandeurs humaines, et trop souvent nos douleurs elles-mêmes le laissent presque insensible.

Nous savons avec quelle dureté il traite les grands dans ses sermons: il ne montre pas plus d'indulgence dans l'Oraison funèbre : rien n'est plus curieux que ce mélange de flatterie et de sévérité chrétienne. Il prodigue les éloges à chacun des grands qu'il célèbre : il n'a pas assez de rigueurs lorsqu'il s'attaque à eux en général. (2) Le prédicateur défait l'œuvre du panégyriste. La grandeur est un danger, presque un crime à ses

---

(1) M. Villemain.

(2) « Faut-il louer un homme ? Les panégyristes élèvent les vertus qu'il » a pratiquées au-dessus de toutes les autres. Mais chaque chose a son » tour : dans une autre occasion, ils déprimeront les vertus qu'ils ont éle- » vées, en faveur de quelque autre sujet qu'ils voudront flatter. »

(1er Dial. sur l'Eloquence.)

yeux. Tout au plus reconnaît-il que les grands peuvent être innocents, mais comme leur vie est accompagnée de délices, ils sont toujours « coupables de leur félicité. » Souffrent-ils d'une cruelle maladie? Nous ne devons voir en eux que des pénitents, alors qu'ils se regardent eux-mêmes « comme des martyrs ». (1) Il dit que Séguier voyait dans sa famille, grâce aux mariages de ses filles, « toute la gloire, la générosité, et (ce qui est si rare) la probité des plus illustres maisons du royaume ». Mascaron ne perd pas un instant de vue la pensée de la mort : il mérite quelque chose de ce reproche fait à Pascal (2) que la bassesse de notre condition le préoccupe au point de lui cacher parfois ce que la vie peut nous donner de joies solides et de véritable gloire : « Dites-nous, s'écrie-t-il avec éloquence en s'adressant » à Séguier, dites-nous ce que vous a paru au moment de votre » mort cette belle vie qui joignait un si grand poids de gloire » au poids de vos années? Que vous a paru l'éclat de tant d'ac- » tions héroïques, lorsque la mort vous a mis dans ce point de » vue, d'où se découvre la véritable proportion de toutes les » choses qu'on ne voit ailleurs que dans un faux jour si propre » à l'illusion? » Mascaron regardera d'un œil moins sévère les grandeurs du siècle quand il fera l'éloge de Turenne : mais jamais il ne dépeindra avec l'éloquence de Bossuet toute la magnificence de la gloire humaine, il n'éprouvera jamais cet enivrement de l'ambition si capable de troubler les plus fortes intelligences.

On pardonnera facilement à Mascaron cette indifférence pour les grandeurs du monde : c'est là un sentiment tout chrétien. Ce qui ne l'est pas, c'est la froideur et l'insensibilité de l'ora-

---

(1) « Quand je considère attentivement dans l'Evangile la parabole ou » plutôt l'histoire du mauvais riche, et que je vois de quelle sorte Jésus- » Christ y parle des fortunés de la terre, il me semble d'abord qu'il ne leur » laisse aucune espérance au siècle futur. »

(Bossuet, *Oraison funèbre de Letellier.*)

(2) Par M. Havet, dans son édition des *Pensées.*

teur. Mascaron n'a-t-il pas compris ce qu'il y avait de touchant dans la mort d'Henriette, ou a-t-il cru qu'il était indigne de l'Oraison funèbre de descendre au-dessous de l'héroïque ? Il a loué parfois Henriette avec grandeur, il l'a dépeinte avec finesse, mais sans attendrissement, et il fait songer plus d'une fois à ce chanoine de Saint-Cloud qui fut si cruel pour la princesse dans son zèle impitoyable. Mascaron parle d'elle avec une sécheresse et une dureté qui rappellent le récit étrange laissé par cet austère témoin de l'agonie d'Henriette. Ne lui demandons aucune de ces pensées touchantes, aucun de ces souvenirs personnels, qui donnent tant de charme au chef-d'œuvre de Bossuet, et qui sont un hommage bien autrement délicat que les éloges les plus pompeux. Aucune émotion n'agite l'orateur, et ne vient interrompre ces développements généraux, ces digressions théologiques qui auraient été à leur place dans un sermon. L'art de Mascaron n'est pas assez savant pour se dissimuler à propos : il ignore que la nature seule doit faire entendre sa voix à ces heures de tristesse où quelques accents du cœur sont la véritable éloquence. Jamais Mascaron ne sort de lui-même par un de ces mouvements pathétiques dont aucune rhétorique ne donne le secret, jamais il n'a fait couler de larmes. Loin de s'attendrir, il raisonne laborieusement, il nous prouve qu'Henriette a droit à notre admiration par la fermeté chrétienne de sa mort : « Re-
» venons donc, Messieurs, et disons que, quelque grande que
» puisse être l'habitude d'un grand cœur pour soutenir toutes
» les pertes qui arrivent du côté de la fortune, il s'en faut bien
» qu'il ait par là de quoi résister aux maux qui regardent sa
» personne. L'homme de bien, par l'attention de sa raison,
» laisse toujours une fort grande distance entre lui et tout ce
» qui est hors de lui, et quelque perte qu'il fasse de tout ce qui
» n'est pas lui-même, pour parler justement, il faut dire qu'il
» souffre une perte, mais absolument il ne faut pas dire qu'il
» souffre... » Et Mascaron poursuit cet inutile raisonnement : il ne comprend pas les douleurs et les angoisses de ce cœur

obligé de s'arracher en une heure aux joies du monde, aux espérances de la jeunesse, et peut-être épouvanté à l'idée du prochain jugement de Dieu. Loin de là, il nous représente Henriette comme plus forte qu'Eléazar et que les martyrs ! Il rappelle cette gloire si tôt évanouie de Madame, ce monde si brillant où tout lui souriait, ce présent qui lui promettait un si éclatant avenir : la Providence ne les avait montrés à Madame que pour augmenter la gloire de l'aveu et du mépris qu'elle ferait de la vanité. Prédicateur plutôt que panégyriste, Mascaron ne perd jamais de vue la leçon que Dieu préparait à la princesse. Ce retour triomphal de Douvres, c'était « le point fatal » où l'on attendait Henriette pour lui faire avouer que le monde » avec toutes ses pompes et toutes ses joies n'est que vanité et » que mensonge ». La princesse n'avait pas été éprouvée par une de ces longues maladies où l'homme, détruit lentement, se survivant à lui-même, n'a que trop le loisir de se préparer à la mort, il fallait donc qu'elle fût frappée avec éclat, et qu'elle donnât à la terre l'exemple d'une sainte mort, puisqu'elle ne lui avait pas donné celui d'une vie toute chrétienne. Mascaron est toujours préoccupé de la leçon religieuse et morale qu'il doit tirer de son sujet. Quoi de plus instructif que ce récit des luttes soutenues par Madame contre la grâce, depuis son entrée dans le monde, alors qu'elle cède sans résistance à ce charme des plaisirs qui l'a surprise, jusqu'à sa mort, où elle confesse sa défaite, et se jette tout entière dans la sein de cette religion qui jusqu'alors ne l'avait qu'à demi possédée ? Il ne fallait pas moins qu'un coup aussi soudain et aussi terrible pour suppléer à cette « longue et éternelle question » que la douleur nous fait subir, et qui lui avait été épargnée, *incumbit diù nobis quæstionarius dolor.*

Loin de s'attendrir, Mascaron montre une grande sévérité pour Henriette, dont les vertus et la grâce étaient si capables de désarmer ses juges. Il craint de se laisser toucher, et se cache à lui-même les plus aimables qualités d'Henriette, pour ne se

souvenir que de quelques moments d'oubli dont il fait des crimes. Il parle d'Henriette plus sévèrement que Bossuet de la Princesse palatine. Il expose longuement les dangers que court une jeune princesse à son entrée dans le monde : un orateur plus habile ne préparerait pas autrement l'éloge d'une des héroïnes les plus osées de la Fronde, et tant de précautions, dans la bouche de Fléchier, eussent fait peu d'honneur à Henriette. Chez Mascaron, c'est seulement inexpérience de prédicateur, qui fait au lieu-commun une large place dans l'Oraison funèbre. Il ne faut pas voir autre chose dans ce développement du premier point sur les dangers que nous fait courir le monde entrevu pour la première fois, sur cet enchantement que produisent en nous les longs espoirs et les vastes pensées de la jeunesse, sur cet amour de la vérité réduit par nos passions à l'impuissance. Mascaron ne songe pas à dissimuler les fautes d'Henriette, mais à prévenir les nôtres : de là le récit de ce combat entre nos sens et notre raison, de « cet investissement de l'âme par les fan- » tômes de la vanité et les chimères du plaisir ». Mais tout n'est pas lieu-commun dans ce discours, et l'on y relèverait bien des duretés pour Henriette. Mascaron ne dit-il pas que la princesse « cherchait depuis longtemps à se persuader de la vérité » ? N'ajoute-t-il pas que la mort fut seule capable de la désabuser des vanités du monde? Convenait-il de dire qu'au lit de mort Henriette s'était « comptée elle-même au nombre des choses » qu'elle méprisait? » Mascaron ajoute en propres termes que la mort d'Henriette fut plus religieuse que sa vie. Il faut oublier la gloire de sa mort, pour ne songer qu'aux prières dont elle a besoin: « Elle ne laisse point sa mort pour exemple», cette mort est un « miracle », et les conséquences « qu'on en vou- » drait tirer pour le délai de la pénitence ne seraient jamais » justes ». La duchesse d'Orléans n'a dû son salut qu'à une action extraordinaire de la grâce, non à sa vie. Tout ce qu'il faut rappeler, c'est le projet qu'Henriette avait formé de mener une vie plus sainte si Dieu lui eût rendu la santé.

Faut-il le dire? Mascaron semble n'avoir vu dans la mort de Madame qu'un argument propre à nous convaincre de la nécessité de la pénitence. Du moins ne déplore-t-il pas un événement qui donne tant de poids à ses paroles : « Je vous combats, dit-il, à ses auditeurs encore enchantés » de l'amour du monde, avec plus d'avantage que je ne vou- » drais. »

Mascaron, préoccupé du salut des fidèles, perd aisément de vue les choses humaines. Il raisonne plus qu'il ne s'émeut, il ne s'élève pas au-dessus du sermon. D'ailleurs il n'est pas seulement insensible aux grandeurs et aux misères du monde, nous savons combien dans ses sermons il est dédaigneux de nos vertus elles-mêmes. Ce trait se retrouve dans ses oraisons funèbres, et par là encore Mascaron reste sermonnaire dans ses panégyriques des grands. Assurément ce dédain pour les vertus humaines ne lui est point particulier, il fait partie de ces idées nécessairement communes à tous les orateurs sacrés : il ne faut pas s'étonner de cette indifférence pour les vertus naturelles que la grâce ne consacre pas. Peut-être cependant Mascaron pousse-t-il bien loin cette défiance à l'égard de nos vertus. Il en reconnaît à la vérité tout le prix, mais il en nie l'efficacité pour notre salut, et il a recours à une comparaison ingénieuse : « Pour parler en chrétien, je considère le trésor de tant » de belles qualités qui sont attachées à l'amour de la vérité » comme des pièces rares et antiques d'un cabinet curieux ; la » matière en est précieuse, l'ouvrage en est exquis, mais » toutes ces médailles n'ont point de cours dans le monde. » Les vertus morales sont pour lui une matière informe que la nature présente à la grâce. Il ne veut point pour Henriette de louanges profanes, il ne consent pas à recevoir pour elle les éloges des philosophes païens, il se hâte « de passer l'éponge » sur tous ces traits d'Adam corrompu que Rome païenne » adore, mais que Rome chrétienne déteste. » Il serait difficile d'exprimer plus fortement l'impuissance de notre volonté

privée du secours de la grâce Les morts héroïques des païens lui montrent toujours le faible de la nature. Il n'est pas éloigné de regarder les vertus humaines comme autant de piéges que le démon tend à notre orgueil. Cette fierté, ce respect de soi-même, le dernier refuge d'une âme pour qui rien n'est resté debout, sont presque des crimes à ses yeux. C'est ainsi que Jansénius et Saint-Cyran déclaraient que « les prétendues » vertus des philosophes étaient des vices. » (1) L'homme en effet peut-il sans impiété s'élever lui-même au rang des dieux ? Peut-il donner à son cœur une fierté et une grandeur qui ne doivent appartenir qu'à Dieu ? Et n'est-ce pas là entre tous le crime inexpiable, ce crime des impies Salmonées pour lequel le ciel n'a pas de pardon ? Mascaron a beau s'oublier, et, dans un passage inspiré par Platon, assurer que les belles et généreuses inclinations de l'âme sont des restes de l'heureuse ressemblance qui rendait l'homme l'image de Dieu : il regarde la magnanimité, l'orgueil humain, comme un crime qui tend à « la destruction de l'Etre souverain. » Après avoir tracé le portrait du magnanime, c'est-à-dire après avoir réuni dans un même sujet les vertus humaines les plus rares, Mascaron se plaît à les humilier, à les anéantir devant les vertus religieuses, à la façon dont Pascal ou l'évêque d'Avranches s'attache à renverser les vérités de la religion naturelle, pour ne laisser debout que la religion révélée ; il nous rappelle l'entretien avec M. de Sacy. Ses idées sont les mêmes que celles de de Pascal, s'il n'a pas trouvé la langue de ce grand homme pour maudire « la superbe diabolique des Sages humains », et il s'adresse plus d'une fois avec une rare véhémence à ces hommes qui ne veulent devoir leurs vertus qu'à eux-mêmes : « Loin d'ici, s'écrie-t-il, vaine et extravagante magna- » nimité, ... loin d'ici, superbe morale, qui ordonnes à

(1) Sainte-Beuve : Port-Royal, II, p. 144.

» ton héros d'imiter le sacrilège des empereurs romains, » qui abattaient la tête de leurs idoles pour mettre la leur à sa » place ! »

Ces attaques contre les vertus humaines nous montrent quelle était la plénitude de la foi chez l'orateur et dans son auditoire. Ce n'est pas au XVIII^e^ siècle que les prédicateurs, trop heureux de faire aimer des fidèles les vertus morales, eussent tenu ce langage. Au XVII^e^, la religion n'a d'autres ennemis que les passions ; plus tard au contraire, il lui faudra combattre l'incrédulité, et elle ne tournera plus ses armes contre les vertus humaines.

On ne saurait donc s'étonner si Mascaron réserve tous ses éloges aux vertus chrétiennes de ceux qu'il célèbre, et s'il ne veut admirer en eux que les pensées inspirées par la foi. Il aime mieux louer le chrétien que vanter le grand personnage : son éloge d'Henriette n'est autre chose que l'histoire morale et surtout religieuse de cette princesse. Une seule chose l'intéresse dans ce sujet, c'est le retour à Dieu de cette âme égarée un instant par les illusions du monde. Mascaron nous a montré d'abord Henriette arrivant jeune, pleine d'espérance, à la cour, entourée déjà de tous les plaisirs, c'est-à-dire de tous les dangers. Elle s'éloigne insensiblement du ciel ; et bientôt l'on n'a plus à louer en elle que les plus aimables des vertus humaines. Elle reste chrétienne, mais elle l'est moins par l'assurance de sa foi que par les préférences de son cœur. Elle aime la parole de Dieu plutôt qu'elle ne l'écoute pour lui obéir. Elle sent le besoin de s'affermir dans la foi, elle cherche des raisons de croire : « elle établit à la cour des audiences réglées » de piété. » Ces « choses difficiles, qu'elle a voulu pénétrer » et où il fallait aller pas à pas », ne sont autres que les vérités religieuses. N'est-ce pas encore aux enseignements de la foi que Mascaron fait allusion lorsqu'il nous vante « cette docilité du » cœur » de la princesse ? « Une préoccupation contraire » avait pu faire des progrès dans son esprit : mais elle cédait

aussitôt qu'Henriette avait senti l'ascendant de la raison : « Elle était bien éloignée de donner le nom de victoire et de force à » une résistance obstinée qui ne mérite que le nom d'une » opiniâtreté puérile. » Après avoir vanté les qualités d'Henriette, il ajoute que ce n'était là qu'un apprentissage et un essai pour se soumettre aux vérités surnaturelles et chrétiennes, « *ut cedat gratiæ discipulus naturæ.* »

Ces premiers combats livrés, la grâce se rendit maîtresse du cœur d'Henriette. La princesse, désabusée des vanités du monde, devint digne d'obtenir du ciel une mort chrétienne. Elle sentit que le faste et les plaisirs pouvaient occuper un instant le cœur, mais non le remplir. Ce fut alors que Dieu décida de la rappeler à lui, et que la duchesse d'Orléans se prépara à une bonne mort en goûtant la sainte tristesse de la religion.

Désormais affermie dans la foi, Madame devait donner au ciel un gage éclatant de sa soumission et de sa reconnaissance. Et ce témoignage d'un retour suprême à Dieu, c'était, dans la pensée d'Henriette, la conversion de l'Angleterre. Mascaron le dit en termes exprès : Madame était trop magnanime pour ne pas songer aux grandes entreprises, et quelle entreprise était plus belle que la conquête religieuse de l'Angleterre ? Mascaron oppose aux glorieuses actions des héros celles des héroïnes : « Je remarque, messieurs, que pour elles ces actions du pre- » mier ordre sont des conquêtes de religion... L'empire doit sa » conversion à Hélène, la France à Clotilde, l'Espagne à » Ingonde... » C'est parmi ces héroïnes qu'il place Henriette, la jugeant, non sur l'événement, mais d'après ses efforts et ses desseins les plus chers. Ainsi, pendant que Louis XIV attaquait le protestantisme en France par les largesses dont Pélisson était l'intendant, Madame de son côté répandait les aumônes sur les pauvres, mais parmi ceux-ci « elle préférait les pauvres » convertis, par catholicité, et, entre ces derniers, elle traitait » les Anglais avec une faveur particulière ».

Ici Mascaron est bien différent de Bossuet. Sans se faire plus que lui l'interprète téméraire des secrets d'Etat, sans même faire allusion à ce traité que déguise, plus qu'elle ne l'exprime, la noble image employée par Bossuet, il nous dit nettement ce que voulait Madame, et, tout en s'abstenant de toucher aux choses du gouvernement, peut-être nous dit-il au juste le dernier mot de la politique de Louis XIV. Ce qui séparait alors l'Angleterre de la France, c'était la religion plus que tout le reste : c'était la religion anglaise qu'il fallait attaquer : « Ce généreux dessein d'une conquête religieuse de son » pays », voilà ce qui « eût fait tressaillir ce cœur, s'il eût été » encore capable de sentiment après sa mort..... La conversion » de cette île fameuse était le plus ardent de tous ses » souhaits... »

On le voit, Mascaron laisse de côté les choses du siècle, et ne perd jamais de vue celles de la religion. Il raisonne plutôt en chrétien qu'en moraliste : « Le chrétien, nous dit-il, » juge des choses par d'autres vues que l'homme et le citoyen. » Parle-t-il du courage militaire? Il ne le loue que s'il est employé à défendre la cité de Dieu. De la marine? Il n'en fait l'éloge qu'à cause de la foi établie dans le Nouveau-Monde. Ce qui ne touche pas à la religion ne l'émeut point. Aussi est-ce à l'heure de la mort qu'il nous montre le plus volontiers les grands. Il aime à nous faire entendre par leur bouche de sérieuses et utiles leçons : « Le beau spectacle pour Dieu de » voir ce cœur (celui de Séguier) brisé de douleur, humilié » dans la vue de ses péchés! » Dans l'oraison funèbre d'Anne d'Autriche, le troisième point est rempli par le récit de la mort toute chrétienne de la Reine-mère. Parlant de la vie de Turenne, après avoir célébré les vertus du héros, au moment de louer son attachement à la religion, il ajoute : « Il » me semble, messieurs, que je vous ai conduits dans cet » éloge par des endroits semblables aux différentes parties du » temple de Jérusalem. On rencontrait d'abord le parvis que la

» foule du peuple remplissait de tumulte ; on passait ensuite » par les lieux sacrés où les victimes étaient égorgées, et l'on » entrait enfin dans le sanctuaire que Dieu remplissait seul par » la présence de sa grandeur, et qui par une communication » de sainteté, rendait les autres lieux majestueux et véné- » rables. » Mascaron nous laisse ici une juste image de son éloquence. Ses discours, en effet, n'ont pas d'autre objet que la religion, tous viennent aboutir à ces récits édifiants qui en sont la péroraison nécessaire et qui sont en effet le sanctuaire du temple. En veut-on un exemple remarquable ? Que croit-on qu'il loue davantage en Turenne ? Est-ce l'homme de bien, le bon citoyen, le grand capitaine ? Non, c'est le protestant converti au catholicisme, s'employant de toutes ses forces à ramener d'autres âmes à sa foi nouvelle, trouvant au milieu d'un camp le loisir d'écrire de longues lettres à ses anciens coreligionnaires, et, non content de posséder la vérité, s'efforçant à son tour de l'annoncer aux autres. On ne lit pas sans surprise cet éloge de Turenne devenu « un autre Constantin, un évêque » du dehors » , car Mascaron parle de Turenne en ces termes au moins singuliers, et il ne tient pas à lui que nous ne regardions le grand tacticien comme un apôtre, comme un autre Machabée, qui, la guerre terminée, la France triomphante, fût monté sur la sainte montagne de Sion pour s'y purifier et achever le temple que Dieu voulait avoir dans son cœur. Faut-il en croire Mascaron et pouvons-nous nous représenter Turenne sous les traits d'un apôtre et d'un enthousiaste ?

Il n'en est rien. Le caractère que cette partie du discours nous fait le mieux connaître, c'est celui de Mascaron plutôt que celui de Turenne. Mascaron, par ce désir d'édification qui ne le quitte jamais, reste un sermonnaire : nous en trouvons encore la preuve dans la composition de ses oraisons funèbres.

Mascaron ne suit pas avec la régularité savante de Fléchier ou de Massillon le plan qu'il s'est tracé : cependant il est trop timide pour s'écarter de la division qu'il a choisie par l'un de

ces magnifiques développements où Bossuet se laisse entraîner par son génie. Bossuet ne craint pas de perdre de vue ses personnages, il se sent assez puissant pour s'élever, pour dominer son sujet, et entraîner avec lui ses auditeurs : aussi peut-on compter la sagesse et la hardiesse de la composition parmi les beautés les plus éminentes de ses oraisons funèbres. Mascaron ne trouve pas en lui-même la vigueur nécessaire pour se soutenir à une grande hauteur par son seul génie.

Ce n'est pas que des digressions ne trouvent place dans ses oraisons funèbres : mais ces hors-d'œuvre restent des lieux-communs et surtout des lieux-communs de morale. Par là encore ces oraisons funèbres confinent au sermon. Mascaron ne sent pas le besoin de réveiller la curiosité de son auditoire. S'il s'éloigne pour un moment de ses héros, c'est pour donner au développement un tour général, qu'il croit plus propre à procurer l'édification de ses auditeurs, non pour réveiller leur attention par quelques beautés nouvelles. Loin de redouter l'ennui que peuvent apporter avec elles de longues discussions morales, loin de les éviter avec art, il les recherche de préférence. Souvent, dans ses oraisons funèbres, se succèdent deux expressions de la même idée, la première générale, la seconde particulière. Mascaron veut-il faire honneur à Séguier ou à Turenne d'une vertu éminente? Il considérera cette vertu prise en elle-même, et montre ensuite que ces grands hommes l'ont possédée tout entière. Il félicite Henriette d'Angleterre de son amour pour la vérité, mais non sans avoir déploré longuement que cette sincérité, cette candeur soient si rares chez les grands. Il ne vantera la fermeté de Séguier qu'après un long éloge du courage civil, les talents militaires de Turenne qu'après avoir énuméré les nombreuses qualités dont la réunion forme un véritable homme de guerre.

Cette méthode fâcheuse donne souvent aux oraisons funèbres de Mascaron un tour plus abstrait qu'oratoire. Malheureusement il croit ces discussions aussi intéressantes pour l'au-

diteur qu'elles sont difficiles pour l'écrivain, il voit dans ces développements généraux le triomphe de l'art. A ses yeux en effet, l'art ne consiste pas seulement dans l'emploi judicieux des ressources que fournit le sujet, dans l'habileté à choisir les idées fécondes et à rejeter les idées stériles : il y voit encore autre chose. Il dirait volontiers que l'art oratoire sait rendre grandes les petites choses, et permet à l'orateur qui le possède de tout tirer du néant.

Ses propres expressions nous indiquent l'idée qu'il se fait de l'éloquence. Parle-t-il du travail que lui coûtaient ses discours ? Il s'agit toujours d'efforts, de laborieuses méditations, d'analyses du cœur humain, d'anatomies et de « dissections », dit-il lui-même. Encore ces derniers mots ne doivent-ils pas nous donner le change : ils indiquent une observation patiente des hommes, et Mascaron imagine plus qu'il n'observe. Il médite, en effet, il approfondit, mais non pas tant ses sujets que sa propre pensée. En veut-on des exemples ? Pour vanter la fécondité d'Anne d'Autriche, il invente un long parallèle entre la fécondité des créatures corporelles, et la stérilité des créatures spirituelles, il fait voir comment la justice de Dieu a réparti ses dons les plus précieux entre les créatures : « Comme » la stérilité est pour ainsi dire un certain contrepoids de » l'immortalité des esprits, la fécondité sert de consolation aux » êtres corporels dans la nécessité où ils sont de mourir. » Mascaron veut dire que la Reine-mère a bien mérité de la France en lui donnant Louis XIV, mais que par ses seules vertus elle était digne de l'affection de ses sujets : il se jette dans une incroyable digression sur l'ingratitude humaine, sur notre indifférence pour tout ce qui ne regarde pas notre intérêt. Les Beaux-arts délaissés parce qu'ils n'apportent pas la richesse, les amis méprisés parce qu'ils ne sont pas en état de nous servir, les dieux de l'antiquité, ou même le vrai Dieu, dédaignés quand nous n'avons pas de vœux à former, tout se presse confusément dans cette étrange amplification,

que couronne une allusion au soleil : d'après un ancien, cet astre par sa seule magnificence mériterait notre adoration, quand bien même il ne féconderait pas nos campagnes et « ne » voudrait pas concourir à toutes les productions sublunaires. » Ailleurs Mascaron s'étonne que ce qu'il y a de plus fort se laisse vaincre par ce qu'il y a de plus faible, alors que ce qui est faible ne cède qu'à la force. Les hommes sont faibles : ce ne sont que les armes et la force qui triomphent d'eux ; le ciel est puissant, il se laisse vaincre par les larmes. Mascaron ne parlera pas de la Fronde sans demander aux anciens quelques lieux-communs sur les guerres civiles, et nous entendons avec surprise les noms de Cassius, de Brutus, de Caton, au lieu de ceux des *Importants* ou des Frondeurs.

L'oraison funèbre d'Henriette, à laquelle on ne rend pas justice, et que Maury appelle la « misérable esquisse de » l'évêque oratorien », renferme encore un bon nombre de ces développements généraux : mais les fâcheuses banalités du discours précédent ont fait place à d'ingénieux et pénétrants aperçus : cette oraison funèbre, par la généralité des développements, est encore un sermon ; mais c'est un sermon éloquent, et plus d'un passage permit de deviner dans le panégyriste d'Henriette d'Angleterre celui du duc de Beaufort et de Turenne.

Toutefois la méthode de Mascaron n'avait pas changé. Il n'a pu se résoudre à louer la magnanimité d'Henriette sans faire d'abord le portrait du Magnanime. Ces caractères généraux, ces *portraits* étaient alors en faveur dans la chaire, dans le roman, et c'est peut-être ce goût qui nous a valu les *Caractères* de La Bruyère. La mode en dura longtemps : en 1746, Gibert, auteur d'un traité substantiel de l'Eloquence chrétienne, disait encore : « Grâce au ciel, la mode des portraits commence à » passer ! » Voici quelques vers de l'*Art de prêcher*, qui pourraient bien concerner Mascaron. Rappelons-nous que l'*Art de prêcher* est de 1683, et que l'oraison funèbre d'Henriette

est remplie de lieux-communs sur le cœur de la princesse : *cor docile, cor splendidum, cor confirmatum* :

> Combien depuis dix ans de grimauds dans la chaire
> De leurs fades portraits ont fatigué la terre,
> Parce qu'en peintre habile un grand prédicateur
> A, pour le corriger, fait le portrait du cœur.

Ce portrait du Magnanime semble d'ailleurs avoir été inspiré à Mascaron par Costar. Le Magnanime, dit Mascaron, a de lui-même une grande opinion, proportionnée à son mérite, sans s'estimer trop ou trop peu. Costar avait dit dans son *Apologie* (l. IV, ch. 3) : « Le Magnanime est extrême en grandeur et ne » voit rien au-dessus de lui, sa médiocrité consiste à s'éloigner » en pareil degré de celui qui présume trop de son mérite et » de celui qui n'en juge pas assez favorablement, et qui a » cette bassesse de cœur de se priser moins qu'il ne vaut. »

Jamais Mascaron n'a complétement échappé au lieu-commun. Il ne fait l'éloge du duc de Beaufort qu'après une longue discussion sur la gloire militaire : et le lieu-commun a si bien pris possession de son esprit qu'il emprunte le style de Lucain pour parler de la Fronde, où l'on ne voit, dit-il, que fleurs de lis opposées à fleurs de lis. C'est le *pares aquilas et pila minantia pilis* du poète. Il ne racontera les victoires du duc de Beaufort qu'après avoir rappelé les déclamations des poètes antiques contre la navigation, et traduit l'*æs triplex* d'Horace : bien plus, il prend la peine de réfuter gravement ces poétiques imprécations.

Il faut l'avouer, l'usage de ces lieux-communs et le succès qu'ils obtenaient trahit chez l'orateur et chez ses auditeurs beaucoup d'inexpérience. Ce n'est pas au XVIII^e^ siècle que l'on eût applaudi d'aussi bonne grâce ces développements languissants : mais en 1670, c'est à peine si Bossuet a commencé à se faire entendre dans l'Oraison funèbre. Le goût public s'y trompa, il prit pour de l'éloquence ces développements qui en offraient parfois, il faut l'avouer, une image assez belle.

La citation n'est pas moins chère à Mascaron que le lieu-commun. Il cite confusément Lucain, Stace, Sénèque, les poètes chrétiens du IVe siècle : il préfère, on le voit, les auteurs de la décadence. Il n'a pas le goût des beautés purement classiques, bien qu'il ait cité Horace et Cicéron. Saint Augustin et Tertullien tiennent une grande place dans l'admiration de Mascaron : cependant ce sont les poètes qu'il cite le plus souvent. Ces citations multipliées nous donnent la date de cette éloquence. Dans la même page de l'oraison funèbre d'Anne d'Autriche se trouvent trois citations profanes et une de l'Ecriture, toutes les quatre également déplacées. Mascaron nous parle des guerres civiles, de ces plaies sur lesquelles on ne doit pas porter la main :

Tangat vulnera sacra
Nulla manus.....

Il ne veut rien en dire, ajoute-t-il, de crainte qu'on ne se représente trop vivement les choses mêmes dont il n'aura pas parlé, de même qu'à la pompe funèbre de César, c'étaient Cassius et Brutus qui attiraient toute l'attention, bien que leurs images fussent absentes, « *præfulgebant Cassius et Brutus eo » quod eorum imagines non videbantur* ». (1) C'est trop peu : Anne d'Autriche reste intrépide au milieu de l'orage, aussi l'orateur dira-t-il de la reine ce que Lucain dit de Caton : nous avons déjà cité ce passage. Ce n'est pas tout: il faut encore que Mascaron emprunte à l'Ecriture une expression hardie pour louer la régente: *erit pax tua sicut flumen*. « Sa paix fut » semblable à celle d'un fleuve. La rame blesse le fleuve, » mais les eaux entourent et caressent la rame.... Les vertus » de cette grande reine n'empêchèrent pas qu'elle ne fût » sujette à la médisance et à la calomnie, mais elle coula

(1) Tacite, *Annales*, III, 76.

» toujours les mêmes grâces, elle répandit la même fécon-
» dité. »

Mascaron est, d'après Maury (ch. 71), celui des orateurs sacrés qui a le plus surchargé ses discours de citations profanes : « J'avoue, ajoute Maury, qu'elles sont parfois heureuses
» et brillantes : mais il en porte l'abus dans la péroraison de
» son éloge funèbre de Séguier jusqu'à lui appliquer trois vers
» latins dont le second n'a même pas la mesure du vers hexa-
» mètre. » Voici ces vers où Mascaron parle du choix que Séguier avait fait de Pontoise pour sa sépulture :

Sprevisti corpus patris sociare sepulcro,
Cum pia fraterni [speras] consortia somni,
Sanctorum que cupis cara requiescere terra.

Non-seulement il cite les anciens, il les traduit encore sans les nommer : « Français, s'écrie-t-il, nation belliqueuse,
» peuple guerrier, jusqu'où n'aurais-tu point porté tes con-
» quêtes sous le génie de cette reine, si les dissensions civiles
» n'avaient pas armé tes mains contre toi-même, pour te
» déchirer les entrailles, dans une guerre qui ne ne mérite
» jamais de triomphes ! » On reconnaît ici Lucain :

Bella geri placuit nullos habitura triumphos...
Totum sub Latias leges quum miseris orbem
In te verte manus...

(Phars, I, 12 et 22.)

Mascaron cite en même temps l'Ecriture et les auteurs païens sans soupçonner le scandale de ces rapprochements, il étale avec complaisance ces richesses empruntées, dont il disait sans doute, ainsi que des vertus humaines de ses héros : « Faisons
» donc du faste profane de cette magnanimité païenne ce que
» nos pères ont fait autrefois de l'appareil de l'idolâtrie. Bri-
» sons ce qui est profane pour être consacré, et consacrons
» ce qui est capable d'un bon usage. »

« On se moque aujourd'hui de tout ce fatras, on ne se » moquera jamais d'une chose, c'est quand on prêchera » l'Evangile tout pur » , nous dit Vigneul-Marville (t. II , p. 81.)

Une fois cependant Mascaron a dû à son érudition profane un beau mouvement d'éloquence souvent cité : parlant de l'enivrement où nous jette la gloire militaire, il s'écria : « C'est » alors que les impies Salmonées osent imiter le tonnerre de » Dieu, et répondre par les foudres de la terre aux foudres du » ciel. C'est alors que les sacriléges Antiochus n'adorent que » leur bras et que leur cœur, et que les insolents Pharaons, » enflés de leur puissance, s'écrient : c'est moi qui me suis » fait moi-même. » Laharpe, citant ce passage, a cette fois été juste pour Mascaron : « Fléchier, nous dit-il, a aussi fait voir » combien il est difficile d'accorder la modestie avec la gloire » militaire, mais ce fonds d'idées est traité bien plus supé- » rieurement dans Mascaron. Mais aussi , ajoute aussitôt » Laharpe, c'est l'endroit triomphant de son discours, c'est ce » qu'il a écrit de plus beau, et, si j'ose le dire, vous croiriez » presque entendre Bossuet. »

Mais ces mouvements sublimes sont rares chez Mascaron , il leur préfère les développements de morale. Il aime à se renfermer dans la peinture de ces choses de l'âme, qui sont à vrai dire le monde tout entier pour des chrétiens. Il aime mieux nous parler de la vie intérieure de ceux qu'il célèbre que de leurs grandes actions. Il est avant tout de son siècle, du siècle de Descartes, de La Rochefoucauld, par ce goût qui ne se dément jamais pour l'observation morale, il l'est aussi par son dédain des apparences et des dehors les plus imposants. N'estimant dans l'homme que la vertu et la piété, il ne s'arrête à aucun des avantages extérieurs qui ravissent l'admiration de la foule; il ne veut pas juger les hommes sur ces actions éclatantes où l'occasion et les circonstances ont une part si importante, il sait que nous nous laissons « arracher » ces actions,

qu'elles nous « échappent », que nous en sommes à peine les auteurs véritables.

Aussi Thomas a-t-il pu louer Mascaron d'avoir bien connu le cœur humain. Si l'on en excepte Séguier, dont le corps était sous les yeux de Mascaron, l'orateur a toujours parlé de personnages ensevelis ailleurs. Seuls leurs cœurs étaient déposés devant l'orateur : c'est là l'emblème de son éloquence. Ses oraisons funèbres sont des études morales, elles ont pour objet non-seulement les personnages illustres, mais l'homme lui-même : « Qui me donnerait, dit-il en parlant d'Henriette, le » loisir de vous faire ici cette importante leçon dans toute son » étendue et de devenir l'interprète fidèle des sentiments de ce » grand cœur! Qui me donnerait des mains assez délicates, » des yeux assez perçants pour en faire l'anatomie, vous en » découvrir tous les replis, vous faire entrer dans cet abîme?... » L'exagération même de ces expressions nous donne une idée juste de la méthode de l'orateur. Faire connaître le cœur humain, nous enseigner nos devoirs, tel est le double objet que Mascaron se propose. Il reste donc avant tout moraliste et prédicateur. Il n'est jamais plus abondant que dans le récit des luttes intérieures que ses personnages ont soutenues, l'un contre la mort, l'autre contre les séductions du monde, tous contre leurs passions. Ces combats dont l'âme est le théâtre, il les raconte en détail, et il juge avec raison que rien n'est plus propre à glorifier ses héros et à instruire ses auditeurs. Il nous dira l'agonie d'Anne d'Autriche avec autant d'exactitude que les campagnes de Turenne : « La crainte ne » fit aucune basse impression sur notre cœur, et lors- » qu'elle vit la tendresse de ses enfants, elle en fut tou- » chée comme mère, mais elle la rejeta comme chrétienne..... » Elle eut deux combats, deux prises différentes avec la » mort..., mais la mort se trouva vaincue par la générosité avec » laquelle cette grande reine la méprisa. » Que n'a-t-il pas dit des combats livrés par Henriette contre les illusions du siècle?

On sent qu'il est là dans son naturel et qu'il est éloquent sans effort.

Mascaron est en effet un moraliste pénétrant. Il loue agréablement Madame de ne s'être « jamais fait un mérite de l'ignorance que tant de grands comptent parmi leurs titres de » noblesse » : elle avait, dit-il, chassé de son esprit « cette présomption si familière aux grands qui leur persuade qu'ils ont » une souveraineté d'esprit et un ascendant de raison aussi » bien que de puissance. Ils mettent leurs opinions au même » rang que leurs personnes... Ils sont bien aises, quand on a » l'honneur de disputer avec eux, qu'on se souvienne qu'ils » commandent à des légions ».

Cela est juste : voici qui est encore finement observé : les grands qui n'ont pas cette injustice échappent difficilement à une autre. Ils apportent une certaine inquiétude, une certaine précipitation dans la recherche de la vérité, et ne sont jamais satisfaits s'il faut aller lentement : « Ils se défient de la » force de la vérité parce qu'on ne peut pas la renfermer tout » entière dans une petite répartie. »

Il n'est pas non plus d'un moraliste vulgaire d'avoir remarqué que l'homme « s'intéresse moins pour ses opinions que » pour ses plaisirs », et ce n'est pas la seule fois que nous entendons Mascaron parler dans ses oraisons funèbres le langage de La Rochefoucauld. Il nous dira par exemple en parlant de Turenne : « L'amour-propre, qui est tout borné en » lui-même, n'eut jamais de part dans les desseins de M. de » Turenne. »

Mascaron a été parfois un orateur digne de ce nom : plus souvent il est habile écrivain, et il l'est surtout par la connaissance du cœur. Parlant de la fermeté d'Henriette à l'agonie : « Il me semble, dit-il avec pénétration, qu'il est bien plus » aisé de conserver la fermeté de son âme contre sa propre » douleur que contre la compassion qu'en ont les autres. Soit » que la réflexion de la douleur, soit que l'abattement que

» nous voyons dans les autres *nous donne une permission* » *secrète* de nous relâcher en quelque sorte de cette constance » sévère qui tenait notre cœur en devoir, il est certain que la » douleur des spectateurs touche, attendrit et abat davantage » que le triste spectacle dont on est l'acteur et le sujet. Cette » illustre mourante se voit *attaquée par la douleur de ceux* » *qui pleurent sa mort plus vivement que par la douleur* » *même qui la fait mourir.* » Un peu plus loin il ajoute finement que les longs discours des « mourants, auxquels on donne » le nom de fermeté, ne sont la plupart du temps que l'effet » d'une timidité déguisée. L'âme cherche à s'amuser par tous » ces raisonnements spécieux pour ne pas voir l'ennemi qu'elle » va combattre... »

Même dans le récit éloquent d'une mort héroïque, Mascaron n'a pu renoncer à ses habitudes de moraliste. Il nous raconte comme un témoin fidèle, non pas seulement la mort du duc de Beaufort, mais encore les dernières pensées du héros marchant à l'ennemi. Les chrétiens sont repoussés : Beaufort va-t-il se retirer avec eux ? « Il semble que la prudence et les lois de » la guerre l'ordonnent, mais l'esprit de force qui anime ceux » qui combattent pour le Seigneur a ses belles et justes irré- » gularités. Il y a une espèce d'enthousiasme sacré et d'inspi- » ration divine qui pousse leurs cœurs au-delà des bornes dont » la prudence humaine est esclave... Les excès, les transports, » les saints emportements sont la justesse de cette valeur, et » ces excès, ces transports et ces emportements sont si beaux » que la médiocrité des plus belles vertus ne les vaut pas. »

Mascaron aime à chercher la raison des choses, à les expliquer par une analyse patiente et ingénieuse. Il ne louera pas la modestie de Séguier sans nous montrer les efforts perfides du flatteur pour corrompre notre âme : « Il prétend que le son des » louanges enchante l'âme, l'endorme, l'amuse ; et, pendant » qu'emportée hors d'elle-même par ces louanges, elle ne songe » qu'à se regarder avec amour-propre dans le beau portrait que

» les flatteurs lui font d'elle-même, ce qu'elle serrait lui échappe » des mains. » Plus loin il montre qu'il est plus méritoire encore de résister à l'intérêt qu'à la flatterie, parce que le sacrifice est plus complet, au lieu que les louanges font encore plaisir même quand nous les repoussons : « Quiconque refuse » d'être loué par les autres se loue lui-même, il recueille une » moisson de gloire plus noble et plus sûre que celle qu'il dé» daigne. »

Jamais Mascaron ne renonça à ces peintures délicates de l'âme, qui n'avaient d'autre défaut que d'être trop fines peut-être pour l'Oraison funèbre. Mascaron se fait une idée inexacte de la méthode oratoire, il croit à tort que le détail des mouvements secrets de l'âme suffit à intéresser un auditoire : ajoutons qu'il ne sait pas prendre un parti. Il ne cherche ni la grandeur de Bossuet, ni l'élégance ingénieuse de Fléchier : il n'a pas, comme ces deux célèbres orateurs, la connaissance parfaite de ce qu'il peut entreprendre et de ce qu'il veut, il n'a pas fait choix d'une méthode déterminée et il se laisse aller à l'inspiration de son génie. On trouve donc chez lui tantôt les peintures détaillées du moraliste, tantôt les grands tableaux de l'Oraison funèbre, mais parfois ceux-ci manquent de grandeur, celles-là de cette finesse et de cette perfection que sait leur donner l'évêque de Nîmes. (1)

Il faut convenir en outre que si Mascaron parle souvent en moraliste pénétrant, parfois aussi il ne fait guère honneur à l'intelligence de son auditoire. Il veut tout dire : c'était oublier qu'il parlait aux lecteurs de La Rochefoucauld. Il ne se pique pas d'esprit : aussi ne le suivons-nous pas toujours avec un égal

(1) Thomas a parfaitement fait ressortir le mauvais effet de cette indécision. « La manière de Mascaron tient à celle des deux hommes célèbres » qui en le suivant l'ont effacé. Il semble qu'il s'essaie à la vigueur de » Bossuet, et aux heureux détails de Fléchier ; mais, ni assez poli ni assez » grand, il est également loin de la sublimité de l'un et de l'élégance de » l'autre ».

intérêt dans ses discussions morales. Etait-il bien à propos de nous apprendre que l'homme seul est sujet à une loi, parce que Dieu est trop grand et l'animal trop stupide pour être soumis à une obligation ? Ne savons-nous pas que le désir et la crainte sont de puissants mobiles de nos actions, sans que Mascaron nous l'apprenne en nous racontant longuement l'histoire des jeunes Juifs dans la fournaise ?

Mascaron, nous l'avons dit, n'a pas de méthode bien arrêtée et invariablement suivie : ce n'est pas faute de bien connaître toutes les ressources de la Rhétorique. Mascaron est à la fois un orateur plein d'une vigueur naïve, et un bel esprit. Il n'a pas impunément professé la Rhétorique, et il la prend parfois pour l'éloquence. Il s'imagine que les grands mouvements, les figures les plus osées, les images les plus éclatantes peuvent tenir lieu des belles pensées. De l'oraison funèbre d'Henriette à celle de Turenne, Mascaron a peut-être moins gagné en talent qu'il n'a changé de méthode. Pendant cet intervalle, il s'éloigne de plus en plus de la Rhétorique et il se rapproche de l'art véritable. Après avoir fait dans l'oraison funèbre d'Anne d'Autriche l'emploi le plus fâcheux des figures oratoires, dès 1670, il laisse de côté ces douteuses beautés, et montre un talent déjà sûr de lui : mais la distance est infinie entre ces deux discours. Dans le premier l'orateur multiplie les mouvements et les figures. Pour déplorer la mort d'Anne d'Autriche, Mascaron fait tour à tour apparaître l'Eglise, qui « lui dira par la bouche de ses ministres » que la mort vient de lui faire perdre une reine qui a défendu » sa grandeur et humilié ses ennemis ; » la maison royale, qui, par un triste appareil de ceux qui la composent ou qui la suivent, lui fera connaître son affliction. Les pauvres viennent à leur tour : c'est trop peu encore, et par une audace dont Mascaron s'applaudit sans doute, il fait parler le Val-de-Grâce lui-même !

Mascaron s'est assurément corrigé de ces défauts grossiers ; il a toujours cru cependant à la puissance de la Rhétorique. Il

prend pour du mouvement et de la vie ce qui n'est qu'un emploi inconsidéré des artifices oratoires. Les apostrophes, les prosopopées, les audaces calculées de style se pressent en vain dans ses discours : nous sommes choqués de la gaucherie de l'orateur et de la naïveté de son art. On ne peut l'entendre sans sourire annoncer le récit de la Fronde, en 1672 : « Je » veux messieurs, vous convier de tourner les yeux d'un autre » côté pour voir un théâtre bien plus fameux d'une action » encore plus éclatante..... Epargnez-moi la peine de » vous dire les noms, le temps, le lieu et les acteurs..... Ne » regardons point la chose comme arrivée, persuadez-vous que » c'est une idée de générosité que je vais vous tracer, ne » descendez que de loin et en passant sur les applications » odieuses, permettez-moi de n'en parler qu'en énigme, et ne » vous efforcez point d'en trouver le mot. »

Quelquefois Mascaron fait un usage plus heureux des procédés oratoires, parce que le mouvement général du discours l'entraîne, et que ces figures ne sont plus alors de simples artifices de style destinés à réveiller notre attention. Un orateur plus habile met-il en œuvre les ressources de la Rhétorique, nous songeons d'abord à nous défendre d'une émotion qu'il veut nous inspirer sans l'éprouver lui-même : nous sentons au contraire que Mascaron est moins savant, mais plus naturel ; aussi peut-il oser davantage : « Pleurez, familles de religieux, » nous dit-il en parlant de Séguier, pleurez, les unes votre » fondateur, les autres votre protecteur. Il me semble ici, » messieurs, que je suis obéi, et que j'entends de tous les » côtés du royaume les tristes accents des services qui lui ont » été faits en tant d'églises. » Il dit ailleurs de Séguier : « Son » corps fait encore dans son tombeau le même office que son » esprit faisait dans son corps ; ses ossements dans le sépulcre » qu'il a choisi, disent encore à Dieu : « Seigneur, qui est » semblable à vous ? »

Nous avons trouvé dans une *Rhétorique* composée par un

oratorien assez connu, le P. Lami, élève de Mascaron, la lettre suivante, doublement intéressante, et par le tour ingénieux du style, et par les idées que Mascaron y exprime sur son art. Il se représente lui-même comme un orateur tout d'instinct, ne devant rien qu'au talent naturel et à une certaine expérience : rien n'est plus vrai. Chose singulière : Mascaron a enseigné la Rhétorique et il est resté un orateur primitif.

Cette lettre fut écrite en 1670, et l'éditeur qui réimprime en 1700 la Rhétorique du P. Lami, s'empresse d'y ajouter la lettre de Mascaron, car « les matières les plus sèches fleurissent, » dit-il, sous la plume de ce grand orateur, et cette lettre peut » s'ajouter aux autres exemples d'éloquence donnés dans cet » ouvrage ». Voici ce document inédit :

« *Le R. P. Mascaron au R. P. Lamy.*

« Il y a trop longtemps que je connais le caractère de votre » esprit et de votre cœur, mon Révérend Père, pour pouvoir » douter de la beauté de l'un et de la bonté de l'autre. J'ai » toujours cru que vous feriez un progrès si considérable dans » toutes les sciences auxquelles vous vous appliqueriez que vous » vous trouveriez à la fin en état de vous mettre à la tête de » ceux que vous auriez suivis quelque temps. Ce temps est venu » aussi vite que je le souhaitais, et, par ce que le P. Male- » branche m'a fait voir de votre part, je suis tout convaincu » que vous êtes arrivé où les autres ne se trouvent d'ordinaire » qu'à la fin de leur vie. Vous m'avez fait connaître la théorie » d'un art dont je ne savais que la pratique, et, ce que je ne » croyais que de la juridiction de mes oreilles, vous l'avez » porté jusqu'au tribunal de ma raison. Vous êtes à l'égard des » éloquents de pratique ce que sont ceux qui, étant éveillés, » voient marcher des hommes endormis. Ils leur voient faire » avec une raison distincte ce que les autres ne font que par » le seul mouvement des esprits qui les font mouvoir. Nous » n'allons que par les sentiers où l'instinct d'une éloquence

» naturelle nous fait marcher. Vous allez, mon Père, jusqu'à » la source de cet instinct. Nous jouissons de la nature telle » qu'elle est : vous auriez été capable de la faire si elle n'était » pas. Enfin votre connaissance est celle du matin et nous » n'avons en partage que celle du soir. Tout de bon, on ne » peut pas démêler avec plus de pénétration et de netteté les » causes physiques de l'art de bien dire ; *et si* je crois n'en » avoir lu que la moindre partie qui est l'élocution, et je pense » que vous allez bien plus loin dans le traité des figures du » style, qui, ne s'arrêtant pas à chatouiller l'âme, la remuent » jusqu'au fond. Votre style est bien net, très-poli et très- » exact : il me semble que, pour le style dogmatique, on ne » saurait en choisir un qui soit plus propre. Vos comparaisons » sont belles et justes, je ne les voudrais pas tout-à-fait si » longues que sont celles du parterre et autres. Tout ce que » j'aurais pu remarquer sur cet écrit que j'ai renvoyé au Père » Malebranche est si peu de chose que je le regarde comme de » petites taches qu'une petite application de votre esprit dissi- » pera avec autant de facilité que le soleil dissipe celles qui le » couvrent en tant de petits endroits. Cependant ne vous aban- » donnez pas tellement à la spéculation que vous en ruiniez » votre santé. La philosophie doit être la méditation de la » mort, mais il ne faut pas qu'elle en devienne l'instrument. » Faites-moi la grâce de m'aimer toujours et d'être persuadé » que je suis très-véritablement, mon Révérend Père, votre » très-humble et très-obéissant serviteur.

» Mascaron ».

L'évêque d'Agen se retrouve tout entier dans cette lettre, avec le tour et la politesse que nous avons admirés en lui. Mascaron se juge fort bien lui-même lorsqu'il avoue qu'il suit l'instinct d'une éloquence naturelle, et que la pratique seule lui a enseigné les secrets de son art. Cette élocution qui « chatouille l'âme », qu'est-ce autre chose que le charme du

style et le mérite de l'écrivain? Mascaron n'en fait pas assez de cas ; il lui préfère assurément ces figures « qui remuent l'âme » jusqu'au fond ». C'est bien là le caractère de cette éloquence qui consiste beaucoup moins dans l'art de dire élégamment les choses et de choisir avec délicatesse les idées, que dans l'emploi parfois heureux, souvent téméraire, des ressources de l'art. Mascaron connaît à fond cette partie tout extérieure et pour ainsi dire toute matérielle de la Rhétorique: mais il en use avec peu de discernement : et cette rhétorique supérieure dont les règles ne sont exprimées nulle part, mais que chaque écrivain doit tirer pour son propre usage de l'étude approfondie des grands modèles, il l'ignore, ou pour mieux dire, il l'oublie trop souvent. Il faut retenir cette lettre au P. Lami comme un aveu sincère, plus vrai peut-être que ne le pensait l'auteur, de ce qui manquait à son talent.

En un mot, Mascaron ne se fait pas une idée juste de l'art oratoire. La Rhétorique, si utile, si sage conseillère lorsqu'on se contente de lui demander quelques préceptes pleins de sens et de goût, quelques utiles leçons touchant le style et la composition, lui paraît être la dépositaire de secrets merveilleux, de richesses inconnues au commun des hommes, et il montre pour ces trésors suspects une admiration naïve. Rappelons, pour l'excuser, que cette erreur lui est commune avec les orateurs les plus délicats et les plus distingués du temps. Fléchier, et parfois même Masssillon, plus élégants que lui, n'ont guère moins sacrifié à la fausse rhétorique : seul entre tous ces orateurs diserts et fleuris, Bossuet a montré le goût d'un maître sans égal.

Dans son panégyrique de Séguier, Mascaron nous trace le portrait de deux orateurs. L'un est le chancelier lui-même, l'autre l'homme ordinaire ; le premier parle en orateur qui a le droit d'imposer la vérité : le second, qui ne tient pas de son prince une autorité souveraine, doit la faire accepter de ses auditeurs, il doit soutenir par son propre talent cette « espèce

» de tyrannie » que la vérité exerce sur les hommes en les persuadant. Sans doute Mascaron proteste de son admiration pour l'éloquence d'un chancelier, qui, « fière, majestueuse, » assurée qu'elle est de ses droits et de sa dignité, néglige » tous les petits arrangements, enlève ce que l'autre ne fait » que demander, et par la force des choses, sans agitations et » sans mouvements, fléchit les obstinés, persuade ceux qui » sont incertains, désarme les rebelles, inspire le respect » ; mais ce n'est pas là son éloquence. A ses yeux, le véritable orateur est celui qui combat, qui veut réduire les esprits à l'obéissance, ramener les cœurs à l'amour de Dieu. L'éloquence est pour lui une action, l'orateur a ses armes, les figures, les mouvements, et c'est après des attaques répétées qu'il peut espérer d'emporter les cœurs dont il fait le siége « en » forme ». On peut dire, ajoute-t-il, que ses figures et ses mouvements sont comme de « petites armées rangées en ba- » taille ». C'est bien représenter une éloquence comme celle de Bourdaloue, qui rappelle l'infaillible prévoyance de Turenne, et Mascaron nous dit ici moins ce qu'il a fait que ce qu'il aurait voulu faire. Il combat en effet lui-même beaucoup plus en *partisan* qu'en chef d'armée. Même dans l'Oraison funèbre, son éloquence est toute militante. C'est encore à lui que nous emprunterons l'expression la plus juste qui puisse nous donner l'idée de son talent : « Loin de moi, s'écrie-t-il, le lâche arti- » fice de ces orateurs qui, au lieu de faire voir ceux qu'ils » louent comme pénitents, s'efforcent de les faire impeccables ! » Ils ne voient pas que rien ne s'accorde plus mal qu'un *sermon* » pour un innocent et qu'une messe pour un coupable. » Le mot est bien choisi. Mascaron n'a pas connu le grand art de Bossuet : il suffit à sa gloire d'avoir été l'un des premiers dans un genre plus modeste, aussi voisin du Sermon que de l'Oraison funèbre, partant des détails les plus familiers de l'un pour s'élever ensuite (sans toutefois s'y maintenir) aux hauteurs les plus sublimes de l'autre.

CHAPITRE TROISIÈME

LES DÉFAUTS ET L'ÉLOQUENCE DE MASCARON

DANS L'ORAISON FUNÈBRE.

§ I°. — Les défauts de Mascaron sont ceux d'un écrivain suranné. — Il n'a pas fait disparaître ceux qui nous ont frappés dans le style des sermons : nous retrouvons dans ses oraisons funèbres la familiarité déplacée et la négligence du style, les comparaisons à effet, et ces artifices à la fois subtils et grossiers que l'on peut reprocher à l'auteur des sermons.

§ II°. — Beautés des oraisons funèbres. — Celle d'Anne d'Autriche est fort médiocre. — Des principales qualités montrées par Mascaron dans ses autres éloges. — Gravité religieuse de son éloquence. — Mouvement vraiment oratoire du style — Mascaron a connu le secret des grandes et majestueuses beautés de l'éloquence religieuse : oraison funèbre du duc de Beaufort. — Elégance du style, tours ingénieux, noblesse soutenue de ses dernières oraisons funèbres. — Le panégyrique de Turenne. — Mascaron est bien inspiré par l'amour de la patrie. — Mascaron et Fléchier. — Des critiques qui les ont comparés. — Conclusion.

§ I. — Défauts de Mascaron.

Nous avons cherché à faire voir, parmi les défauts de Mascaron, auteur d'oraisons funèbres, ceux qui tiennent à sa méthode. Il en est d'autres que nous avons déjà signalés dans les

sermons, et qui se marquent plutôt dans le style de l'orateur. Non-seulement Mascaron reste sermonnaire dans l'Oraison funèbre : mais encore il s'y montre un écrivain suranné par le tour du style. Son éloquence dut sembler vieillie à ses contemporains. Thomas s'y est trompé ; aussi a-t-il dit que Mascaron avait annoncé Bossuet comme Rotrou Corneille. Erreur doublement singulière, puisque Mascaron est plus jeune que Bossuet, et que Corneille est l'aîné de Rotrou. Fléchier lui-même naquit deux ans avant Mascaron. Mais Thomas fait allusion bien moins à l'âge des deux orateurs qu'à celui de leur éloquence. Dussault, qui fait la leçon à Thomas, ajoute avec son bon sens ordinaire que les méprises des hommes d'esprit tiennent toujours à quelque illusion plausible : « Ce qui a pu disposer à considérer Mas» caron comme plus ancien, c'est qu'il est moins pur. Il » semble appartenir davantage aux temps qui précèdent l'en» tière restauration de la littérature et du goût ; ses ouvrages » ont conservé beaucoup plus de traces de la rouille qui avant » cette époque infectait et ternissait les productions du génie ; » l'éclat de son talent ne perce que par des intervalles plus ou » moins rares cette enveloppe grossière qui, dans les composi» tions de ses rivaux, a presque entièrement fait place à la poli» tesse d'un nouveau siècle ; les ornements de son style, les » parures de son éloquence sont d'un choix, ont un caractère » qui non-seulement le rabaisse au-dessous d'eux, mais paraît » le reculer assez loin du moment où ils écrivaient ; c'est une » sorte de costume suranné qui le vieillit. »

Par le tour général de son style, Mascaron fait songer à Corneille (1) dont il a la subtilité raisonneuse et la vigueur naïve, mais le plus souvent il rappelle Balzac, de même qu'il y a dans Fléchier quelque chose de Voiture. Voiture eût écrit

---

(1) Ce trait a frappé Thomas : « On trouve, dit-il, dans Mascaron de ces » raisonnements vagues et subtils qui se rencontrent si souvent dans Cor» neille. »

les *Grands Jours d'Auvergne*, et bien souvent, en lisant les oraisons funèbres de Fléchier, on sent que l'auteur a plus d'esprit qu'il n'en peut montrer : ainsi Mascaron se rapproche de Balzac par une grandeur véritable. Tous les deux ont plus d'élévation que de vivacité, on trouve chez l'un et l'autre les mêmes pensées cherchées, les mêmes comparaisons ambitieuses, les mêmes habiletés d'un art encore incertain. L'un et l'autre ils s'efforcent de tirer quelque chose de rien, et ils prêtent à l'éloquence le pouvoir imaginaire de donner du prix aux objets les plus communs. Mais ce style de Balzac, qui a eu sa nouveauté et la force (sinon la grâce) de la jeunesse, semble venir bien tard, alors que depuis trente ans la langue s'est transformée. Il est étrange qu'après Descartes et Pascal, La Rochefoucauld et Bossuet, un orateur vienne encore apporter dans la chaire des divisions forcées, des pensées subtiles, des comparaisons bizarres : la langue du temps de Louis XIII est singulièrement surannée en 1666 et en 1670.

Une des causes de l'archaïsme de Mascaron est peut-être la réputation de son père. On conçoit que l'évêque d'Agen ait pris plaisir à parler ce langage un peu vieilli ; mais plein de vigueur et de noblesse, qui avait assuré à son père un rang honorable parmi les beaux esprits du temps de Boisrobert, de Mairet, de Costar. Mascaron n'eut qu'à se souvenir des œuvres paternelles pour trouver le modèle d'un style ferme et précis, dont Antoine de Mascaron semble avoir parfois dérobé le secret à son héros Sénèque. Voici même un passage dont Mascaron, dans son oraison funèbre de Madame, semble s'être inspiré :

La mort est « une action qui doit rendre raison de toute notre » vie, des accidents de laquelle comme il n'y en a point de plus » certain que la mort, aussi n'y en a-t-il aucun qui doive ren- » contrer en nous plus de constance et de fermeté. Tel se dis- » pose à souffrir généreusement la disette qui n'aura jamais » faute de biens... ; l'étude de la sagesse aura fortifié votre âme » contre la perte de vos enfants et de ce que vous avez de plus

» cher, et Dieu ne voudra pas exercer votre constance de la » façon ni vous permettre de leur survivre. C'est seulement » des préceptes et des dispositions à bien mourir que l'usage » nous est infaillible et la pratique assurée. Il faut nous pré- » parer contre cet ennemi puisque sa rencontre est inévitable, » et travailler après une vertu de laquelle nous sommes aussi » certains de faire une fois l'essai, que de ne le pouvoir pas » refaire. » *(Vie et mort de Sénèque.)* « Il faut, nous dit le » panégyriste d'Henriette, une longue méditation et plusieurs » essais pour une action qu'on est aussi assuré de faire une » fois que de ne la pouvoir réparer par de seconds efforts, si » on a le malheur de la faire mal. »

Mascaron trouvait ainsi un modèle dans les écrits paternels, et si une chose peut nous étonner, ce n'est pas qu'il les ait imités, c'est plutôt qu'il en ait profité si rarement. Quoiqu'il ait emprunté quelques idées (1) aux œuvres de son père, ce sont là bien moins des imitations que des réminiscences.

L'archaïsme de Mascaron se montre d'abord dans son langage. Il doute si Anne d'Autriche a, dans la suite, mérité plus de gloire, de respect et « d'*avantage* », que dans le temps qui a précédé sa fécondité. Comme dans l'un de ses sermons, il nous montre le soleil, « *concourant à toutes les productions sublunaires.* » Il n'est pas de bouche que n'ouvrît Anne d'Autriche pour rendre le ciel « *exorable* » à ses vœux. Les lumières de Séguier étaient « *tirées sur* celles de Dieu, « et » *approchantes* de celles des Intelligences divines. » Mascaron se demande si la victoire de Rocroy fut la suite du « *branle* » que le Roi mort avait commencé d'imprimer à la monarchie.

---

(1) Par exemple l'exorde du sermon sur la Passion, ou bien encore cette comparaison, plus originale qu'heureuse, des différentes durées de l'existence avec des rayons d'inégale longueur, qui viennent tous se confondre dans un même centre (oraison funèbre de Séguier), etc.

« Tenons le milieu, dit-il, et disons que le Roi lui avait « *con-* » *signé sa fortune.* » Ce sont là les « *communications* réci- » proques » du père et du fils. « En *ce* rencontre », dit Mas- » caron parlant des guerres civiles, on connaissait la présence » d'Anne d'Autriche *aux* dévotions publiques, *à* soulager les » pauvres. » Conclure la paix, c'est dans son langage « faire » descendre du ciel cette *olive agréable.* » Prenant les mots dans leur sens primitif, il parlera d'une « douleur *piquante* », de ces « *faux gladiateurs* » qui cherchent la mort dans les duels ; il nous dira que la régente a fait « le généreux *essai* » » de la mort, et qu'on peut juger par là quel en sera le *chef-* » *d'œuvre.* »

C'est surtout dans l'oraison funèbre d'Anne d'Autriche que Mascaron parle ce langage. Quatre ans plus tard, ces archaïsmes auront presque entièrement disparu de son style : ce sont alors les latinismes qui nous frapperont. Ainsi l'orateur nous dira quelles étaient les « *habitudes* naturelles » de l'esprit d'Henriette, quel progrès avait pu faire dans son âme une « *préoc-* » *cupation* » contraire à la vérité. En 1670, il parlera encore de la « *milice séculaire* et païenne » opposée aux armées chrétiennes. Séguier est à ses yeux « l'oracle de toutes les » *belles disciplines.* » La construction des phrases reste chez lui archaïque plus longtemps que l'expression même. Il dira, par exemple, que la maison de France dresse « *la plus nette et la* » *plus assurée* généalogie du monde » ; qu'Henriette mou- rante « *de la crainte n'en* prend que le respect et l'humilité. » Les juges, selon lui, ne doivent le plus éclatant de leurs titres (ce nom de dieux que l'Ecriture leur donne) qu'à « la plus » basse de leurs qualités, *qui est celle de* cendre et de pous- sière. »

L'archaïsme de Mascaron se marque encore mieux dans le tour général du style et surtout dans une certaine familiarité, qui rappelle le ton des sermons. Mascaron, par exemple, ne craint pas de s'adresser personnellement à ses auditeurs :

« Remontez à notre histoire, mais remontez lentement, prenez » haleine ; il vous faudra faire bien des pauses », (avant de trouver une fécondité aussi glorieuse que celle d'Anne d'Autriche). Il insiste familièrement sur les détails d'une idée. Veut-il montrer que les plus braves soldats pâliraient en présence d'une mort prochaine et inévitable, nous l'avons entendu nous dire : « Quel serait votre sentiment, si on vous faisait de sem- » blables propositions ? Car enfin, après cette nouvelle, il ne » serait pas question d'une bravoure, d'un sang échauffé et » d'une bile allumée. » Il dira fort bien qu'il ne veut pas « faire le prophète » après l'événement des choses. Nous avons rapporté une expression plus familière encore : le cœur d'Henriette, lui « reproche de le laisser trop longtemps entre les » mains des profanes (les philosophes païens), et de ne pas *passer* » assez vite l'*éponge* sur tous ces traits d'Adam corrompu. » Cette familiarité ne se montre nulle part aussi bien que dans le récit des victoires navales du duc de Beaufort. Ce récit est plus simple encore que ne le sera celui des campagnes de Turenne : il n'a rien de commun avec les poétiques expressions de Bossuet racontant le châtiment infligé aux Algériens. Maury exagère lorsqu'il vante la « peinture sublime » tracée par Mascaron, mais il est certain qu'une énergique simplicité donne beaucoup de prix à cette partie de l'éloge du duc de Beaufort. Né à Marseille, Mascaron n'aura pour être éloquent qu'à se souvenir : « Vous l'avez ouï dire, Messieurs, vous l'avez appris » par des relations... Hélas ! je l'ai vu de mes propres yeux. » Quand je me souviens qu'il n'arrivait point de vaisseau » dans nos ports qui ne nous apprît la perte de vingt autres... ; » quand je rappelle dans ma mémoire l'insolente hardiesse » avec laquelle ils faisaient des descentes presque à la portée » de notre canon ; que les *promenades mêmes* sur mer » n'étaient pas sûres... ; quand je rappelle dans ma mémoire » toutes les railleries sacrilèges et piquantes que faisaient ces » insolents d'un Dieu et d'un Roi, qui défendaient si mal,

» l'un ses adorateurs, et l'autre ses sujets (on reconnaît ici, » dit Maury, l'accent de Bossuet), mon imagination me rend » ces temps malheureux si présents que je ne puis m'empê- » cher de m'écrier : « Jusqu'à quand, grand Dieu, les ennemis » de votre nom insulteront-ils à votre gloire ? »

S'animant au récit des justes vengeances que les chrétiens tirèrent des infidèles, il prend un style encore plus simple. Chose bien rare dans l'Oraison funèbre, il laisse de côté les termes généraux, il ne s'astreint pas à parler toujours le langage relevé que l'usage commençait à imposer aux panégyristes des grands. Nous ne retrouvons pas ici le style soutenu de Fléchier. Quand nous voyons le duc de Beaufort « *canonner* » les Algériens, les suivre jusque sous les forts de la Goulette, » brûler l'*amiral* d'Alger monté de six cents hommes *et sa con-* » *serve* », nous sommes bien loin de « ces foudres de bronze » que l'enfer a inventés pour la destruction des hommes ». Mascaron parle de vaisseaux, de « frégates, de *brûlots* ». Le duc de Beaufort est attaqué par les pirates algériens, aussitôt « il se » met en défense, il attend leurs desseins. *On le tâte, on le mar-* » *chande* de tous côtés, il paraît partout également intrépide ».

Mascaron pousse la familiarité jusqu'au mauvais goût, jusqu'à la bizarrerie. Pour louer le désintéressement de Séguier, il suppose que les héritiers du chancelier sont devenus avares, et que leur désappointement éclate à la vue du médiocre héritage dont ils vont profiter : c'est là le plus bel éloge des vertus du chancelier : « Les vues de l'avarice, dit l'orateur, loueront » mieux ce grand homme que tout ce que je puis avoir de » rhétorique. »

Cette familiarité a disparu presque entièrement dans l'oraison funèbre de Turenne. Cependant Mascaron rappela encore dans ce discours les « mauvaises nuits » que Turenne avait fait passer au roi d'Espagne : et il loua ce grand homme d'avoir « mis en faction toutes les puissances de son âme » pour prévenir un retour de l'erreur.

Cette familiarité, Mascaron la porte quelquefois jusqu'à la négligence du style, et même jusqu'à l'incorrection. Nous ne le jugerons pas sur les fautes très-nombreuses (1) qui déparent l'édition de ses œuvres (2), mais il se trouve dans les oraisons funèbres des fautes que l'on ne peut imputer aux éditeurs. Telle est cette phrase, tirée de l'oraison funèbre d'Henriette : « Je les vois, messieurs, ces cœurs, je les vois fiers tant que » *leur santé* dure, mais sont-ils malades? Je les vois surpris, » incertains, etc. » Quelques lignes plus haut, l'attention est éveillée par une autre faute : « Vous qui, voyant ce que vous » n'avez jamais vu, êtes obligés de penser à *ce que vous* » n'aviez jamais pensé. » Ailleurs l'incorrection consiste dans une grande impropriété de termes. Ainsi Mascaron nous parlera de ces peuples « dont la *prostitution* et l'ignorance » mettaient tous les législateurs au nombre des dieux (3) ». Nous trouvons des négligences jusque dans l'oraison funèbre de Turenne (4) : « Dans ce commerce qui vous ouvrait ce cœur » jusqu'au fond, *y* avez-vous jamais rien trouvé qui méritât » quelque indulgence? » — « De cette grande puissance mari-

---

(1) Cette incorrection va parfois jusqu'à rendre la pensée de l'auteur inintelligible. En voici deux exemples : « Providence de mon Dieu, vous » n'avez pas voulu que le monde manquât plus longtemps de vous faire » écouter sur cette importante matière (la vanité des choses humaines). » « ..... Quand il plaît au ciel de se jouer des grandeurs de la terre, entre » les plus grandes félicités, il n'y a qu'une heure. »

(Exorde de l'*oraison funèbre d'Henriette*.)

(Voir le second Appendice.)

(2) Il s'agit ici de l'édition de 1745, très-probablement semblable à l'édition publiée en 1704 par un ami même de l'auteur, et au lendemain de sa mort.

(3) Dans le même discours, Mascaron dit de Séguier : « Il a fait à quel- » ques-uns (des hommes de lettres) des libéralités que leur mérite peut » excuser de profusions. »

(4) Ces pléonasmes n'étaient pas alors sévèrement interdits comme de nos jours : « Et c'est sur ces connaissances du cœur et de l'instinct qu'il » faut que la raison s'appuie et qu'elle y fonde tout son discours. » (Pascal, *Pensées*, art. VIII, édition Havet.)

» time, il *n'en* restait pas même les débris », avait-il dit dans l'oraison funèbre de Beaufort.

La négligence du style de Mascaron est surtout sensible dans l'incohérence des métaphores. Louis est pour lui un soleil et il prend les rênes de l'empire. Il dit de Séguier que « les glaces » de l'âge n'avaient point amorti chez lui la pointe de cette » noble passion » (pour l'étude). La dignité de chancelier, c'est « comme un océan de grandeurs, le comble et le sommet de » toutes les dignités du royaume. » — « Leur tombeau sera » toujours infailliblement le contre-poids de la gloire de leur » tribunal », dit-il des juges. Séguier était le « tuteur et » l'oracle des lois ».

Il ne faut pas croire en effet que Mascaron écrive pour la postérité ; une réputation passagère suffit à son ambition : voilà pourquoi il ne songea point à publier ses discours.

Aussi, dans ses oraisons funèbres, il s'imite lui-même, il reprend des développements qu'il a traités, et regarde évidemment ses discours précédents comme oubliés déjà. Si Mascaron eût écrit pour la gloire, il n'eût pas emprunté à l'oraison funèbre d'Henriette un développement qu'il reproduit dans celle de Turenne (sur cette idée que l'homme ne se trouve véritablement que dans son propre cœur). Dans l'éloge du duc de Beaufort, il s'est longuement étendu sur les malignes influences des astres ; il reviendra sur cette idée dans l'oraison funèbre de Turenne. Un passage est également commun à ces deux discours : c'est celui où Mascaron vante l'humanité avec laquelle ces deux généraux ont su toujours user de la victoire, n'oubliant rien pour « vaincre la victoire même ». L'orateur applique à Séguier et à Turenne le mot de Tite-Live parlant des Horaces et des Curiaces qui s'avancent « *magnorum exer-* » *cituum animos gerentes* ». Mascaron ne pense qu'à ses auditeurs, Fléchier écrit pour ses lecteurs.

Mascaron est d'ailleurs plus négligé que naturel : « Il trouve » rarement l'expression simple », dit Thomas, non sans raison.

Nous remarquons dans les oraisons funèbres ces comparaisons ambitieuses et banales qui nous ont frappés dans les sermons. L'oraison funèbre d'Anne d'Autriche devient « un mau-» solée dont les vertus de la reine forment le marbre et les » pierres précieuses ». Il compare « ces matériaux pesants et » grossiers que le soleil cuit dans le centre de la terre, ou que » la rosée forme dans le sein de la mer, à ces matériaux invi-» sibles et spirituels que le soleil de la grâce a formés dans le » cœur de la princesse ». Nous retrouvons dans ce discours les aigles et les aiglons chers à l'orateur. Le duc de Beaufort est un lion, Louis XIV un soleil, et Mascaron n'oublie pas que « c'est la constellation du Lion qui donne toute sa splendeur à » notre grand luminaire ». Mascaron irrite souvent le bon goût du lecteur par les images les plus étranges et les plus cherchées. Ne pouvait-il, par exemple, laisser à l'Ecriture cette bizarre idée qu'il ne faut pas « faire cuire l'agneau dans le lait » de sa mère » ? (Il veut dire qu'il ne faut pas renouveler la douleur d'Henriette de France dans sa tombe en racontant la mort de sa fille.) C'est du reste dans ce discours que le goût de Mascaron s'est le plus égaré. Maury le dit fort bien : « L'éloge » funèbre de Madame Henriette dont Mascaron compare la mort » soudaine à celle de Caton, de Brutus, de Sénèque, de Pan-» thée et de Porcie, se ressent beaucoup plus encore de ce » mauvais goût et de l'extrême précipitation avec laquelle il fut » écrit. C'est là qu'on est affligé de lire que l'ombre est la fille » du soleil et de la lumière, mais une fille bien différente des » pères qui la produisent; que cette ombre peut disparaître en » deux manières, ou par le défaut, ou par l'excès de la lumière » qui la produit; qu'il ne faut qu'un nuage ou que la nuit pour » détruire les ombres; que ceux qui sont assez aveugles pour » courir après elles ont le malheur de perdre l'ombre et la » lumière, lorsqu'un nuage ou la nuit vient à leur dérober le » soleil...; qu'il en est d'un cœur noble et généreux comme d'un » aiglon qui, dès le moment où le nid qui l'a élevé est détruit,

» tend les ailes, prend son essor, se dérobe à nos yeux et va » contempler d'un œil fixe et d'une paupière intrépide (image » sublime) le bel astre dont les hibous ne peuvent soutenir » la lumière. » Il faut convenir que toutes ces figures excusent la vivacité de Maury qui les appelle du « pathos et des » inepties (1) ».

Il faut cependant remarquer deux choses : d'abord que les comparaisons pompeuses, les couleurs éclatantes prodiguées sans goût, étaient moins choquantes à une époque où le soleil était l'emblème du Roi, et où les images les plus hyperboliques de la flatterie n'étonnaient pas même le public, bien loin de le révolter. Il ne faut pas oublier non plus que ces erreurs de goût sont moins nombreuses qu'on ne le croirait après une première lecture, lorsque l'esprit est encore tout irrité de ces fausses beautés, et qu'il ne les pardonne pas encore à l'auteur. Il n'en faut pas moins l'avouer : Mascaron recherche plutôt les images et les couleurs propres à frapper de loin le regard que les touches délicates et fines à la manière de Fléchier ; il n'a pas le secret des nuances, il cherche plutôt l'effet que la perfection de l'art. Aussi son éloquence donne-t-elle l'idée d'une richesse sans goût, d'une opulence fastueuse plutôt que celle d'un art délicat et sobre : trop heureux encore quand l'orateur ne voile pas sous la noblesse des termes la banalité naïve de l'image : en vain nous parle-t-il avec une laborieuse élégance de ces « oiseaux domestiques et terrestres » auxquels il compare les âmes vulgaires, la pompe de l'expression n'ôte rien à la vulgarité de cette comparaison.

Nous saisissons là le défaut le plus grave de Mascaron : le

---

(1) Les passages où Mascaron sacrifie à ce mauvais goût sont malheureusement nombreux.

Ainsi, en 1672, voici l'éloge bizarre qu'il faisait de l'Académie. Il l'appelait « ce corps illustre qui, contre la nature des autres corps, n'est composé » que d'yeux brillants qui découvrent tout par leurs lumières, de bouches » éloquentes qui charment tout par leurs discours. »

manque de goût. Il y a plus d'une sorte de mauvais goût : chez Fléchier la recherche, l'affectation, indisposent à chaque instant le lecteur : ce qui nous déplaît au contraire chez Mascaron, c'est la naïveté, c'est une certaine maladresse. Mascaron appuie gauchement sur les idées les moins propres à l'Oraison funèbre. Ce n'est pas Fléchier qui se fût jamais engagé dans un long parallèle entre la fécondité des créatures corporelles et l'immortalité des créatures spirituelles, ou qui eût vanté l'économie de Turenne. Mascaron ne montre pas toujours la science, pourtant si nécessaire au prédicateur, de ces convenances délicates que l'on n'ignore pas impunément. Nous retrouvons encore dans les oraisons funèbres un défaut qui nous a déjà frappés dans les sermons : l'orateur aime à surprendre ses auditeurs, à les entraîner loin du sujet pour les y ramener aussitôt par un détour inattendu. Préparant une digression par une autre, il ne nous vantera la grandeur d'Henriette qu'après avoir tracé à la manière de Théophraste le portrait du Magnanime, et il prélude à ce lieu-commun lui-même par une discussion oiseuse sur « ces choses si connues et si inconnues en » même temps qu'on peut dire véritablement avec saint » Augustin que tant qu'on ne nous en demande rien, nous les » savons, mais que, dès lors qu'on nous fait des questions, et » que nous entreprenons de les résoudre, nous ne les savons » plus..... Ce sont là des choses subtiles qu'il ne faut tou- » cher, ce semble, que par la pointe de l'esprit, qui s'éva- » porent, si nous voulons les presser par la réflexion ». C'est en ces termes pénibles que Mascaron célèbre la grandeur d'Henriette. Ce n'est pas tout : Mascaron n'oublie pas de distinguer ce qui a des bornes de ce qui est sans limites et ne peut se représenter ; il ne saurait, dit-il, « définir ce qui est infini ». Rien n'est plus déplacé que ces souvenirs de la scolastique ou de la philosophie.

Mascaron ne redoute pas assez le ridicule. Trop indifférent ou trop habitué à l'admiration de son auditoire, il se contente

trop aisément. Aussi aime-t-il mieux raffiner sur l'expression d'une pensée, épuiser pour ainsi dire ses propres idées que d'en chercher d'autres plus intéressantes ou plus nouvelles. Peut-être tous ses auditeurs n'étaient-ils pas satisfaits de ces développements scolastiques. Chez Ninon de Lenclos, le marquis de Sévigné « se moquait des Mascarons ». (Lettre de Mme de Sévigné, du 1er avril 1671).

Ce sont là les défauts qui ont si vivement irrité contre Mascaron nos critiques les plus célèbres. Thomas a jugé l'orateur avec équité, et non sans bienveillance : mais Laharpe semble le persifler. Il avoue que Mascaron s'élève naturellement, mais comme la fumée qui obscurcit tout et non comme une flamme brillante. Il donne l'idée la plus défavorable et la plus fausse de Mascaron, dont l'éloquence, dit-il, n'est autre chose « qu'une » décomposition laborieuse d'idées follement alambiquées, un » amas d'hyperboles gigantesques, qui semblent monter les » unes sur les autres, une recherche bizarre de rapproche- » ments forcés, de spéculations fantastiques, de comparaisons » fausses, de phrases boursoufflées, enfin un fatigant mélange » de métaphysique, de mysticité et d'enflure ».

Nous rappellerions à l'honneur de Maury qu'il a beaucoup mieux jugé Mascaron, si ce critique ne s'était contredit en termes formels. Maury assure que Mascaron a du goût : « On » n'aperçoit, dit-il, aucune trace de ce verbiage ampoulé, ni » dans l'éloge de Turenne, ni, à deux exceptions près, dans » aucun des ouvrages imprimés de Mascaron.... Mascaron est » quelquefois un peu faible, diffus, vague, décoloré dans son » style, mais ce n'est ordinairement pas le goût, c'est le pathé- » tique, c'est surtout le nerf et le coloris qui manquent trop » souvent à son talent. » Nous venons cependant d'entendre Maury juger avec sévérité le goût de l'orateur.

Malheureusement ce dernier jugement est le mieux fondé : Mascaron n'a pas de goût : ajoutons du moins avec Thomas qu'à mesure que le siècle avance, Mascaron sait mieux discerner les

beautés véritables et solides. « Il se rencontre dans ce discours, » (l'oraison funèbre d'Henriette), moins de comparaisons tirées » du soleil levant et du soleil couchant, des torrents et des » tempêtes, des rayons et des éclairs. Il y est moins question » d'ombres et de nuages, d'astre fortuné, de fleuve fécond, » d'océan qui se déborde, d'aigle, d'aiglon, et de tous ces lieux- » communs de déclamation et d'ennui... » Peu à peu ce fracas de style fait place à une pure et simple harmonie.

Ces défauts sont ceux du bel esprit, de l'ami de Mlle de Scudéri, peut-être aussi de l'orateur à peine sorti de la Province, et de l'homme du Midi : ce qui altère encore la simplicité du style de Mascaron, c'est l'habitude de la controverse théologique. Il ne se contente pas de proposer à ses auditeurs les grandes et imposantes vérités qui font l'intérêt sérieux de l'Oraison funèbre : il disserte, il argumente, il divise à outrance, et parfois ses panégyriques semblent l'écho de quelque savante dispute de la Sorbonne. (1) Il distingue par exemple dans Anne d'Autriche les vertus « chrétiennes et morales, naturelles et surnaturelles, » infuses et acquises ». Mascaron est bel esprit, mais bel esprit de l'Ecole, il s'essaie avec gaucherie à porter légèrement le poids de sa science théologique. Il croit animer son style parce qu'il a personnifié des abstractions ; il n'en est rien, et les entités théologiques se refusent à prendre la couleur et la vie : « De » même que c'est aux sens à régler tous les mouvements du » corps humain, de même c'est à l'âme à conduire les sens du » corps qu'elle anime, à les démentir dans la fausseté de leurs » rapports.... L'âme s'attache opiniâtrément aux préjugés de » ces conseillers infidèles, ils prononcent suivant leurs fausses

---

(1) Un critique anonyme juge ainsi Mascaron dans le Dictionnaire historique (Edition de 1783, Caen) : « On trouve dans Mascaron le nerf et l'é- » lévation de Bossuet, mais jamais la politesse et l'élégance de Fléchier. » S'il avait eu autant de goût que l'un et que l'autre, s'il avait su éviter » les faux-brillants, les antithèses puériles, les *figures collégiales*, il ne leur » céderait pas les premiers honneurs de la chaire ».

» maximes... » Ailleurs Mascaron distingue les qualités de la spéculation et celles de la pratique. Veut-il nous apprendre que le chancelier Séguier se recommandait par les plus éminentes qualités de l'esprit, il nous dira qu'il possédait « toutes les » vertus des Intelligences du premier ordre (c'est-à-dire des » séraphins et des archanges). La charge de chancelier devient » un canal spirituel qui entretient un commerce de raison et » d'intelligence entre le prince et les sujets. » Parlant de la conversion de Turenne, Mascaron s'écrie éloquemment : « Anges » du premier ordre, dites-nous avec quelles réjouissances » furent reçus les parfums des oraisons de ce nouveau catho- » lique !... Les vieillards couronnés et les chœurs des anges » n'en redoublèrent-ils pas la joie et l'harmonie du céleste » cantique ? » Après nous avoir dit que le héros avait « de la » vénération pour les plus petites pratiques de la religion, dont » les enfants du siècle ne font que de froides railleries », il ajoute : « Si vous ne voyez pas cette grandeur, mondains, « c'est qu'il y a deux sortes de vies dans le monde, l'une toute » spirituelle, et l'autre toute dans les sens ». Mascaron se hâte d'apprendre à ses auditeurs qu'il emprunte ce langage à Turenne lui-même et non « à quelque contemplatif éclairé ». On le voit, des scrupules lui sont venus, son goût est plus sûr qu'il ne l'était en 1666 et en 1670, lorsqu'il s'inspirait de la Scolastique : « Toute la philosophie, disait-il dans l'oraison funèbre » d'Anne d'Autriche, tombe d'accord que la force a deux objets » principaux, la hardiesse et la crainte.... ; mais, parce qu'il » est plus aisé de modérer la hardiesse, qui n'est que trop ordi- » naire, que de dissiper la crainte, dont on ne manque jamais, » la philosophie conclut que le premier objet de la force re- » garde et se termine à la crainte du mal. » Dans l'éloge d'Henriette, il recommande à son auditoire d'empêcher « que le corps « ne fasse disparaître l'âme par une mort morale pendant » qu'elle conserve une immortalité naturelle. »

Tels sont les principaux défauts du style de Mascaron. Mais

ce langage suranné, cette familiarité déplacée, ces erreurs de goût si fréquentes, ces expressions scolastiques, ne doivent pas nous cacher les admirables qualités de Mascaron : et nous sommes heureux de n'avoir plus à signaler que les beautés qui font de lui un écrivain classique.

§ II. — Qualités de Mascaron. — Son éloquence.

Nous devons maintenant faire voir que Mascaron fut un orateur éloquent, et qu'il le fut plus d'une fois. Les critiques ont eu le tort de réserver toute leur admiration pour l'oraison funèbre de Turenne : c'est faire honneur de ce beau discours autant au héros lui-même qu'à son panégyriste : cette oraison funèbre ne fut que l'œuvre la plus également belle de l'orateur.

Toutefois, si l'on veut louer l'éloquence de Mascaron, il ne faut pas remonter au delà de 1670, il faut mettre à part l'oraison funèbre d'Anne d'Autriche, ce discours funeste à la gloire de l'auteur, et si propre à détourner de lui tous les lecteurs délicats. Seul, Dussault a le courage de louer cette oraison funèbre : « On y remarque, dit-il, tous « les germes du talent » qu'il montra plus tard dans une composition plus heureuse. » On sent que l'auteur de ce *mauvais ouvrage* n'est pas un » esprit vulgaire. Le mouvement, la chaleur, la magnificence » du style, un certain tour propre à l'Oraison funèbre, un cer- » tain caractère qui, en chaque genre, n'est jamais bien saisi » que par ceux qui sont nés pour y exceller, annonçaient » l'homme qui devait laisser quelque trace brillante et ineffa- » çable dans la nouvelle carrière où il venait d'entrer. »

Ce sont là de bien grands éloges quand il s'agit d'un « mau- » vais ouvrage ». La vérité est que sur trois points qui composent le discours, le premier est illisible, le second sans intérêt, et que le troisième seul présente quelques passages éloquents : c'est la péroraison toute chrétienne qui conviendrait

à un sermon. Dans les deux premiers points, Mascaron semble parfois atteindre, comme par hasard, à la grandeur : il n'est vraiment maître de lui, il n'a conscience de son talent que dans les trois dernières pages de son discours.

Citons rapidement quelques lignes éloquentes qui permettent seules de ne pas voir un orateur vulgaire dans le panégyriste d'Anne d'Autriche.

Après avoir vanté l'humilité de la reine-mère, Mascaron parle avec énergie de l'orgueil des grands : « De vouloir sonder, » dit-il, le cœur des souverains, ce serait entreprendre sur » les droits de Celui qui a la clef des abîmes... Et plût à Dieu » qu'ils connussent de bonne foi que les grands ne sont que » de simples vassaux de Dieu. Mais l'exemple d'une Agrippine » ne nous apprend que trop que les rois, se voyant dans la » grandeur, oublient qu'ils sont hommes et qu'ils croient avoir » bien partagé Dieu quand ils mettent son trône à côté du leur » et qu'ils disent comme cet ange apostat : *Ascendam et ero* » *similis Altissimo.* »

Toutefois quelques passages éloquents ne peuvent sauver de l'oubli cette oraison funèbre. Il n'en est pas ainsi des autres discours de Mascaron : nous allons chercher s'il a déployé, dans ces œuvres plus importantes, les qualités d'un véritable écrivain.

Il est un genre de beautés qui n'a jamais fait défaut à Mascaron : son éloquence est toujours religieuse, et c'est là le mérite de l'oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre. L'Oraison funèbre n'admet pas indifféremment toute espèce de beautés : c'est l'honneur de Mascaron de l'avoir compris et de n'avoir cherché l'éloquence que dans l'expression de ces vérités religieuses et morales, hors desquelles l'Oraison funèbre n'est plus qu'un art impuissant et menteur. Mascaron a exprimé plus d'une fois avec éloquence la vanité des grandeurs humaines : « Ce serait être sourd et aveugle que de n'entendre pas, que » de ne pas voir ce que la Providence a voulu dire à tout l'uni-

» vers par le funeste accident que nous pleurons... La Provi-
» dence a voulu (par la mort d'Henriette) triompher d'un seul
» coup de tout ce que la grandeur humaine peut opposer à la
» grandeur divine, et faire voir aux souverains du monde le
» peu d'étendue qu'a leur puissance, puisque leur propre per-
» sonne est le terme qui la borne. »

Mascaron a su varier l'expression de cette idée : « Il faut,
» dit-il, que nous soyons dans l'état de ces vieux chênes qui
» voient sécher leurs branches, pâlir et flétrir leurs feuilles et
» pourrir leurs troncs. Il faut que nous nous voyions mourir
» par pièces avant que nous avouions la vanité du monde
« trompeur. »

La force du sentiment religieux qui possède Mascaron donne parfois une animation singulière à son éloquence. La foi, la ferveur qui le transportent, font circuler dans ses discours cette chaleur que l'on ne remplace point par des traits d'esprit. Mascaron est éloquemment inspiré par son enthousiasme pour la vertu chrétienne, par les transports de la joie qu'il laisse éclater en célébrant le retour de l'âme à Dieu. Il triomphe avec Henriette convertie de la vanité des choses du monde, il est charmé comme elle de cet objet suprême, seul digne de notre admiration (la vérité), il est enlevé avec elle par l'attrait le plus sublime de la grâce vers la grandeur de Dieu. Cet enthousiasme dans la foi nous rejette bien loin du XVIII^e^ siècle et de ces prédicateurs timides qui sembleront bientôt délaisser le dogme pour enseigner une morale purement humaine (1).

C'est encore le sentiment religieux qui inspirera à Mascaron ce récit véritablement éloquent de la mort de Séguier : « Jamais
» homme ne fut plus pénétré de la foi, de l'espérance, de

---

(1) « On finit par disserter sur les *petites vertus*, le *demi-chrétien*, le *luxe*,
» l'*humeur*, l'*égoïsme*, l'*amitié*, la *société conjugale*, ou même sur la *sainte*
» *agriculture* », nous dit M. Merlet dans une étude ingénieuse sur Bossuet. On se rappelle avec quelle autorité M. Nisard a signalé cette cause de la décadence de l'éloquence religieuse au XVIII^e^ siècle.

» l'amour de cette vie future que ce grand homme. J'eus l'hon-
» neur d'être appelé à sa mort, et j'apportai à ce triste minis-
» tère toute la douleur que peut inspirer une perte publique,
» et l'intérêt d'une maison à qui je dois tant de respects et de
» reconnaissance. Mais pardon, messieurs, si je vous dis qu'en
» le voyant, je ne pus plus donner que des larmes de joie à
» votre perte; au lieu de trouver un malade affaibli qui eût
» besoin d'être aidé, je vis un homme plus admirable dans le
» lit de la mort qu'il n'avait jamais été sur son tribunal. Je
» m'oublierai moi-même avant que d'oublier les grandes
» choses dont je suis le témoin. Combien, à travers les ombres
» de la mort, ce spectacle avait d'éclat et de grandeur! Le
» beau spectacle pour Dieu de voir ce cœur brisé de douleur,
» humilié dans la vue de ses péchés, mais soutenu par la con-
» fiance de ce Jésus qu'il nommait si souvent son bon, son
» doux, son aimable et miséricordieux Jésus, *spectaculum*
» *Deo!* Le beau spectacle pour les anges de voir le brillant de
» cette grande âme qui, déjà dégagée des sens et de la ma-
» tière, touchait, ce semble, aux vérités éternelles, et n'était
» remplie que de cette grandeur et de cette sainteté de Dieu
» que ces anges célèbrent dans toute l'éternité, *spectaculum*
» *angelis!* Le beau spectacle pour les hommes de voir l'exemple
» d'une résignation si entière à la volonté de Dieu, et ce choix
» si juste des passages les plus beaux et les plus effectifs de la
» sainte Ecriture, qu'il semblait que le même esprit qui les a
» dictés aux prophètes les lui inspirât pour les dire et pour en
» tirer les plus tendres affections, *spectaculum hominibus!* (1) »

L'éloquence de Mascaron fait songer plus d'une fois au mot que l'on prête à Démosthène sur l'action, si l'on entend par là

(1) Voir aussi le beau récit de la mort de Madame, où Mascaron développe avec éloquence un texte analogue à celui dont s'est inspiré Bossuet (*Rex lugebit, et princeps induetur mœrore, et manus populi conturbabuntur.* Ezéch. VII, 27).

non pas le mouvement du corps qui parle au corps, mais la véhémence d'un orateur uniquement occupé d'atteindre un but, et l'énergie avec laquelle il entraîne l'auditoire vers le vrai et le bien. On a dit de Bourdaloue qu'il semblait se battre corps à corps avec son auditoire, et Condé s'écriait à son approche : Voici l'ennemi ! Mascaron aurait mérité le même honneur. Le mouvement et la vie sont l'âme de son éloquence.

Il s'écrie dans l'oraison funèbre d'Henriette : « Ouvrez, » grand Dieu, ces ombres de tous les cœurs, pour entendre la » voix de ce cœur qui leur crie que le monde n'est qu'un » trompeur, trompeur, hélas ! non pas par lui-même, mais » par la fureur des hommes qui le contraignent de servir à » leurs illusions. Non, non, messieurs, n'accusez pas le » monde, il est de bonne foi...; il nous fait lui-même son por- » trait : je ne suis qu'une fable, qu'un mensonge décevant ; il » nous crie : Je passe, je m'en vais, je disparais et j'entraîne » avec moi tous ceux qui s'attachent à moi ! *Mundus clamat :* » *Ego deficio !*... Princes souverains de la terre, parlez ! Vous » appelez-vous les maîtres de la terre, vous qui êtes aussi peu » maîtres de l'heure qui vous en fera sortir que de celle qui » vous y a fait entrer ? Apprenez, enfants des dieux, apprenez, « enfants des hommes, que tout n'est que vanité sur la terre. »

C'est là la véritable qualité de Mascaron ; il faut l'avouer, il commet souvent des fautes graves contre le goût ; il s'exprime tantôt avec recherche, tantôt avec négligence ; il est vrai, mais avec tous ces défauts, il entraîne, il persuade, il émeut, par l'énergie de l'idée ou de l'expression. Bossuet n'eût pas désavoué le passage où Mascaron nous montre toute grandeur humaine anéantie par la mort devant la grandeur divine : « La » mort fait voir la même chose à tous les hommes, le néant de » la créature et la grandeur de Dieu. Tout disparaîtra dans ce » jour, dit un prophète, et le Seigneur tout seul y sera élevé : » *exaltabitur Deus solus in die illâ.* Ce mot de *seul* détruit » tout, abolit tout ; ce *seul* incomparable et impérieux ne laisse

» rien en l'être des choses, bâtit son trône sur le néant de » toutes les grandeurs, ce *seul* abat tous les degrés, rompt » tous les rangs, ôte toutes les différences... Pendant la vie, » nous gardons quelque mesure entre notre religion et notre » orgueil, nous donnons le plus à Dieu et le moins à l'homme : » Dieu est plus puissant, Dieu est plus sage, l'homme est » moins sage et moins puissant, disons-nous ; mais après tout » ce plus laisse quelque mérite à ce moins, et ne l'éclipse pas » tellement qu'il n'en laisse paraître quelque chose. Mais dans » ce jour le moins est aboli par le seul Dieu. »

Sont-ce là de parfaites beautés ? Non, sans doute. Il y a là encore quelque chose de cherché et de scolastique : toutefois ces pensées ne sont pas d'un orateur vulgaire, on y trouve l'accent et l'inspiration ; mais jamais peut-être l'éloquence religieuse n'a fait entendre aux hommes la vérité avec une véhémence plus pressante que dans ce début du troisième point de l'oraison funèbre d'Henriette :

« Si ceux qui ont rassuré leur esprit et fortifié leur cœur » par tout ce que la nature et la grâce peuvent inspirer de » générosité et de force, ne laissent pas d'être ébranlés lorsque » de ces essais et de la méditation du combat (de la mort) il » faut venir au combat même, en quel état vous trouvez-vous » réduites, âmes imprudentes, vous qui ne prenez de temps » pour la délibération de la mort que le temps de l'exécution » même...; vous qui dans un instant, dans un point de temps » indivisible, comme parle l'Ecriture, vous voyez transportées » *sous cette ligne fatale qui sépare le temps de l'éternité,* » *le ciel de l'enfer, l'éternelle félicité d'avec l'éternelle mi-* » *sère ;* vous à qui la mort n'ouvre les yeux sur les vanités hu- » maines et les vérités divines qu'au moment qu'elle vous en- » lève, et vous empêche de regarder ce qu'elle vous montre. »

A l'époque où fut prononcé ce discours, Bossuet était le seul qui eût fait entendre une voix éloquente dans l'Oraison funèbre : et cette voix même ne s'était élevée qu'une fois encore. Les

beautés de l'éloquence de Mascaron étaient toutes nouvelles. Bossuet mis à part, Mascaron pouvait donc prétendre au premier rang des orateurs sacrés. Il est utile surtout de citer les plus belles pages de ces deux oraisons funèbres prononcées en 1670 : Mascaron en effet ne dut qu'à lui-même ces éloquentes inspirations, et s'il ne fût pas le rival de Bossuet, du moins ne fut-il pas son élève. Il était alors dans toute la force de l'âge et du talent. Fléchier commençait à peine à se faire connaître ; Bossuet consacrait à d'autres travaux son incomparable génie : Mascaron à cette époque est l'orateur sur lequel les regards se portent naturellement. Plus tard, devenu évêque d'Agen, le panégyriste de Turenne se donnera tout entier aux soins de l'épiscopat, il ne recherchera aucune de ces éclatantes occasions où son talent eût aisément lutté contre l'oubli qui se faisait peu à peu autour de son nom ; d'autres orateurs, plus jeunes, lui auront ravi le premier rang qu'il ne leur dispute pas. Les oraisons funèbres d'Henriette, du duc de Beaufort et de Séguier présentent donc la plus grande importance aux yeux de ceux qui s'intéressent à la gloire de Mascaron.

L'orateur, en effet, en dépit du tour archaïque de son style, est, après Bossuet, celui qui contribua le plus efficacement aux progrès de l'Oraison funèbre. Mascaron n'est pas, comme Fléchier, un imitateur ingénieux, et ses défauts, plus choquants, n'excluent pas une grandeur originale, qui fait de lui un maître de l'éloquence sacrée. Un critique délicat a dit de lui, nous nous en souvenons, qu'il était « grave et fier, avec » des éclairs d'admirable éloquence » ; cette fierté ne sied qu'aux talents créateurs : ne l'oublions pas, c'est surtout en 1670 et en 1672 que Mascaron se montre un orateur inspiré et original (1).

---

(1) M. Merlet reconnaît que Mascaron eut ses « journées triomphales », et compromit trop souvent, par les écarts de son goût, « des beautés de » premier ordre ». (*Etude sur Bossuet.*)

Mascaron eut la gloire, non-seulement d'être parfois éloquent dans l'Oraison funèbre, mais encore d'atteindre aux beautés qui sont propres à ce genre et que Voltaire a si parfaitement définies quand il parle de *cette grandeur majestueuse qui tient un peu de la poésie*. C'est là le dernier effort de l'art : Mascaron s'y est élevé. Il a connu cette sainte tristesse qui seule peut donner à l'Oraison funèbre tout son prix et cette noblesse soutenue sans laquelle il n'est pas de grande éloquence religieuse.

Telle est la qualité qu'il a montrée dans sa belle oraison funèbre du duc de Beaufort, le meilleur de ses discours après le panégyrique de Turenne (1), quoi qu'en dise Dussault, qui assure, en parlant des deux oraisons funèbres prononcées par Mascaron en 1670, « que ces deux discours n'en valent pas un » bon ». Cet ouvrage renferme toutefois des beautés de premier ordre.

Perrault (2) oppose aux plus éloquents passages des orateurs anciens le début en effet admirable de l'oraison funèbre de Turenne par Fléchier. Cet exorde, demeuré à juste titre classique, a été fort bien apprécié en ces termes par l'abbé du Jarry, dans sa dissertation sur l'Oraison funèbre (3). « Une des » choses qui contribuent davantage à la beauté du texte, c'est » lorsqu'il rappelle dans l'esprit l'idée de quelque héros célèbre » dans les Saintes Ecritures et qu'il donne occasion à quelque » noble parallèle. C'est en partie ce qui a donné une appro- » bation générale au texte qu'un grand maître prit pour faire » l'éloge d'un grand capitaine : *Fleverunt eum omnis populus* » *Israel planctu magno, et dixerunt : quomodo cecidit po-* » *tens qui salvum faciebat populum Israel?* Outre qu'il y a

---

(1) C'est aussi l'opinion de M. l'abbé Bayle, qui se prononce avec beaucoup de vivacité.

(2) *Les hommes illustres qui ont paru en ce siècle,* par Perrault, 1696.

(3) *Recueil de Vaumorière*, p. 369.

» dans ces belles paroles une certaine harmonie solennelle et » lugubre qui s'accorde admirablement avec le caractère du » discours qu'elles commencent, elles donnèrent lieu à l'ora- » teur de remplir son exorde de ces grandes et magnifiques » expressions avec lesquelles le Saint-Esprit célèbre la valeur » et les combats du vertueux Macchabée... Ce que je trouve de » plus admirable dans cet exorde qu'on ne saurait trop louer, » c'est ce parallèle du héros israélite et du chrétien qui fait » appliquer à l'un toutes les louanges que l'orateur donne à » l'autre. »

Assurément le début de Fléchier est d'un grand effet, et la beauté des images, la force des expressions, la sombre harmonie de la période, tout dénote la main d'un orateur habile. Mais cet heureux souvenir de Judas Macchabée, ce n'est pas Fléchier qui l'a eu le premier; ce n'est pas même lui qui en a fait l'emploi le plus heureux, puisque Mascaron, en 1670, l'appliquait au duc de Beaufort, tué, non pas comme Turenne pour le service du roi, mais pour la religion, et frappé, non pas en préparant comme un tacticien consommé ses dispositions pour la bataille du lendemain, mais au plus fort du combat, « ense- » veli dans son triomphe », comme avait dit Lingendes avant Mascaron et Fléchier (1).

---

(1) Fléchier, nous dit Maury, assistait à l'oraison funèbre de Turenne par Mascaron. Il attendait avec anxiété les premières paroles de son rival. Mascaron eut à peine ouvert la bouche que Fléchier s'écria : « Il ne m'a » pas pris mon texte, à présent il peut dire tout ce qu'il voudra. » L'anecdote est-elle authentique? Elle est du moins vraisemblable. — « *Théodule*, » nous dit La Bruyère, a fait mieux au gré de quelques-uns de ses audi- » teurs que de charmer leur esprit ou leurs oreilles, qui est de flatter leur » jalousie ».

Nous ne pouvons juger des sentiments de Fléchier au sujet de Mascaron sur un simple compliment. Dans l'oraison funèbre de Turenne, faisant allusion à Mascaron, Fléchier parle d'une « bouche plus éloquente que la » sienne ». Il voyait sans doute en Mascaron un rival redoutable : aussi, parmi toutes les « lettres de civilité » qu'il prodiguait à une foule d'orateurs obscurs, Anselme, le P. De La Rue, l'abbé Roquette, nous ne trouvons pas un mot à l'adresse de Mascaron.

Mascaron s'élève sans effort à la véritable éloquence dans cet éloge du duc de Beaufort : « Nous venons de voir le malheu-
» reux sort de Jérusalem dans celui de Candie, la puissance
» fatale des Egyptiens dans celle des Turcs et la déplorable mort
» de Josias, défenseur d'Israël, dans celle de cet illustre défen-
» seur de l'Eglise... Permettez-moi donc de faire ici des lamen-
» tations plutôt qu'un éloge funèbre et de m'écrier tristement :
» *Quomodo cecidit potens*, etc.

» En effet, quel changement de nos espérances ! N'avions-
» nous pas tout sujet d'attendre de le voir revenir de Candie,
» tel que nous le vîmes revenir les années dernières des côtes
» d'Afrique, chargé des dépouilles des Barbares?.... Mais,
» hélas ! au lieu de ces trophées, je ne vois que le triste appa-
» reil de ses funérailles. La sombre couleur des ornements de
» ce temple, la lumière défaillante de ces flambeaux, le son
» lugubre de nos cloches, les accents *pitoyables* de la musique,
» toute cette pompe où la religion et la valeur paraissent en
» deuil, les cérémonies du sacrifice et le triste maintien de
» cette auguste assemblée apprendraient à ceux mêmes qui ne
» le sauraient pas déjà, que c'est ici le triomphe d'un héros,
» mais d'un héros mort et enseveli dans son propre triomphe (1). »

La fin du discours répond à ce bel exorde et Mascaron mit à profit la mort de son héros, enlevé au plus fort du combat dans une explosion, pour frapper l'imagination de ses auditeurs. Racontant avec une éloquente simplicité cette mort héroïque et terrible, Mascaron sut allier le naturel et la grandeur, il montra le duc de Beaufort frappé dans sa victoire non par la main de l'ennemi, mais par celle de Dieu lui-même, donnant ainsi à son discours une péroraison toute religieuse, et semblant moins encore déplorer la mort du héros, qu'adorer

(1) Le mérite de ce beau passage n'est pas tout entier peut-être à Mascaron. L'abbé Cotin commençait en 1659 l'oraison funèbre d'Abel Servien par une éloquente allusion à « l'éclat et à la pompe » du temple, à la « magnificence des tentures de deuil » qu'il avait sous les yeux.

les décrets de la Providence. Beaufort n'avait pas eu la gloire de prendre Candie : du moins n'avait-il pas été vaincu : aussi le récit de sa mort fournit-il à l'orateur la péroraison la plus magnifique et la plus religieuse : « Non, non, s'écrie Mascaron, » succès, règles fautives des ignorants, vous ne maîtriserez » point notre jugement dans cette rencontre. A travers toutes » les préventions et tous les préjugés qu'une mauvaise issue » inspire contre un beau dessein, nous voyons toutes choses » judicieusement projetées, sagement conduites, vaillamment » exécutées. Tant que le ciel, dont les jugements sont impénétrables, ne s'en est point mêlé, je vois les Turcs poussés » vigoureusement, ou ensevelis dans leurs propres travaux ; je » les vois se jeter dans la mer et chercher dans les eaux un » salut que la terre leur refuse. Mais hélas ! ce que tant de » milliers d'hommes ne peuvent faire, un accident inopiné, » et qui n'est pas de ceux que la prudence peut ou prévoir ou réparer, le fait ; la victoire est arrêtée au milieu de sa » course, le feu se met dans un magasin à poudre ; le bruit, » l'éclat, les coups, *les feux entrecoupés* frappent les yeux » des soldats et troublent leur imagination. Ils croient que » l'enfer et le ciel tonnent également contre eux, que la chute » du ciel va les écraser, que l'ouverture de la terre va les engloutir, qu'on n'a pas à combattre contre les hommes, mais » contre les démons. Quelques-uns sont enlevés, tous sont » épouvantés... »

C'est là une belle et sobre description d'un accident terrible : mais ces beautés ne suffiraient pas dans une oraison funèbre, si l'orateur n'eût rapporté tout à Dieu et fait voir la main de la Providence dans cette défaite des chrétiens. Mascaron montra une grande éloquence dans toute cette partie de son discours : « Anges tutélaires de cette Eglise et de la France, s'écria-t-il, » ministres du Dieu des armées, dites-nous quels furent dans » ce triste abandonnement les sentiments d'un cœur qui se » charge lui seul de faire l'honneur des armées chrétiennes, et

» de recueillir, pour ainsi dire, dans lui-même le débris de la » valeur et du courage de toute une armée. Il me semble, » Messieurs, que ces esprits bienheureux me répondent par » une secrète inspiration que le Saint-Esprit a fait lui-même » l'éloge de notre prince et l'histoire de sa mort dans celle de » Judas Macchabée. Représentez-vous donc Monsieur le duc de » Beaufort tel qu'était le vaillant Macchabée lorsque abandonné » des siens il se vit exposé à toutes les forces et à la fureur » de ses ennemis... » Ainsi le duc ne perdit pas courage, et Mascaron nous montre éloquemment les « sentiments religieux » par lesquels il a consacré sa mort et lui a donné l'air d'un » martyre. Animé de cette résolution, il fait sentir aux infi- » dèles que, si le dessein de mourir augmente la force d'un » vaillant homme, le dessein de mourir pour Jésus-Christ » relève la valeur jusqu'à l'infini : il porte la terreur partout » où il va adresser ses coups. Mais enfin *cecidit Judas et* » *ceteri fugerunt.* Ce nouveau Judas Macchabée après la fuite » de tous les autres... tombe sur ses propres trophées et meurt » d'une mort la plus glorieuse qu'un héros chrétien puisse » souhaiter, l'épée à la main contre les ennemis de son Dieu » et de son Roi, *dans le centre du monde, à la vue de l'Eu-* » *rope, de l'Afrique et de l'Asie, et plus que tout cela à la* » *vue de Dieu et de ses anges.* »

Ce dernier trait est d'une simplicité sublime. Le seul moyen de soutenir cette grandeur, c'était de donner au duc de Beaufort cet éloge que sa mort avait été la perte de Candie, et de répéter, comme le fit Mascaron, le mot du poète :

Si Pergama dextra !

Mais l'éloquence religieuse est si grande que les hommes les plus illustres ne sont pas encore un objet digne d'elle. C'est pourquoi l'orateur sacré, parvenu à la fin d'un panégyrique, prend toujours la religion et les décrets de la Providence pour la matière de son discours. Aussi Mascaron voulut-il en

terminant adresser un suprême appel aux princes chrétiens en faveur de Candie, et il parla avec une mâle éloquence : « La raison de ce triste succès est impénétrable. Le même » Dieu qui laissa perdre deux batailles sanglantes aux onze » tribus d'Israël après leur avoir commandé d'aller exterminer » la tribu de Benjamin, a ordonné de secourir Candie et nous » a laissés succomber dans ce secours. Relégués à un coin de la » terre et au plus bas étage du monde où nous n'avons que des » vues bornées et finies, il ne nous appartient pas de sonder » les secrets de la conduite de Dieu... Nos péchés, nos crimes, » nos abominations ont été les plus vaillants soldats des Otto- » mans : les oraisons des saints, les vœux des fidèles, les » prières d'un saint pape dont la mémoire sera à jamais en » bénédiction, n'ont pu percer les nuages que les noires va- » peurs de l'iniquité avaient formés entre Dieu et nous..... De » quel orage, de quelle tempête cette nue grosse de nos crimes » ne nous menace-t-elle pas? Je la vois suspendue en l'air, » prête à fondre sur tous les endroits où la colère de Dieu, » comme un vent impétueux, la poussera. Tous les apprêts qui » se font dans l'empire ottoman sont le bruit de la foudre qui » gronde sourdement dans la nue avant que d'éclater sur » Candie. »

En 1672, Mascaron parlait un langage moins héroïque, mais non moins religieux, et il appropriait son style au caractère de son héros Séguier. Doit-on l'attribuer au séjour de Mascaron dans une province éloignée? Faut-il accuser la différence des sujets? Il est certain que l'éloquence du prélat fut moins éclatante : toutefois, au milieu des pensées banales où il s'oublia trop souvent dans ce discours, Mascaron trouva encore de nobles accents pleins d'une grandeur religieuse : « Prononcez, » grand et illustre mort, s'écria-t-il, prononcez dans cette » illustre assemblée, non plus sur les différends des particu- » liers, ni sur les affaires publiques de cet Etat, mais sur le » sort général et la condition universelle de tout le genre

» humain. Dites-nous ce que vous a paru au moment de votre » mort cette belle vie qui joignait un si grand poids de gloire » au poids de vos années. Que vous a paru l'éclat de tant d'ac- » tions héroïques, lorsque la mort vous a mis dans ce point de » vue d'où se découvre la véritable proportion de toutes les » choses qu'on ne voit ailleurs que dans un faux jour propre à » l'illusion? Quoi! messieurs, ce grand homme ne peut » répondre, ce premier oracle de la justice est muet; et la » mort détruit tellement toutes choses qu'elle ne lui laisse pas » même une langue et une bouche pour prononcer que tout » n'est rien! »

Mascaron, dans cette oraison funèbre, loua fort les grandes vertus de Séguier : toutefois il comprit qu'il ne pouvait se renfermer dans les limites de son sujet. « Après en avoir dit ce » qu'il en fallait dire, il se jeta à côté », et fut assez heureusement inspiré dans ce lieu-commun qu'il consacra à vanter la dignité de la Justice et de ses représentants sur la terre. L'élévation soutenue de son langage répondit bien à la grandeur des idées qu'il exprimait : « La plus ancienne de toutes les lois est » celle que la main de Dieu a gravée dans le cœur de l'homme » en le formant. Nous portons dans le fond de notre être cette » loi toujours vivante, qui nous éclaire dans nos doutes, qui » nous avertit dans nos erreurs, qui récompense nos vertus, » qui punit nos crimes par les sentiments intérieurs qui nous » consolent ou qui nous déchirent... »

« De manière, messieurs, que si l'homme se fût donné à » lui-même l'attention qu'il se devait, il n'eût pas eu besoin » du secours d'une nouvelle loi... »

Cette loi, c'est par la bouche de Moïse que Dieu la fait connaître à son peuple, Mascaron le rappelle avec une véritable grandeur : « Mais quand il faut donner ce législateur, ce pre- » mier magistrat à son peuple, qu'il y a de mystères et qu'il » faut faire de démarches! On sépare Moïse de cette foule » d'Israélites qui demeurent au bas de la montagne, on le fait

» monter sur le haut de la sainte colline de Sina; il est défendu » aux animaux d'approcher de ce lieu sacré; la gloire du Sei- » gneur, dont une nue est le symbole, enferme Moïse dans un » même sanctuaire avec Dieu : il en revient avec un éclat et un » air de divinité dont les Israélites ne peuvent soutenir la force » ni le brillant. Tout cela nous dit que le législateur et le pre- » mier magistrat d'un grand peuple entre dans le premier par- » tage de la gloire et de la force du Seigneur, qu'il laisse bien » au-dessous de lui cette foule d'hommes déréglés qu'il doit » conduire, qu'il s'élève à cette partie du monde moral où » n'arrivent pas les tempêtes et les orages des passions qui » renversent tout dans la basse région où se trouve le commun » des hommes... »

Peu d'orateurs ont réuni autant de grandeur et de simplicité. Mascaron en effet s'élève naturellement, s'il ne se soutient pas toujours à une égale hauteur (1).

L'oraison funèbre de Turenne nous offre beaucoup d'exemples des beautés propres à ce genre d'éloquence. Mascaron s'excuse en termes magnifiques de faire l'éloge de la gloire militaire : « Si nous sommes trompés dans la noble idée que nous nous » formons de la gloire des conquérants, grand Dieu, j'ose » presque dire que c'est vous qui nous avez trompés ! Car enfin, » messieurs, sous quelle image plus pompeuse les Saintes Ecri- » tures qui doivent régler nos sentiments, nous représentent- » elles Dieu même, que sous celle d'un général qui marche en » personne à la tête des légions innombrables d'esprits qui » combattent sous ses étendards? » Ici le ton de l'orateur s'élève jusqu'à la grande éloquence : « La terreur et la mort » marchent devant sa face, renversent ses ennemis à ses pieds, » et se faisant sentir aux choses insensibles même, ébranlent

(1) Nous devons signaler encore parmi les plus beaux passages de ce discours l'éloge que fait l'orateur de l'intégrité de Séguier : « Ce grand homme » eut la religion de ne rien recevoir..., etc. »

» jusqu'à leurs fondements et ouvrent la terre jusqu'aux » abîmes. »

Mais c'est surtout dans la fin de sa dernière oraison funèbre que Mascaron signala son éloquence par ces graves et majestueuses beautés. Le sujet d'ailleurs était propre à le soutenir : ce n'en fut pas moins un rare mérite à l'orateur de se rendre sans effort digne de son héros : « Que s'il avait, nous dit-il, une » vénération si sincère pour les pratiques de pénitence et d'hu- » milité qui paraissent si petites, jugez, messieurs, de quelle » manière il était touché de la grandeur des mystères dont » l'élévation est si propre à humilier l'esprit et le cœur de » l'homme ! M. de Turenne ne trouvait point à son gré de néant » assez profond où la créature pût se réduire devant la majesté » terrible du Dieu qui l'a faite et qui la soutient...

» Ne pensez pas, messieurs, que notre héros perdît à la tête » des armées et au milieu des victoires ces sentiments de » religion. Certes, s'il y a une occasion au monde où l'âme » pleine d'elle-même soit en danger d'oublier son Dieu, c'est » dans ces postes éclatants où un homme par la sagesse de sa » conduite, par la grandeur de son courage, par la force de » son bras et par le nombre de ses soldats, devient comme le » dieu des autres hommes, et, rempli de gloire en lui-même, » remplit tout le reste du monde d'amour, d'admiration ou de » frayeur. Les dehors mêmes de la guerre, le son des instru- » ments, l'éclat des armes, l'ordre des troupes, le silence des » soldats, l'ardeur de la mêlée, le commencement, le progrès et » la consommation de la victoire, les cris différents des vaincus » et des vainqueurs attaquent l'âme par tant d'endroits qu'en- » levée à tout ce qu'elle a de sagesse et de modération, elle ne » connaît ni Dieu ni elle-même. »

Et cet éloquent passage devient encore plus beau, grâce à la conclusion qui le termine si bien, c'est là comme un emblème de l'éloquence de Mascaron : l'orateur couronne toujours ses plus beaux développements par une péroraison religieuse.

« M. de Turenne n'a jamais plus vivement senti qu'il y avait » un Dieu au-dessus de sa tête que dans ces occasions écla- » tantes où presque tous les autres l'oublient. C'était alors » qu'il redoublait ses prières. On l'a vu même s'écarter dans » les bois, où, la pluie sur la tête et les genoux dans la boue, il » adorait en cette humble posture ce Dieu devant qui les lé- » gions des anges tremblent et s'humilient. »

Le détail ingénieux du style, l'esprit, ne sont pas les qualités ordinaires de Mascaron : elles ne lui ont pas fait défaut. Il dit par exemple avec beaucoup de finesse les dangers que court une jeune âme, quand elle éprouve pour la première fois les séductions de la vie mondaine. C'est avec autant d'agrément que d'originalité que Mascaron excuse le duc de Beaufort d'avoir pris part à la Fronde : « On ne peut mieux représenter » la vie de M. de Beaufort que par la course de ce fleuve d'Es- » pagne qui est interrompu par le milieu. Les deux extrémités » de ce fleuve sont couronnées d'arbres qu'il nourrit sur son » bord, le milieu est sec, sablonneux, stérile... Les commen- » cements et la fin de la vie de M. de Beaufort forment une des » plus belles carrières du monde, les lauriers et les palmes y » naissent de tous côtés pour les couronner, mais le milieu est » comme cette terre ingrate qui interrompt le cours de ce » fleuve fameux. L'eau y est, la terre y est, mais il n'y croît » point d'arbres. »

Il semble que Mascaron se soit essayé à la manière de Fléchier ; dans son dernier discours, on sent l'influence et comme le voisinage du style brillant et travaillé de son rival. Ainsi il dit de Turenne : « L'emploi le porta dans des pays différents, » la victoire le suivit presque partout et la gloire ne l'aban- » donna jamais. S'il n'a pas toujours vaincu, il a du moins » toujours mérité de vaincre... » On retrouve là le tour d'esprit de Fléchier, et ces ingénieuses oppositions qui sont le secret de presque toutes ses beautés.

C'est en effet dans l'oraison funèbre de Turenne que Masca-

ron, sans renoncer à son originalité, semble le mieux obéir aux exigences du goût public, rendu plus sévère par les chefs-d'œuvre de Bossuet et le beau langage de Fléchier. Mascaron s'exprime avec une élégance plus soutenue. Il supplée aux images éclatantes par le tour ingénieux du style, et, sans énerver la vigueur de sa diction, il parle une langue aussi éloquente que dans ses précédents discours, mais plus épurée et plus véritablement classique. Telle est la supériorité de cette oraison funèbre sur celles qui l'avaient précédée. Elle est plus également belle, sans offrir de beautés d'un ordre supérieur : Mascaron ne s'y surpassa lui-même que par le travail du style.

C'est seulement dans ce dernier discours que Mascaron met en usage ces termes généraux (1) dont Buffon montre si bien l'heureux effet : aussi son style prend-il une noblesse toute nouvelle. Aux digressions scolastiques ont succédé des développements heureux qui eussent fait honneur aux orateurs les plus délicats : on sent que le sermonnaire qui a imité les Senaut et les Lingendes, va faire place à Fléchier et à Massillon. L'erreur de tant d'éminents critiques n'a d'autre cause que ce progrès du style de Mascaron. L'orateur n'est pas plus éloquent, mais il est devenu plus habile et plus savant écrivain. On peut s'en convaincre en comparant dans l'oraison funèbre du duc de Beaufort et dans celle de Turenne, le développement d'une même idée. Mascaron veut nous faire voir que la gloire militaire n'est pas une gloire chrétienne. Dans le premier discours, il exprime cette pensée d'une façon déjà fort ingénieuse : David, nous dit-il, n'éleva pas le temple de Jérusalem, parce que le sang avait rougi ses mains, et si David eut la permission

(1) En voici un exemple. Le métier des armes devient « cette glorieuse » profession qui est la défense des autels de Dieu, de l'autorité du prince et » de la sûreté de la patrie ». Mascaron n'ose pas dire que Turenne faisait célébrer la messe dans son camp : « Il croyait que son camp serait sans » force et sans défense, s'il n'était tous les jours fortifié par l'oblation de la » divine victime qui a triomphé de toutes les forces de l'enfer. »

d'amasser les matériaux, Salomon seul eut la gloire d'élever l'édifice divin. Les actions d'éclat, ajoute-t-il, sont des diamants, mais la vertu chrétienne peut seule les polir en leur ôtant ce qu'elles ont d'injuste, de cruel et de furieux. Combien l'orateur, en 1675, n'a-t-il pas gagné en précision élégante : « Si ce sentiment (l'admiration que nous inspire la gloire des » armes) n'était appuyé que sur l'opinion des hommes, on » pourrait le regarder comme une erreur qui a fasciné tous les » esprits, et dont le monde est assez rigoureusement puni par » le trouble et la désolation que l'amour d'une telle gloire cause » dans tout l'univers. Du moins ne croirais-je pas que la chaire » de la vérité fût destinée à louer les erreurs du genre humain, » ni que les ministres du Seigneur, qui ne trempent plus leurs » mains dans le sang des victimes, dussent être les panégy- » ristes de ces actions dont le récit entraîne avec soi l'idée de » tant de meurtres et de carnages. »

Telle est la véritable différence qui distingue l'oraison funèbre de Turenne des précédents panégyriques de Mascaron. L'élégance et l'ampleur, le tour et l'harmonie, forment les principales qualités de ce style nouveau, que l'on eût loué plus justement, si on n'avait oublié de rendre justice à l'éloquence déployée par l'orateur dans ses précédents discours. L'oraison funèbre de Turenne, par Mascaron, marque le moment précis où se substitue le style académique au style primitif, où l'Oraison funèbre un peu théâtrale, à la façon des orateurs du XVIII^e^ siècle, remplace le genre plus simple dont Mascaron lui-même est le dernier représentant : Bossuet reste en dehors et au-dessus de cette révolution opérée par les auteurs secondaires.

Mascaron n'eût pas, même en 1672, poursuivi avec autant d'exactitude une métaphore aussi longue : « Turenne ne s'est » pas contenté, dit-il, que l'exemple de sa conversion fût comme » un phare qui avertît les hérétiques du chemin qu'il fallait » tenir pour éviter les écueils ; il a même préparé un port et » un asile à ceux qui, se sauvant tout nus du naufrage, ont

» besoin de trouver sur la rive quelque main charitable qui » leur aide à conserver une vie qu'ils viennent de garantir des » flots. »

Mascaron raconte avec une noblesse ingénieuse la conversion de son héros (1), et l'élégance de son récit nous permet de mesurer les progrès accomplis par l'orateur depuis l'informe discours de 1666, et même depuis l'oraison funèbre de Séguier. En 1670, l'orateur s'était élevé à la même éloquence ; mais c'est seulement en 1675 qu'il connut dans tous ses détails l'art de bien écrire : il faut avouer que Fléchier avait commencé à transformer l'Oraison funèbre : il avait prononcé en 1672 l'oraison funèbre de M. de Montausier, et, en 1675 même celle de la duchesse d'Aiguillon : l'on ne saurait douter que cette éloquence ingénieuse et brillante ait contribué aux progrès de l'Oraison funèbre. Bossuet avait un génie trop grand, et surtout trop original, pour être toujours compris de ses contemporains, et ceux-là mêmes qui l'admiraient étaient bien vite détournés du dessein de l'imiter par une impuissance manifeste. Mascaron n'a jamais imité Bossuet, il n'a jamais non plus imité Fléchier, mais il a été conduit, à son insu peut-être, à se rapprocher de lui. Fléchier, dès sa première oraison funèbre, fut tout ce qu'il devait jamais être, il comprit avec une finesse parfaite à quelles conditions on pouvait plaire à la société la plus délicate du monde : un jour devait donc venir où les orateurs les plus éloignés d'abord de cette politesse et de cette élégance, obéiraient insensiblement aux exigences du goût public, et deviendraient les émules de l'orateur bel esprit qui avait écrit si ingénieusement sur le tragique sujet des Grands Jours d'Auvergne.

Cette oraison funèbre de Turenne nous semble donc tenir le

---

(1) Voir ce passage : « M. de Turenne, qui ne pouvait, ce semble, avoir » que des défauts étrangers et comme hors de lui-même..., etc. »

(3e point.)

milieu entre les discours de Mascaron et ceux de Fléchier. L'auteur de ces discours, applaudis jusqu'alors, semble avoir reconnu qu'il était trop tard pour parler encore la langue de Balzac, et il donna à son langage un tour plus vif et plus élégant. Fléchier ne lui prit pas sa grandeur : mais il prit à Fléchier quelque chose de sa délicatesse et de son harmonie. Voici quelques passages heureux que n'eût pas écrits le panégyriste du duc de Beaufort :

« La levée du siége d'Arras et celle du siége de Valen-
» ciennes sont deux monuments éternels de sa valeur et de sa
» prudence. Vainqueur dans l'un, et contraint de céder à la
» fortune dans l'autre, il fut également admirable dans tous
» les deux, car, si dans le premier il parut avec tout ce que la
» valeur heureuse a d'éclat et de pompe, dans le second il fit
» voir tout ce que la valeur malheureuse a de fermeté et de
» ressources. Sa retraite eut l'air d'un triomphe pour lui... »

On le voit, Mascaron a pris plus de soin de varier son style et de donner à son idée un tour nouveau. Il substitue aux longs détails qui lui étaient familiers des expressions plus oratoires et plus originales : « La fortune, d'accord avec son mérite, ne
» lui laissa plus que la gloire de vaincre... Ce n'est plus qu'un
» *torrent impétueux* de prospérités, et j'ai de la peine à suivre
» le vol de la victoire qui m'entraîne pour me faire voir la prise
» de Saint-Venant, Mardick, Dunkerque...

» A peine M. de Turenne a-t-il donné (à Louis XIV) ses
» premiers conseils, qu'il se voit hors d'état d'en donner
« d'autres... Comme on voit la foudre, conçue presque en un
» moment dans le sein de la nue, briller, éclater, frapper,
» abattre, ces premiers feux d'une ardeur militaire sont à peine
» allumés dans le cœur du roi qu'ils brillent, éclatent, frappent
» partout... M. de Turenne est lui-même épouvanté de la rapi-
» dité et de la justesse de ce mouvement... »

C'est aussi avec le tour de Fléchier que Mascaron dit de Turenne qu'à force « de remporter des victoires, il nous en

» avait fait perdre entièrement la surprise et presque la joie ». Il parle le même langage en s'adressant aux amis de Turenne : « A-t-il jamais exigé de vous une servitude et une dépendance » tyranniques ?... Avez-vous eu besoin de vous faire une reli- » gion de nous cacher quelque défaut secret ? »

Les tours ingénieux que l'orateur emploie pour nous peindre la modestie de Turenne nous prouvent que Mascaron eût été le digne rival de Fléchier, si cette oraison funèbre n'eût été son dernier discours d'apparat : « Il ne se cachait point, il ne se » montrait point, il parlait, lorsqu'il le fallait, de ses victoires » et de ses dévantages, aussi peu attentif à relever la gloire » des unes qu'à déguiser le malheur des autres...., aussi éloi- » gné dans ses récits du faste de la modestie que de celui de » l'orgueil. »

Nous avons reproché à Mascaron son manque de sensibilité : il est du moins un sentiment qu'il éprouve dans toute sa force : c'est l'amour de la patrie, et cette généreuse passion lui donne souvent une éloquence qui n'appartient qu'à lui. Nul orateur, si l'on excepte Bossuet, ne sut mieux réunir les sentiments les plus chrétiens et les plus français. Toutes les fois que l'image de la patrie se présente à lui, elle fait battre son cœur, pénétré d'une émotion sincère à la vue de tout ce qui peut ajouter à la gloire de la France. On sent en lui quelque chose de cette ardeur généreuse qui transportait les grands ministres de Louis XIV, et Colbert, qui se consumait alors pour donner au royaume cette puissance maritime qui faisait l'objet de ses vœux, dut sentir un juste orgueil, en entendant les simples et nobles paroles, où Mascaron célèbre la création de notre marine : « Jugez, Messieurs, quelle grandeur, quelle abondance doivent » faire espérer à la plus florissante monarchie du monde ces » flottes nombreuses, ces superbes arsenaux, ces compagnies » de commerce, ces longues et fréquentes navigations conduites » par l'étoile d'un invincible monarque, animées par les soins » et les assiduités infatigables d'un grand ministre, et conduites

» par tant de généreux officiers. Nous en pourrions raison-
» nablement attendre l'empire de l'une et l'autre mer et le
» commerce de l'Europe, si nous pouvions obtenir de l'impa-
» tience de notre génie autant de persévérance que nous avons
» de force et d'adresse. »

On ne s'attendrait pas à trouver dans une oraison funèbre ce langage que nous n'osons appeler profane, tant la grandeur de la patrie est digne d'être célébrée au milieu même des solennités de la religion.

Mais c'est surtout en parlant des Impériaux que Mascaron s'abandonne à son éloquence ; ce sont leurs défaites qui lui inspirent la joie la plus profonde : « Peuples que le Rhin sépare
» de nous, unissez-vous ; sortez de vos forêts et de vos neiges
» pour venir inonder les doux climats de la France. Cercles de
» l'Empire, unissez toutes vos forces, vous serez vaincus, et il
» ne vous restera que de tristes et malheureux débris de vos
» armées qui iront annoncer à leur pays épuisé d'hommes et
» de soldats la grandeur de mon Roi... Il le dit et il l'exécute...;
» la marche se fait avec un secret si prodigieux qu'on eût dit
» que les troupes étaient enveloppées d'un nuage épais qui en
» dérobait la vue à tous les hommes... A peine M. de Tu-
» renne fit-il briller dans ses étendards l'image éclatante du so-
» leil de la France que les yeux des ennemis en furent éblouis...
» *Refulsit sol in clypeos aureos, et multitudo gentium dissi-*
» *pata est* ». (1)

Mais à la glorieuse campagne de 1674 succède la fatale an-

---

(1) Voir encore le passage où Mascaron, s'adressant aux ennemis de la France, les accable de menaces répétées à dessein : « Assemblez-vous, en-
» nemis d'Israël, dit le Dieu des armées, et vous serez vaincus. Renforcez
» votre ligue de l'union de cent peuples confédérés et vous serez vaincus...
» Voilà, Messieurs, comme parle Celui devant qui toutes les forces de la
» terre ne sont que du vent et de la fumée, et voilà ce que promet fière-
» ment ce grand capitaine, cet autre David inspiré et animé de l'esprit de
» Dieu. »

née qui enleva Turenne à la France : il appartenait à une âme aussi élevée que celle de Mascaron de ressentir vivement le coup qui nous avait frappés, et de se faire l'interprète éloquent de la douleur commune. L'amour de la patrie a rarement inspiré à un orateur des accents plus touchants et Mascaron parvint à ces parfaites beautés qui sont propres aux œuvres classiques : « Vous ne l'avez point oublié, Messieurs, cette funeste » nouvelle se répandit par toute la France comme un brouillard » épais qui couvrit la lumière du ciel et remplit tous les esprits » des ténèbres de la mort. La terreur et la consternation la » suivaient. Personne n'apprit la mort de M. de Turenne qui » ne crût d'abord l'armée taillée en pièces, nos frontières dé- » couvertes et les ennemis prêts à pénétrer dans le cœur de » l'Etat. Ensuite, oubliant l'intérêt général, on n'était sensible » qu'à la perte de ce grand homme... On vit dans les villes » par où son corps a passé les mêmes sentiments que l'on » avait vus autrefois dans l'empire romain, lorsque les cendres » de Germanicus furent portées de Syrie au tombeau des Cé- » sars. Les maisons étaient fermées, le triste et morne silence » qui régnait dans les places publiques n'était interrompu que » par les gémissements des habitants ; les magistrats en deuil » eussent volontiers prêté leurs épaules pour le porter de ville » en ville... Les villes pour lesquelles ce triste spectacle était » tout nouveau faisaient paraître une douleur encore plus véhé- » mente que ceux qui l'accompagnaient, et, comme si en vo- » yant son cercueil, on l'eût perdu une seconde fois, les cris et » les larmes recommençaient. »

Mascaron n'eut qu'à ouvrir les yeux, à dire ce qu'il avait vu pour parler cet admirable langage. Ce fut un beau spectacle que ce retour des restes d'un héros, et c'est le peuple lui-même qui, par son empressement, par sa vénération pour Turenne, fit à son défenseur la plus belle oraison funèbre. Si quelque chose pouvait soulager la douleur publique, c'étaient ces témoignages d'une douleur universelle : c'étaient aussi ces beaux discours,

où deux orateurs sacrés s'élevèrent aussi haut que le talent peut atteindre.

Dès 1675, on commença à voir en Mascaron et Fléchier deux rivaux dignes l'un de l'autre : nous avons cité les lettres de Mme de Sévigné, où cette comparaison revient plus d'une fois. Un autre de leurs contemporains, l'abbé Arnaud, neveu du grand Arnaud, opposant les deux orateurs, prend avec justice parti pour Mascaron : « Qui voudra, dit-il, savoir la grandeur » de la perte que nous fîmes en la mort de M. de Turenne, n'a » qu'à voir la belle et éloquente oraison funèbre que prononça » M. l'évêque de Tulle en l'honneur de ce grand homme. On » ne saurait porter son mérite plus haut, ni mieux accorder » l'exagération et la vérité. L'esprit demeure rempli en la lisant » de grandes et de nobles idées que ne laissent pas d'autres » pièces qu'on a voulu lui comparer. On prétendra peut-être » que celles-ci sont plus dans les règles de l'art, et que toutes » les parties de la rhétorique y sont mieux observées ; mais, » s'il est permis de le dire, je crois voir des disciples qui s'as- » sujettissent servilement aux règles : au lieu que l'autre, » comme un maître, s'élève au-dessus des préceptes, se don- » nant lui-même pour règle à ceux qui seront capables de le » suivre. » (Mémoires de l'abbé Arnaud, 1675.)

Ce dernier éloge est trop flatteur : nous le rapportons seulement pour montrer une fois de plus la profonde impression que produisit le talent de Mascaron sur les contemporains de l'orateur. Un peu plus tard, Rollin faisait au panégyriste de Turenne l'honneur de citer plusieurs passages de son discours, et il prononçait timidement que Bossuet était supérieur à Mascaron : « Monsieur Mascaron, dit-il dans le Traité des Études, tient » quelque chose du caractère des deux auteurs dont je viens » de parler (Fléchier et Bossuet) sans pourtant leur ressembler » entièrement. Il a en même temps beaucoup de noblesse et » beaucoup d'élégance, mais il est, ce me semble, moins orné » que l'un et moins sublime que l'autre. L'art se montre chez

» lui avec moins d'ostentation que dans le premier, ce qui est » un grand art ; *peut-être* aussi la nature y est-elle moins riche » et moins hardie que dans le second. »

L'abbé Desfontaines juge Mascaron avec moins de timidité, mais il n'est pas moins sensible aux beautés de cette éloquence que l'illustre recteur de l'Université. A ses yeux, en effet, « l'éloquence de Monsieur Mascaron est fort différente de celle » de Fléchier et de Bossuet. Il n'a ni l'élégance de l'un, ni la » force de l'autre, plus nerveux, plus élevé, moins délicat, » moins poli que le premier, aussi sublime que le second, » moins judicieux que l'un et que l'autre. » (1)

Maury, qui a seul rendu justice aux beautés des autres discours de Mascaron, juge assez sévèrement l'oraison funèbre de Turenne : « En traitant le même sujet, dit-il, l'orateur est » resté au-dessous de Fléchier. » Maury ne loue que la seconde moitié de cette oraison funèbre, où Mascaron « signale son » talent par de grandes et fréquentes beautés... Il déploie sur- » tout une verve oratoire et une éloquence entraînante qu'on » chercherait inutilement dans le discours tant exalté de » l'évêque de Nîmes (2). »

Dussault définit fort bien la différence qui sépare Mascaron de Fléchier : « Sa manière n'est pas à beaucoup près aussi sûre » que celle de Fléchier ; mais dans les pages où il est irrépro- » chable, où nul regret ne corrompt et n'altère le plaisir qu'il » cause, quoique toujours d'une pureté moins parfaite, d'une » éloquence moins exquise que celle de son rival, il le domine » par d'autres mérites ; il a plus de feu, plus de verve...; son » style est plus mâle et plus plein, son expression plus pro- » fonde, son trait plus énergique. S'il a moins de grâce que

---

(1) Dictionnaire historique. (Edition de 1783, à Caen).

(2) Maury ajoute : « Avec un mérite distingué comme prédicateur, il se » montre aussi trop raisonneur, trop didactique, trop moraliste. » Maury a-t-il donc connu les sermons de Mascaron ? La chose est douteuse.

» Fléchier, il a aussi moins d'apprêt; s'il ne connaît pas aussi » bien que lui toutes les ressources de l'art, il en étale moins » les prétentions et le faste... L'un suivit habilement le progrès » des lettres et leur dut en partie ses perfections ; l'autre resta » comme enchaîné dans les liens des anciennes habitudes aux- » quelles ses défauts appartiennent et ne dut ses beautés qu'à » lui-même. »

« L'ouvrage de Fléchier, nous dit enfin M. Villemain, est » le chef-d'œuvre d'un art qui s'élève jusqu'au génie, celui de » Mascaron nous semble l'ébauche brillante du génie souvent » égaré par un faux goût... Mascaron a tous les défauts de son » rival, et d'autres plus choquants parce qu'ils sont bizarres. » Mais quelquefois il s'anime, il s'élève, alors il est grand et » montre une âme éloquente. Sa diction même s'épure, et » paraît avoir quelque chose de naturel, d'énergique et de » précis, qui n'exclut pas l'élégance et qui vaut mieux que » l'harmonie (1). »

Essayons à notre tour, non pas de redire ce qui a été si bien exprimé par les maîtres de la critique, mais de donner à Mascaron la place qu'il mérite parmi les grands orateurs ses con-

---

(1) D'autres critiques ont encore parlé de Mascaron. Ce sont :

M. Charpentier de Saint-Priest.

M. Jules Janin. Dans sa *Littérature française*, ce critique a porté sur l'orateur un jugement étrange. Il assure que Mascaron précéda Bossuet et qu'il n'évita pas toujours ces figures collégiales, « qui sentaient le tyran » de la chaire comme du barreau. » (1829.)

M. l'abbé Blampignon, dans le *Correspondant* (mai 1870) se représente Mascaron « comme un peintre qui, sous des couleurs empâtées, laisse » échapper un pur rayon de vie et de sentiment, comme un de ces vieux » maîtres espagnols dont la rude brosse et les tons noirâtres arrivent à » l'expression, à la réalité, à l'effet. »

M. Demogeot accuse Mascaron d'insensibilité.

Nous avons cité déjà les jugements portés sur Mascaron par M. Feugère, dans son étude sur Bourdaloue, et par M. Aubert, dans son édition classique des oraisons funèbres de Bossuet.

temporains, et de rappeler les principaux traits qui distinguent son éloquence.

Bossuet est trop grand pour que personne lui soit comparé dans l'Oraison funèbre ; Bourdaloue y a été médiocre : Mascaron ne peut être comparé qu'à Fléchier et à Massillon.

Fléchier déploie dans ses oraisons funèbres les qualités les plus rares de l'écrivain : mais il n'est pas assez désintéressé, il n'oublie jamais le soin de sa réputation. Toutefois, on ne rend pas justice à son talent. Assurément, il n'a pas le don de remuer profondément tout son auditoire, et l'on peut douter que ses sermons fussent suivis de conversions bien nombreuses. Mais Fléchier n'ignore aucun des secrets du style. Les traits ingénieux, les pensées délicates se succèdent avec une abondance et un éclat incomparables dans ses discours. Toutefois le travail se fait sentir sous cette facilité apparente, et nous sommes peu surpris d'entendre un contemporain, l'abbé Legendre, secrétaire de M. de Harlay, nous dire que « M. » Fléchier était né lent, que l'esprit ne lui venait *qu'en* » *ruminant*, et qu'à le voir en particulier, on eût dit qu'il en » avait peu, tant sa conversation était plate et chétive... Il fai- » sait ses discours à force de les limer et d'y rêver. » Il y a en effet quelque indigence dans ce talent si riche en apparence. Fléchier sait tout dire, il n'est guère de qualité brillante dont il ne puisse à son gré parer son style : mais la plus rare de toutes lui manque, c'est la variété. Il a tant de goût pour le brillant et le spécieux, que tout entre ses mains devient trait et antithèse. Il ne saurait changer de style, il a perdu le secret du naturel, et pour avoir voulu réveiller par de continuelles beautés l'attention de l'auditeur, il parle une langue monotone dans sa perfection : ses qualités mêmes tournent ainsi à son désavantage. Dès 1672, Fléchier parlait dans l'Oraison funèbre un langage élégant et fleuri, digne en tous points de son héroïne, la marquise de Montausier. Il savait tout dire avec agrément, il parlait avec la même dignité soutenue des cam-

pagnes de Turenne et de « ces cabinets où la vertu était révé-» rée sous le nom de l'incomparable Arthénice ». On aurait pu appliquer à ses discours ce qu'il disait de la duchesse d'Aiguillon : « Je ne prends que les vertus extraordinaires et je » choisis les fleurs que je jette sur son tombeau ». Il les choisit, il est vrai, mais il les prodigue. Cependant ses défauts sont ceux d'un très-habile écrivain : les lui reprocher trop sévèrement, ce serait exiger de lui les qualités de Bossuet ou de Bourdaloue. Il n'a ni la magnificence poétique de l'un, ni la sobriété de l'autre : toutefois ses discours restent l'œuvre la plus achevée d'une industrieuse patience, et ils faisaient voir que l'on était arrivé à la grande et triomphante époque de l'Oraison funèbre.

Massillon succéda dignement à Fléchier, et il donna à l'Oraison funèbre des beautés nouvelles. A l'éclat du style, à la noblesse du langage, il unit la profondeur du sentiment, et cette onction qui nous touche si vivement dans ses écrits : ajoutons-y cette éloquence harmonieuse et variée qui l'a rendu si justement populaire parmi ceux-là mêmes que ne touche pas l'autorité de la parole divine. Massillon sut de plus dire la vérité dans l'Oraison funèbre. On l'entendit déclarer que les rois ne trouvaient la véritable gloire que dans l'amour de leurs sujets ; il ne craignit pas d'élever la voix contre la coupable folie de la guerre, et il adressa au ciel cette touchante prière que la postérité n'achetât pas au prix de désastres nouveaux une gloire souillée de sang. Ces nobles pensées étaient exprimées dans un langage délicat et magnifique, plus savant que simple, mais qui n'avait rien de l'afféterie de Fléchier, et qui resterait une parfaite image de l'éloquence française, si Massillon eût allié plus d'énergie et de fermeté à cette noblesse et à cette élévation soutenues.

Mascaron doit être moins comparé qu'opposé à ces écrivains ingénieux. Massillon et Fléchier n'atteignent pas à la grande éloquence, leur habileté éveille en nous une involontaire dé-

fiance, et nous doutons que l'on puisse dire si bien quand on est très-vivement touché ou profondément ému. Le travail, l'imitation, se font sentir dans leurs plus belles oraisons funèbres, et il n'est pas sûr qu'ils eussent été eux-mêmes dans une société moins polie et moins élégante ; ils sont aussi inférieurs à Bossuet qu'un artiste d'une dextérité consommée l'est à un maître de premier ordre. Bossuet seul réunit tous les dons. Il possède la force créatrice, et l'exécution magistrale

Que l'on imagine un talent, sans doute inférieur de beaucoup à ce génie sublime par la grandeur des conceptions, mais qui toutefois s'élève de lui-même, sans effort, et dont les incertitudes et les gaucheries font place peu à peu à un langage plein de naturel et de fermeté, et l'on aura une juste idée de Mascaron. Il eut plus à faire que Fléchier et que Massillon pour réformer son propre goût, mais un talent supérieur le soutenait et il est allé plus loin qu'eux. Il faut l'avouer, si quelque nom pouvait être rapproché de celui de Bossuet, sans être perdu dans cette gloire éclatante, ce serait le sien. Sans doute il nous fait songer à ces étoiles du poète que l'éblouissante lumière du matin fait disparaître : du moins, pour continuer une de ces comparaisons qui lui sont à lui-même si familières, n'est-il pas entraîné dans le mouvement de ce grand astre, et si ses rayons sont obscurcis pour nous, du moins ne brille-t-il pas d'une lumière empruntée.

APPENDICES

1° Les œuvres d'Antoine de Mascaron.

2° Du texte autographe de l'oraison funèbre de Madame par Mascaron.

APPENDICE PREMIER

LES ŒUVRES D'ANTOINE DE MASCARON

PÈRE DE L'ORATEUR.

§ Ier. — SES DEUX DISCOURS (1) EN L'HONNEUR D'ANNE D'AUTRICHE.

Les deux discours qu'Antoine de Mascaron composa en l'honneur de la reine-mère sont loin d'être des chefs-d'œuvre. S'ils présentent des passages écrits avec fermeté, parfois même avec élévation, on trouve dans ces deux harangues des pensées banales ou subtiles, l'abus du bel-esprit, la recherche

(1) Voici à quelle occasion furent composées ces deux harangues.

Mazarin, continuant la politique de Richelieu à l'intérieur, jugea à propos d'enlever à la noblesse une charge très-importante, vacante par la mort du dernier titulaire, le duc de Brézé : il s'agit de la Surintendance du commerce et de la navigation. Au lieu de donner au duc de Brézé un successeur dans ce poste, sorte de ministère de la marine, Anne d'Autriche se fit nommer par son fils *Surintendante de la Navigation et du Commerce de France.* Or le Parlement d'Aix avait sous sa juridiction les côtes de la Méditerranée, les plus importantes alors de la France : ce fut donc au Parlement d'Aix que Mascaron, avocat de la Reine, dut demander l'enregistrement de l'édit royal.

laborieuse de l'élégance. L'auteur veut louer à tout prix la régente, et il lui rend le mauvais service de la vanter sans mesure. Défaut plus grave encore, ces deux harangues sont beaucoup trop longues. Au lieu de donner à Anne d'Autriche avec finesse et avec mesure les louanges de rigueur, A. de Mascaron s'oublie, et compose péniblement deux solennels et lourds panégyriques. C'est de l'éloquence sans objet et du style hors de propos. Signalons-en les défauts les plus choquants : nous montrerons ensuite que dans ce vain étalage de pensées brillantes et de beautés factices se trouvent des passages qui annoncent un écrivain de talent.

Antoine de Mascaron parlait devant la Grand'Chambre du Parlement de Provence ; avocat bel esprit, il s'adressait à des magistrats qui avaient tout le loisir nécessaire pour l'écouter. Aussi prend-il son temps pour annoncer son sujet et disposer favorablement ses auditeurs. Il se complaît aux lenteurs obligées d'un discours d'apparat. Grandeur du sujet, faiblesse de l'orateur, ardeur de son zèle, éloges décernés au barreau et à la magistrature, A. de Mascaron n'a rien oublié : il n'a même pas craint d'exposer le sujet de ses discours avec une insistance singulière : « Je parle donc, Messieurs, pour une Reine ; » je parle pour une grande reine ; je parle pour une grande » reine régente, à qui le roi, par un mouvement inspiré du ciel, » vient de donner la charge de grand-maître, chef et surin- » tendant-général de la Navigation et Commerce de France... » etc. Ne nous semble-t-il pas entendre ici un orateur énumérer au début d'une oraison funèbre les titres et les dignités du personnage qu'il va célébrer ?

Antoine de Mascaron est un bel esprit. Il l'est à la façon de Balzac et de Voiture : il ne cherche pas seulement la grandeur, mais encore la finesse. Il aime à surprendre le lecteur, à le conduire par des détours imprévus. « Cette grande Reine à » qui vous adressez toutes vos remontrances, à qui vous » demandez toutes les grâces que vos services méritent, celle- » là même vous fait l'honneur de *vous demander justice* par ma » bouche en la publication des lettres de provision d'une des » plus importantes charges de l'Etat. Dans un tribunal où elle

» a droit d'occuper la première place, elle vous laisse la » liberté de délibérer de ce qui la touche, et au milieu de cette » pompe royale que toute la terre regarde avec tant de véné- » ration, elle trouve bon que vous soyez en quelque façon les » juges de sa vertu et les arbitres de sa gloire. »

Tout l'exorde est de ce style, mais souvent l'auteur, au lieu de la finesse, ne rencontre que la subtilité : « Je ne vous ferai » pas ce tort, Messieurs, que de vous demander votre atten- » tion ; la dignité de mon sujet vous la demande pour moi, » mais avec tant de justice que j'ose dire qu'elle vous l'or- » donne. *Je ne crains de la perdre qu'à cause que vous avez trop* » *de désir de me la donner ;* et je prévois que vous aurez de la » peine à résister aux transports qui éleveront votre âme au- » dessus des sens par la seule beauté de la matière que je » traite.... La Reine a si bien mérité l'amour et le respect que » vous portez à sa haute vertu que, même dans une action de » justice, il vous sera permis, mais que dis-je permis ? vous » serez obligés de suivre des passions si légitimes. »

Rien n'est plus cher à l'auteur que ces bizarreries. Il s'étudie avec une minutie puérile à cacher le sens le plus banal sous une expression raffinée à l'excès : « Souffrez, Messieurs, » qu'avant que d'entrer dans ce discours où je viens de m'en- » gager insensiblement, je vous fasse une prière ; et, quelque » extraordinaire qu'elle vous paraisse d'abord, ne laissez pas » de me l'accorder. *De grâce, ne me donnez plus cette obligeante* » *attention dont vous m'avez honoré jusques ici ; détournez vos* » *esprits de tout ce que je dirai, et si mes paroles vous frappent* » *l'oreille, que du moins elles ne touchent pas votre esprit. J'ai* » *intérêt de n'être pas écouté, bien que je sois obligé de parler,* » *mais j'ai intérêt aussi que vous vous écoutiez vous-mêmes, pen-* » *dant que vous ne m'entendrez pas.* »

Un autre défaut, plus frappant encore, est commun au père et au fils : c'est l'abus de l'expression imagée, abus d'autant plus fâcheux que rien n'égale la banalité et l'emphase des métaphores qu'ils recherchent.

Une image terminée par une pointe, semble à A. de Mascaron le plus bel effort du talent. Non seulement les images

sont jetées à profusion dans ces deux harangues, mais encore le style lui-même semble n'être plus qu'une métaphore continue, le langage figuré prend la place du langage ordinaire. A. de Mascaron eût rougi d'être simple : il surcharge son discours d'ornements pompeux gauchement entassés : « Que la » splendeur qui brille en cette royale personne est éclatante, » puisqu'elle se forme d'un si grand *amas* de lumières ! » L'amour et la majesté ont accordé leur ancienne querelle » pour s'assembler dans ce visage auguste qui fait baisser » les yeux aux plus hardis lors même qu'il donne aux plus » timides l'assurance de les lever, « *et cette petite nue dont* » *sa bonté le couvre pourrait bien enfermer des foudres contre* » *les audacieux et contre les coupables, bien que nous n'en ayons* » *vu sortir encore que la rosée.* » Les images les plus éclatantes forment comme la trame de ce style : les mots de *lumière*, de *clarté*, de *splendeur éblouissante* y reviennent à chaque instant, et ces métaphores, se succédant sans relâche, ne présentent aux yeux que le spectacle le plus fatigant et le plus monotone. On ne saurait imaginer avec quel mauvais goût A. de Mascaron prodigue les pensées emphatiques, accumule les métaphores les plus disparates : « Je vois bien, Messieurs, qu'il faut que » je quitte le rivage pour entrer en pleine mer ; le sujet qui » m'amène ici, la nouvelle charge que notre auguste princesse » a voulu accepter pour l'amour de nous, et les fameuses con- » quêtes qui viennent de faire révérer ses étendards dans les » îles et sur les côtes de la mer Thyrrène, m'obligent à » m'exposer à cet élément, quelque infidèle qu'il puisse être. » Je n'y saurais plus rencontrer *que d'aimables écueils, ni faire* » *que d'illustres naufrages*, puisque mon débris contribuerait » quelque chose à sa gloire. Disons plutôt qu'il n'y faut plus » appréhender d'orages ni de tempêtes ; que ce nouvel astre » arrêtera par ses douces influences l'impétuosité de ses flots » et de ses marées ; et que cette illustre mère ayant encore » dans son sein *ces deux petits alcyons qu'elle enfante tous les* » *jours par les tendresses de son cœur*, et par les soins de sa » régence, toute la nature favorisera cette royale éducation. » Le ciel sera toujours serein, la mer nous fera voir un calme

» perpétuel et agréable, les vents se renfermeront dans leurs » cavernes, et s'ils en sortent, ce ne sera que par son ordre, » et pour favoriser la route de nos armées navales. » Peut-on penser sans tristesse que ces fadeurs ont été admirées et qu'il a été un temps où ces banalités mythologiques ont passé pour de l'éloquence ?

A. de Mascaron, comme son fils, abuse des figures de la rhétorique. Il ne craindra pas de prendre tour à tour à partie la mer, les monstres de la mer et ses *miracles:* il n'est pas jusqu'au rémora, le plus fantastique de tous, qui ne soit l'objet d'une apostrophe ridicule : « Connaissez donc, élément fou- » gueux et rebelle, les bornes que Dieu vous a prescrites ; » brisez vos flots et votre écume au pied du trône de cette » grande reine qui vient de l'établir sur nos rivages !... Annon- » cez aux climats les plus éloignés votre nouveau bonheur, et » celui dont ils jouiront sous la domination du jeune conqué- » rant qu'elle leur élève. Allez ramasser aux riches bords où » le soleil se lève et se couche tout ce qu'ils ont de précieux » et d'agréable ; ouvrez en sa faveur cet abîme qui cache tant » de trésors ; présentez-lui des perles et tout ce que vous » produisez d'exquis et de rare... Nous croirons, si vous voulez, » que les perles que vous lui viendrez offrir seront les plus » belles larmes de l'aurore, pourvu que vous demeuriez d'ac- » cord qu'elles seront moins précieuses que celles qu'on lui » voit répandre chaque jour pour les misères de son peuple.

» Venez sur nos bords, monstres et miracles dont cet » élément abonde, quittez le vaste sein qui vous enferme, » pour avouer que vous ne vîtes jamais rien de si grand ni de » si pompeux que ce triomphe, sans excepter même ces » magnifiques noces dont les poètes nous ont tant parlé.

» Et vous, petit animal, dont la force est si grande et si » occulte, vous qui eûtes autrefois la hardiesse d'arrêter le » maître du monde au milieu de sa flotte victorieuse, ne soyez » pas si téméraire que d'entreprendre aujourd'hui la même » chose, et ayez plus de respect pour une autorité légitime » que vous n'en eûtes pour un usurpateur. »

Dans sa seconde harangue, Antoine de Mascaron se sur-

passa lui-même, à force de mauvais goût. C'était trop peu de comparer Anne d'Autriche sortant de son oratoire à Moïse descendant du Sinaï « le visage lumineux » : un instant après, la régente devient un autre Archimède : « Elle sort du monde » pour trouver le point que demandait ce fameux Archimède ; » mais au lieu de s'en servir pour détruire l'univers par la » force de ses machines, c'est de là qu'elle tâche d'arrêter » les violentes agitations par l'ardeur de ses prières. »

Un dernier exemple, et le plus curieux de tous, nous montrera qu'en 1647, neuf ans avant les Provinciales, le goût français n'était pas beaucoup plus sûr qu'au moyen-âge. On se rappelle que pour écarter les femmes du trône de France, et appuyer la loi salique sur l'autorité de l'Écriture, on avait allégué ce passage du Nouveau-Testament où il est dit que les lis ne cousent ni ne filent, afin de prouver que le royaume de France ne devait pas tomber en quenouille. Mascaron a-t-il emprunté aux théologiens du XIVe siècle cette allusion ridicule? « Ne crai- » gnons pas, Messieurs, que la faiblesse du sexe soit un » obstacle à la force que cette charge demande. Car si les lis » ne filent point, notre illustre reine régente ne s'adonne pas » non plus à un exercice si bas. Elle sait bien dompter les » monstres, mais elle ne sait pas manier le fuseau. »

Ces fautes de goût par leur étrangeté même ont encore de quoi piquer un moment la curiosité : nous ne devons pas oublier un autre défaut d'Antoine de Mascaron, nous voulons parler de cet étalage d'érudition, de ces allusions si froides tirées de la mythologie ou de l'histoire, et de ce style lourdement scolastique dont l'auteur revêt gauchement les pensées les plus banales. Rappelons seulement cet éloge singulier de la piété.

« Si la philosophie ne s'abuse point en la définition de la gran- » deur des corps matériels, qu'elle dit être une élévation vers » la partie supérieure du monde, nous en pouvons tirer cette » conséquence dans les choses morales que de toutes les » habitudes de l'âme, celles qui la portent vers le ciel sont » aussi les plus excellentes, et qu'elles produisent la véri- » table grandeur : aussi la piété, qui regarde Dieu comme son

» objet, donne aux cœurs qui en sont touchés quelque portion » de l'immensité de la fin qu'elle se propose. »

On sait qu'Anne d'Autriche régente fut adorée par tout le royaume. Il n'y avait plus dans toute la langue « que deux » petits mots : la reine est si bonne ! » A. de Mascaron argumente sur cette idée : « Il y a de certaines vérités si évidentes qu'on » ne peut les rendre douteuses qu'en les voulant éclaircir, et » sur qui on jette des nuages dès qu'on emploie des raisonne- » ments pour les prouver. Celui qui doute que le feu soit chaud » a besoin de sentiment plutôt que de raisons... La bonté est » l'inclination dominante d'Anne d'Autriche ; son cœur en est » composé plutôt que rempli, et elle servirait beaucoup mieux » à sa définition qu'à son éloge. » On ne parlait pas un autre langage à la Sorbonne.

Nous avons insisté longuement sur les principaux défauts qui déparent ces discours : nous voulions rappeler combien le goût public était encore sujet à s'égarer. En 1688, Vaumorière, qui nous a conservé ces harangues, s'excusait de les avoir reproduites en entier, en alléguant que c'était là de la « grande » éloquence », il les citait comme des modèles parfaitement admirables, sans un mot de blâme pour les extravagances que nous avons signalées. Quant au public du temps, il avait reçu ces deux pièces avec d'unanimes applaudissements.

Tâchons de faire voir que cette admiration n'était pas aussi imméritée qu'on pourrait le croire d'après les extraits cités jusqu'ici, et que certains passages de ces harangues, moins applaudis peut-être, renferment des idées justes ou des sentiments qui ne sont pas indignes de notre attention et de notre estime.

L'enthousiasme monarchique a parfois amené Antoine de Mascaron à d'étranges exagérations, mais il était en lui-même, il faut le dire, bien justifié par le besoin d'union à l'intérieur et par la gloire dont venaient de se couvrir les armes françaises. C'est le mérite d'Antoine de Mascaron d'avoir su rendre justice aux résultats inouïs de cette politique qui prépara le glorieux traité de Westphalie. Le même écrivain qui vient

d'accumuler les éloges hyperboliques parle maintenant un simple et ferme langage; on sent ici que l'auteur, pour atteindre aux belles pensées, n'a qu'à se faire l'interprète fidèle des sentiments de la France. Souvenons-nous que nous sommes ici au lendemain de Rocroy, et à la veille des célèbres traités de 1648; et nous saurons gré à A. de Mascaron d'avoir compris que la vérité était assez belle pour n'avoir pas besoin d'ornements étrangers: « Regardez, dit-il, ce peuple belliqueux » et indomptable qui n'eut jamais tant d'amour qu'à présent » pour la qualité de sujet, qui renonce à tous les sentiments de » sa liberté naturelle pour rendre à un roi mineur tout ce que » son devoir et sa naissance lui prescrivent. Il soupire vérita- » blement après la paix d'où il attend le soulagement de ses » misères; mais pourtant, dans les violentes pensées que la » nécessité inspire aux esprits les plus traitables, il ne laisse » pas d'opposer son devoir à son intérêt. Il se trouve capable » de considérer que si la guerre est une tragédie sanglante, » du moins la France ne lui sert pas de théâtre, que ses peu- » ples en sont plutôt les spectateurs que les acteurs; que la » guerre est un fléau supportable lorsqu'elle ne ravit qu'une » partie du bien; qu'il en faut faire une bonne afin de ne pas » la faire souvent, et que le grand repos qu'on prépare à la » France doit être nécessairement acheté par des crises et des » agitations. »

La simplicité de l'orateur, cet aveu que tous les Ordres du royaume souhaitaient ardemment la paix, malgré « l'ardeur » générale » et « l'empressement universel » qui les animait, nous sont un gage assuré de sa véracité. Nous avons là le tableau fidèle de la France pendant ces glorieuses années qu'avait préparées la politique du plus grand homme d'Etat des temps modernes. Ce ne sont plus là les éloges obligés d'un panégyriste décidé d'avance à tout louer. A. de Mascaron ne dissimule pas les souffrances qu'éprouvait le royaume; il a donc le droit de proclamer bien haut l'inébranlable résolution où l'on était de consentir à tous les sacrifices nécessaires pour conquérir une paix durable.

Avec quels transports célèbre-t-il l'humiliation de l'Espagne!

La passion qui l'anime ne lui laisse pas le loisir de gâter ce beau passage par une fausse-rhétorique ; tout au plus quelques antithèses trahissent-elles l'écrivain de profession. On se rappelle la lettre ingénieuse où Voiture reproche au duc d'Enghien d'avoir si fort malmené ce pauvre roi d'Espagne, le propre frère de la reine ; la même joie généreuse perce sous l'esprit de Voiture et sous la gravité d'Antoine de Mascaron. Moins vif que Voiture, A. de Mascaron parle avec une sorte de noble familiarité, et ne peut s'empêcher d'adresser à nos ennemis désormais impuissants des railleries bien justifiées par leur jactance : « Leur orgueil, qui bravait naguère toute la Terre, » et qui leur en promettait la domination, les réduit maintenant » à battre des mains lorsqu'ils peuvent s'empêcher d'être » battus. Une retraite leur tient lieu d'une grande victoire, et » après que nous leur avons pris cinq ou six places impor- » tantes en une campagne, ils se décernent un triomphe si par » quelque coup de malheur il nous en échappe une seule ; ils » croient avoir conquis toutes celles qui leur restent, et, s'il » ne nous est pas permis de tout prendre, nous avons pour le » moins l'avantage de faire tout trembler. Aussi voit-on claire- » ment que la crainte est la principale règle de leur conduite... » Le plus grand secret de la science militaire de leurs chefs » ne consiste plus qu'à trouver les moyens de n'être pas forcés » à combattre... ; et par une méthode assez nouvelle, ils ani- » ment assez souvent leurs gens de guerre à prendre les » armes, en leur disant qu'ils ne combattront pas, et qu'ils » n'ont qu'à faire bonne mine. »

Les Espagnols, réduits en réalité à l'impuissance, ne semblaient pas encore si affaiblis qu'il y eût de la bassesse à leur rendre les outrages qu'ils nous avaient adressés : quelle colère d'ailleurs n'était pas excusable contre ces ennemis héréditaires de la France, qui depuis longtemps mettaient à feu et à sang tout le nord du royaume ? Comment ne pas triompher avec une joie profonde de leurs défaites, et ne pas célébrer ces glorieux soldats de Rocroy, ces « fameux lions de la tribu de Juda », et ce « formidable duc d'Enghien », dont le coup d'essai avait été « la mort et la fuite des plus vieux généraux de l'ennemi,

» la défaite entière de ses vieilles bandes, et la déroute d'une » armée de trente mille hommes, qui menaçait d'ensevelir la » France et le roi qu'elle venait de perdre dans un même » tombeau ? »

La France combattait alors pour sa sécurité autant que pour la gloire, et Mascaron nous dit avec énergie quelles déprédations nous avions eues à souffrir de nos perfides ennemis. Il s'agit de la place de La Motte conquise une première fois et rendue ensuite à l'Espagne : « La même générosité qui nous » l'avait acquise par la force nous la fit perdre pour ainsi dire » volontairement par un traité, ou par un manquement de foi » d'un prince, qui s'est fait plus de tort qu'à nous lorsqu'il l'a » violée. Il n'a pas joui longtemps du fruit de son infidélité. La » France est aujourd'hui trop sensible et trop délicate en » matière d'honneur pour souffrir une injure que les ministres » précédents avaient dissimulée. Notre grande reine les a » vengés, elle a vengé l'Etat, elle a vengé deux grandes pro- » vinces qui soupiraient depuis quelques années sous le faix » des voleries et des contributions. » (1).

Ces discours ne sont pas moins remarquables par les qualités du style. A. de Mascaron traduit avec énergie un mot de Salluste *(Ità in maxumâ fortunâ minuma licentia est)*: « Le vice » ne saurait monter dans le trône sans y rencontrer le dernier » degré de l'infamie, et l'on découvre dans une fortune émi- » nente les défauts qu'on aurait pu cacher dans une condition » médiocre. » Mascaron excelle à exprimer certaines idées délicates : « Comme la véritable piété est ennemie de l'osten- » tation, et qu'elle cache ses trésors dans le plus profond du » cœur, les hommes, qui n'en voient que l'extérieur, ne la » doivent louer que par la vénération et le silence. » Inépuisable quand il loue Anne d'Autriche, il évite quelquefois l'abondance stérile, et la précision élégante de ses éloges témoigne

(1) Le meilleur commentaire de ces derniers mots est une estampe du temps représentant la bataille de Rocroy, et accompagnée de légendes explicatives. Au dernier plan se trouve cette indication : « Paysans dans » les bois qui tuent des Espagnols ».

de leur vérité : « Jamais l'indigence n'implora vainement son » secours, elle ne refusa jamais sa protection à l'innocence » opprimée.... La nécessité qu'elle s'est imposée d'obéir à la » raison d'Etat ne lui paraît insupportable qu'en ce qu'elle ne » lui permet pas encore de soulager son peuple.... Enfin son » autorité n'a point de bornes pour obliger, mais il semble » qu'elle n'ait aucun pouvoir lorsqu'il s'agit de nuire. Le refus » d'une grâce lui est un langage inconnu.... Elle voudrait ban- » nir de la société des hommes l'infortune et la pauvreté, et » si ses vœux étaient exaucés, il n'y aurait plus au monde ni » misère, ni malheureux. »

Le style d'Antoine de Mascaron n'est jamais plus remarquable que dans ces développements généraux, qui rappellent parfois les historiens antiques. Admirateur de Salluste et plus encore de Sénèque, A. de Mascaron à leur exemple recherche le trait, la concision sentencieuse, et il y atteint quelquefois. Il est curieux, à la veille de la Fronde, de l'entendre déplorer les dangers des régences, sans soupçonner qu'aussitôt l'événement allait justifier ses inquiétudes : « Les régences et les » minorités sont comme ces ports ouverts, où l'on n'est assuré » ni du dedans ni du dehors... Les grands ne regardent d'ordi- » naire une minorité que comme un interrègne qui leur donne » le droit de régner à leur tour, qui rend toutes leurs de- » mandes, toutes leurs actions légitimes, et qui leur permet » d'établir leur autorité sur les ruines de celle d'un jeune » prince.... La pauvreté ou la richesse des peuples sont alors » presque également dangereuses ; l'une et l'autre les rendent » audacieux et entreprenants, en un temps où il semble que » l'indulgence soit une des meilleures maximes du ministère... » Tout est douteux, tout est difficile. On a souvent de la peine » à découvrir le mal, elle est plus grande encore dans le » choix du remède, et quand on l'a choisi, on craint que le » remède ne soit pire que le mal. Il faut quelquefois acheter » le repos de l'Etat aux dépens de la réputation... La régence » est une mer où les meilleurs pilotes sont ceux qui n'y font » que de petits naufrages. »

Ces craintes, A. de Mascaron les exprime plutôt qu'il ne les

ressent. Il parle en général, sans songer au temps présent. Qu'eût-on pensé, quelques années plus tard, de ces éloges donnés à la fidélité et à l'obéissance des grandes compagnies de justice ? « N'oubliez pas le zèle et la fidélité de tant de » compagnies souveraines qui n'ont de jalousie pour leur au- » torité que pour mieux appuyer celle du souverain ». Il ne faut donc pas faire d'A. de Mascaron un écrivain sérieusement observateur. Il recherche la vérité, mais la vérité générale qui lui fournit des développements éloquents. Peut-être même ne s'y attache-t-il que pour le plaisir de l'exprimer en beau langage.

§ IIe La préface aux épitres de boisrobert.

Boisrobert, l'un des cinq auteurs qui travaillaient sous les ordres de Richelieu, fit paraître en 1647 un volume de poésies, d'épîtres en vers, de madrigaux, de sonnets et autres pièces galantes. Ami de l'auteur, Antoine de Mascaron se fit un devoir d'annoncer l'ouvrage au public dans une de ces épîtres ou préfaces élogieuses où l'on disait complaisamment d'un écrivain les choses flatteuses qu'il n'eût pas osé écrire lui-même.

Cette préface offre un certain intérêt littéraire. Il est curieux de voir l'école de Balzac rendant hommage à l'école de Voiture, ou, pour mieux dire, la prenant sous son patronage, et déclarant que des gens de goût, après avoir applaudi aux chefs-d'œuvre de l'éloquence sérieuse et compassée, pouvaient, sans déroger, sourire aux jeux d'esprit de la littérature légère.

Le goût général était à l'éloquence : et Boisrobert était sans doute heureux de voir un écrivain comme A. de Mascaron solliciter les suffrages du public en faveur de pièces fugitives. Ce n'est pas sans précaution que ce dernier vante aux lecteurs « ces beautés cachées sous un titre qui semble ne rien pro- » mettre que de médiocre. » Il prend soin de « désabuser » certains esprits préoccupés de cette fausse opinion que tout » ce qui n'est pas sérieux et grave ne saurait mériter le nom » de beau, et qui croient avoir fait beaucoup d'honneur à la

» plus excellente production de cette nature quand ils ont dit » qu'elle était assez jolie. » L'écrivain n'est pas peut-être d'un autre sentiment : on dirait qu'il a besoin de se convaincre lui-même, et qu'il rend à son ami le bon office de vanter ses œuvres plutôt par courtoisie que par conviction. Homme de lettres, il loue les productions des gens de cour : il semble faire à ces pièces légères les honneurs du Temple du Goût, il s'efface même de bonne grâce devant les étrangers, mais ses prévenances mêmes sont d'un homme qui se sent dans son domaine.

A. de Mascaron n'a garde d'oublier en faveur de ses idées l'argument qui était alors sans réplique. Il cite les anciens, et montre qu'Horace a dû la meilleure partie de sa gloire à ses poésies familières : « Il n'élevait guère plus son style en écri- » vant à Auguste ou à Mécène, à la fortune duquel il était at- » taché, qu'en écrivant à son fermier pour l'exhorter à se » contenter de la sienne. » Chose digne de remarque, A. de Mas- » caron, écrivain lui-même si emphatique, est sans pitié pour l'emphase, qu'il regarde comme la marque la plus sûre de la décadence. Il regrette cette belle et naïve façon d'écrire des auteurs du siècle d'Auguste, remplacée plus tard par ces fausses beautés d'un style enflé, et par ces expressions » gothiques » qui corrompirent la langue. Elle fut, dit-il, » noircie d'une fumée importune et d'un galimatias perpétuel. » Que n'avait-il fait plus tôt ces sages réflexions ?

Il croit devoir nous avertir que ces épîtres de Boisrobert, en dépit de leur apparence enjouée et mondaine, sont l'œuvre d'un moraliste ingénieux et délicat. On n'y trouve aucune raillerie trop libre, elles « s'éloignent autant de la licence du » théâtre que de l'aigreur de la satire. L'auteur y reprend » assez souvent les vices et la corruption du siècle, mais » il le fait avec tant d'adresse et de douceur que ceux qui » verront leurs taches dans ce miroir... auront plus d'envie de » corriger leurs défauts, se voyant repris d'aussi bonne grâce » que si la satire ou la morale même les leur avait reprochés » d'un style mordant ou avec un front sévère ». Tant d'éloges ont de quoi surprendre, quand on connaît l'écrivain qui

en est l'objet, et Boisrobert lui-même s'étonna sans doute d'une louange si sérieuse donnée à un ouvrage si frivole.

L'écrivain jugeait Boisrobert d'après lui-même : il eut pour les ouvrages de morale ce goût dont il fait honneur à son ami : et c'est ce goût qui lui inspira le petit roman qu'il donna au public sous ce titre: « La mort et les dernières paroles de Sénèque. »

§ IIIe — LA MORT ET LES DERNIÈRES PAROLES DE SÉNÈQUE.

A. de Mascaron admirait particulièrement Sénèque: et il a eu le mérite de parler dignement du philosophe romain. Regrettant, nous dit-il, que Tacite ne nous ait pas fait connaître les dernières paroles de Sénèque, il imagina de composer lui-même le discours que dut tenir le maître de Néron après s'être ouvert les veines. De nos jours, il eût écrit une étude sur Sénèque: à cette époque on croyait donner plus de prix aux idées en les présentant sous la forme oratoire qu'a choisie l'auteur. Ce discours imaginaire n'est après tout qu'une étude du caractère de Sénèque, et un résumé de sa morale. « Pour-» quoi, dit A. de Mascaron, ne nous sera-t-il pas permis d'ima-» giner les dernières paroles de Sénèque, au lieu des véri-» tables que nous n'avons pas, puisque, dans sa vie et dans » ses écrits, il nous a laissé l'idée de cet ouvrage? » Il veut, ajoute-t-il, nous tracer le portrait de Sénèque mourant, à l'imitation des artistes qui nous représentent les grands hommes du temps passé, « sans autre fondement que quelques linéa-» ments rapportés par les historiens, ou déterrés sur quelque » vieille statue. »

A. de Mascaron connaît bien Sénèque. Non-seulement il se fait une idée juste de sa morale, mais encore il apprécie fort équitablement sa conduite, et il se rencontre avec l'écrivain moderne qui a si finement étudié les moralistes anciens, pour faire justice des imputations dirigées contre Sénèque. « J'avoue, » mes chers amis, que je me suis trop longtemps attaché » près de lui (Néron), mais ç'a été tant que son mal n'était » pas extrême et me laissait encore quelque espoir d'amende-» ment. L'amour que j'avais pour mon ouvrage m'empêchait

» de l'abandonner.... Si j'ai souffert qu'il jouât de la harpe, ou » qu'il chantât devant le peuple, ç'a été de peur qu'il ne s'avi- » sât de jouer du couteau ou qu'il ne lui prît envie de le faire » pleurer ». A. de Mascaron est moins heureux lorsque son héros convient qu'il a reçu de grands biens de Néron, sans se justifier de les avoir acceptés : défense qui n'a pas embarrassé le véritable Sénèque, lorsqu'il réclamait pour le philosophe le droit de posséder des richesses, pourvu qu'il ne fût pas possédé par elles : « *divitiæ meæ sunt, tu divitiarum es.* »

L'érudition d'A. de Mascaron est sérieuse et variée. Il semble bien connaître et bien juger les choses romaines, dont il parle avec une chaleur qui donne à son opuscule un véritable intérêt. Non content d'être pour Pompée contre César, il déclare que Dion a montré un goût « dépravé » en soutenant l'opinion contraire. Il connaît à merveille les ennemis et les admirateurs de Sénèque, depuis Tacite et Aulu-Gelle jusqu'à Cardan et à Érasme, et venge avec beaucoup de vivacité les attaques dirigées contre l'éminent moraliste. Trop instruit pour ignorer la controverse soulevée depuis si longtemps au sujet des prétendus rapports de Sénèque et de saint Paul, A. de Mascaron s'appuie pour rejeter cette opinion sur la faiblesse de la doctrine de Sénèque. Après avoir avoué que Sénèque ne regarde l'immortalité de l'âme que comme une belle mais mensongère espérance, et qu'il l'appelle un songe, il déclare que « tous ces » grands hommes païens, quelque grandes que fussent leurs » lumières en autres choses, étaient des hiboux pour les di- » vines et surnaturelles..... C'est ce qui me fait, ajoute-t-il, » extrêmement douter de cette pieuse opinion de quelques » Pères de l'Église, qui ont cru que Sénèque avait eu des con- » férences particulières avec saint Paul, jusque-là que saint » Jérôme n'a pas fait difficulté de le mettre au nombre des » écrivains ecclésiastiques ». A. de Mascaron sait fort bien que la correspondance de Sénèque et de saint Paul est apocryphe : toutefois il estime que ce sont les œuvres mêmes de Sénèque qui donnent à cette antique question la réponse la plus décisive: ici encore A. de Mascaron tombe d'accord avec la critique moderne.

Il ne faut pas chercher dans le petit livre d'A. de Mascaron la doctrine de Sénèque, que l'on demanderait inutilement aux œuvres du philosophe lui-même : M. Martha en a donné la raison. L'enseignement de Sénèque est avant tout celui d'un moraliste pratique, qui ne se fait le disciple d'aucun maître, mais dont les paroles sont l'écho de toutes les voix qui ont parlé avec éloquence et profondeur des devoirs de l'homme. De même, sans qu'A. de Mascaron ait traduit Sénèque, qu'il imite assez fréquemment, son ouvrage nous donne une image vivante du philosophe romain, et l'auteur n'exprime pas moins heureusement que Sénèque lui-même ce goût des choses grandes et difficiles qui fait la mâle beauté du stoïcisme. Qu'est-ce que la mort pour le sage ? « Si la continuelle mort des moments de » notre vie dont l'un meurt à mesure que l'autre lui succède, » nous réduit enfin au dernier qui ne sera suivi d'aucun autre, » quel danger y a-t-il de faire aujourd'hui ce qu'il faudra faire » un jour ? Et pourquoi serais-je fâché d'arriver de bonne heure » au lieu où j'ai toujours eu dessein de me rendre ? » Sénèque s'adresse à Pauline avec la même fermeté : « Je ne sais pas, » dit-il, si Néron nous laisse la vie comme une grâce, ou comme » un supplice. Mais le sage est toujours maître de son destin. » Usez-bien des maux qu'il vous fera... » A. de Mascaron semble même prêter à Sénèque quelque chose de l'emphase espagnole des héros de Corneille, ou du moins il enchérit sur cette roideur de vertu, qui dans les œuvres du philosophe contraste singulièrement avec les ménagements délicats dont Sénèque est capable, lorsqu'il s'agit de fortifier une âme encore mal affermie dans le bon chemin : « Coupe hardiment ces liens qui » nous attachent à la vie, dit à son esclave Dyphax le Sénèque » français. Mais quoi ! tu trembles, Dyphax, ta main nous re- » fuse cette assistance ?... Ta faiblesse m'apprend que pour » être heureux l'on n'a besoin que de soi-même ; que notre » félicité est toujours en notre pouvoir, et qu'il ne serait pas » moins honteux à Sénèque de demander la mort à un autre » que de lui demander la vie. Rends-moi donc ce poignard, » dont ta main me paraît plutôt embellie qu'ornée... »

Tout l'opuscule est du même style, et A. de Mascaron, qui re-

connaît que Quintilien a eu raison de ne pas regarder Sénèque comme un bon maître d'éloquence, n'en a pas moins merveilleusement imité le style de son héros. Il faut l'avouer, cette image qu'il se flatte de tracer de Sénèque est d'une grande ressemblance. Les qualités de Sénèque et ses défauts, cet esprit inépuisable, mais monotone dans sa variété même, ces richesses prodiguées sans mesure, qui font de Sénèque l'Ovide de la prose latine, se retrouvent dans le petit ouvrage que nous étudions, et qui témoigne d'un esprit singulièrement souple et ingénieux. On peut prendre au hasard dans ces cent cinquante pages, c'est Sénèque que l'on entend, l'illusion est complète.

A. de Mascaron par exemple ne nous rappelle-t-il pas Sénèque par ce début où la subtilité de l'idée s'allie si heureusement à la familiarité de l'image : « Ayant toujours regardé les ri-
» chesses comme les voyageurs regardent les beaux meubles
» d'une maison où ils ne doivent pas séjourner, leur amour ne
» m'empêche pas de tirer chemin... Aussi bien la provision est
» inutile, lorsque le voyage est achevé, et je suis bien aise
» d'apprendre par expérience ce dont j'étais déjà persuadé par
» raison, que cette abondance satisfait seulement ceux qui la
» méprisent ; que le meilleur usage des richesses, c'est de les
» savoir quitter sans regret, et qu'elles ne sont matière de
» tourment qu'à ceux à qui elles sont matière de perte. »

Le sage de Sénèque n'est jamais embarrassé, et le philosophe sait toujours avoir le dernier mot dans sa lutte avec la Fortune. Le Sénèque d'A. de Mascaron veut la vaincre, il prétend même lui faire avouer sa défaite et son impuissance. La mort de ceux que nous aimons est le plus cruel des maux : toutefois « le
» remède y est si proche du mal et la consolation de la perte
» qu'il semble que ce soit la même chose de les perdre que de
» les posséder, puisque, dans le souvenir de leurs bonnes ac-
» tions et de leur glorieuse vie, ils nous laissent toujours ce
» qui nous les rendait aimables. »

L'esprit, et il faut l'avouer, le bel-esprit, telle est l'éminente qualité ou le défaut séduisant de Sénèque : c'est par l'esprit que se recommande l'opuscule d'A. de Mascaron. Souvent même

l'écrivain se montre plutôt l'émule de Voiture que le disciple de Sénèque. C'est ainsi qu'il espère que le cardinal de Richelieu verra sans déplaisir les derniers moments de Sénèque : « Je » ne pense pas, dit-il, que la mort d'un Espagnol vous soit un » spectacle désagréable ». Il s'excuse d'abuser par la longueur de son discours des précieux loisirs du cardinal : « Je » vois bien, dit-il, que vous désirez davantage mes dernières » paroles que celles de Sénèque ». Le sang de Sénèque tarde à s'épancher : cette lenteur inspire à A. de Mascaron des jeux de mots tout à fait dans le goût de Sénèque : « Il semble pour- » tant que la nature me veuille retenir par force et boucher les » canaux par où ma vie doit s'écouler : ce sang qui ne sort » pas de mes veines ouvertes, est ennemi de sa liberté, mais » plus encore de la mienne. Il ne vient que goutte à goutte, » bien que mes désirs le pressent, comme s'il voulait justifier » Néron, et faire voir qu'il n'est pas injuste de le répandre, » puisqu'il est rebelle à ses commandements. » Ces misérables pointes ne doivent pas nous dérober la vue des sérieux mérites de l'écrivain. L'imagination, la finesse de la pensée, la fermeté du style, se rencontrent à la fois dans le passage suivant : « Si la rage de Néron s'apaisait par un sacrifice, que j'en se- » rais volontiers la victime ! Mais cette soif, comme celle des » hydropiques, s'irrite par les breuvages. Il croit ne pouvoir » s'assurer de la mort des uns que par celle des autres, ni » défendre ses vieux crimes que par de nouveaux. Et, comme » il est certain que ceux qui offensent ne pardonnent jamais à » ceux qu'ils ont offensés, il ne trouvera point de sûreté contre » les remords et les craintes que dans la perte de tous ceux » dont il appréhendera le ressentiment... Il vaut donc mieux » abandonner la vie que la réserver à de semblables horreurs : » le monde n'est pas un séjour agréable lorsqu'il est en proie » aux méchants » A. de Mascaron n'aime pas les historiens qui condamnent légèrement Sénèque. Ils imitent Néron « qui le dé- » clara coupable sans autre preuve, à cause seulement qu'il » voulait s'en défaire. » A. de Mascaron appelle avec énergie les supplices ordonnés par Néron « les marques de l'innocence. »

La langue d'A. de Mascaron, qui écrivait à plus de deux cents

lieues de Paris, présente une teinte assez prononcée d'archaïsme. Il appelle Poppée une « *garce* » rusée, rapporte que Néron fit mourir Pison dans « *son climatérique* , » et il donne à Burrhus le titre de « *colonel des bandes Prétoriennes* ». Aussi croit-il devoir excuser la rudesse de son langage : « Il me » reste seulement à te dire, lecteur, que tu ne dois pas re- » chercher dans ce discours cette pureté française que la na- » ture refuse pour l'ordinaire à ceux qui sont nés comme moi » aux plus reculées provinces de ce royaume. Car il est malaisé » que de la rudesse qu'on blâme dans notre humeur il n'en » paraisse quelque chose dans le langage. Nous ne saurions » être délicats, ni contenter ceux qui le sont : c'est bien assez » que nous soyons intelligibles, et que nous ayons la force, si » nous ne pouvons avoir la douceur... Tu serais injuste de me » charger des vices de mon climat... » Déjà A. de Mascaron s'était adressé au lecteur avec une modestie qui semble n'avoir rien d'affecté, et lui avait demandé plutôt des conseils que des louanges : mais cette modestie n'exclut pas une certaine résolution, et A. de Mascaron présente son livre au public avec une assurance qui fait songer au gouverneur de Notre-Dame de la Garde : « C'est un mien enfant : fût-il aveugle et contrefait, » il faut qu'il vive. Seulement te puis-je dire que ce fruit, s'il » en mérite le nom, et quelques autres de pareille façon, que » je te promets dans peu de jours si celui-ci te contente , sont » nés parmi les épines de mille soins assez importuns à ceux » qui veulent vaquer à de pareilles choses, et que j'ai sous- » trait aux occupations nécessaires le temps que j'ai donné à » celles-ci ». L'homme de robe et l'homme d'épée se vantent de n'avoir été que par accident hommes de lettres.

Telles sont les œuvres d'Antoine de Mascaron. Nous espérons que le lecteur nous pardonnera d'avoir attiré son attention sur ces pages tombées dans l'oubli. Antoine de Mascaron nous semble avoir tenu dignement sa place parmi les beaux esprits du temps, et pouvoir prétendre au titre de l'un des meilleurs élèves de Balzac qu'il a parfois égalé.

APPENDICE DEUXIÈME

DU TEXTE VÉRITABLE ET DE LA MINUTE

DE L'ORAISON FUNÈBRE DE MADAME.

Nous devons à l'obligeance empressée de M. le baron Feuillet de Conches la communication du texte authentique de l'oraison funèbre de Madame. Cette pièce est intéressante, non-seulement parce qu'elle est de la main de Mascaron, mais encore parce qu'elle nous fait assister au travail de l'orateur. Nous allons signaler les différences qui séparent ce manuscrit de l'édition vulgaire, dont les incorrections nombreuses sont singulièrement propres à rebuter les lecteurs.

Dans le titre du discours, après les mots *Duchesse d'Orléans* se trouve une ligne raturée où nous croyons lire : *prononcée devant S. A. R. Monsieur.*

— Je ne puis me plaindre dans ce rencontre ; lire *cette rencontre.*

— ... des cœurs fortifiés par des sentiments qui demeurent ; ajouter *des sentiments flatteurs. Qui demeurent* est en marge.

— ... et des habitudes invétérées. *Des habitudes douces et invétérées.*

— ... du haut du ciel où vous jugez par des vues... *Où vous jugez des choses par des vues.*

— .. mais comme le bruit confus... *Comme le bruit continué.*

— Vous n'avez pas voulu que le monde manquât plus longtemps de vous faire écouter sur cette importante matière. *Manquât plus longtemps d'un maître qui se fît écouter...* L'édition vulgaire donne ici un non-sens.

Mascaron, qui a écrit avec facilité ce discours, ainsi que le prouvent les ratures peu nombreuses du manuscrit, est visiblement embarrassé pour faire l'éloge de Philippe d'Orléans : — Vous avez voulu qu'un nouveau cœur qui avait eu tant de part à l'amour du premier, etc. Cette phrase est ajoutée en marge, pour remplacer la rédaction primitive que voici : *Vous avez voulu que par un coup funeste autant qu'imprévu le cœur de très-haute et très-excellente princesse Henriette d'Angleterre vînt se joindre au cœur d'Anne d'Espagne, et que leur union fît ici une leçon publique où la grandeur, se trahissant elle-même, découvre à toute la terre son faible, son inconstance et son néant.* Mascaron a barré également la phrase suivante : *Le grand prince qui m'a fait l'honneur de me commander de parler en cette rencontre, n'y a vu deux cœurs qui ont occupé tout le sien que pour apprendre à mépriser en chrétien une vie qu'il sait mépriser en héros*, etc. Il s'agit du duc d'Orléans, et l'on voit que Mascaron était déjà en possession de la faveur de toute la cour, puisque Monsieur le chargeait lui-même de l'oraison funèbre de la duchesse d'Orléans.

— Mascaron rature une gracieuse pensée : ce serait être sourd que de ne pas entendre ce que la Providence a voulu dire à tout l'univers *en détruisant tout d'un coup tous les charmes les plus propres à déguiser la vanité des choses humaines.*

— ... dans un même sujet..., il avait mis *dans une seule personne.*

— ... entre les plus grandes félicités, il n'y a qu'une heure. Il avait dit : *entre les plus grandes félicités et la mort...*

— Car, messieurs, ne nous amusons point... Cette forme scolastique *Car, messieurs*, est bien sur le manuscrit, mais Mascaron l'a ajoutée après coup.

— ... son esprit ne peut se parer.... Mascaron ajoute en marge : *Son esprit, tout voisin qu'il est de son cœur.* Dans tout ce passage, il distingue avec soin le cœur de l'esprit. Le cœur est la partie la plus profonde de l'âme, l'esprit est plus au dehors.

— ... et dans toutes ces rencontres, on lui arrache l'action, etc. Mascaron semble avoir eu beaucoup de peine à écrire cette phrase.

— Esprit Saint, *doigt sacré* de Dieu : *Esprit Saint, don sacré de la droite de Dieu.*

— ... un cœur plus serré et plus uni en lui-même; *un cœur plus serré et plus réuni.*

— A la fin de la division, Mascaron rature deux lignes qui faisaient longueur: *Voilà les trésors que la grâce tire de ce cœur... Voilà par quelles leçons il a appris au monde...*

— ... très-haute et très-puissante princesse... Il avait mis *dame.*

— ... elle respire cet air sans y penser... Mascaron ajoute en marge: *qui lui forme un tempérament sans qu'elle s'en aperçoive.*

— ... si quelque rayon lui fait soupçonner... Mascaron avait mis *lui découvre,* et il change avec raison.

— Il soupire, mais on ne sait pas ce que veut dire le soupir d'un pécheur... Ce trait ingénieux a été ajouté en marge.

— ... qu'on se souvienne qu'ils commandent à des légions. Mascaron a mis *à trente légions.*

— Elle s'est toujours laissé conduire de degré en degré.... *de principe en principe*, avait dit Mascaron, en ajoutant (ce qu'il rature ensuite) *de conclusion en conclusion.*

— Mais autant qu'elle avait de docilité, etc... Tout ce passage est exact. Voici ce que l'orateur avait dit d'abord : *Mais autant qu'elle était docile à la vraie raison, autant était-elle imprenable aux simples apparences. Il n'y a que l'aiguille aimantée qui cherche la direction du pôle, plus elle est fine, moins elle en décline. Cette grande princesse avait une âme privilégiée..., si bien touchée du goût du vrai et du beau, une vivacité dans la conception, une promptitude dans la pénétration, une justesse dans le discernement, qui ne lui laissaient jamais prendre*

l'ombre pour le corps, le fantôme pour la solidité. La phrase n'est pas correcte.

— ... pour éblouir tous les yeux. Suit un long développement barré par Mascaron : *La pénétration était comme le bouclier et la défense de la sincérité de son cœur* , scutum cordis. *Elle savait percer d'un coup d'œil toutes les ténèbres de la dissimulation. Les personnes que ses intérêts ou les différentes occasions l'ont obligée d'étudier, elle les a connues jusques au fond de l'âme, elle a su ce qu'elle devait ou en craindre ou en espérer. Vainement lui ont (elles) voulu cacher des secrets et des inclinations qu'elle allait voir jusque dans leur source. Nous ne savons pas à combien de choses importantes pour l'Église et pour l'État cette pénétration lui a servi. Ce sont des secrets qu'il ne nous est pas permis de pénétrer. Mais du moins (nous) savons que l'usage ordinaire de ses lumières servait à sa bonté, et qu'elle avait cet art si nécessaire aux personnes de son élévation de prendre le vrai caractère de tous ceux qu'elle voulait obliger et de les louer par l'endroit où ils étaient plus sensibles, de leur montrer leur esprit et leur cœur à eux-mêmes par l'endroit qu'ils eussent choisi eux-mêmes pour se faire voir à elle avec avantage, et de gagner tous ceux à qui elle parlait, pour peu que leur mérite donnât lieu à des vérités obligeantes.*

Cet intéressant passage parut peut-être à Mascaron une allusion trop directe au traité secret de Douvres : quoi qu'il en soit, il nous fait mieux connaître encore la princesse, et il est écrit avec une rare délicatesse.

— ... l'image d'un prince dont le nom est à peine connu. Texte barré par Mascaron : *d'un prince dont le trône est renversé depuis deux mille ans.*

— ... *conferens in corde suo.* Mascaron avait écrit ensuite ce passage qu'il a barré : *Elle y revenait par des réflexions et des entretiens, et je ne puis penser qu'avec une consolation extrême aux remarques que j'ai eu l'honneur de lui entendre faire sur des discours de piété. Son esprit ne paraissait pas tellement charmé du brillant et du sublime, que son cœur ne fût encore plus touché de ce qu'il y avait d'édifiant et de solide.* Mascaron eut peur sans doute d'aller trop loin ; peut-être n'osa-t-il pas dire que la piété

d'Henriette le *consolait?* C'était faire entendre que dans la vie d'Henriette tout n'était pas aussi rassurant aux yeux du prédicateur.

— ... il n'est amoureux que de la gloire. Mascaron barre la phrase suivante : *Cependant il (le Magnanime) n'aura qu'une joie médiocre de tout l'honneur qu'on lui rendra, parce que le vrai mérite dont il est orné ne saurait trouver parmi les hommes une récompense digne de lui.* En supprimant ces mots, Mascaron satisfait à la fois le bon goût et la morale chrétienne.

Dans le passage où il est question de la libéralité d'Henriette, l'édition vulgaire omet cette phrase : *Son cœur lui persuadait que les paroles ne sont obligeantes que lorsque l'impuissance est effective,* et cette autre : *Elle aimait en prévenant à épargner au mérite la bassesse, et à la misère la seconde misère qui se trouve à demander.* Suit tout un développement retranché par Mascaron : *Tant que la libéralité demeure dans l'ordre des vertus morales, elle est grande, je l'avoue, et d'une grandeur qui a fait dire aux païens que par elle l'homme devenait le dieu d'un autre homme. Mais quand elle passe au nombre des vertus chrétiennes, et qu'elle devient charité, que cette noble fierté qui l'anime est glorieusement satisfaite, puisque l'homme a en quelque façon l'avantage de devenir le dieu de son Dieu, choisissant ceux qu'il n'a pas dédaigné de mettre à sa place! Avec ces vues de religion, la reconnaissance, si odieuse au Magnanime, paraissait à cette auguste princesse plus éclatante que la libéralité, et elle trouvait bien plus de plaisir comme chrétienne à rendre à Dieu, qu'elle ne trouvait comme magnanime à donner aux hommes. Aussi judicieuse que libérale, elle avait mis de l'ordre dans sa charité,* elle aimait à donner à tout le monde par libéralité, etc. Mascaron aura trouvé sans doute ce développement traînant et lourd.

— ... deviendrait juste et raisonnable. Mascaron efface le développement suivant : *Car, Messieurs, il faut raisonner de l'amour de la gloire comme les impies raisonnent dans la Sagesse de l'amour des plaisirs. Leur raisonnement n'est fondé que sur ce qu'ils se persuadent faussement qu'il n'y a point de Dieu. Cela posé, jouissons, disent-ils, des créatures, et ne refusons rien à*

nos sens de toutes les choses qu'ils nous demandent. S'ils eussent cru qu'il y avait un dieu, ils eussent conclu tout le contraire, et ils eussent dit avec les sages qu'il ne faut que se servir des créatures, et s'en servir avec tant de modération qu'elles ne nous empêchent pas de jouir un jour du Dieu qui les a faites.

S'il n'y avait point un Dieu à qui seul est dû l'honneur et la gloire, les personnes privilégiées, que tant de grandeur et tant de mérite élèvent si fort au-dessus de la tête de tous les autres, pourraient mettre leur cœur à la place que Dieu seul doit occuper, DEDISTI COR TUUM QUASI COR DEI ESSET.

— ... elle a su baisser la tête sous cette main toute-puissante, et reconnaître de bonne foi qu'un cœur bien touché de l'amour de la véritable grandeur, etc. Souligné dans le manuscrit.

— O Dieu vraiment grand... Contre-sens : *cœur vraiment grand.*

— Suit tout un passage barré : *Plus cette grandeur* (celle de Dieu) *est connue du cœur humain, plus il est dégoûté de lui-même, et c'est sur ce principe qu'on assure que la véritable humilité ne se trouve que dans le ciel où se trouve pourtant la véritable élévation, parce qu'alors tous les fantômes des créatures qui nous éblouissent dans cette vie étant dissipés et la majesté de Dieu paraissant avec tout son éclat, l'homme, qui, tant qu'il n'avait vu que lui-même, avait cru être quelque chose, se trouve effacé, détruit, abîmé, anéanti devant cette plénitude de gloire, et, connaissant que la grandeur ne se trouve que là, il s'y porte par l'impétuosité de son cœur, et par le noble mouvement que lui donne le véritable amour de la véritable grandeur.*

— ... qu'elle ressent ce bonheur. Mascaron barre cette phrase: *Où étiez-vous dans ce moment, cœur sacré, s'il m'est permis de mêler ici les caractères du divin avec le grand.* Pensée peu chrétienne et mal exprimée.

— ... le combat effectif que je donnerai un jour contre elle... Suit le passage où Mascaron compare le Sage et le Chrétien, le premier apprenant à mourir, le second s'y exerçant tous les jours. Ce passage est barré.

— Un prophète dit à un monarque qu'un âge assez avancé, une maladie assez longue et une piété constante devaient avoir

préparé à la mort. Mascaron avait mis d'abord plus sèchement *à un monarque qui est âgé, qui est malade, qui est pieux.* Tribulatio proxima est.... Suit une phrase barrée : *Aussi pouvez-vous remarquer que cette douleur fut la dernière attaque par où Satan (?) éprouva la patience de Job, et qu'il crut que celui qui avait écouté sans emportement les tristes nouvelles de la perte de ses biens et de ses quatre enfants, s'emporterait au blasphème et à l'impiété pour la perte de sa santé.* Pensée sans délicatesse que l'auteur a sagement supprimée.

— La mort... prend une forme plus touchante pour l'émouvoir. Mascaron rature la phrase suivante, flatterie déplacée au milieu du tableau de la mort d'Henriette : *Vous le témoignâtes, grande princesse, ce fut une des plus rudes attaques que votre constance eut à souffrir. Deux cœurs, aussi grands et aussi héroïques que les vôtres, ne doivent être émus que du spectacle qu'ils se donnent mutuellement l'un à l'autre. Le spectacle d'Henriette mourante méritait seul d'ébranler le cœur de l'invincible Louis ; le spectacle des larmes de Louis pouvait seul hasarder la fermeté du cœur de la généreuse Henriette.*

— L'âme cherche à s'amuser..., il n'appartient. Pensée ingénieuse ajoutée après coup.

— La péroraison a coûté beaucoup d'efforts à Mascaron. Après l'avoir composée (sans toutefois l'avoir terminée complétement), il se reprend, efface cette première rédaction et lui substitue celle que nous avons. Voici les passages supprimés :

..... Par l'espérance de sa miséricorde et le désir d'une meilleure vie : *Et quand je lui vois employer ses dernières (forces ?) à presser un crucifix sur sa bouche, et que je la vois expirer si doucement dans le baiser du Seigneur, je vous avoue...*

— Et pour satisfaire aux désirs d'humilité et de charité qui ont occupé ce cœur dans ses derniers mouvements, il faut que nous oubliions la gloire de sa mort pour ne penser *qu'à la brièveté de notre vie, et que, ne pouvant nous promettre une fin aussi sainte et aussi chrétienne que celle de l'illustre Henriette, nous essayions du moins de recueillir et d'avancer (?) les desseins les plus sincères d'une vie toute chrétienne. (Il faut que ne pou-*

vant... L'exemple... Et que nous souvenant... Car elle ne vous...) mots raturés. *Car elle ne nous laisse point sa mort pour exemple, elle est un miracle, et les conséquences que vous en pourriez tirer pour le délai de la pénitence ne seraient point vraies, puisque vous les tirez d'un principe qui n'est pas infaillible ; mais ce que vous devez recueillir de sa mort, ce sont les désirs sincères et les projets d'une vie toute chrétienne dont l'exemple eût édifié toute la terre, si la gloire d'une si belle mort n'eût empêché la gloire d'une si sainte...* Ici Mascaron s'arrête, rature tout ce qui précède et écrit sans une rature la péroraison définitive. Ce n'est pas après avoir relu ce premier développement, il n'a pas même pris le temps de le terminer, avant de le remplacer par celui qui nous reste dans l'édition vulgaire.

Nous le savions déjà, ce discours fut une improvisation, et l'étude de ce manuscrit confirme le dire du cardinal Maury à ce sujet. Mascaron en effet corrige beaucoup moins qu'il ne retranche : et le discours gagne le plus souvent à ces suppressions. Cependant plusieurs des passages que l'orateur a fait disparaître nous semblent intéressants, tantôt en eux-mêmes et par leur mérite littéraire, tantôt par les détails qu'ils nous donnent sur le caractère et l'âme d'Henriette et sur ses derniers moments.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

TABLE DES MATIÈRES

PAGES

INTRODUCTION 1

PREMIÈRE PARTIE.

VIE DE MASCARON.

CHAPITRE PREMIER : La jeunesse de Mascaron. 9
CHAPITRE DEUXIÈME : Des amis et des admirateurs de Mascaron. . 27
CHAPITRE TROISIÈME : Mascaron évêque 47
CHAPITRE QUATRIÈME : Caractère de Mascaron. 74

SECONDE PARTIE.

LES SERMONS INÉDITS DE MASCARON.

CHAPITRE PREMIER : Authenticité des sermons de Mascaron. — Ordre chronologique de ces documents 93
CHAPITRE DEUXIÈME : La morale dans les sermons de Mascaron . . 114
CHAPITRE TROISIÈME : La doctrine de Mascaron 143
CHAPITRE QUATRIÈME : Valeur littéraire des sermons de Mascaron . 201

TROISIÈME PARTIE.

LES ORAISONS FUNÈBRES DE MASCARON.

Utilité d'une étude sur les oraisons funèbres de Mascaron 259
CHAPITRE PREMIER : Mascaron peintre du caractère des grands . . 268
CHAPITRE DEUXIÈME : Mascaron sermonnaire dans l'Oraison funèbre. 302
CHAPITRE TROISIÈME : Les défauts et l'éloquence de Mascaron dans l'Oraison funèbre 332

PREMIER APPENDICE : Les œuvres d'Antoine de Mascaron, père de l'orateur 379
DEUXIÈME APPENDICE : Du texte autographe de l'oraison funèbre de Madame par Mascaron 398

Vu et lu, à Paris en Sorbonne, ce 1er août 1877, par le doyen de la Faculté des lettres de Paris.

H. WALLON.

Vu et permis d'imprimer.

Le vice-Recteur de l'Académie de Paris,

A. MOURIER.

La Rochelle. — Typ. A. SIRET.

8 238

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 011054151b

LEHANNEUR, LOUIS HERVE

MASCARON.

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 06 02 17 05 7